BnF Gallica

Langues , dialectes : revue trimestrielle / publiée sous la direction de Tito Zanardelli,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Langues , dialectes : revue trimestrielle / publiée sous la direction de Tito Zanardelli,.... 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

I. — Avril 1891

Langues & Dialectes

ACQUISITION N° 727500

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée sous la direction

DE

TITO ZANARDELLI

PROFESSEUR AUX COURS DE LA VILLE DE BRUXELLES

Bureaux :

19, Rue du Pépin, Bruxelles.

BRUXELLES

A. de Nocée, Editeur.

8° X
10931

C.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A ma femme

VIRGINIE VALENTINI-ZANARDELLI

rare exemple de fermeté et de dévoûment
au milieu des défaillances
dont est capable l'espèce humaine,

je dédie

CES ESSAIS

auxquels elle n'est pas profane
tant et si grand était l'intérêt qu'elle y prenait.

LE PRÉFIXE **EN** ET SA VARIANTE **AN**

DANS LA LANGUE OSQUE

« C'est l'une des tâches favorites de la grammaire romane, dit M. Meyer-Lübke, de déterminer l'âge des transformations phonétiques; c'est aussi, en un certain sens, le but et la fin de ses recherches. Mais nous devons reconnaître que cette tâche, pour intéressante qu'elle soit en elle-même, n'en est pas moins d'une extrême difficulté, au point qu'on peut se demander si nous arriverons jamais à une solution, même approchée, du problème. S'il est en effet possible, en un grand nombre de cas, de fixer approximativement l'âge relatif de beaucoup de phénomènes, d'autant plus graves sont les difficultés qui nous empêchent d'établir leur âge absolu. A la détermination de l'âge des phénomènes se rattache étroitement une autre question, à savoir si, entre deux phénomènes semblables qui se produisent sur des territoires différents, par exemple le passage d'*a* à *e* en engadin et en français, il existe un rapport purement accidentel ou bien une relation intime, et quelle a été la cause déterminante de la transformation phonétique (1). »

(1) *Grammaire des langues romanes*, Chap. V, § 635.

A ces sages paroles renfermant des principes qui devraient être le point de départ de toute recherche utile non seulement dans l'étude des langues romanes, mais aussi dans celle des langues prélatines, qu'il me soit permis d'ajouter que sans le secours de la chronologie des changements phonétiques et de la géographie des milieux linguistiques les lois mêmes de la phonétique risquent de devenir suspectes et erronées.

En effet, comment ne pas confondre, sans ce double contrôle, la reproduction servile d'un phénomène primitif avec la phase coïncidante d'un des développements ultérieurs? comment ne pas mettre sur le compte de la langue ce qui n'est que le fait des circonstances extérieures et accessoires?

La confusion des phénomènes qui ne portent pas de date et qui ne sont pas étiquetés par ordre de provenance est inévitable.

Tel est le cas, peut-être, de certaines voyelles de la langue osque dans leur rencontre avec les consonnes qui leur communiquent leurs qualités.

Les voyelles orales, sous l'empire des consonnes nasales, sont du reste, en général et partout, d'une nature si changeante qu'il faut bien se garder de prendre pour caractère de fixité ce qui n'est qu'un retour pur et simple, autour d'un cercle plus vite parcouru que tracé, à la forme la plus ancienne.

M. H. Bruppacher me paraît donc par trop absolu lorsqu'il affirme qu'il n'est guère admissible qu'une voyelle forte ait prit son origine dans une voyelle faible et qu'il est impossible que l'*a* de la langue osque ait pris son origine dans une voyelle autre que l'*a* lui-même, la plus pleine et la plus sonore des voyelles, intimement liée, par les organes qu'elle affecte et par le degré d'énergie qu'elle atteint, aux consonnes gutturales.

G. Curtius a déjà démontré pour le grec et ses dialectes, que les voyelles dures ou fortes *a*, *e*, *o* (α,ε,η,ο,ω,) toutes sorties d'un *a* pri-

mitif, qui ne reste intact qu'en sanscrit, permutent entre elles de mille manières et par conséquent remontent la ligne ascendante, quoique dans des proportions restreintes et dans des cas bien déterminés. Il en est de même pour d'autres langues anciennes appartenant au même système.

Pourquoi donc cette permutation par renforcement, de bas en haut de la gamme vocalique, serait-elle interdite à la langue osque si elle y est amenée par le cortège des conditions favorables?

Depuis longtemps on a cru reconnaître un *a* primitif dans le préfixe *an* des composés *an-censto* (lat. *in-censa, non-censa*), *am-prufid* (lat. *im-probe*), *a-miricatud* pour *am-miricatud* (lat. *im-mercato*). Quant à l'*e* de la forme concurrente *en* de *em-bratur* (lat. *imperator*), devenu postfixe dans *censtom-en* (lat. *in-censum*) et dans *exaisk-en ligiss* (lat. *hisce in legibus*), on y a vu l'affaiblissement de ce même *a* primitif, aussi avancé dans son évolution descendante que le grec ἐν, mais moins avancé que le latin *in*.

On a donc établi l'identité des préfixes *an* et *en*, ce qui aurait pu être démontré abstraction faite du sanscrit, et on a fait dériver le second du premier, ce qui n'est pas, à mon avis, conforme à la vérité.

En voici les raisons :

Lorsque l'*a* plus *m* ou *n* indogermanique s'est conservé en osque, il s'est aussi conservé en latin. Exemples : *ant*, lat. *ante*, grec. ἀντί ; *amfret*, lat. *ambium*; *paam*, lat. *quam*.

Il en est, du reste, de même pour l'*a* placé devant d'autres consonnes. Exemples : *actud*, (agito), lat. *ago*, ombrien *aitu*; *akenei*, lat. *anno; Alafaternum* (lat. *Alfaternorum*), lat. *albus*, ombrien *alfu; allo*, lat. *ala; alttram, alteram; arageiud*, lat. *argento*.

Devant une autre voyelle, l'*a* persiste également comme en latin, à part les modifications apportées à la voyelle suivante. Exemples :

Aiifinéis ou *Aiifneis* se rapportant au lat. *ædes; avti*, ombrien *ote*, lat. *aut;* ταυρομ, ombrien *toru*, lat, *taurus*.

L'accord entre le latin et l'osque continue plus que jamais à l'égard de l'immuabilité de l'*a* long. Exemples: *maatreis*, lat. *matris*; *Paakul*, lat. *Paculus; Staatiis*, lat. *Statius; tristaamentud*, lat. *testamento*.

Dans la déclinaison, l'osque se sépare du latin; mais le changese fait de *a* en *ú* (o) et en *u*(u) et non pas en *e*. Exemples : *viú*, *viu* (via) , *teremenniu* (termina) , *petiro-per*, *petiru-pert* (quater).

Nous pouvons donc conclure en toute sûreté, grâce à ce parallèle symétriquement uniforme dans toute son étendue, que, si la voyelle *a* a toujours persisté dans la langue osque, ce fut lorsqu'elle a persisté en latin. Elle n'aurait pas manqué de se modifier dans la première de ces langues si la modification s'etait produite dans la seconde.

Comment alors expliquer, nous dira-t-on, la coexistante du préfixe *an* à côté de *en*?

Le contraste offert par les formes *an* et *en* peut s'expliquer de deux manières différentes :

Soit par un désaccord entre la valeur apparente du signe alphabétique et la prononciation réelle qu'il représente, ce qui est aussi admissible dans les langues anciennes que dans les langues modernes, malgré les réserves faites par M. Bruppacher à ce sujet.

Cette hypothèse mérite d'être prise en considération, surtout depuis que Jean Schmidts, en résumant les travaux de Ascoli, Brugman, Fick et Collitz, a démontré l'existence d'un *e*(a^e) dans le sanscrit et dans les langues d'origine arienne.

Soit par la conversion d'*e* en *a* après coup, c'est-à-dire après que l'affaiblissement d'*e* en *a* avait déjà été opéré.

C'est à cette dernière manière de voir que je me range.

Le fait n'a rien d'étonnant en lui-même pourvu qu'on l'étudie

dans les langues qui ont quelques affinités avec l'Osque, tel que l'Italien et ses dialectes.

On trouve, en effet, en Italien les formes : *ancudine, annacquare, annaffiare, annestare, annoiare, anguinaglia* ou *anguinaia* à côté de *incudine,* (lat. *incudinem,* enclume), *innacquare* (lat. *inaquare,* couper du vin avec de l'eau), *innaffiare* (laf. *inflare,* soufler, insufler), *innestare* (de **inesitare* pour **insitare* fréquentatif de *inserere*), *inodiare, inguinaglia.*

On objectera qu'en Italien le passage se fait de l'*i* à l'*a* tandis qu'en Osque il a lieu de l'*e* à l'*a*; mais cette objection est toute à l'avantage de ma thèse, car elle nous a fait découvrir que la distance à franchir entre ces deux voyelles *i* et *a* est bien plus grande que dans le cas où il s'agit des voyelles *e* et *a*.

A part cette considération, la difficulté qu'on soulève n'est que toute apparente, la forme préfixale *en*, transition entre *in* et *an*, n'étant pas étrangère à l'Italien. Exemples : *enfermo* (lat. *infirmus,* infirme), *enfiare* (lat. *inflare*, enfler), *entromettere* (lat. *intermittere*, entremettre), *empiere* (lat. *implere*, emplir), etc.

Je n'invoque pas, bien entendu, ces exemples pour démontrer que l'Osque est descendu de *an* jusqu'à *in* pour remonter ensuite jusqu'à *en.* Ce serait aller trop loin, tout en se mettant en route sans ressources ni moyens.

Mon seul but, en écrivant ces quelques lignes, était de prouver que le préfixe *an* est de formation plus récente que sa variante le préfixe *en* et que, loin de lui avoir donné naissance, il s'est, au contraire, dégagé de lui.

En cela, je crois avoir presque réussi.

NOTES DISSERTATIVES

sur les

ELEMENTS ARABES de la LANGUE ITALIENNE

—

Lorsque le flambeau qui s'éteignait à Athènes vint se rallumer dans tout l'Occident, c'est aux sciences enseignées par les Arabes, même dans les Universités au Sud-Est de l'Europe, que le latin et le grec du Moyen-Age empruntèrent une foule de mots nouveaux répondant à des idées nouvelles et devant marquer, pour l'époque, un réveil et un progrès de l'esprit humain. La plupart de ces mots, modifiés d'abord graphiquement et plus tard oralement, servirent à augmenter le bagage lexical de toutes les langues romanes et l'Italien ne fut pas le dernier à en profiter.

La médecine, la pharmacie, l'alchimie, l'astronomie et les mathématiques cultivées par ces admirables travailleurs de l'Orient musulman fournirent chacune leur part de termes dont plusieurs tombèrent en désuétude. Seule la philosophie qui n'était qu'un retour à l'Aristotélisme, vu à travers les écarts de l'Ecole d'Alexandrie, délayé dans un platonisme pytagorisé et autant défiguré par les traductions fautives que par une avalange de gloses incohérentes, devait demeurer stérile au point de vue de saines disquisions spéculatives et elle le fut aussi au point de vue du langage.

Les mots *alcali* (alcali), *alchimia* (alchimie), *affione* (affion), *alcool* (alcool), *algebra* (algèbre), *algorismo* (algorisme), *ambra* (ambre), *azzimutto* (azimuth), *bezzuarro* (bezoard), *borace* (borax), *cifra* (chiffre), *elisire* (élixir), *lambicco* (alambic), *nadir* (nadir), *natro* (natron), *sena* (séné), *tartaro* (tartre), *turbitto* (turbith), *tuzia* (tutie), *usnea* (usnée), *zafferano* (safran), *zenit* (zénith), *zero* (zéro), *zimar* (vert-de-gris) et beaucoup d'autres ne trahissant pas toujours leur origine savante, sont dus au commerce intellectuel entretenu, à un moment donné, entre les érudits latins et les précurseurs étrangers des sciences positives.

Quelques-uns de ces vocables présentent des variétés, ce qui démontre suffisamment qu'ils ont franchi le sol italien en suivant des chemins différents, quoique convergents, et qu'après avoir été accueillis en étrangers et traités comme tels, on a senti le besoin de leur donner une forme définitivement italienne, ce qui a souvent et à beaucoup près assez bien réussi.

L'importance de ces mots est aussi attestée par la dérivation.

En effet, d'un côté des variétés telles que *loc* et *locco* (loch), *rob* et *robbo* (rob), *sciroppo, sciloppo, silopo* (sirop), — je me permets d'ajouter ici : *albicocco* et *albercocco* ; *buttaghera, buttagra, buttarga* (boutarge) ; *sciabecco, zambecco, stambecco* (chebec) — et d'autre part les dérivés *ambrare* (ambrer), *giulebbare* (confire au julep), *lambiccare* (alambiquer), *siroppare* (donner du sirop), etc., prouvent que le radical arabe a pu, en raison de l'impulsion qu'il avait reçu et grâce à la valeur intrinsèque qu'il possédait, non seulement se modifier extrinsèquement de différentes manières, mais fléchir régulièrement et se reproduire sous formes multiples, comme s'il s'agissait d'un radical indigène.

Il est cependant vrai que pour ce qui concerne la simple reproduction, déterminée par le génie différent des deux langues, celle qui donne et celle qui reçoit, le manque de fixité des copies peut provenir aussi de certains caractères relativement insaisissables dans le modèle.

En dehors de cette source abondante de termes techniques,

propres aux procédés de quelques sciences, un bon nombre de mots arabes sont arrivés en Italie par l'intermédiaire des langues hispaniques qui en possèdent un millier si pas davantage et qui les reçurent de première main de ceux qui furent longtemps les maitres du bassin de la Méditerranée.

En voici quelques-uns de ces mots, qui sont du reste assez connus : *alamari,* esp. *alamar* (sorte de galon), *alcova*, esp. *alcoba* (alcove), *babuccia*, esp. *babucha* (babouche), *bengiui* avec les variantes *bengiuino* et *belgiuino* (benjoin), *carciofo*, esp. *alcachofa* (artichaut), *carruba*, esp, *algarroba* (caroube), *cotone*, esp. *algodon* (coton), *giraffa,* esp. *girafa* (girafe), *lanfa*, esp. *nanfa* (naffe), *meschita* et *moschea* (mosquée), *ricamare,* esp. *recamare* (broder), *sciabica,* esp. *jabega* (tramail).

Parfois, ce n'est qu'après avoir été modifié sur le territoire d'une autre langue orientale, que le mot arabe arrive, après bien des détours et des vicissitudes, en pays romain : *Sorbetto* (sorbet) et *validé* (validé) ne sont en effet que la prononciation turque des mots arabes *chorba* et *ouâlida,* légèrement retouchée, plus tard, par l'espagnol ou par le français.

Quelques mots sont aussi venus du côté de la France qui, réciproquement en a reçu de l'Italie. *Alfier,* observé M. Devic, est un mot emprunté par Brantôme et les écrivains du XVI^e^ siècle à l'italien *alfiere*, esp. *alferez*, portugais *alferes*.

L'Espagnol aussi, comme le fait observer M. Engelmann, a repris du Français ou de l'Italien des mots qu'il avait déjà reçus des Arabes sous une forme plus intacte. *Sirop* n'est en effet en espagnol qu'un doublet de *jarabe* ou *jarope* qui est sorti de la péninsule pour y rentrer après avoir subi la romanisation la plus complète de même que *sirocco* n'est qu'un emprunt récent fait à un des plus proches voisins de souche latine, à côté de l'ancien *xirque* rendu aux Arabes sous la forme plus extensive et plus moderne *jaloque*.

Enfin, d'autres vocables arabes se sont répandus en Italie directement amenés par des influences historiques et littéraires et par des contacts commerciaux très-suivis avec les ports de Levant. De

ce nombre sont : *gabella* (gabelle) de *cabala,* contrairement à l'opinion de MM. Diez et Engelmann ; *sensale* (censal) de *sim sâr; taccuino* (almanac) de *tacwin, tafferia* (plateau de bois) de *taifurîja, petonciano* ou *petronciano* (aubergine) de *badigan; cicia* (calotte) de l'arabe vulgaire *sasia,* qui a donné la forme espagnole intermédiaire *xixi; zucchero* (sucre) et quelques autres.

Le fait contraire ne pouvait pas manquer de se produire. Aussi y a-t-il beaucoup de mots que les Orientaux ont empruntés aux Espagnols et aux Italiens. L'arabe *dînâr* n'est que la reproduction apocopée de l'italien *dinaro,* à côté de *denaro* et *danaro,* lat. *denarius.* L'italien *cuffia,* d'où l'arabe *confia,* est, d'après Dozy et contrairement à l'opinion de Müller, de ce nombre, le mot *confia* n'étant représenté en arabe par aucun radical et n'ayant été employé en Orient qu'à partir du règne des Mamlouks.

Pour ce qui concerne les termes de marine, dit M. Abbadie cité par Dozy, on a fait en Egypte de larges emprunts aux langues d'Europe, principalement à l'Italien. L'arabe *darçana* qui a passé dans l'Italien sous la forme *darsena* (darse) aurait été ensuite transmis aux Egyptiens qui, n'y reconnaissant pas un mot arabe, en ont fait *tarskhâna* d'où l'espagnol *atarazana* (arsenal). La chose n'est pas encore tout-à-fait prouvée, mais elle est bien probable.

Tous les jours des études toujours consciencieuses et parfois approfondies, faites par des spécialistes de la force de MM. Quatrèmère, de Sacy, Defrémery, Dozy, Engelmann, Mahn et Müller, tout en expulsant des glossaires les scories prétendûment arabes nous mettent sur la route pour reconnaître l'arabicité de tel ou tel mot que nous avions tout d'abord soupçonné de provenance latine et vont grossir la liste de ceux sur lesquels il n'est plus permis de douter.

Ainsi, pour ma part, j'ai pu constater, par exemple, que *barattoto* (petit pot), mot sur lequel Diez n'a rien dit, vient régulièrement de l'arabe *barâda* (vase à rafraîchir les liquides) qui a donné l'espagnol *albarrada* auquel correspond l'autre forme italienne *alberello* (petite fiole). *Cammucca* (camocan) est sans doute tiré de

l'arabe *camkhâ* ou *kimkha*. *Cazza* (casse), d'où *cazzeruola* ou *casserola* (casserole) qu'on avait rapproché du haut allemand *chez*, ce qui ne semble guère admissible, se trouve d'autant plus expliqué par l'arabe *kas* (coupe) que l'ustensile italien fut destiné tout d'abord à des usages purement chimiques; le *sin* tant initial que final permute du reste avec le *z* non seulement en espagnol, mais aussi en Italien : *zenit* (zénith) de *semt*, *zucchero* (sucre) de *assoucar*, *azzimutto* (azimuth) de *as-samt*. *Curcussu* (couscous) auquel il faut identifier *kouskousu*, forme considérée comme fautive pour *kouskous*. *Madiata* (sorte de radeau) pour lequel on n'a pas proposé non plus, que je sache, aucune étymologie, se rattache à l'arabe *al mâdia* et, par conséquent à l'espagnol *almadia* et au français *almadie*, sorte de grande pirogue de quelques parties de l'Afrique.

On sait depuis longtemps que *azzeruola* ou *lazzeruola* (lazerole), qu'on faisait dériver autrefois d'un thème *azzo* de *acidus*, n'est que l'espagnol *acerola* venant de l'arabe *azza' rôra* avec adaptation d'un suffixe roman imitant la finale préexistante et pour ce qui concerne l'Italien avec agglutination de l'article. *Balzano* (balzan) ne serait pas un dérivé de *balza* (au fig. bordure), mais une altération de l'adj. fém. *balqà*. *Buttero* (marque de petite vérole) ne serait également que l'espagnol *botor* de l'arabe *bothôr*, malgré ses affinités apparentes avec *bottone* (bouton) et *buco* (trou) qui ont peut être influencé le mot italien au point de vue de la forme et de l'acception.

Arri, cri de muletiers pour exciter leurs bêtes, a trouvé autant d'interprétations qu'il a eu d'interprètes. Marina, Diego de Urrea, le P. Guadix, Müller ont émis chacun une opinion différente. Celle de M. Soura qui rattache *arri* au cri algérien *arih* me paraît être la plus vraisemblable. N. Caix croit, cependant, pouvoir rapprocher *arri* du français *haro* et, par là, avec Diez de l'ancien haut allemand *hera* ou *hara* (ici), mais la signification s'y oppose. Quoi qu'il en soit, je ne puis admettre avec l'abbé Berger qu'*arri* soit un *cri* comme il y en a tant et qui ne signifie absolument rien.

On ne peut non plus se prononcer définitivement sur la paterni-

té isméalite des mots: *aguzzino* (argousin), *almanacco* (almanach), *amuleto* (amulettes), *antimonio* (antimoine), *zara* (jeu de dés) et sa variante *azardo* (hazard), *gabbano* (cabas), *macabra* (macabre), *maschera* (masque) dans lequel M Scheler s'obstine à voir une origine soit latine, soit germanique, *matraccio* (matras) dans lequel on a aperçu le latin *matuta*, *mocajardo* duquel Devic rapproche moire, *mozzetta* (aumusse), *pappagallo* (papegai), *risma* (rame), *sagro* (sacre, sorte de faucon), *spinaccio* (épinard), *tartana* (tartane), etc. Mais, tout fait supposer que la plupart de ces mots, sans parler d'autres plus nombreux que je n'ai pas mentionnés, appartiennent aux langues qu'on parle depuis les vallées du Nil jusqu'à Dongola.

Des mots bien plus difficiles à définir, justement en raison de leur facilité apparente, sont : *barbacane* (barbacane), *borzacchino* (brodequin), *calafatare* (calfater), *fardello* (fardeau), *giberna* (giberne) que Bugge identifie avec le bas latin *zaberna*, *nuca* (nuque), *rischio* et *arrischio* (risque), *targone* (estragon) et autres semblables. Mais pour quelques-uns d'entre eux il y a de fortes présomptions en faveur d'une solution assez satisfaisante pour les ranger dans le même groupe sur lequel il ne plane plus que de faibles doutes.

Les mots *gomma elemi* (elémi), *facchino* (faquin) qu'on rattache à *fachiro* (faquin), *fanfara* (fanfare) avec ses dérivés et ses variantes, *gomena* (câble), *mattacino* (mattassin), *pattaca* ou *pattaco* (patard), *patascia* (patache) et d'autres encore plus problématiques, sur lesquels on s'exerce à bâtir les conjectures les plus curieuses, demandent tout simplement d'être mis de nouveau à l'étude.

Il ne manque pas des mots considérés comme arabes d'origine auxquels on rattache deux ou trois types différents. Par exemple : *filuca* ou *feluca* (felouque) que les uns font dériver de *foulk* (navire), les autres de *harrâca* (sorte de barque), *giargone* ou *zirconio* (zircon) qu'on explique par des formes persanes ou syriaques. Mais ces étymologies sont aussi peu concluantes les unes que les autres et les mots qui les ont suggérées, sans être absolument écartés, ne méritent pas une place d'honneur dans l'étude dont

je viens de parler.

Enfin, on a renoncé pour toujours à expliquer par des racines arabes les mots *archibugio* (arquebuse), *camicia* (chemise), *gala* (gala), *galano* (flocon), *imbuto* (entonnoir), *mulatto* (mulâtre), *tellina* (telline) et bien d'autres pour lesquels on avait toujours prêtes, par douzaines, des solutions fantaisistes voire même des légendes.

Naturellement, l'arabe littéraire et,de préférence,l'arabe vulgaire ont aussi des représentants dans les dialectes italiens, surtout dans le sicilien et dans le sarde. Ainsi, par exemple, ce n'est que par l'intermédiaire du mot sarde *ziru* et du sic. *'nsiruni*, de l'arabe *zir* (magnus vas) que l'italien *ziro* ou *zirla* (huilier de terre cuite) a dû se former. D'autres mots tels que *tabûtu*, sic. (cercueil) de l'arabe *tabuth, garrusu*, sic. (garçon, gamin) de l'arabe *haros*, *murabito* (abstème) de *murabit* ne sont pas sortis de l'enceinte des dialectes.

Mais on exagère aussi de ce côté. Des étymologistes trop zélés ou bien éblouis, pour un instant, par de fausses lueurs, ont donné des proportions invraisemblables à l'immixtion arabe dans les idiomes de l'Italie insulaire et les démentis les plus catégoriques n'ont pas manqué de se produire à ce sujet afin de circonscrire les faits dans les justes limites de la vérité.

Ces exagérations sont plutôt la faute des méthodes employées que des hommes qui les pratiquent et pourtant les méthodes philologiques, dans ces derniers temps, se sont notablement perfectionnées.

Même la méthode de M. Dozy, une des meilleures dans le genre et à juste titre le plus estimée, même cette méthode qui consiste surtout à lire d'un bout à l'autre les dictionnaire anciens et modernes afin de se rendre compte de l'origine de tous les mots d'après leurs formes extérieures, me paraît insuffisante à certains égards.

Dans ce cas, comme pour le celtique et le grec, il me semble qu'on ne devrait pas se contenter d'un premier résultat obtenu, quelque heureux qu'il soit, qu'on devrait prendre garde de con-

clure à une origine arabe par le seul fait que la provenance latine du mot n'est pas démontrée et qu'on devrait se méfier de la ressemblance entre deux racines, même si elles se trouvent doublement confirmées et par les lois phonétiques et par la conformité des acceptions qu'elles renferment.

Le dernier point que je signale ici n'est que trop souvent négligé. Le rapprochement des acceptions dans le radical arabe et dans le mot espagnol peut être aussi fortuit que la similitude des formes et, par conséquent, faire fourvoyer l'interprète au lieu de le guider. Abû Bakr Ibn al Aubâri, philologue du IX^e^ siècle, a écrit un livre tout récemment publié par le docteur Houtsme, sur les significations diamétralement opposées d'un grand nombre de mots arabes auxquels on peut faire dire tout ce que l'on veut. Ce genre de livres ne saurait être trop médité par les étymologues.

La concordance de sens est un point essentiel pour la science étymologique, mais au fond, à elle seule, elle ne constitue qu'un indice.

Les lois de la phonétique desquelles MM. Engelman et Dozy se réclament dans la préface de leur glossaire sont aussi bien souvent mises de côté ou n'ont pas dit tout ce qu'elles promettaient de nous dire dans le tableau dressé par eux. Les cas les plus controversés, c'est-à-dire les plus intéressants, sont loin d'être corroborés, chez eux, par ce cortège de faits probants et d'investigations, auxquelles rien n'échappe, et par cet ordre rigoureux dans l'emploi des procédés qui consiste à les mettre hiérarchiquement en ligne de bataille au moment de l'attaque.

Qu'un seul exemple suffise : M. Dozy croit avec Marina que le mot espagnol *adarga* ou *darga* (bouclier de cuir) vient de l'arabe *addaraca* qu'on trouve chez Freytag dans la signification de *scutum ex corio confectum* et il l'explique par le changement de *daraca* en *darga* semblable, d'après lui, à celui de *auctoricare* en *ortogare*, mot espagnol qui signifie octroyer.

M. Dozy pourrait avoir raison, mais cela n'est pas victorieusement prouvé par des démonstrations irrécusables et on songe

toujours, involontairement, au germanique *targe* d'où l'italien *targa*. Abstraction faite de l'exemple latin, qui est mal choisi, — car pour le mot arabe il s'agit d'une voyelle brève tout autrement consistante, — il y a le fait que l'espagnol préfère intercaler des voyelles entre deux consonnes arabes consécutives plutôt que de les supprimer. Exemples : *almajara* ou *almajarra* (endroit couvert de couches de fumier pour hâter la végétation) de *al-madjrâ* (rigole); *alazan* (alezan) de *halsâ* d'après Devic; *ataraca* ou *taracca* (marqueterie) de *attarcè* (incruster), *axarafe* (galerie) de *ach-chorfa*, *camocan* (camocan) de *camkhâ*, etc. Je passe sous silence les exemples tirés de Dombay et de Pedro de Aldalà par Dozy lui-même et je ne parle pas des terminaisons consonnantiques augmentées d'une voyelle finale. Quant à la voyelle initiale de *adarga*, on pourrait très-bien l'expliquer par un *a* prosthétique comme celui de *arrabol* (nuance rouge des nuages), dans lequel M. Dozy lui-même reconnaît avec Cobarruvia un dérivé latin de *rubor*.

Je ne parle pas non plus des arguments semblables à ceux qui furent donnés en faveur de l'arabicité du mot espagnol *gumia* (dague) et d'autres, car non-seulement ils ne sont guère concluants, mais ils sont destitués de toute valeur scientifique.

Il reste donc acquis qu'un mot ita'o-arabe, si fortes que puissent être les présomptions en faveur d'une telle qualité, ne sera accepté comme tel que quand il produira des titres généalogiques de point en point solidement établis.

Le grand travail, celui qui porte d'une manière décisive, est d'une part l'assemblage de tous les points de repère servant à reconstituer la véritable unité du mot et, d'autre part, le groupement et la coordination de tous les membres épars des différentes familles de mots qui ont besoin d'être réunis et mis en présence les uns des autres pour établir entre elles, s'il y a lieu, un lien de parenté.

Pour faire œuvre utile et durable, il faut poursuivre la recherche des mots sous toutes leurs formes archaïques, orthographiques et dialectales, on doit, pour ainsi dire, les poursuivre dans leurs derniers retranchements, en remontant en ligne droite tous les degrés

de l'échelle historique où ils s'étalent et en parcourant latéralement toutes les allées écartées où ils se cachent, dans leurs variétés, à l'état vivant ou fossile.

La confrontation avec les autres langues romanes est d'une importance capitale, mais à la condition qu'elle se fasse extensivement et intensivement. Si M. Hammer, auteur d'un catalogue de mots arabo-espagnols avait connu l'expression italienne *chi sa* (qui sait) il n'aurait jamais eu la malencontreuse idée de voir dans *quiza* (peut être), anc. *qui sab*, le mot arabe *cadzâ* (ainsi) à propos duquel M. Dozy a retabli la vérité.

Cette méthode prudente peut seule lever les scrupules des romanistes peu familiarisés avec la langue arabe et leur offrira des gages d'autant plus sérieux que, de l'aveu même de M. Dozy, la plupart des mots qui ont passé dans l'Espagnol et dans le Portugais manquent dans les lexiques arabes les plus accrédités et sont loin d'être tous authentiques.

Il est parfaitement inutile qu'un homme possède des trésors de science s'il n'est pas à même d'en faire toutes les applications et il ne sert à rien de multiplier les articles d'un glossaire si l'on néglige de les soumettre rigoureusement aux preuves de la certitude.

Il y a deux philologies : l'une d'érudition qui s'exerce sur l'esprit des phrases : c'est la branche la plus noble de la littérature; l'autre de pure analyse qui s'en prend surtout au côté matériel du mot : c'est la grammaire comparée proprement dite. Entre elles il n'y a qu'un mur mitoyen; mais leurs attributions sont distinctes et les titres de l'une ne sont pas toujours valables pour l'exercice de l'autre. Eh bien, ce n'est que par la dernière seulement, subsidiée par la phonétique, la polygraphie et la dialectologie, qu'on pourra marcher à la recherche des étymologies, ce n'est que par elle qu'on arrivera à reconnaître l'origine des mots réfractaires et irréconnaissables dans leur forme actuelle.

En attendant, M. Avolio, dans son *Introduction à l'étude du dialecte sicilien* revendique avec raison pour le latin une foule de mots qu'on avait attribués à tort jusqu'à présent, à l'arabe. Je cite

parmi tant d'autres : *camiari* (brûler), du lat. *cremare*, esp. *quemar*, *abbacari* (calmer) du latin *placare*, *badri* (père) du lat. *patrem cassata* (sorte de tarte) du lat. *caseata*, *pencù* (jeune bœuf) du lat. *juvencus*, *catu* (seau) du lat. *cadus*, etc. Il est cependant bien possible que le mot arabe; coïncidant parfois, dans la forme, avec le mot latin, ait pu déterminer, dans certains cas, par sa présence et par son emploi, la forme du mot sicilien dans un sens donné plutôt que dans un autre.

Pour mieux déterminer la valeur et l'origine des éléments dont il a été question je crois bien faire de me résumer en distinguant par différents groupes :

1° Les mots provenant indirectement par l'intermédiaire des savants arabes qui les ont transmis aux savants latins de la décadence;

2° Les mots qui ont passé avec les Maures par le détroit de Gibraltar et qui ont passé ensuite la mer Tyrrhénienne;

3° Les mots qui ont fait des étapes dans d'autres pays de langue romane après avoir quitté leur patrie adoptive;

4° Les mots transmis plus directement par les différentes voies de communication réunissant l'Italie à l'Orient et par les canaux de la Civilisation;

5° Enfin, les mots qui ont passé aussi sans transition dans les provinces italiennes conquises par les Sarrasins et qui plus tard, par ce véhicule dialectal, se sont glissés dans le corps de la langue.

On pourrait établir une sixième division : celle des mots arabes qui ont navigué sous un pavillon autre que celui de leur propre nation, c'est-à-dire des mots qui sous l'action de l'islamisme ont passé aux idiomes iraniens, turco-tartares et européens pour aboutir à la région néo-latine ou bien à la zone exclusivement italienne. Mais il faudrait une suite trop longue d'observations et d'efforts combinés pour reconnaître l'identité entre un mot ainsi transformé et le mot corespondant pris dans sa forme native et si profit il y avait il serait tout pour l'étude de la grammaire comparée générale, nul ou presque nul pour celle de la langue italienne.

LES INSULTES DU PATOIS FLAMAND DE BRUXELLES

—

En rassemblant dans ces pages les insultes les plus triviales et en même temps les plus caractéristiques du patois de Bruxelles, je ne veux pas seulement donner aux philologues un curieux spécimen des expressions classiques qui sont, pour ainsi dire, le *vade mecum* et la propriété littéraire des insulteurs de profession, mais j'entends démontrer que dans ces insultes il y a un fond commun à tous les peuples, qu'elles offrent un côté pittoresque et parfois spirituel propre au pays où elles se produisent et que, dans la rage aveuglante qui l'obsède, l'homme désireux de nuire à son prochain, ne fût-ce que par des paroles, va jusqu'à l'incohérence et ne recule pas devant l'absurdité.

L'absurdité se montre surtout dans le choix de certains adjectifs qu'on accouple tant bien que mal à des substantifs avec lesquels ils jurent, tout en sonnant désagréablement à l'oreille. C'est là, du reste, tout l'effet qu'on veut produire.

L'histoire psychologique de l'injure, n'a, que je sache, pas encore été faite, mais on dirait vraiment que l'insulte a aussi un idéal de perfection et que celui-là s'en rapproche le plus qui envahit tous les domaines pour y puiser les matériaux devant servir à des unions choquantes et monstrueuses d'idées et de mots incompatibles. L'obscéni-

té la plus dévergondée et la malpropreté la plus dégoûtante ne deviennent aprés cela que des détails.

Les termes d'injure ayant une vie comme tous les autres mots et comme tous les autres organismes et, devant passer par toutes les phases de l'évolution ontogénique et phylogénique : jeunesse, virilité, vieillesse, décrépitude et mort d'une part; éclosion rudimentaire, complexité de formes, élévation des types sélectifs, épuisement, dégénérescence et extinction de l'espèce d'autre part, il va sans dire qu'on doit s'attendre, dans ce recueil, à beaucoup de néologismes.

Les insultes du patois bruxellois peuvent se diviser en différents groupes ou catégories fournis par différentes sources. (1)

Les principales sont :

LES NOMS PROPRES .

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	ÉQUIVALENT EN FRANÇAIS
JAN *men klute*	JAN mijne kloten	Jean de mes c.....	Benêt
I-jende ou *i-jede* MIE	Ja, MARIE	Oui, vous Marie ! ?	Hé hé Marie, oui-dà
Bazoef (2)			Homme bourru
Scheile NAPOLEON	Scheele NAPOLÉON	Louche Napoléon	Homme louche

Beaucoup de noms propres en français sont aussi devenus des apellatifs injurieux. Tels sont, à titre d'exemple : *Jeannin* (cocu), *Jean*, dans l'expression *faire le Jean Lorgne* (faire le sot) et dans d'autres encore. On dit, dans le même sens, *Jeanjean* et *Jeannot* d'où le mot *Jean-*

---

(1) Je crois nécessaire au préalable, de placer ici quelques remarques sur la marche générale de ce travail et sur la manière de traiter les mots :

1° J'ai adopté pour le patois de Bruxelles le même système graphique que celui qui a cours dans la langue flamande.

Je ne prétends pas, cependant, avoir toujours rendu avec la dernière exactitude toute les nuances de son du mot bruxellois, le système graphique d'une langue ne pouvant pas s'adapter à tous ses dialectes.

2° Les mots d'origine étrangère qui ont pénétré dans le patois de Bruxelles sont marqués en petites capitales. Il en est de même pour les mots de même espèce qui se rapportent au flamand proprement dit.

3° Les mots en patois portés à la 2e colonne sont tout simplement une traduction ou reproduction flamande au point de vue du sens général et de l'orthographe et non pas de leur acception particulière et de leur emploi dans la langue littéraire.

4° L'équivalent français figurant à la 4e colonne est souvent donné par approximation.

(2) Type comique créé par Mr Pels dans le journal LA CASSEROLE.

notisme. *Bênet*, *Claude*, *Colas*, *Miché, Nicaise* sont les synonymes de sot, *Pitre* venant de *Petrus* est à un degré encore plus bas que le saltimbanque et l'escamoteur. *Catin*, abréviation de Catherine, *Goton* forme aphérétique de *Margoton* s'appliquent à des femmes de mauvaise vie. Par la filière littéraire, les noms propres *Alphonse*, *Arthur, Calino, Benoiton*, *Basile Giton* etc. sont également entrés dans le corps du langage pour apporter de la variété dans la monotonie de l'insulte. Quant au vieux français *Jobe* qui se dit pour niais et crédule et à ses dérivés *Jobet*, *Jobard*, *Jobelin* et *Jobelot*, ayant tous à peu près la signification du mot primitif, je crois avec Scheler qu'on doit le rattacher au vieux flamand *Jobbe* (insulsus, ignavus, obtusus homo).

En picard, le mot *Pérette*, diminutif féminin de Pierre est devenu un terme de mépris dont on se sert en parlant des femmes. A Mons, le nom de Marie accompagné de différentes épithètes fournit à lui seul toute une liste d'insultes. Ainsi *Marie gripette*, *Marie rouf rouf*, *Marie salomée*, *Marie Magrau*, signifie tour à tour : femme méchante, femme qui fait l'empressée, malpropre, etc., etc.

En wallon de Liége *Djagau*, augmentatif péjoratif de Jacques est pris désormais dans le sens de nigaud et le mot *Djaquelène* veut dire niaise, de même qu'il signifie babillarde du côté de Valenciennes. Dans la première de ces localités *cabai* (brigand) et *govi* (nigaud) étaient aussi à l'origine des noms propres, à ce qu'il paraît.

A Namur, le mot *Magrite* désigne une femme acariâtre et le verbe *englauder*, formé sur Claude, a fini par avoir la valeur significative de enjoler, leurrer.

De crainte de m'étendre un peu trop au long sur ce sujet, je ne sortirai du domaine français que pour signaler, comme un des plus beaux types de l'espèce, le sicilien *Cagliostro* employé à la place de finard et enjoleur.

LA NATIONALITÉ.

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT EN FRANÇAIS
Doch kop (1).	Duitsch hoofd	Tête allemande	Tête carrée

(1) Le flamand littéraire n'ayant pas de signe spécial pour représenter le son chuintant du c, ce son lui étant complètement étranger, j'ai adopté, pour tous les cas où j'en aurai besoin, le digramme français CH.

Woele kajut(1)	Waalsch kajut	?	Espèce de wallon
Woele kop	Waalsch hoofd	Tête de wallon	Wallon entêté
Boer van Assch'	Boer van Assche	Paysan de Assche	Paysan de Assche

On appelle, d'autre part, *keiskop* (tête de fromage) les Hollandais, *kieke fretters* (mangeurs de poulets) les Bruxellois, *signorke* (petit seigneur) les Anversois, *strop droeger* (porteur d'un noeud coulant) les Gantois, *maneblusscher* (pompier de la lune) les Malinois, etc.

Les noms des peuples sont détournés de leur acception habituelle pour servir à un emploi outrageant en français aussi bien qu'en flamand et, en général, dans les langues germaniques. *Aztèque* s'applique dans le milieu parisien à tout être malingre et chétif; un *cannibale* est un homme cruel et sans entrailles qui prête son nom dans beaucoup de comparaisons qui n'ont pas le mérite d'être bienveillantes; *le bulgare* (*bulgarus*) transformé en *bougre* n'est plus dans l'esprit du peuple qu'un être abject qui se livre à la débauche contre nature, plus tard un être vil et méprisable; *cosaque* n'est plus que la personnification de la brutalité et de la rudesse au même titre que *turc* qui doit être bien fâché de ce voisinage. Un *grec*, comme on l'a déjà dit très spirituellement, est un monsieur qui corrige la fortune au jeu; *le Lombard* et l'usurier depuis longtemps ne font qu'un, un *polonais* n'est plus qu'un buveur émérite qui sert d'exemple à tous les buveurs et le nom de *pandour* étendu d'abord abusivement à toute l'infanterie croate a fini par se confondre avec le mot pillard. *Bigot*, *cagot* d'après Francisque Michel, qui n'a cependant pas l'autorité voulue pour trancher la question, seraient des corruptions phonétiques de *Visigotus* et de *Canes Gothi*. *Saligaud* pour *saligot* se trouverait dans le même cas.

Mais tout cela n'est pas prouvé et il n'y a que le mot *ostrogot*, pris aussi dans l'acception d'homme malséant, qui ne laisse pas de doute.

Grâce aux réminiscences des études classiques et historiques, les mots *béotien* et *vandale*, je n'en cite que deux pour le moment, ont conservé toute leur originalité dans les significations d'esprit borné et de barbare.

Enfin, tout récemment, *zoulou*, *prussien*, *tonkinois*, ont fini par signifier tout ce qu'on a voulu d'injurieux et de blessant et le mot *sarrasin*,

---

(1) Dans ce cas et d'autres semblables, il y a des personnes habitant Bruxelles qui, à l'instar des Anversois, prononcent *o* au lieu de *oe* (en français *ou*).

en argot de typographe, a été réservé exclusivement aux faux frères de la corporation.

Pour nous rapprocher du centre flamand, qui est le point de départ de ces études, nous trouvons qu'à Namur *polaque* est dit pour sale et qu'à Liége *grec* signifie avare, *grigoise*: rusée, madré, *espagnote* : vaurien.

Dans le patois de cette même ville, le mot *lognâr* signifiant nigaud, vient du nom toponymique *Logne* ancien comté du Luxembourg wallon.

LES PROFESSIONS RÉELLES OU IMAGINAIRES ET AUTRES CONDITIONS SOCIALES

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT EN FRANCAIS
Boer	Boer	Paysan	Paysan
Stoemmen boer	Dommen boer	Bête de paysan	Nigaud, badaud
Strondruimer	Strondruimer	Vidangeur	Vidangeur
ARCHITEKT	Bouwmeester	Architecte	Voyou
Voeilen Avokoet	Vuilen Advokaat	Sale avocat	Mauvaise langue
FAÇADE *Klacher*	Gevel Kletser	Barbouilleur de façades	Homme de rien
Opfretter van 't GOUVERNEMENT	Opvreter van de regeering	Mangeur du gouvernement	Budgétivore
PENNE*lekker*	PENNElikker	Lécheur de plume	Ecrivassier, fesse-cahier
Spekschieter	Spekschieter	Tireur de lard	Menteur
Krotter	——	Pané, crotteux	Faiseur d'embarras
Lawait moeker	Lawaai maker	Faiseur de bruit	Poseur, Criard
AMBRAS *moeker*	EMBARRAS maker	Faiseur d'embarras	Faiseur d'embarras
Talmaflekker van 't gasthuis	Teljoorlikker van het gasthuis	Lécheur d'assiettes d'hôpital	Truand, trucheur
GALEI*boef*	GALEIboef	Coquin de galère	Galérien
BASTOED	BASTAARD	Bâtard	Bâtard
Rotten BASTOED	Rotten BASTAARD	Bâtard pourri	Bâtard ramolli

Outre les mots malveillants qu'on affuble à ceux qui font mal un métier ou le font peu consciencieusement, tels que *gâcheur*, *bousilleur*, *marchand de soupe* (maître de pension), *marchand de vers* et *rimailleur*, *marchand de vitriol* (marchand de vin), *vieil empoisonneur* (id.) *gargotier* etc., outre les expressions métaphoriques dont on gratifie tous ceux qu'on veut ridiculiser telles que *calicot* (commis), *camelot* (marchand vulgaire), *cabotin*, *courtaud de boutique* (commis marchand), *carabin* (étudiant en mé-

decine), *pipelet* (concierge), *robin* (homme de robe), *Purgon*, *Tant-pis*, *Tant-mieux* (médecin) etc. etc., on rencontre en français une foule de termes injurieux empruntés à la nomenclature des professions. Il y en a même qui ont perdu leur signification primitive pour adopter définitivement et à l'exclusion de toute autre, celle qu'on a bien voulu leur réserver. Le mot *vilain* qui ne signifie plus que deshonnête, fâcheux, laid et dangereux et qui vient du bas latin *villanus* (campagnard) est du nombre. Vu cette tendance générale de la langue qui consiste à déprécier et à couvrir d'avilissement tout ce qui se rapporte à la campagne il n'est pas même nécessaire d'avoir recours au mot *vil* pour expliquer les acceptions modernes de *vilain*. Les mots *roturier*, *paysan*, *rustre*, *manant* et autres semblables appartiennent au même système, et entraînent insensiblement dans leur orbite le mot *bourgeois*. Le dialecte napolitain, en forçant la note, utilise, pour accabler encore davantage les victimes de la grossièreté, les mots *capraro* (chevrier), *pecoraro* (berger), *porcaro* (porcher), *vaccaro* (vacher) et autres titres professionnels appartenant aux plus nobles champions de la vie pastorale. Mais aussi en français on dit d'un homme grossier et malpropre que c'est un *porcher*.

Parmi les noms de profession dont la signification primitive a été détournée au profit d'une éloquence de carrefour, je cite encore *maquignon*, *entremetteur*, *goujat*, (anciennement valet d'arme) et *fumiste* qui a reçu l'acception toute nouvelle de mystificateur.

Pour le wallon-liégeois, où les exemples ne manquent pas lorsqu'on a la patience de les chercher, je me borne à signaler le mot *pâreli* ou *pârli* qui signifie tout à la fois avoué, avocat et ordurier ainsi que *plakeû* pour plafonneur et flagorneur. Je n'oublierai pas non plus *pisse-conin* (maladroit, malitorne, littéralement *pince-lapin*) et *pisse-crosse* (pince-maille, mot-à-mot *pince-croûte*) qui viennent se grouper tout naturellement dans cette même série.

LES PARTIES DU CORPS HUMAIN ET CELLES DES ANIMAUX

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT EN FRANÇAIS
Schieve smikkel	Schieve Smikkel	Face de travers	Mal bâti, pataud
Rotte kop	Rot hoofd	Tête pourrie	Sale tête
Klach kop	Kletskop	Tête à taper	Chauve, genou

GENEVEL*neus*	GENEVER neus	Nez de genièvre	Ivrogne, pochard
GENEVEL *voenk*(1)	GENEVER vonk	id.	id.
Plat voet	Plat voet	Pied plat	Pied plat
Zwiet voet	Zweet voet	Pied qui transpire	id.
Voeïl toeng	Vuile tong	Sale langue	Sale langue
Wa smoel!	Wat een smoel!	Quelle gueule!	Gueulard
Dikke smoel	Dikke smoel	Grosse gueule	id.
Vieze smoel	Viezen smoel	Drôle de gueule	id.
Schramoelle derm	Vuilnis darm	Boyau à escarbille	Sale
Wolvenderm	Wolvendarm	Boyau de loup	Gloûton
Schramoellenboeik	Vuilnis buik	Ventre à escarbille	Sale mendiant
Onnuzele kluet	Onnoozele kloot	TESTICULUS INNO-[CENS	Dadais
Hieten bil	Heeten bil	Cuisse chaude	Catin

Ce mode d'insulte n'est pas non plus inconnu aux langues romanes; loin de là c'est tout ce qu'il y a de plus commun.

En partant de l'ensemble du corps pour arriver à chacune de ses parties, par une spécialisation qui est en même temps une généralisation de chaque partie à toute la personne, on localise le défaut et on le frappe ensuite avec la chaîne à laquelle on l'a rivé.

Les adjectifs ou les mots correspondants qu'on y ajoute n'ont d'autre but que de rendre plus offensif le coup porté.

Les expressions *mauvaise tête*, *tête à l'évent*,*tête de linotte*, *tête degirouette*, *cervelle de lièvre*, *cervelle brûlée*, *cervelle usée*, *fine bouche*, *joli cœur*, *vieille ganache* etc., prises comme faible échantillon au milieu d'autres sans fin, témoignent à elles seules de l'abondance et de la variété de ce procédé dans la langue française.

Voici trois exemples dans le wallon de Liége dont un ne manque pas de caractère: *pai* (peau) en parlant d'une femme débauchée;*macascou* (babillard, paillard) composé de *macasse* (étourdi) et de *cou* (cul) et *botroul di souk* (femme timide) ce qui signifie littéralement *nombril de sucre*. Dans ce dernier cas l'offense ne dépasse pas les bornes de la simple ironie.

A Malmédy, un glouton est un *ravi boiai*, proprement un *boyau vorace*

---

(1) VOENK en bruxellois et VONK en flamand littéraire, signifient étincelle dans leur acception la plus ordinaire.

LES INFIRMITÉS ET LES DÉFAUTS PHYSIQUES

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT EN FRANÇAIS
Dik kop	Dikkop	Grosse tête	Têtu, entêté
Snotnuis	Snotneus	Nez morveux	Morveux
Manke puet	Manken poot	Patte boiteuse	Boiteux
*Bocl*KARKAS	Bultkarkas	Carcasse de bossu	Vilain bossu
Broebeleer	Stamelaar	Bègue	Bredouilleur
Schele	Scheele	Louche	Louche
Uitteerder	Teringlijder	Phtisique	Malingre
Schijter	Schijter	Chiard	Foireux, peureux
Bliekschijter	Bleekschijter	Qui chie pâle	Foireux, peureux
Stinker	Stinker	Puant	Dégoutant
Zot	Zot	Sot	Fou, imbécile
Lange zwik zwak	—	Long et maigre	Longue perche
Sloebber	Slobbe, slabbe	Qui bave	Malpropre
Zievereer	Zeeveraar	id.	Hableur; raseur
Spring no't vet	Springt naar het vet	Qui court en sautant après la graisse	Maigre

Ainsi qu'on vient de le voir, l'état pathologique de l'humanité souffrante et besoigneuse au lieu d'ouvrir les cœurs endurcis à la pitié et de leur suggérer des égards, a été une mine inépuisable d'où les langues méchantes ont extrait bien autre chose que des paillettes d'or et des pierreries.

Les peuples de langue française n'ont pas été les derniers à s'engager dans cette exploitation. Chez eux, á côté de beaucoup d'autres mots, *mauvaise gale, peste, fou, maniaque, idiot, crétin, pouacre, catarrheux, foireux, goittreux,* sont des substantifs et des adjectifs employés à tout autre chose qu'à faire des diagnostics.

A Liége, *glètau* (baveur), *menesik* (paresseux), formé dans son deuxième élément avec *sik* (en flamand: *malade*), *nopouhe* (sale) de *non pouhe* (*non* possa*, impuissant), *paisseleux* (ratatiné, fort maigre), *panselon*, (ventru) etc. n'ont pas la prétention d'être de simples constatations et encore moins des gracieusetés.

A Namur également, *burlu* (louche), *croufieux* (bossu, déhanché), *pélé maquette* (tête pelé) sont de jolis mots qu'on emploie lorsqu'on ne veut pas trop flatter son prochain.

Il est bien entendu que n'ayant pas assez de temps, je me vois obligé de passer seulement devant ces localités, bien à distance et sans m'arrêter.

LES VICES MORAUX ET LES ÉTATS DE DÉPRAVATION

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT ENFRANCAIS
Loerik	Luiaard	Paresseux	Paresseux
Sloekker	Slokop	Gourmand	Gourmand
Zatterik	Dronkaard	Soûlard	Soûlard
Vagabond et Vage-bond	Landlooper	Vagabond	Vagabond
Dief	Dief	Voleur	Voleur, larron
Krummen dief	Krommen dief	Voleur de travers	id.
Getrade mans hoer	Getrouwde mans hoer	Maitresse d'homme marié	Adultère
Toefel hoer	Tafel hoer	Courtisane de table	Raccrocheuse, exploi-teuse

Cette liste, si l'on voulait, pourrait être plus variée, l'insulte directe et brutale étant plus dans les goûts de ses auteurs ainsi que plus conforme au caractère tranchant de la violence, mais elle ne serait pas plus instrutive.

Chez les peuples où l'activité est la principale vertu et les satisfactions de la vie sensuelle sont un souci de tous les jours atteignant les proportions du sybaritisme, la paresse, la volupté, la gourmandise et l'ivrognerie devait être flétris par dessus tous les vices.

C'est ainsi que, pour cingler le pauvre troupeau d'Epicure, dans ce qu'il a de plus cher, le peuple, qui parfois frappe juste, même dans ses débordements et dans ses propos infamants, s'est forgé tout un vocabulaire *ad hoc* duquel je détache pour mémoire les mots *vaurien fainéant*, *lourdaud*, *trainard*, qui s'adressent aux paresseux; *libertin*, *coureur*, *paillard*, *souteneur*, *maquereau*, *bardache*, *mignon*, *gourgandine*, *raccrocheuse*, pour ce qui concerne les luxurieux; *lupard*, *glouton*, *goulu*, *gonfre*, *empiffré*, *noceur*, pour les mangeurs et les buveurs.

Les mots liégeois *nawe* (*ignavus*), *flandrin* (paresseux), *curaie* (femme de mauvaise vie), *afahant* et *rafalant* (glouton), *pequeteux* (buveur de genièvre) donnent une idée de tous leurs congénères; mais plus encore que ces mots, les expressions que j'enrégiste relativement à la boisson, sous le mot *crôle*, dans le glossaire faisant suite aux chansons de l'abbé Grisard, prouvent à l'évidence qu'il existe, même sur ce terrain

glissant, une uniformité de tendances et une solidarité de moyens entre le Wallon et le Français.

LES USTENSILES, LES MEUBLES ET AUTRES OBJETS DE MENAGE

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	ÉQUIVALENT EN FRANÇAIS
Bessemsteel	Bezemsteel	Manche à balai	Manche à balai (maigre)
Stoeffer	Stoffer	Houssoir, balai	Vantard, fanfaron
OLE ***kroeïk***	OLIE kruik	Cruche à huile	Sale
Schramoellen bak	Vuilnis bak	Bac à escarbille	id
Zat lap	Zuiper	Loque soule	Ivrogne
Wallebak	Walmbak(?)	Bac à vapeur	Arsouille, crapuleux, [ballon gonflé
Blink dues (1)	Blink doos	Boite à cirage	Soudard, troupier
Vet-lap	Vet lap	Loque à graisse	Crasseux
Smeerlap	Smeerlap	id.	id.
Schune LAVABO	Schoon LAVABO	Beau LAVABO	Femmelette
Schieve LAVABO	Schief LAVABO	Lavabo de travers	Déhanché

L'argot parisien d'un côté et le français policé de l'autre ont aussi pénétré dans l'intérieur domestique pour chercher des images et des similitudes afin de grossir leur vocabulaire; mais il n'en ont pas abusé

S'en tenant tout d'abord aux simples généralités, ils ont donné les mots *mauvais garnement*, *méchant garnement* et *garnement* tout court, ***beau meuble*** (personne de triste mine), *vieux meuble*, etc. etc.; puis, en venant aux menus détails, ils ont donné : *longue perche, manche à balai* (femme longue et disgracieuse), *vieux bahut* (femme avachie), *vieux cabas* (id.). ***balai*** (gendarme), *paillasse à soldats* (femme dévergondée), etc. etc.

Une ***ahess*** est, en wallon, une femme galante, une courtisane par analogie aux *ahess*, commodités ou garnitures d'une maison, et l'on dit d'un vil chiffonier ou de toute autre personne qui lui ressemble que c'est un *armâ a pess'* c'est-à-dire une armoire à chiffons.

---

(1) Ce mot s'adresse surtout aux Carabiniers de Bruxelles.

LES PARTIES DE L'HABILLEMENT

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	ÉQUIVALENT EN FRANÇAIS
Schobiak	Schobbejak	Jaquette en écaille	Pendard, coquin
Lilek hoed (1)	*Leelijkard* ou *lééli*[*kerd*	*j*- Vilain chapeau [mieux : homme laid	ou Vilain merle

Depuis la coiffe jusqu'aux chaussures, on rencontre en français des insultes se rapportant aux arts vestiaires. Dans les mots *robin, bas bleu, petit collet* (ecclésiastique), *collet monté* (pédant), *robe noire,* l'insulte ne fait que se désigner; dans des expressions telles que *aimer le cotillon* (aimer les grisettes), *être un peu casquette*, variante du thême *s'en donner dans le casque,* elle prend déjà une certaine consistance, mais ce n'est que dans le vulgaire, où l'on ne recule pas devant les formes risquées : *escharpe, vielle savate, vieux sabot, culotte de peau* (soldat de bas étage) qu'elle prend un caractère définitif.

En Namurois *poche* a donné *popoche* qui signifie pochard tout bouffi par l'abus de boissons fortes. Le mot *pochard* du reste s'est formé sinon de la même manière, du moins d'après le même principe. En liégeois *saro* (blouse) veut dire aussi campagnard, mais sans qu'on y attache aucune idée de dénigrement. Exemple: *Li pof sâro paie tot* (le pauvre campagnard paie tout), Enfin, dans le même dialecte, *Monsieu saqwé boton d'keuf* (monsieur je ne sais qui bouton de cuivre) est l'équivalent de *beau monsieur* ou *monsieur l'important.*

AUTRES OBJETS D'USAGE GÉNÉRAL

Y COMPRIS

L'ARGENT MONNAYÉ

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT EN FRANÇAIS
Spons	Spons	Eponge	Grêlé
*Platz*ak	Platzak	Sac plat	Lâche, couard, reptile
*Dikke*papzak	Dik*zak*	Gros sac	Lourdaud
*Dik*zak	Dikke papzak	Gros sac à bouillie	Lourdaud
*Rotz*ak	Rotte zak	Sac pourri	Sale
Oeitgedrugde pen-	Uitgedroogden pen-	Porte-plume dessé-	Plumitif, momifié
[nes*tok*	[houder	[ché	

(1) L'élément *hoed* qui est pris à tort pour chapeau, n'est que le corruption de la terminaison préjorative *aard*, telle qu'on la rencontre dans *Bastoed* (Bâtard) etc.

Pijpe*kop*	Pijpekop	Tête de pipe	Tête creuse
Pek *drocd*	Pek draad	Fil poissé	Savetier
Strond boeis	Strondbuis	Tuyau à m....	Sale type
Slecht stuk	Slecht stuk	Mauvaise pièce	Judas,traître
Dik stuk	Dik stuk	Grosse pièce	Hommasse
Slechten halve frank	Slechten halven [frank	Mauvaisdemi-franc	Mauvais sujet

Les analogies prises dans le monde matériel pour attiser le feu roulant des invectives, ne s'attachent donc pas seulement au mobilier et aux vêtements, mais aussi à toutes les branches de l'industrie et à leurs produits.

Pour le démontrer à l'égard d'autres langues, je n'ai qu'à mettre à contribution deux arts incompatibles et diamétralement opposés: la musique et la pharmacie, mais sans insister sur la quantité des exemples.

Un *emplâtre* en français, un *éplausse* en wallon, est une personne infirme et fatigante qui devient une *canule,* une *scie* et un *rasoir* si l'ennui qu'elle provoque est poussé trop loin. Une *arpette* est une pauvre apprentie. Le mot *violon*, qui actuellement est synonyme de prison, s'appliquait jadis à tout mauvais sujet qui la méritait. Une *trompette* est un simple colporteur de nouvelles, un *cancanier* qui est bombardé *trompette de discorde, trompette de calomnie* ou d'autre chose dès qu'il s'adonne à une spécialité quelconque dans ce genre peu recommandable de débit.

Dans un autre ordre d'idées, un *vi charaban* (char à bancs) se dit, à Namur, d'un homme détraqué et *balbour* (*bat le bour* pour *bat à bourre, baratte*) est une expression curieuse pour désigner un balourd, un homme stupide.

Liège se distingue, du reste, par d'autres incongruités de langage non moins expressives et peut être encore plus typiques. J'entends parler des noms d'instruments de supplice qui sont devenus des épithètes injurieuses à l'adresse des personnes qu'on marque à l'encre rouge. On se jette tour à tour à la face, surtout dans les querelles de rue, les mots *potince*! (potence), *djubet* (gibet), *rowe*, (roue), *cord(t)e*! (corde). On accable aussi son adversaire en l'assimilant à quelque animal immonde: *warbau*! (man, gribouri, ver d'où vient le hanneton), *warbau à kowe*! (ver d'égout avec une queue), *warbau à pattes*! *warmaïe*! (mouche éphémère), dérivé étymologique du lat. *vermem*, ver, associé au suffixe

aille. Le comble de l'irritation se traduit par la combinaisonde ces deux systèmes d'outrages: *warbau d'potince*! etc (1)

On dit aussi *pourri rowe*! *halcoti d'djubet*! (garnement de gibet), *houle rowe*! (proprement: *roue tordue* ou *boiteuse*), *maussi d'djubet*! (sale gibet) etc. A propos du mot *maussi* je préfère le dériver du lat. *marcitus* plutôt que de *malè siccus* ainsi que le croyait Grandgagnage.

TOUT CE QUI SE RAPPORTE A DES MATIÈRES GRASSES ET HUILEUSES

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	ÉQUIVALENT EN FRANÇAIS
Ole *kroeik*	Ole kruik	Cruche à huile	Sale
Vetlap	Vetlap	Loque à graisse	id.
Vetpot	Vetpot	Pot de graisse	id.
Smeerlap	Smeerlap	id.	id.
Hieten BOELIE	Heeten BOUILLIE	Bouilli chaud	Lice, paillarde
Bolleke vet	Vetbolleke	Petite boule de [graisse	Pataude

Le ruxellois, qui est excessivement propre, a horreur de la graisse. Il la poursuit avec acharnement dans toutes ses imprécations et il la reproche comme un crime à ses ennemis. Lesentiment artistique, qui est très accusé chez lui, s'en mèle aussi car la graisse dépare la beauté et une Vénus obèse n'est plus une Vénus.

Tout ce qui, à ses yeux, ne reluit pas de propreté doit être damné et les personnes contaminées par des souillures sont choisies comme des boucs expiatoires de sa colère. La tache à l'honneur se confond, dans son esprit, avec la tache d'huile.

L'homme méprisable devient pour lui une cruche, un pot, un récipient quelconque rempli de cette matière détestable qu'il tolère à peine dans la boule de son quinquet.

Aussi dans les terribles chefs d'accusations qu'il dresse au bout de ses lèvres, le substantif *verk* (porc) est après *hond* (chien), l'animal qui joue chez lui le principal rôle et les adjectifs *voeil* (sale), *rot* (pourri) sont d'un emploi on ne peut plus fréquent.

En Français où les représentants de cette espèce ne sont pas rares,

(1) Voir le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE — Année 1858-1859, 2e partie, page 53.

la tête de la liste est tenue par les mots *crasseux*, *vilain crasseux*, *lardon du quartier* (mauvaise langue), *souillon*, *andouille* et le bas par les hypotyposes ou prosopopées plébéiennes: *balayure*, *ordure*, *fumier*, *pourriture*, *vermine*, *égout* que je rallie subsidiairement aux autres.

Nous savons d'autre part que le mots *poix* a donné naissance à *poissard* et qu'à côté du mot *salcté* provenant de *sale* se sont formés les adjectifs *salaud et saligaud* qui rappellent à l'esprit les ternissures de la malpropreté logeant dans la crasse.

LES ANIMAUX

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	EQUIVALENT EN FRANÇAIS
Metteko (1)	Aap	Singe	Singe
Moeïlezel	Muilezel	Mulet	Têtu
BUFFEL	BUFFEL	Buffle	Buffle, brute
Zatten hond	Zatten hond	Chien ivre	Ivrogne
Voeilen hond	Vuile hond	Sale chien	Salaud
Voeile teef	Vuile teef	Sale chienne	Salope
Krummen hond	Krommen hond	Chien de travers	Cagneux
Krumme teef	Kromme teef	Chienne de travers	Cagneuse
Voeil verken	Vuil varken	Sale cochon	Sale cochon
Oeïl	Uil	Hibou	Vilain oiseau
RARE *Vogel*	Zeldsame Vögel	Oiseau rare	Drôle de corps
Boschoeil	Boschuil	Hibou des bois	id.
Rotte boestring	Rotten bokking	Hareng saur pourri	Etre infect
Spiering	Spiering	Eperlan	Longue perche
Schume scholle	Schoone schol	Belle plie	Vantarde
Klabotskop	Dikkop	Têtard	Grosse tête
Auve BIEST	Oven BEEST	Bête de four	Malpropre
Loeïs	Luis	Pou	Pouilleux
Platloeis	Bladluis	Puceron, punaise	id.
MORGERE *spring-* [*koet*	MAGERE sprinkhaan	Maigre sauterelle	Squelette ambulant
BIEST	BEEST	Bête	Bête, avare

« Si de la description de l'homme, on passe à la désignation des types, dit M. L. Larchey, on trouve, dans l'Argot parisien, le sot représenté par le *daim*. la *buse*, le *dindon;* le niais, par le *serin*, le *blaireau;* l'avare, par le *chien;* l'inconstant, par le *papillon;* le méchant,

(1) De l'ancien flamand *marteken, merteken.* — En liégeois *mârtico*, namurois : *maurtico.*

par *l'aspic*; l'agent secret par la *mouche*; l'usurier, par le *vautour*; le pingre, par le *rat*; le superbe, par le *lion*; le misanthrope, par l'*ours*; l'homme emporté, par le *cheval*; le bon compagnon, par le *lapin*; l'homme arriéré par *l'huître*, le *mollusque*; la femme légère, par la *biche*, la *cocotte*, le *chameau*. Castor, canard, bécasse, merlan, ourson, chouette, crapaud, grenouille, viennent encore à la file. La sangsue, le phénix, l'âne et la mule sont classiques et nous les rappelons pour mémoire (1).»

Il en est de même des dialectes y compris le liégeois où une mauvaise femme est tantôt appelé *male growe* (mauvaise grue), tantôt une *trauie* (truie) et tantôt même une *brotte* (chienne en chaleur). Un *boagne caiqueu* (pinson borgne) est presque synonyme de *vaurin* (vaurien) et un *nawe tchin* (paresseux chien) le roi des paresseux. S'il s'agit d'un homme revêche et fâcheux on dit alors que c'est un *haiaf' tchin* (chien haïssable).

Pour ce qui conserne le mot *Warbau*, je renvoie le lecteur aux pages où il est parlé des parties de l'habillement.

Je laisse aussi de côté la liste interminable d'insultes à base zoologique répandues dans le pays wallon, mais seulement après avoir donné le mot namurois *marlowwete*, qui signifie tout à la fois belette et femme intrigante, et le malmedien *véheû* qui sous l'enseigne du putois désigne un grossier faquin et un gredin de la pire espèce.

LES LÉGUMES

PATOIS DE BRUXELLES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	ÉQUIVALENT EN FRANÇAIS
Ajoein	Ajuin	Oignon	Peu de chose
PATTAT*che*	Aardappeltje	Petite pomme de [terre	Polisson
PATTATE *nuis*	Aardappel neus	Nez de pomme terre	Homme à pif
PATTATE *voenk*	Aardappelvonk	id.	id.
Rotte PARA	Rotte PORREI	Poireau pourri	Pourriture

De tous les pays de langue romane c'est encore l'Italie qui use et abuse le plus, dans un but de médisance, des termes empruntés à la culture horticole.

Il vaut bien la peine de mentionner : *cavolo* (chou), *testa di cavolo*

(1) *Dictionnaire historique d'Argot*. Introduction.

(littéralement : *tête de chou*), *carciofo* (artichaut), *citrullo* (citrouille), *fagiuolo* (haricot), *pisello* (petit poids), *rapa* (rave), *testa di rapa* (littér. : *tête de rave*), *zucca* (courge), *zuccone* (potiron). Tous relèvent du même principe et tous, conséquemment, servent à dénigrer, à différents degrés, la sottise humaine qu'ils personnifient.

Le Français, de son côté, ne dédaigne pas non plus de pénétrer dans l'enceinte du jardin potager pour faire sa cueillette de plantes comestibles devant servir à des rapprochements plus comiques qu'odieux.

Le *melon* est considéré comme un légume injurieux: Il en est de même de *cantaloup*, de *citrouille*, de *concombre*, de *cornichon* et de presque toute la famille de cucurbitacées. Les Grecs, ainsi que le rappellent MM Eman Martin et F. Michel, ayant déjà subi les moqueries de Thersite qui les dénommait πεπονες (concombres mûrs!), lui répondaient Βλιτον (tu es une blette!) ce qui insultait à l'épinard fraise, sans diminuer Thersite. . . . . .

Cette assimilation des défauts, des qualités ou des actions de l'homme aux sujets du règne végétal ne s'arrête pas d'ailleurs à la famille des courges. « L'homme sans consistance, dit M. Loredan Larchey, est une *fenasse* (mauvais foin); le prête-nom, un homme de *paille* et le dédaigneux *fait sa poire*. » Tirer une *carotte* est un jeu bien connu des parents en puissance d'enfants. Des *navets*! ou des *nèfles*! dans l'argot des Rouher de banlieue veut dire jamais . . . . . .

Le *chou* sert de sobriquet amical, la *giroflée à cinq feuilles* symbolise l'épanouissement de la main sur la joue d'autrui. La *fleur des pois* désigne la floraison aristocratique dans ce qu'elle a de plus épuré .

De tout temps et par tout pays, dit Génin, le peuple s'est complu à ces assimilations végétales. Il cite Plaute (Bacchid. IV. 7. 23) :

Tanti est quanti *fungus* putidus
(J'en fais autant de cas que d'un champignon pourri)

Tartufo est l'abrégé de *Tartufulo* (truffe), que l'on considérait comme une pourriture, un excrément de la terre, et c'est de là que Molière a tiré le nom de *Tartufe* :

On donne aussi le nom de *melon*, déjà cité, aux élèves de première année de l'école de Saint-Cyr. non par mépris, mais pour indiquer qu'ils sont des novices à déniaiser, des apprentis officiers à brimer par des épreuves vexatoires, qui les feront passer de l'état d'abjects

végétaux à la nouvelle couche d'anciens de la première promotion. (1)

Je termine cette partie de mon travail, comme les autres, par des exemples tirés du Wallon, peu nombreux cette fois-ci : *Boudrike* (pomme cuite dans la pâte) désigne à Liége un homme rabougri et *tiesse de cahoute* (tête de citrouille) s'adresse à Namur à tout homme qui ne brille pas par son intelligence.

VARIA

PATOIS DE BRUXEELES	FLAMAND LITTÉRAIRE	TRADUCTION LITTÉRALE	ÉQUIVALENT EN FRANCAIS
Duigenit	Deugniet	Vaurien	Vaurien
GENEVELIST	GENEVER drinker	Buveur de genièvre	Ivrogne
Hamelajke	Heimelijke	Sournois	Sournois
Hommendief	Honden dief	Voleur de chiens	Voleur de chiens
KRAPIL	KRAPUL	Crapule	Crapule
Lang oeit 't woeter	Lang uit het water	Longtemps hors de l'eau	Longue perche
Loemperik	Lomperd	Maladroit	Maladroit, lourdaud
PATEike	—	Petit pâté	Petit drôle
POEFFER	POEFFER	Faiseur de puffs	Faiseur de puffs
SKANDOEL	SCHANDAAL	Scandale	Personnage dégoutant
Stokslager	Stokslager	Qui frappe avec un bâton	Assommeur
Zaltekul	Zatte kuil(?)	Trou soûl	Ivrogne
Zwanzer	ZWANZER	Farceur	Farceur
*Trek*PLOSTER	TrekPLAASTER	Emplâtre	Sangsue, salaud
Plek leer	Plek leer	Cuir collant	id.
Ketche SANS SOUS	—	Gamin sans le sou	Misérable
Hatte fretter	Harte vreter	Mangeur de cœur	Sournois, pleurnicheur

Parmi les injures wallonnes dignes de rentrer dans ce cadre, je ne veux pas oublier *foû-lèï* (dévergondé) qui signifie, mot-à-mot, hors laissé, abandonné à lui-même; *émainé* (maladroit) d'une forme *exmanatus* (privé de main). Il ne faut pas confondre ce mot avec le namurois *mannet* ou mieux *manné* pour *mau-né* que je rattache au latin *male natus* malgré l'avis de Grandgagnage qui a proposé * *mal-net* de *male-nitidus* un composé qui, de son propre aveu, n'a pas par lui-même de signication.

(1) *Le Courrier de Vaugelas,* 1 Juillet, 1886.

Il y a encore en liégeois : *doudieu* (tartufe, chattemite) pour *doux Dieu*, expression que les gens dévots avaient souvent à la bouche dans les siècles passés et *doumièsse* (chattemite, sournois) qui paraît formé de la jonction de *doux* et *maître*, quoique maître se prononce *maiss'* lorsqu'il n'est pas en composition.

Je ne comprends vraiment pas comment cette étymologie a pu échapper à la perspicacité de M. Charles Grandgagnage qui avait trouvé la précédente.

En terminant, j'ai à peine besoin de dire qu'il y a en flamand de Bruxelles des mots injurieux qui peuvent être renforcés dans leur signification par les adjectifs que j'ai déjà désignés et par d'autres encore.

Ainsi a côté de *spons* (éponge), par exemple, et même de *zatlap* (loque imbibée) formé déjà avec un adjectif, peut-on placer d'autres adjectifs tels que *voeil* (sale) et *rot* (pouri): *vocile spons*, *rotte spons*, *dikke spons*, *voeile zatlap*, *rotte zatlap*, *dikke zatlap*. De même en français à côté de *bougre*, et *bougresse*, on rencontre *vilain bougre*, *méchante bougresse*, et, dans l'ancienne langue, *bougre desloyal*, *faux bougre*, etc. *Ab uno disce omnes*.

Pour certains substantifs de dénigrement, l'emploi de l'adjectif est presque obligatoire. Le mot *hond* (chien), par exemple, se rencontre rarement seul.

On peut enfin atténuer l'âpreté de l'insulte, lorsqu'elle s'adresse surtout à un enfant ou à une personne qu'on veut encore ménager tout en l'insultant, par l'emploi d'adjectifs comme *klane* (petit) ou par la terminaison diminutive *ke*. Exemples; *klane schobiak* (petit coquin), *sponske* (petit grêlé).

DEUX CHANSONNIERS NAMUROIS

DU XVIIIeme SIÈCLE.

L'abbé GRISARD et le sergent J. C. BENOIT.

Le nom de l'abbé Grisard, appelé à juste titre « le Béranger populaire de la Révolution brabançonne » n'est pas universellement connu, même dans les étroites limites de son lieu natal. C'est, au contraire, celui d'un inconnu, je dirais mieux d'un oublié.

La postérité est faite ainsi : elle n'a de mémoire que pour ses ennemis et pour les ennemis de ses aïeux, qu'elle charge d'opprobe à chacun de ses paroxysmes périodiques, et ensevelit les bienfaiteurs dans *un second linceul de mort*.

La haine l'emporte, partout et toujours, sur la gratitude et change les impressions fugitives d'un mal souvent imaginaire en souvenirs douloureux et ineffaçables qui ne laissent pas de place pour autre chose dans notre esprit.

Si l'humanité n'oublie pas ses grands génies, c'est que leurs figures se dressent partout au-dessus de la pensée et se grave profondément dans la matière qu'ils ont vivifiée, c'est qu'ils appartiennent à tous les temps et à tous les lieux et qu'ils se sont imposés encore plus à la fragilité des choses et à la fugacité des heures qu'ils n'ont su venir à bout de la versatilité de l'homme.

En disant cela je n'ai pas l'intention de réconcilier la renommée infidèle avec un poète digne d'un meilleur sort. Ce rôle est dévolu tout entier à l'historien. Or, le mien est plus modeste : il consiste à faire connaître l'œuvre plus que l'auteur et de l'œuvre même seulement la partie extérieure.

Aussi en publiant les poésies de l'abbé Grisard d'abord et celles du sergent

Benoit ensuite, n'ai-je pas pour but d'enrichir les Annales de la Nation belge de documents inédits, mais tout simplement de rajeunir et d'illustrer des textes en vieux patois, pour être utile et agréable à ceux que ces études intéressent.

Si malgré moi, je vais rendre le moindre service à l'historien je ne le regrette pas, mais, franchement, je n'ai pas droit à ses félicitations, mon intention étant tout autre.

C'est pourquoi je ne me répandrai pas en détails biographiques.

L'abbé Grisard, car aujourd'hui il ne s'agira que de lui, a été curé de l'église de Saint-Nicolas à Namur depuis le 24 juin 1785 jusqu'au 24 juin 1795. A partir de cette année il fut nommé curé de la Chapelle Saint-Lambert où il mourut en 1796. Il eut pour sucesseur à Saint-Nicolas François Joseph Nivaille auquel on attribue, sans preuves, les chansons de *Li Bîre* et de *One drôle di tchanson*.

Nivaille était encore curé de Saint-Nicolas le 1er mai 1797 lorsqu'il fut remplacé par Hermann Zopp.

Ce fut pendant la courte période qui marqua son passage à la cure de Saint-Nicolas que l'abbé Grisard écrivit ses meilleures poésies.

Le moment était des plus favorables.

L'archiduchesse Marie-Christine et son mari le duc Albert de Saxe-Teschen, renchérissaient par des arrêtés mal conçus et mal rédigés sur le régime arbitraire et despotique de leurs prédécesseurs, les gouverneurs généraux des Pays-Bas.

L'esprit frondeur de Joseph II les servait à merveille pour toucher à tout : mœurs, croyances, lois, franchises et privilèges et pour opérer ou proposer toute sorte de changements dans l'ordre administratif et judiciaire tels que l'anéantissement des constitutions provinciales et de l'ancienne organisation des tribunaux.

Emu par tant de mesures vexatoires qui jetaient le trouble dans le pays et par les protestations unanimes qui soulevèrent plus tard les violences du général d'Alton, l'abbé Grisard s'erigea contre les abus d'un gouvernement devenu désormais impossible, et flagella les vices des hommes qui n'étaient plus à la hauteur des institutions qu'ils voulaient représenter, avec cette indépendance d'esprit et de langage qui a été le privilège des poètes et des abbés de l'ancien temps.

Il servit la Vérité et plaida la cause de la Liberté, tout en suscitant le rire, cette arme terrible des faibles et des opprimés; mais aussi, parfois, des pêcheurs en eau trouble et des pamphlétaires politiques.

Le peuple aime à rire de ceux qui le font pleurer, a dit un auteur italien avec beaucoup de justesse, et c'est par le rire que l'abbé Grisard a su le venger.

Les gardiens grincheux de la morale en paroles ne manqueront pas de lui reprocher les crudités de langage et la choquante grossièreté de l'invective; mais

le reproche ne pourra être justifié, car. dans les moments suprêmes de lutte, on parle au peuple la langue qu'il comprend le mieux et si cette langue n'est pas châtiée la faute en est à ceux qui refoulent les masses dans la boue toutes les fois qu'elles cherchent à en sortir et à s'élever.

Quoi qu'il en soit, le philologue n'a rien à voir dans toutes ces considérations et doit se borner à enregistrer et à analyser les mots, abstraction faite de la manière dont ils sont employés et du but auquel on les destine.

Il en est un peu de la linguistique comme de la physiologie et en général de toutes les sciences naturelles. Elle ne s'enferme pas dans des formules creuses et conventionnelles pour en arriver à ce qu'on appelle la décence du style. Elle ne se tient pas sur la réserve quand elle explique un phénomène et poursuit la découverte d'une loi. Pour elle tous les membres d'une phrase ont une valeur appréciable, de même que toutes les parties du corps humain sont également nobles et utiles. Au même égard, dans le plus humble des êtres comme dans le discours le plus trivial, il n'y a pas de fonction indigne ni d'organes impurs. En bannissant de sa phraséologie les figures de rhétorique, elle n'a pas fait grâce à l'euphémisme qui cache souvent des choses indifférentes pour exciter d'autant mieux la curiosité malsaine. Bref, la pruderie qui singe la sagesse n'est pas pour elle une vertu, mais si c'en est une, elle en laisse le monopole à la littérature.

Il ne faudrait pas croire que c'est à cause de certains écarts par trop rabelaisiens que le nom et les poésies de l'abbé Grisard sont restés dans l'ombre.

Il n'y a pas de raisons à chercher dans les engouements du peuple qu'un rien emporte; mais s'il y en avait même quelques-unes de cachées pour nous, on doit toujours reconnaître en Grisard un des principaux artisans de la Révolution brabançonne et peut-être, directement ou indirectement, le précurseur et le maître de Charles Wérotte, de Nicolas Bosret, de Joseph Suars, de Julien Colson, de Philippe Lagrange, de J. Metten, de Jules Mandos, de Louis Sonvaux, de Berthalor, de l'avocat Gérard, d'Alphonse Godenne et d'autres poètes namurois! Il a contribué à former toute une génération de poètes de même que le sergent Benoit a exercé une salutaire influence sur la vocation de Grisard, malgré l'ignorance des règles prosodiques et le manque d'instruction littéraire que l'on constate chez l'auteur de *les Houzards*.

Malheureusement le recueil de poésies de l'abbé Grisard que j'offre au lecteur est incomplet.

Quelques-unes d'entre elles ont été publiées en placard et celles-là il m'a été facile de me les procurer. La *tchanson namuroèsse patriotique tot' novelle*, parue dans l'Annuaire de la Société liégeoise de littérature wallonne de l'année 1884 en fait partie. Mais la plupart des pièces inédites, probablement très nombreuses,

je n'ai su les retrouver.

Je verrai si des recherches ultérieures ne me permettront pas de les découvrir.

La langue dont s'est servi l'abbé Grisard est le namurois tel qu'on le parlait il y a un sciècle et tel qu'on le parle encore aujourd'hui sans égard à quelques tournures vieillies, à quelques mots tombés en désuétude et à quelques formes flexionnelles en train de disparaître. C'est un patois qui, à part ses caractères propres, tient le milieu entre le liégeois, le montois et le luxembourgeois tout en se rapprochant de ce dernier.

L'étude des mots réunis dans le Glossaire nous fera connaître son essence mieux que toutes les définitions ayant l'air de subterfuges et d'échappatoires et que ces pauvres tableaux phonétiques, toujours calqués sur le même modèle, véritables squelettes qui tiennent beaucoup de place et n'offrent pas de chairs.

Dans mes développements lexicographiques, le dictionnaire ms. wallon-namurois du chanoine Zoude, dont parle Ch. Grandgagnage quelque part, et le glossaire de M. Borgnet déposé à la Bibliothèque de la Société Archéologique de Namur ne m'ont été d'aucun secours, l'un n'ayant jamais été imprimé, l'autre n'étant qu'une nomenclature aride sans gloses ni commentaires.

La même chose soit dite pour la Grammaire.

J'ai dû reconstituer toute la conjugaison namuroise et rédiger mes remarques syntaxiques, sans pouvoir utiliser ni les notes grammaticales du colonel Demanet, qu'on n'a pas cru me confier lors de mon dernier voyage à Namur, ni la Grammaire introuvable qu'on attribue au poète Lagrange. Les observations judicieuses rassemblées par H. Chavée dans son livre *Wallon et Fran,ais* sont les seules dont j'aie pu profiter; mais encore sans trop m'en tenir aux faits.

Mon principal secours pour la rédaction de mes notes exégétiques ont été les renseignements pris sur place par moi-même, les communications verbales et écrites de maint collaborateur désintéressé, les réponses à mes questionnaires et la lecture des poètes namurois.

Un mot sur l'orthographe.

Celle que j'ai adoptée est très simple. Elle repose sur trois points principaux : 1° ramener autant que possible les mots wallons à la forme des mots français afin de les rendre intelligibles à tout le monde; 2° distinguer par des caractères italiques les lettres qui ne se prononcent pas de celles qui se prononcent ; 3° mettre entre parenthèses, à côté de la lettre apparente, la lettre effective qui correspond à la prononciation réelle. Et c'est tout.

En m'y prenant ainsi, je ne crois pas avoir résolu le problème et peut-être je n'ai fait que tourner quelques-unes des difficultés qu'il présente; mais, au moins, je suis sûr que les poésies de l'abbé Grisard seront lues par tous ceux qui connaissent le français et qui parlent le wallon, car parmi les Wallons mêmes la

plupart ne parviennnent à déchiffrer qu'avec beaucoup de peine les systèmes d'orthographe qu'on leur dessert à tout moment et à tout propos, depuis H.Chavée, le savant linguiste, jusqu'au plus humble chansonnier.

S'il avait été question d'un travail à notation scrupuleuse, j'aurais donné,certes, la préférence au système graphique de l'abbé Rousselot qui a des signes pour tous les sons pleins et incomplets, pour toutes les transitions de voix et pour toutes les résonnances pharyngiennes et nasales; mais l'enregistrement de ces finesses, qui ont leur raison d'être dans un aperçu comparatif, ne pouvaient pas convenir à une étude phonologique et lexicographique où la représentation des nuances les plus délicates n'a pas de portée.

Ce travail, tel que je viens de le concevoir, dans ces derniers arrangements, pourra je l'espère intéresser les connaisseurs et rencontrer la faveur du public.

CHANSONS NAMUROISES

DE

l'abbé GRISARD

—

TEXTE

A. TCHANSON NAMUROÊSSE PATRIOTIQUE TOT' NOVELLE(1)

(Sur l'air : Aussitôt que je t'aperçois.)

—

1

On pou*t* d'visé*r* to*t* fou*r* des dein*ts*
Des affaire*s* del patrie,
Les intendan*ts* ni fron*t* pu*s* rin;
I*ls* son*t* al angonie.
S'i*ls* lèvenu cor on pó leú*r* cresse
Ci n'es*t* qui po jou*ir* d'leú*r* re*s*se.
Po dire
Po dire qu'i*ls* ni sintenu nin co l'vesse !
Oh ! ci n'es*t* rin
I*ls* on*t* ieu l'flaire ;
Nost' Arlequin
A fé*t* l'affaire,
On l'avai*t* todi*s* di*t*
Qui leú*r* tim*ps* sèrai p'ti*t* :
Audjourd'hu *ils* son*t* bin foutu*s*
Et ils n' s'è r'lèveron*t* jamai*s* pus (bis)

2

Patientan*s* cor on djou*r* ou deu*x*
No*s* n'le*s* vièran*s* pus wère;
Personne ni sèrai annoyeu*x*
E*t* on ni saurai braire ;
Si jamai*s* on le*s* euche*t* léï fé*r*
I*ls* nos euchainne*nt* torto*s* spatté
To*t* l'min'me
To*t* l'min'm' qu'on stron dzo leú*rs* solés!
Oh ci n'es*t* rin!
etc.

(1) Cette pièce a dû être imprimée avant le 31 Mai 1787.

3

On a discouvie*t* leú*rs* malice*s*
Maugré totes leú*rs* tromp*e*ries ;
Ç' qu'i*ls* féïnu son*t* tos artifice*s*
Po s' soumette li patrie :
I*ls* pidnu to*t* l' grain do païs
E*t* s'affam'nu l'gro*s* e*t* li p'ti*t*,
Din*s* l' véüe
Din*s* l' véü' do polu rèussi*r*
Oh ci n'e*st* rin !
etc.

4

Di to*t* ç' qu'i*ls* nos on*t* promettu
Qu'a-t-on véü paraitte ?
Au contraire, çu qu'a sti r'mettu
On l'a véü dismette !
Des s'fai*ts* djeu*x* tan*t* d'fie*s* rèpètés
Provenu bin qu'on nos v'léuv(f)*et* trompé*r*.
Personne,
Personne è n'a jamais douté.
Oh ci n'e*st* rin!
etc.

5

Ni l'a-t-on nin todi*s* véü
Dins l' courant d'leú*r* histoère
Qui rin n'a jamais sti conclu
Sin l' foace do militaire ?
Donnainenn*ent*-i*ls* jamais d'aûtes raus(j)on*s*
Qui des baïonnettes, des canon*s*,
Des sab(p)e*s*,
Des sab(p)e*s* ou bin des mosquetons ?
Oh ci n'es*t* rin!
etc.

6

Les Turc*s* sont-i*ls* pus' inhumain*s*
Qui tos ces frènètiques

Qu'ordon'nu de toué*r* les dgin*s*
A cô*ps* d' sab(p)es e*t* d' fisique ?
Po *z*'awè leú*rs* cô*ps* pus habeles
I*ls* féïnu sòflé*r* nos tchandelles.
Quelle rus(ss)e !
Quelle rus(ss)e do nos cherché*r* quèrelle!
Oh ci n'es*t* rin !
etc.

7

Po blanchi*r* dvan*t* l'gouvernèmin*t*
Leú*rs* trái*ts* di perfidié
I*ls* rappoattnu sul com*p*te dés dgin*s*
Totes sortes di calomnies.
Po d'né*r* do poè*ds* à leú*rs* raus(j)on*s*
I*ls* féïnu mette pal garnison
To*t* l'mond(t)e
To*t* l'mond(t)e al gard(t)e e*t* au pris(j)on !
Oh ! ci n'es*t* rin !
etc.

8

Si on vou*t* connêche leú*r* r'ligion
E*t* comme elle es*t* nommée,
On n'a qu'à l' voïe al porcession
Do djoû d'l'immaculée :
Les sain*ts* ni son*t* pus diléz *z*els
Qui poupées e*t* qui bagatelles
Al mod(t)e
Al mod(t)e del sec*te* li pus novelle
Oh ! ci n'es*t* rin !
etc.

9

To*t* l' mond(t)e connai*t* li grandeú*r* d'âme
Di nos bravès bauchelles
Qui pol honneur di Notre Dame
Lérenne*nt* tiré*r* sor *z*elles ;
N'ont-ell' nin bin fé*t* voïe leú*r* fron*t*
Quan*d* l'Intendance a mostré d'bon

Si rag(tch)e
Si rag(tch)e contre noss' sainte Rèligion ?
Oh ci n'est rin !
etc.

10

So prétexte di nos rind(t)e heureux
On distrut les abbïes !
On piye les aútéls, les saints lieux
Et totes nos confréries !
Et putôt qui d'nos fér do bin
On-z-èvoïe à Vienne tot l'butin
Pol Turc
Pol Turc aussi bin qu' po Catin
Oh ! ci n'est rin !
etc.

11

Enfin, tot bin considèré,
Nos avans do bonheur
Di voïe qui nos estans dèlivrés,
Des moins di s'faits seigneurs !
Nos n'aurans nin dissus nos fesses !
C'estait portant là leúrs caresses
Et l'suite
Et l' suite di leúrs bellès promesses
Oh ci n'est rin !
etc.

12

Patriotes, il nos faut r' mercir
Li divine Providence
D'awè terrassé et banni
Li race di l'Intendance !
Çu qui leúr fét co l'pus d' dispit
C'est d' voïe qui nos avans rèussi
Et qu' zels
Et qu' zels à st' heure ont li d'minti
Oh ci n'est rin !
etc.

B. ONE DROLE DI TCHANSON (1)

Sul air del Basse nouvie (2).

(1787)

REFRAIN :

Maïanne Baridau (3) (bis).
Distin*ds* bin t'cacau

1

Aux Eta*ts* ! (4)
Bon djou*r* bons péres del patrie,
Sin vos, nos estainn*es* bin fichus
N(*s* d'vainn*es* nos nourri*r* di bolie
Et d'morré*r* crottés jusqu'au cu,
Main vos esto*z* des dgins,
Vos avo*z* pris l'mors au*x* din*ts*
Maïanne Baridau, etc.

2

Au*x* Mestis ! (5)
Quan*d* i*l* s'agi*t* d'privilég(che,e
Les Mestis son*t* des vrais serpin*ts*
Ils vos spotch'nu to*t* comm'on'frés(ch)e
Badou*x*, tchaûrs e*t* les batimin*ts*
To*t* l'mond'(t) doè*t* les bèni*r*
Les gran*ds*, les moèyens, les p'ti*ts*.
Maïanne, etc.

3

Au*x* Namuroès
Amis, rodgissan*s* nos trognes

(1) Cette chanson a précédé, paraît-il, la révolution brabançonne de 1789, dirigée contre la domination autrichienne.

(2) *Basse nouvie*, proprement *basse neuve ville*, nom de rue existant encore à Namur sous ce nom.

(3) *One commére del Basse nouvie*, c'est-à-dire une femme habitant la dite rue.

(4) Les Etats provinciaux sous l'ancien régime étaient composés de trois ordres : clergé, noblesse, tiers-état et ils constituaient le corps représentatif du Comté de Namur.

(5) Métiers ou corporations professionnelles soumises à des statuts et règlements et jouissant de privilèges. Ils composaient le tiers-état et par là ils avaient une part dans l'administration politique.

Pol impèreur *et* les Etat*s*
Sólan*s*-no*s* di bon vin d' Bourgogne
E*t* fian*s* voltig*ér* no*s* drapia*x* ;
Les Intendan*ts* (1) son*t* dju
No*s* n'aurans nin su*r* no*s* cu*s*.
Maïanne, etc.

4

Au*x* Commére*s* !
Li pouvoèr di l'Intendance
Si stindeuv(f)'si laûg(tch)' e*t* si lon
Qu'on aureuv(f)' fé*t* dansé*r* l'minm' danse
Al marquise ainsi qu'à fanchon.
Boulomes, ni tron'ne*z* pus
I*ls* n'saûron*t* pus v(f)'fé*r* cocu*s*
Maïanne, etc.

5

A to*t* l' mond(t)e !
On marqueuv(f)'din*s* le*s* gazette*s*
Qu'on è voleuv(f)' à to*s* no*s* bin*s*,
Dédjà on wideuv(f)'no*s* bassette*s*
E*t* l'on s'ècraucheuv(f) d' no*s* brin*s* ;
Main, pol d'jou*r* d'audjourd'hu,
On no*s* lée l' produi*t* d' no*s* cu*s*
Maïanne, etc.

---

(1) L'empereur Joseph II, d'Autriche par le décret du 1 janvier 1787, qui modifiait l'administration générale des Pays-Bas, divisa les anciennes provinces en 9 cercles chacun desquels fut soumis à un *Intendant*. Ces réformes rencontrèrent une opposition générale, même de la part des Etats, devant laquelle Joseph II fut obligé de céder. Ce fut alors que, par une déclaration, publiée à Namur le 31 Mai 1787, il abolit les *Intendances*.

C. LI BIRE

(Air du menuet d'Exaudit)
(de 1780 à 1800)

Dji m'vas dire
Po v(f)'fér rire
One histoére
Qui m'est' arrivée sem'di:
En sôrtant di d'vèci,
Ah! c'est'on'drôl' d'affaire,
Quand dji sôrte
Comm'les aûtres
Dji m'trouv(f)' drôle:
Ni sins-dj' nin qu'dj'a sò'm'wason
C'qu'on appelle è wallon
On'crolle?
Quand dj' a rotté on'miette
Dji sins m'tiess' qui s' vout piette,
A chaque pas
Rin d'pus bia
Qui mi adresse
A tracér l'long di m'tchimin,
Miax qu'on n'freuv(f)' au burin,
Des esses.
Tot' les dgins
Di m'tchimin
Qui m' veyainnent
Divainnent dir' tot' sôrt'di bia
Di voïe dizò m' t'chapia
Qu'dj' aveuv(f)' on' tiess'di moènne
Mais enfin
Dj' n'è pous rin,
Dj' vos l' protesse,
C'est ç'bîre-là
Qu'a ç' vertu-là
Do fér crolér les tch'fia
Al fiesse.
Ç' n'est nin co tot

Dj' én a co
A vos dire:
Pinsan*t* do m'allé*r* r'poasé*r*
Dji r'wèteuv(f)' après m'lé*t*
T' avau les bleuès pires;
Maugré ça
Qwèqu' pourcia
Dji m'rachonne,
Nos wètans d'nos rètrainé*r*,
On boagne et on chalé
Echonne.
A poèn'ne rintré dins l'maus(i)onne
Li bîre e*t* l'sommeil m'assonne,
Dji tchés co
Dissu*r* m'dos
Pus d'on'fies
E*t* puis après to*t* çoula
Dji fés tot sôrt'di pia*x*
Pourries.
Les tanneu*rs*
Qu'on djà péu*r*
Di n'è pus vind(t)e
Ni v'lainne*nt-ils* nin m'avoï*r*
Les vôrle*ts* (1) do mesti
Po m'fé*r* mett' al amind(t)e.
Si l'féinu
Dj'sos foutu
Car dji pous(ch)e.
Ma friqu',dji leú*r* f'rai bin dire
Qui jamais pus dji n' vou*x* tchire
Pal bouche.

---

(1) Les *Valets des Métiers* étaient ceux qui étaient chargés des messages de la Corporation et de la perception des amendes, qui *pannaient* (mettaient arrêt sur) les meubles de toute personne qui délinquait en violant les règlements de la Corporation ou en portant atteinte à ses privilèges. Dans ce dernier cas, ils avaient les pouvoirs des sergents d'armes du comte.

D.-LES VOLONTAIRES

Air : La Jolie Meunière.

(1790)

—

1

Qwè, v'là dèdjà nos volontaires
Ah! Jésus mater
Qwand *ils* estainn*ent* al porcession
On aureuv(f' dit tos p'tits lions,
Mais qwand c'est'al guérre
Ah! Jésus mater.

2

En les vèyant, nos volontaires,
Ah! etc.
En les vèyant tortos rottér
Il chonnait qu'*ils* v'lainn*ent* tot touér,
Mais qwand c'est al guérre
Ah! etc.

3

Ah! vraimint, les pauv' volontaires
Ah! etc.
Les pauvès dgins n'ont nin doarmu,
Ont pó mougni et wèr' bèvu
Po z-allér al guérre
Ah! etc.

4

Mes pauvès dgins, léiz-là l'guérre
Ah! etc.
V'là l' pleuv(f)' qui vos va tos frèchir
V's alléz gâtér vos bias habits
Et vos crottér d'terre
Ah! etc,

5

En vérité, Monsieur Feyder (1)

(1) M. De Feyder était à cette époque colonel des volontaires de Namur. — G.

Ah! etc.
R'tournans tortos dins nos maus (j)ons,
Nos frans bin pus al porcession
È d'jans nos paters
Ah! etc.

E. TCHANSON PATOISE SU LES FRANÇAIS(1)

Air : va-t-en voir, s'ils viennent, Jean etc.

(de 1791 à 1793)

—

1

On voè*t* volti les Français
El ville, au villag(tch)e;
Avou plais(j)*ir* on les r'çoè*t*,
Que dire davantag(tch)e?
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean (2)
Va-t-en voir, etc.

2

I*ls* bisron*t* di to*t* costé
Car i*ls* sont bin lesse*s*;
Ah! i*ls* n'on*t* qu'à s'présinté*r*
To*t* l'mond(t)' leú*r* fé*t* fiesse
Va-t-en voir, etc.

3

Avou zels pus pon*t* d'seigneur,
Pus pon*t* d' pap' di Rome;
On n'pou*t* awè do bonheur
Qu'avou les droè*ts* d'l'homme
Va-t-en voir, etc.

4

Li pape aurai*t*, sin minti*r*
On' bell' sèrinad(t)e,
I*ls* pichron*t* dins s' bèniti
Tchiron*t* dins s' savate (3)
Va-t-en voir, etc.

5

Les fameu*x* Bexon (4), Rigau*lt* (5)

(1) Copie d'une pièce imprimée.
(2) Ce refrain, ainsi qu'on le voit, est en français.
(3) Propos dégoûtants et impies dont ils se servaient contre la personne sacrée du souverain pontif. — G.
(4) Scipon Bexon, commissaire général.
(5) Philippe Rigault ou Rigaud, autre commissaire national qui prononça le 24 février 1793, à Église Saint-Aubain, une oraison funèbre en l'honneur de Lepelletier Saint-Fargeau.

Foissac (1) et Harville (2)
Rivairront co fér l' faro
Tot-à-vau noss' ville
Va-t-en voir, etc.

6

Li feumme Harville et ses dgins
Commères affrontées
Accour'ront l'hivier qui vint
Tinr' bal, assemblée.
Va-t-en voir, etc.

7

Adant (3) a bin pus d'esprit
Di r'ligion qu' les aûtres!
Il d'visait di Jésus Christ
Bin miax qu' ses apôtes
Va-t-en voir, etc.

8

Vèyant on placart si saint
V'là qu' Nameur rivique :
On n' voèt nin qu'il est malin,
Qu'on est des bouriques! (4)
Va-t-en voir, etc.

9

Trinte-s(ch)ix(che) administrateurs
Ont di l'esprit comme quate,
Vlainnent-ils nos vies et nos cœurs ? (5)
On leûr d'neuv(f)e bin rate.
Va-t-en voir, etc.

---

(1) Adjudant général. Son amour propre allait si loin, qu'il se disait le premier génie de l'Europe, mais la petite ville de Namur, point pour ainsi dire imperceptible dans l'étendue de l'Europe, l'a convaincu cependant du contraire. — G.

(2) Lieutenant général.

(3) Ah! le fin renard!... croyait-il donc qu'en affectant cette bonhomie et des principes de religion démentis, on aurait cru à son nouvel Evangile ? — G. Cet Adant était un des adjoints des commissaires.—G.

(4) Ils nommaient les Namurois des idiots, des bourrus ; être idiots, dans leurs principes diaboliques c'est ne pas les adopter; c'est bien montrer au contraire qu'on n'est pas si bête.—G.

(5) Derniers représentants illégalement élus,dont les uns n'avaient d'autre titre sérieux que celui de bêcher la terre, et les autres..—G.

10

I*l*s machi'nnu on d*é*cre*t* (1)
Po n' pu*s* awè d'prétes,
On a trové ça bin f*ét*,
On s'a du soumette
Va-t-en, etc,

11

On n'veïeuv(f)e nin li moès(ch)e foè
Di tot' leu*r*s affiches !
Oh! vite i*l*s allainn*ent* awè
Les bins des eglis(ch)es
Va-t-en, etc.

12

Les Français son*t* des mendecs
I*l*s on*t* l'âme bin grand(t)e !
I*l*s pidron*t* bintô Mastrec
Avou tot' l'Holland(t)e
Va-t-en, etc.

13

Li stathoûder, n'a, dist-on,
Nin deu*x* cors di vie,
Cont'les Francais i*l* s'confon*d*
D'esse à l'angonie (2)
Va-t-en, etc.

14

Les Allemand*s*, qwèqu' bin pèsan*ts*
Dans'ron*t* l'carmagnole;
On leú*r* f'rai, comme aux èfan*ts*
F*ér* f*ér* l'cabriole
Va-t-en voir, etc.

15

S'i*ls* r'vegnu dins noss'païs:

(1) Ils ont proclamé la patrie en danger sur la grande place. Bexon harenga le peuple, personne ne vint l'écouter; il pleurait et les poissardes riaient, c'était comique! — G.
(2) Ils en prouvaient la méchanceté de leurs vues; chacun connait ce fatal décret. — G.
(3) Les commissaires émanèrent une proclamation qui disait : « Le stathouder est à l'agonie;

Qu'on dansè et qu on saûte!
Les homm'do'nront leúrs habits
Et les feummes leúrs còttes
Va-t-en, etc.

16

Ah! Bon Dié! ces bravès dgins
Tot Nameur les r'grette;
Mais on dit qui pol bon timps
Ils r'vaironf paraitte!
Va-t-en voir, etc.

17

Del Convention di Paris
Vint des commissaires (1)
Et Dumouriez va ess'pris
Dins leúr souriciére
Va-t-en voir, etc.

18

On est trisse, on est surpris
Des pauv(f)' commissaires
Ils ont ieu leúr noès d'avril (2)
Quél sudjet do braire !
Va-t-en voir, etc.

---

déjà nos canons vont foudroyer les murailles de Maestricht » — G.

(1) Pour appréhender Dumouriez et le conduire à la barre. On sait la singulière aventure qui vic t de leur arriverl — G.

(2) Coutume joviale reçue et usitée à Namur de se surprendre le premier Avril, par des farces diverses; ceux qui prétendent être malins et qui sont attrappés, excitent encore plus les risées, c'est de cas du tour des commissaires. — G.

PARADIGMES DE LA CONJUGAISON WALONNE-NAMUROISE

VERBES AUXILIAIRES

Awè (AVOIR)

INFINITIF PRÉSENT : awè
INFINITIF PASSÉ : awè ieu
PARTICIPE PRÉSENT : euchant
PARTICIPE PASSÉ : ieu

INDICATIF

PRÉSENT :

Dj'a
T'as
Il a
Nos avans
Vos avoz
Ils ont

IMPARFAIT :

Dj'avais ou aveuv(f)es
T'avais » »
I avait » aveuv(f)et
Nos avainnes
Vos aviz
Ils avainnent

PASSÉ DÉFINI : (1)

inusité

PASSÉ INDÉFINI :

Dj'a ieu etc.

PLUS QUE PARFAIT :

Dj'avais ou aveuv(f)és ieu
etc.

FUTUR :

Dj'aurai
T'aurais
Il aurait
Nos aurans
Vos auroz
Ils auront

FUTUR ANTÉRIEUR :

Dj'aurai ieu,
etc.

CONDITIONNEL

PRÉSENT :

Dj'auréuv(f)es ou aurais
T'auréuv(f)es » »
Il auréuv(f) et ou aurait
Nos aurainnes
Vos auriz
Ils aurainnent

PASSÉ :

Dj'aureuv(f)es ieu
etc.

IMPÉRATIF :

Euie ou euche
Euchans ou euïans
Euchiz ou uchiz ou euyiz

SUBJONCTIF

PRÉSENT :

Qui dj'euie ou euche
Qui t'euies » euches
Qu'il euiet » euchet
Qui nos euïans ou euïanches, [euchanches
Qui vos euyiz, euïches, [euïoches, euchiz
Qu'ils euïenu ou euienuchent, [euchent

(1) Il existe des traces non douteuses de ce temps chez les anciens, entre autres chez le sergent Benoit poète namurois de la moitié du 18e siècle. Pour le verbe *awè*, je trouve, dans une pièce de ce dernier, *Li maladie do sergent*, une forme *ieu* (il eut) et pour *ordonnér*, verbe de la première conjugaison, je rencontre la forme *ordonnit* (ordonna) qui fait supposer pour *finir*, *rçure* et *rinde* un passé défini *finis*, *rcèvis*, *rindis*. Cette forme en *it* du passé défini est confirmée par *trovit* (trouva) consigné dans les *Fouzards* autre chanson du même auteur.

IMPARFAIT :

Qui j'euchich*e*
Qui t' euchich*es*
Qu'il euchich*e*
Qui nos euchinch*es* ou eu-[chainn*es*
Qui vos euchich*es* ou euchoch*es*
Qu'ils euchinch*ent* ou euchain-[n*ent*, euchenuch*ent*.

PASSÉ :

Qui dj'eui*e* ou euch*e* ieu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT :

Qui dj' euchich*e* ieu

Esse (ETRE)

INFINITIF PRÉSENT : **esse** ou **ièsse**
INFINITIF PASSÉ : **awè sti** ou **siti**(1)
PARTICIPE PRÉSENT : **estan***t*
PARTICIPE PASSÉ : sti ou siti

INDICATIF

PRÉSENT .

Dj'i so*s*
T' e*s*
Il e*st*
Nos estan*s*
Vos esto*z*
I*ls* son*t*

IMPARFAIT :

Dj'estai*s* ou d*j*'esteuv(f)*es*
T'estais » t'esteuv(f)*es*
Il estai*t* » il esteuv(f)*es*
Nos estainn*es*
Vos esti*z*
I*ls* estainn*ent*

PASSÉ DÉFINI :

(Voir la note au passé défini du verbe AWÈ)

PASSÉ INDÉFINI :

Dj'a sti ou siti

PLUS QUE PARFAIT :

Dj'avai*s* ou dj'aveuv(f)*es* sti ou siti

FUTUR :

Dji srai ou sèrai
Ti srais
I*l* srai
Nos srans
Vos sroz
I*ls* sron*t*

FUTUR ANTÉRIEUR :

Dj'aurai sti etc.

CONDITIONNEL

PRÉSENT :

Dji sreuv(f)*es* ou sèreuv(f)*es* ou srais
Ti sreuv(f)*es*
I*l* sreuv(f)*et*
Nos srainn*es*
Vos sri*z*
I*ls* srainn*ent*

PASSÉ :

Dj'aureuv(f)*es* siti etc.

IMPÉRATIF :

Seui*es* ou fuch*es* ou fich*es*
Fuchans ou fichans
Fuchi*z* ou fichiz

SUBJONCTIF

PRÉSENT : (2)

Qui dji seuï*es* ou soï*es*, seuch*es*
Qui ti seuï*es* » soï*es*, seuch*es*
Qu'i*l* seuï*et* » soï*et*, seuch*et*

(1) Cette forme est employée quand le mot précédent est terminé par une voyelle, afin d'éviter l'accumulation des consonnes.

(2) On me signale aussi pour la deuxième personne du pluriel présent du subjonctif les formes *seuyiz*, *soyiz* et *seuchiches*.

Qui nos seuïanches ou soïanches, seu-[chanches
Qui vos seuyiz ou soyiz, seuyiches, seu-[ïoches, soïoches, seuchiches.
Qu'ils seuicnuchent ou soicnuchent, seu-[chenuchent.

IMPARFAIT :

Qui dji fuche ou fiche, fuchiche
Qui ti fuches » fichés, fuchiches
Qu'il fuchet » fichet, fuchichet

Qui nos fuchanches ou fichanches, fu-[chinches, fuchainnes.
Qui vos fuchiz ou fuchiches, fichiches.
Qu'ils fuchenu, ou fuchinchent, fuche-[nuchent, fichenuchent, fuchainnent.

PASSÉ :

Qui dj'euïe sti ou cuche siti

PLUS-QUE-PARFAIT :

Qui dj'euchiche siti

VERBES RÉGULIERS

Boutér METTRE) (1)

INFINITIF PRÉSENT : boutér
» PASSÉ : awè bouté
PARTICIPE PRÉSENT : boutant,
» PASSÉ : bouté

INDICATIF

PRÉSENT :

Dji boute
Ti boutes
Il boute
Nos boutans
Vos boutez et boutoz
Ils boutenu

IMPARFAIT :

Dj'i boutais ou bouteuv(f)es
Ti boutais bouteuv(f)es
Il boutait bouteuv(f)et
Nos boutainnes
Vos boutiz
Ils boutainnent

PASSÉ DÉFINI :

(Voir la note au passé défini du verbe AWÈ)

PASSÉ INDÉFINI

Dj'a bouté etc.

PLUS-QUE-PARFAIT :

Dj'avais ou aveuv(f)es bouté

FUTUR:

Dji boutrai
Ti boutrais
Il boutrai
Nos boutrans
Vos boutroz
Ils boutront

FUTUR ANTÉRIEUR

Dj'aurai bouté etc.

CONDITIONNEI

PRÉSENT :

Dji boutreuv(f)es
Ti boutreuv(f)es
Il boutreuv(f)et
Nos boutrainnes
Vos boutriz
Ils boutrainnent

PASSÉ :

Dj'aureuv(f)es bouté

IMPÉRATIF :

Boute
Boutans
Boutez

SUBJONCTIF

PRÉSENT:

Qui dji boute

(1) La première conjugaison contient aussi des verbes dont l'infinitif et le participe passé sont en *i*, la deuxième personne du pluriel de l'indicatif en *iz*.

Qui ti boutes
Qu'*il* boute
Qui nos boutanch*es*
Qui vos boutéch*es* ou boutoches,
Qu'*ils* boutenuch*ent*

IMPARFAIT :

Qui dji boutich*e*
Qui ti boutich*es*
Qu'*il* boutich*et*

Qui nos boutinch*es*
Qui vos boutich*es*
Qu'*ils* boutinch*ent*

PASSÉ :

Qui dj'eui*e* ou cuch*e* bouté

PLUS-QUE-PARFAIT :

Qui dj'euchich*e* bouté

Finir (FINIR)

INFINITIF PRÉSENT : fini*r*
» PASSÉ : awè fini*r*
PARTICIPE PRÉSENT: finichan*t*
» PASSÉ: fini

INDICATIF

PRÉSENT :

Dji finis
Ti finis
Il finit
Nos finichans
Vos finichoz
Ils finichenu

IMPARFAIT :

Dji finichais ou finicheuv(f)*es*
Ti finichais ou finicheuv(f)*es*
Il finichai*t* ou finicheuv(f)*et*
Nos finichainn*es*
Vos finichi*z*
Ils finichainn*ent*

PASSÉ DÉFINI :

(Voir la note au passé défini du verbe AWÈ)

PASSÉ INDÉFINI :

Dj'a fini,
etc.

PLUS-QUE-PARFAIT :

Dj'avais ou aveuv(f)*es* fini

FUTUR

Dji finirai
Ti finirais
Il finirai
Nos finirans
Vos finiroz
Ils finiront

FUTUR ANTÉRIEUR :

Dj'aurai fini, etc.

CONDITIONNEL

PRÉSENT :

Dji finireuv(f)*es*
Ti finireuv(f)*es*
Il finireuv(f)*et*
Nos finirainn*es*
Vos finiri*z*
Ils finirainn*ent*

PASSÉ :

Dj'aureuv(f)*es* fini

IMPÉRATIF :

Finis
Finichans
Finichoz

SUBJONCTIF.

PRÉSENT :

Qui dji finich*e*
Qui ti finich*es*
Qu'*il* finich*e*
Qui nos finichanch*es*
Qui vos finichoch*es*
Qu'*ils* fini[illegible]enuch*ent*

IMPARFAIT :

Qui dji finich*e*
Qui ti finich*es*
Qu'i*l* finich*et*
Qui nos finichinch*es*
Qui vos finichich*es*
Qu'i*ls* finichinch*ent*

PASSÉ :

Qui dj'eui*e* ou euch*e* fini etc.

PLUS-QUE-PARFAIT :

Qui dj'euchich*e* fini, etc.

RçurE (RECEVOIR)

INFINITIF PRÉSENT: rçur*e* ou riçur*e*
INFINITIF PASSÉ : awè rçu
PARTICIPE PRÉSENT rcèvan*t* ou ricevan*t*
» PASSÉ rçu ou riçu

INDICATIF

PRÉSENT :

Dji rçoès ou riçoès
Ti rçoès
I*l* rçoè*t*
Nos rcèvan*s*
Vos rcèvo*z*
I*ls* rcèven*t* ou r'çuven*t*

IMPARFAIT :

Dji rcèvai*s* ou rcèveuv(f)*es*
Ti rcèvai*s* » rcèveuv(f)*es*
I*l* rcèvai*t* » rcèveuv(f)*et*
Nos rcèvainn*es*
Vos rcèvi*z*
I*ls* rcèvainn*es*

PASSÉ DÉFINI :

(Voir la note au passé défini du verbe AWÉ)

PASSÉ INDÉFINI :

Dj'a rçu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT :

Dj'avai*s* ou aveuv(f)*es* rçu ou riçu

FUTUR :

Dji rcèvrai ou ricèvrai ou rçurai
Ti rcèvrai*s* » ricèvrai*s* » rçurai*s*
I*l* rcèvrai » ricèvrai » rçurai
Nos rcèvran*s* ou rçuran*s*
Vos rcèvro*z* ou rçuro*z*
I*ls* rcèvron*t* ou rçuron*t*

FUTUR ANTÉRIEUR :

Dj'aurai rçu etc.

CONDITIONNEL

PRÉSENT :

Dji rcèvreuv(f)*es* ou ricèvreuv(f)*es* ou [rçureuv(f)*es*
Ti rcèvreuv(f)*es* » »
I*l* rcèvreuv(f)*et* ricèvreuv(f)*et* ou rçu- [reuv(f)*et*
Nos rcèvrainn*es* ou rçurainn*es*
Vos rcèvri*z* ou rçuri*z*
I*ls* rcèvrainn*ent* ou rçurainn*ent*

PASSÉ :

Dj'aureuv(f)*es* riçu etc.

IMPÉRATIF :

Rçoès ou riçoès
Rcèvan*s*
Rcèvo*z*

SUBJONCTIF

PRÉSENT :

Qui d'ji rçoèv*e*
Qui ti rçoèv*es*
Qu'i*l* rçoèv*e*
Qui nos rcèvanch*es*
Qui vos rcèvoch*es*
Qu'i*ls* rcèvenuch*ent*

IMPARFAIT :

Qui dji rcèvich*e*
Qui ti rcèvich*es*
Qu'i*l* rècevich*et*

Qui nos rcèvinch*es*
Qui vos rcèvich*es*
Qu'i*ls* rcèvinch*ent*

PASSE :

Qui dj'eui*e* ou euch*e* riçu etc,

PLUS QUE PARFAIT :

Qui dj'euchich*e* riçu

Rind(t)E (RENDRE)

INFINITIF PRÉSENT : rind(t)*e*
INFINITIF PASSÉ : awè rindu
PARTICIPE PRÉSENT : rindan*t*
PARTICIPE PASSÉ : rindu

INDICATIF

PRÉSENT :

Dji rin*ds*
Ti rin*ds*
I*l* rin*d*
Nos rindan*s*
Vos rindo*z*
I*ls* rinden*u*

IMPARFAIT :

Dji rindai*s* ou rindeuv(f)*es*
Ti rindai*s* » rindeuv(f)*es*
I*l* rindai*t* » rindeuv(f)*et*
Nos rindainn*es*
Vos rindi*z*
I*ls* rindainn*ent*

PASSÉ DÉFINI :

(Voir la note au passé défini du verbe AWÈ)

PASSÉ INDÉFINI :

Dj'a rindu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT :

Dj'avai*s* ou aveuv(f)*es* rindu, etc.

FUTUR :

Dj'i rindrai
Ti rindrai*s*
I*l* rindrai
Nos rindran*s*
Vos rindro*z*
I*ls* rindron*t*

FUTUR ANTÉRIEUR :

Dj'aurai rindu, etc.

CONDITIONNEL

PRÉSENT :

Dj'i rindreuv(f)*es*
Ti rindreuv(f)*es*
I*l* rindreuv(f)*et*
Nos rindrainn*es*
Vos rindri*z*
I*ls* rindrainn*ent*

PASSÉ :

Dj'aureuv(f)*es* rindu, etc.

IMPÉRATIF :

Rind
Rindan*s*
Rindo*z*

SUBJONCTIF

PRÉSENT :

Qui dje rind(t)*e*
Qui ti rind(t)*es*
Qu'i*l* rind(t)*e*
Qui nos rindanch*es*
Qui vos rindoch*es*
Qu'i*ls* rindenuch*ent*

IMPARFAIT :

Qui dji rindich*e*
Qui ti rindich*es*
Qu'i*l* rindich*et*
Qui nos rindinch*es*
Qui vos rindich*es*
Qu'i*ls* rindinch*ent*

PASSÉ :	PLUS-QUE-PARFAIT
Qui dj'euie ou euche rindu	Qui dj'euchiche rindu

VERBES RÉFLÉCHIS

Les verbes réfléchis se conjuguent sur les modèles précédents.

La rencontre du pronom sujet et du pronom réfléchi donne lieu aux formes suivantes : *dji m' boute, ti t' boutes, il s' boute, nos nos boutans, vos vos boutez ils s' boutent.*

VERBES IRRÉGULIERS

Quant aux verbes irréguliers, étant donné leur nombre, dû aux modifications profondes auxquelles ils furent inflexiblement soumis par les lois de la phonétique générale, il en sera question plus tard dans un travail d'ensemble et tout spécial dont j'ai déjà réuni beaucoup d'éléments.

On trouvera cependant dans le glossaire, d'ores et déjà, des remarques et des exemples de flexion sur quelques-uns d'entre eux.

GLOSSAIRE

PHONOLOGIQUE, ÉTYMOLOGIQUE

ET GRAMMATICAL (1)

A latin plus *m* ou *n* — Voir *Dgint*.

A germ. plus *n* — Voir *Dgint*.

A nasalisé — Voir *Angonie*.

A dénasalisé — Voir *Avoïr*.

A en *o* — Voir *Co*, *Cors*.

A préfixe. Il se trouve placé devant les mots qu'il modifie dans leur signification ou qu'il rend plus sonores et plus consistants. Exemples: *abonêr* (borner), *adègnir* (daigner) qui se trouve sous la forme de *adaignier* dans Watriquet de Couvin, *afroïr* (frayer complètement), de *froïr* (frayer), *awaitir* (lorgner, épier) de *waitir* (regarder), *s'apensér* (réfléchir) de penser, *assatchir* (tirer vers soi) de *satchir* (tirer), *ahir* (hier), *anawère* (naguère) etc. Le mot *s'apensér* se trouve dans Gillon Le Muisit, trouvère belge du XIIIe siècle ce qui démontre que l'*a* prosthétique s'employait dans bien des cas en vieux tournaisien aussi bien qu'en liégeois et en namurois. A Liége, la prosthèse de l'*a* est peut être encore plus fréquente qu'à Namur. Les mots composés *astêli* (éblouir), *atoumêr* (arriver), par exemple, correspondent aux mots namurois *steli* et *toumêr* (tomber).

A (à) prép. Elle a en namur. des emplois qu'elle n'a pas en français. Exemples: *allér al éwe, al poud*(t)*e* (aller chercher de l'eau, de la poudre), *allêr au boledgi* (aller chez le boulanger).

Cette préposition se contracte régulièrement avec l'article et donne naissance aux formes suivantes: *au* pour le sing. masc., *al* pour le sing. fém., *aux* pour les deux genres au

---

(1) Voulant je ne dis pas m'acquitter d'une de mes dettes morales, mais la rendre moins onéreuse, je crois qu'ici, au commencement de ce glossaire, la place et le moment sont bien marqués pour témoigner à M. Edgar Sacré, étudiant en droit, toute ma reconnaissance. Non seulement il m'a guidé dans mes recherches, par des éclaircissements de différente nature dus à une connaissance étendue des dialectes locaux, mais il m'a fait espérer, dans une date relativement prochaine, la publication d'un glossaire général du Wallon de Namur, dont j'aurai le bonheur de publier des extraits.

Je profite de la circonstance pour adresser des remercîments publics à MM. Joseph Dejardin, président de la Société liégeoise de littérature wallonne, Eugène Duchesne secrétaire, Joseph Defrecheux bibliothécaire, et à M. Alph. Tilkin directeur de *Li Spirou* pour avoir contribué, chacun de son côté, à me mettre en possession de différentes poésies de l'abbé Grisard que je viens de publier.

pluriel. Exemples : *al porcession* (à la procession), *au villag*(tch)*e* (au village), *aux mestis* (aux métiers), *aux dints* (aux dents Voir aussi *Di*.

Etym. du latin *ad*.

A, v. a. 1re et 3e pers. du prés. indic. du verbe *awè* (avoir). Voir la conjugaison de ce verbe.

Etym. *habeo* et *habet*.

A suffixe — Voir *Bia*.

Able suffixe — Voir *Chonnaît*.

Abbïe, s. f, abbaye. La voyelle disparaît parfois en wallon même devant une consonne. Ex. nam. *disbii*, liég. *dibii* (déharnacher, proprement déshabiller), composé de *habii*.

Etym. *abbatia*.

Accour'ront, v. n. accourront; 3e pers. plur. du futur de l'infinitif *accourru* (accourir)

Etym. de *ad* et *currere*.

Ache, suffixe wallon —Voir *Davantatche*.

Affam'nu, v. a. affament : 3e pers. plur. du prés. indic, de l'infinitif *affamer*.

Etym. Bas latin : *affamare*.

La terminaison *nu* qui est celle de tous les verbes wallons-namurois à la 3e pers. plur, du présent de l'indicatif est issue, sans doute, de la terminaison *ant* de *amant* et d'autres verbes de la 1re conjugaison latine par le retranchement de la voyelle initiale et de la consonne finale, ce qui réduit *ant* à *n*, ainsi que par l'addition d'une voyelle d'appui qui a commencé par être un *e* muet, répété ou transporté, puis un *u* provenant de cet *e* traité en *eu*, comme dans *mamuron* (tetin) pour mamelon.

Ne pouvant dire *aimn* pour *aimen*, on a dit d'abord *aimne* ou *aimneu*, puis *aimnu*. Dans la flexion wallonne, cet *u* joue à peu près le même rôle que l'*o* italien de *amano* (aiment) de la conjugaison italienne. Si l'*a* de *ant* était supprimé (*amno* pour *amano*) il n'y aurait pas grande différence entre les deux formes, l'italienne et la wallonne, rapprochées ici pour le besoin de la cause.

Affronté, ad. effronté, d'une forme * *effrontatus* pour *exfrontatus*, modelée sur le mot bas latin *effaciatus*, par substitution du suffixe *a* (ad) au suffixe *e* (ex). Ce fait qui n'est pas rare en namurois se reproduit entre autres dans les mots : *abolér*, ébouler, *abchars* (du participe *excarpsus* de *excarpere* pour *excerpere* ayant donné le français *échars*) avare, *astchaire*, échoir, du latin *ex-cadere* etc. etc.

Age, suffixe wallon — Voir *Davantatche*.

Aige, suffixe du vieux franç. — Voir *Davantatche*.

Ain, voyelle nasale. – Voir *Dgint*.

Al, (à l'), art. au dat. s. m. *(ad illum)*. — Voir *à*.

Al et **alle** suffixes — Voir *Bia, Bolie*.

Allainnent v. n., allaient, 3e pers. plur. de l'imparfait de l'indic. ; infinitif *allér*.

Ce verbe se fait remarquer surtout par son présent du subjonctif emprunté entièrement au verbe *vadere* :

qui dji vauie		qui nos vauianches
» ti	»	» vos vauïoches
qu'*il*	»	qu'*ils* vauïnuch*ent*

L'étymologie de ce verbe est très discutée. On a proposé pour le grec : *áo* d'où *alo;* pour le latin : *ambulare, ambitare* fréquentatif de *ambire, aduare, aditare, addere, vadere* d'où *vandere, *allare* de *allatus*; pour l'allemand: *wallen* et même le vieux haut allem. *wandalon* d'où l'actuel *wandeln* (arriver). Aucune de ces nombreuses explications n'est satisfaisante et il en sera peut-être toujours ainsi pour les autres explications qu'on pourrait donner à l'avenir si l'on ne sépare pas les formes appartenant aux principales langues romanes.

Am et **an**, voyelles nasales — Voir *Dgint*,

Amind(t)e, s. f. amende.

Etym. de *amender*, lat. *emendare*.

Pour la prononciation du *d* comme un *t*, voir *Apôte, Connêche*.

Pour établir la valeur de la voyelle nasale, voir *Dgint*.

Angonie, s. f. franç. agonie, liég. *angonèie* ou *langonèie*.

Cette forme avec l'*n* est expliquée non seulement par d'autres mots namurois tels que *anguiete* de **aguiete* pour *aiguillette*, mais par les vocabulaires de tous les autres patois des régions limitrophes à la province de Namur où la nasalisation des voyelles est largement représentée. En effet, le Montois dit *eingal* pour *égal*, comme au temps de Froissart, *einlire* ou *einli* pour *élire*; dans les environs de Binche *esbauhi* (ébaubi) devient *ensbauhi*; le Hennuyer dit *être en nange* pour *être en nage*; à Liége on trouve *mancule* à côté de *macule*, *ninsereie* à côté de

néserèie, ombade (aubade), *sinton* (seton) etc.

Le mot *déranciner* (déchirer, user) lui-même qui, d'après Grandgagnage, proviendrait de *runcinare* pourrait aussi être une forme nasalisée de *déraciner*, un peu forcée dans sa signification.

Le passage de *es* en *en*, a observé le regretté Scheler, se voit beaucoup dans les vieux textes du domaine wallon; il suffit de citer à ce propos: *enlire, ensaier, enbahir* et, d'autre part, *essengne* pour *ensegne* (1). Dans Baudouin de Condé, je remarque la phrase: *Pour la loi Dieu à ensauchier*. Cet *ensauchier* est une forme variée de *essauchier, essaucier* (exhaucer). Dans Jacques de Baisieux, autre trouvère belge, on trouve également :

Trenchant espée et *enmolue*
Me presteis . . . . . .

Enmolue est ici pour *esmolue* de *esmoldre*, aiguiser.

En dehors du domaine wallon, je me borne à signaler le mot vieux français *heingre* (de *aeger*) conservé dans le composé *malingre*.

Annoyeux, adj. avec la signification passive de *ennuyé*. Cet abandon du sens actif de la part du suffixe *eux* (osus) n'est pas sans exemple dans l'ancien français tel qu'on le parlait en Belgique. Dans Jacques de Dampierre j'ai rencontré la forme *familleux* (*fameillous*, chez Jean de Condé) avec la signification de *affamé*. Entre ces deux adjectifs, que je viens de mettre en présence, il n'y a que cette différence : dans *annoyeux* le suffixe *osus* remplace *atus*; dans familleux, au contraire, *osus* supplante *icus*.

Apôte, s. m., apôtre. — La disparition du *r* final, dans la prononciation, après une dentale et devant un *e* muet est en wallon un fait très ordinaire se rattachant à la loi générale qui fait tomber ou affaiblit les liquides palatales après les explosives et les fricatives. A la suite de cette syncope, ainsi que dans le cas où l'absence du *r* ne la rend pas nécessaire, le *d* final se transforme régulièrement en *t*. Exemples : *abbatte* (abbattre), *cobatte* (combattre), *esprinte* (allumer) anc. franç. *esprendre*, *piette* (perdre), *quate* (quatre), etc., etc.

Arius et **Arium,** préfixes latins. — Voir *Benitî*.

Assonne, v., a. assomme; 3me pers. sing. du prés. de l'ind. de l'inf. *assonnér*. C'est une variété d'*assommer* qui se rencontre chez Watriquet de Couvin, le trouvère belge déjà cité :

Car chacun à son droit assonne
Où elle devait assonner.

La permutation de *m* en *n* quoiqu'à titre exceptionnel, n'offre aucune difficulté. Le liégeois *dgermi* (de germinare) fait à Namur *dgaurnêr*. Dans la même région, à côté de *maïe* et *maüe* (maille) on rencontre *naüe* et *niawer*, à Liége *niâweler*, qui ne paraît pas devoir se séparer de *miauler* (vfr. *miauwer*).

Enfin, un peu plus loin de notre centre, le picard *amon* ou *émon* devient *énon* à Douai, à Tournay, à Mons.

Voir aussi pour le changement de *m* en *n* au mot *Chonnait*.

Atche, suffixe wallon — Voir *Davantatche*.

Aticus, suffixe latin — Voir *Davantatche*.

Atus, suffixe latin — Voir *Annoyeux*.

Au, art. contracté — Voir *à, al*.

Aule, suffixe wallon — Voir *Chonnait*.

Aurai, v. a. 3e pers. sing. du futur, *aura*.

La troisième personne en *ait* s'est formée par analogie de la première.

Etym. *habere—habet*.

Voir *Awè*.

Aurans, v. a. 1re pers. plur. du futur, aurons.

N'awè nin su s' cu, de même que *n'awè nin dissus ses fesses*, signifie n'avoir pas des coups à craindre.

Etym. *habere — habemus*.

Aureuv(f)et, v. a. 3e pers. sing. du condit. *aurait*.

Cette forme est la preuve la plus concluante, s'il en fallait encore une, de la formation du conditionnel français au moyen de l'imparfait latin.

Tout en conservant un caractère plus primitif, le conditionnel wallon a subi fatalement l'effet du nivellement intérieur de la première à la seconde et à la troisième personne.

---

(1) *Sur les 5 lettres de Maria.* Trouvères belges, Scheler. 1e série. pp. 195, 211, 333, 334

Etym. *habere-habebat*.

Voir *Awè*.

Autél, s. m., autel.

On dit également en wallon de Namur *qué* pour *quel*, *sé* pour *sel*, *té* pour *tel*, et avec d'autre voyelles : *doû* pour *deuil*, *linsoû* (drad de lit) pour *linsoul* (linceuil), *liniou* (mêche de lampe) pour *linioul* (anc. fr. lignoul), *mau* pour *mal*, etc.

Aux, art. contr. plur. masc. et fém.

Etym. *ad illos* et *ad illas*.

Voir *à*.

Avans, v. a. 1re p. p. du prés de l'indic. avons.

Etym. *abemus*.

Voir *Awè*.

Aveuv (i')e, v. a. 1re p. s. de l'imparf, avais.

Forme concurrente de *avais*.

Etym. *habebam*.

Voir : *Awè*.

Avoïr, v. a. inf. prés. envoyer.

Ce mot *avoïr* n'est pas l'ancien *avoyer* dans une de ses variantes *avoier*, *avoiier*, *aveier*, mais bien la forme dénasalisée et écourtée d'*envoyer*.

Avou, prép., franc. *avec*, liég. *avou*.

Le *c* final disparaît aussi dans les mots *ablo* (*bloc*. anc. franc. *abloc*), *adon* (anc. franc. *adonc*) alors; en liégeois la même disparition a lieu dans *bo* (bouc), en hennuyer dans *sa* (sac); mais le plus souvent le *c* final s'adoucit en *tch*: *bacht'* (bac), *bètch* (bec), *sètch'* (sec), etc.

Avoz, v. a. 2e pers. plur. de l'indicatif, avez.

Si l'on veut expliquer la présence de la voyelle *o* dans *avoz* par l'influence de l'analogie, ce qui paraît très admissible, il faut convenir que le fait a dû se produire à l'époque où la première pers. plur. du même temps se prononçait encore *avons* au lieu de *avans*. Quant à cette dernière forme elle a été sans doute déterminée par les premières pers. plur. du prés. de l'indic. du verbe *esse* (être) et des verbes de la 1e conjugaison.

Etym. *habetis*.

Voir *Awè*.

Awè, v. a. infin. prés. *avoir*.

Le changement de *v* en *w* ou, si l'on préfère, l'insertion entre voyelles d'un *w* epenthétique après la chute du *v* est plus fréquent en liégeois qu'en namurois. Ex. liégeois *èwaleper*, nam. *evelopér* (envelopper).

Le verbe *awè* (avoir) remplace dans la forme passive le verbe être :

Dj'en *a* dischindu (J'en suis descendu).

En liégeois de même :

Dj'*a* r'tourné (Je suis retourné).

Dj' m'*a* foirt bin battu (Je me suis très bien battu).

Après *s'avu* bin abressi (Aprés s'être bien embrassés).

Etym. *habere*.

Voir aussi *Aurait*, *Aureuve*, *Avans*, *Aveuve* *Avoz* et le tableau de conjugaison de ce verbe à la page. . .

B euphonique -- Voir *Chonnait*.

B onomatopéique — Voir *Braire*.

Badou, s, m., liég. it. : sorte de tonneau muni de deux anses dont se servent les lavandiers.

Etym. D'une forme : *baduculus* du bas latin *batus* ou *badus* (amphore, cruchon, mesure de capacité), modifiée de la même manière que le liégeois *ferrou* et le français *verrou* du latin *veruculum*.

Baridau (Maianne). D'après les renseignements que j'ai pu me procurer et dont je ne garantis pas l'exactitude, Maianne Baridau était une femme du peuple de mœurs légères divorcée à la suite de son inconduite. Elle demeurait rue Notre-Dame. L'abbé Grisard en fit un type de femme dépravée, très populaire à l'époque où il vivait et aussi longtemps après.

Bauchelle, s. f. liég. *baucelle*.

Etym. Pour expliquer ce mot, on part généralement et avec raison d'un étymon ayant peu de poids, étymon d'où se seraient dégagées les veilles formes *bachelle*, *bacelle*, *basciele*, *baselle* pour ne pas citer d'autres variantes, et, plus tard, *bachelette*, *bacheler* (amouracher, danser), *bachelier*, *bachelage* (apprentissage), *bachelerie* (bravoure), *bachelereux* (vaillant), *bachelereusement* (vaillamment), etc. Mais quel que puisse être cet étymon, personne n'a su nous le dire d'une manière certaine. Les uns proposent le mot *bacca* pour *vacca*, d'autres le celtique *bach* (petit, jeune); enfin d'autres encore le frison, bas holl. *baas* (maître et aussi garçon). Il est très difficile de se prononcer dans l'état de la question; mais ne pouvant pas donner de preuves, il ne servirait à rien d'opter pour une quelconque de ces différentes opinions.

Bassette, s f. lieu d'aisance.

Etym. Diminutif de *basse* (privé) qu'il ne faut pas confondre avec *basse* (flaque d'eau), en liég. id.. en picard *bâche* (mare profonde). On a songé pour expliquer ce dernier mot à l'allemand *bach* (ruisseau) et au celtique *bac* (creux, cavité) d'où l'on a déduit les mots français *bac, bâche, bassin* etc. Ces deux étymologies pourraient également convenir pour le sens si des raisons phonologiques ne faisaient pas douter surtout de la première. Quant au mot *basse*, qui aurait produit *bassette*, il provient d'une forme féminine de l'adj. *bassus* remplaçant le substantif auquel elle se rapporte et qui est ici sous-entendu comme dans les mots *campagne, fontaine*,etc. Dans le pays de Valenciennes *basse-campe* (basse chambre) signifie en effet latrines.

Benitî, s, m. bénitier.

Etym. bas latin *benedictarium* ou *benedictorium*. Les terminaisons latines *arium, erium, arius, erius,* d'où le français *ier*, deviennent *î* en wallon : *boledgî* (d'une forme *polentarius*, boulanger). *cinsî,* (bas lat. *censerius*, fermier), *coutchli* (dérivé de *couchel* dimin. de *coche*, marchand de cochons), *cwamjî* (savetier), *prumî* (*primarius*, premier), *officî* (officier), *scrinî* (anc. français *escrinier*, menuisier). Il y a plus, le groupe *ie* ou *ye* en général correspond à la voyelle *î* : *ahîr,* (hier), *binaus*(*ch*)*e* (bien-aise), *bîre* (bière), *etire* (entier), *fossî* (fossoyeur), *mestî* (métier), *pid* (pied), *vî* (vieux), etc. Cependant, tandis que *mieux* est représenté par *mî* en liégeois, il est rendu par *miax* en namurois.

Cette réduction de *ie* à *î*,dans certains mots, a dû se produire progressivement tout d'abord par le changement de *iè* en *ié*, ce qui se voit encore dans *maniére* pour *manière, caftiére* pour *cafetière*, puis par la conversion de l'*é* en *i*, comme dans loïi (anc. français loier, lier) et enfin par la fusion des deux *ii* en *î*.

Bèvu, part. passé du verbe *boire,* qui au présent de l'indicatif se conjugue ainsi :

dji boès	nos bevans
ti boès	vos bevoz
il boèt	*ils* bev'nu

Le participe présent *bèvant*, de même que le participe passé *bèvu* conserve l'*è* comme chez Baudouin de Condé et la plupart des trouvères belges. Dans Baudouin de Condé on trouve cependant *beu* qui est la forme intermediaire entre *bèvu* et *bu*. Sous ce rapport, ainsi que sous d'autres encore, le namurois a moins évolué que l'ancien français de l'extrême Gaule.

Bia, adj. qualif., beau; au fém. sing. *belle*, au fém. plur. *bellès* d'après le précepte grammatical qui règle la formation du pluriel de tous les autres adjectifs qualificatifs. Dans la dérivation et dans la composition la forme en *ia* persiste;exemples : *biaté* (beauté), *biacop* à côté de *bramint* (beaucoup).

Les suffixes *ellus* et *ellum* appartenant à des mots latins ou appliqués à des mots nouveaux et parfois *illus* et *ulus* sont aussi rendus en namurois par *ia* : *boursia* (bosse à la tête, de *bursellum*) , *tchivia* (cheveu, de *capillus*), *tchestia* (château, de *castellum*),*canistia* (gui, de *canistellum*), *hateria* (cou, gorge, anc. français *hasterel*), *lassia* (lait, de * *lactellum*), *lombardia* (bette, poirée,de **lombardellum*), *solia* (soleil, de *soliculus*), *mortia* (marteau, de *martellus*). Quelquefois le suffixe *ia* se simplifie en *a* : *loncha* (pelote, du bas latin *loisellus* cité par Ducange), *luja* (bière, cercueil du moyen latin *lucellus*), *oucha* (os, d'un type *ossellum*). Rarement, dans des cas isolés, tel que *richo* (ruisseau, du latin rivicellus), *ia* est mis de de côté pour *o*.

Au féminin, la même loi de transformation subsiste, mais avec de nombreuses infractions. L'exception est fournie par des mots en *alle* (de *ella*) remplaçant la terminaison *ia*. Exemple : *forçalle* (poitrine, de *furcella*), *naçalle* (nacelle. du bas-latin *nacella*), *purnalle* (prunelle, de *prunella*), *rualle* (ruelle), *sauteralle* ou *sautralle* (sauterelle,équivalente à une forme * *saltarella*). Il ne faut pas oublier de dire que l'exception a lieu aussi au masculin : *dgernai* (jumeau, de *gemellus*). Pour le mot latin *scutella* (écuelle) il y a bifurcation, c'est-à-dire la forme régulière *chuelle* se rencontre à côté de celle irrégulière *sicualle* ou *scualle*. A Liége, Verviers, Spa, Stavelot, Malmedy, Bastogne etc., *ellus* donne *ai* ; à Mons, dans le Borinage et dans presque tout le Hainaut le même préfixe latin aboutit à *iau* ou *au* : à Charleroi, Huy, Nivelles il fait *ia* et *a* comme à Namur; à Tournai où il se rapproche le plus du français *eau* et explique une de ses phases antérieures, il donne *éau*.

Bin, adv., bien.

Composés : *binamé* (bien aimé), *binaus*(ch)*e* (bien aise), *bintôt* (bientôt). A Malmedy et à Villers : *stabin* (personne aisée, proprement : qui est bien). Selon Grandgagnage ce serait la concentration en un seul mot de la locution latine *stat bene*. C'est peut-être aussi, quoiqu'avec moins de probabilité, une contraction de *bene stans*, en italien *benestante* (proprement : étant bien), formé comme *bene olens* (parfumé).

Etym. du latin *bene*.

Voir *Dgunt* pour l'étude de la voyelle nasale.

Bire, s. f., bière.

Etym. du moyen haut all. *bier*.

Pour *ie* égal à *i* voir *Beniti* et *Bolie*.

Bis'rout, v. n. se sauveront, 3e pers. plur. du futur de l'infin. *bisér* (courir avec précipitation, se sauver en toute hâte).

Etym. Ch. Grandgagnage prétend que ce mot vient soit du verbe anc. haut all. *pisôn* (courir, en parlant des vaches), soit de *pîson* (bruire), soit d'une racine commune à ces deux verbes, sans exclure l'action de l'harmonie imitative. Il serait plus simple de songer au verbe *biaiser*, mais ce mot fait en wallon *bierzer* et le changement de *iai* en *i* n'est pas facile à établir sans le secours d'une forme intermédiaire que malheureusement nous ne possédons pas ou qui n'est pas à ma connaissance.

Bolie, s. f., bouillie.

Un homme sans courage et sans énergie est appelé à Namur *on mougneu d' bolie* (mangeur de bouillie).

Le *l* mouillé et les *ll* mouillés du wallon, dit M. H. Chavée, dans sa préface aux poésies de Charles Wérotte, se prononcent comme le *l* mouillé et les *ll* mouillés du français, c'est-à-dire comme deux *yy* ou, ce qui revient au même, comme deux *ii* articulés : *feille*, fille, vaut *feyye* absolument comme le français *fille* qui vaut aujourd'hui *fiyye; ouil*, œil qui vaut *ouyy*, comme *œil* vaut *oeuyy* ; *caillau*, caillou, se prononce *cayyau* à Namur comme à Paris *caillou* se prononce *cayyou*.

Cette règle est vraie mais pas d'une manière absolue. En effet, et c'est aussi le cas de *bolie* (bouillie), aux *ll* mouillés du français correspond souvent en namurois le *l* liquide : *grusalle* (groseille), *famil'* (famille). En Liégeois aussi : *difali* (défaillir), *sèle* (oeille).

Pour ce qui concerne les voyelles, nous avons vu que *ie* français, dans le corps du mot, correspond à un *î* en namurois. Il en est de même à la fin du mot, malgré la notation de l'*e* dans l'écriture. Ex. : *inwie* (anguille), *fie* (fois).

A Liége, au contraire, *ie* final s'est développé en *eie* : *annèie* (année), *prarèie* (prairie) *vèie* (vie). C'est là justement une des différences les plus caractéristiques entre le patois de Namur et celui de Liége. Cette différence devient encore plus sensible par ces deux faits qu'à Liége la terminaison *ille* mouillée ou non, donne *èie* : *bèie* (bille), *gentèie* (gentille), *vèie* (ville, village) et qu'à Namur la terminaison *ée* est parfois rendue par *ie* : *betchie, chourchie* (tablier tout plein).

Etym. *Bolie* est le participe passé féminin, pris substantivement, du verbe *boûre* qui fait au participe présent *bolant* et *bolu* au participe passé employé comme verbe. *Boûre* suppose, a dit Littré, avec beaucoup de justesse, un changement de conjugaison et un déplacement d'accent tonique qui auraient modifié le latin *bullire* en *büllere*.

Boagne, s. m. borgne.

Il y a deux faits à relever dans ce mot, l'effacement du *r* et l'épanouissement de la voyelle *o* se dédoublant en *oa*. Nous aurons l'occasion de parler du premier fait plus loin. Quant au second, il n'est pas accidentel et particulier à ce seul mot, mais il se produit régulièrement sous l'influence des consonnes *c, ch, d, t, m , n,* suivies d'un *e* muet : *choache* (écorce), *foace* (force), *poasse* (porche), *toatche* (torche), *coad(t)e* (corde), *poate* (porte). Naturellement, il y des exceptions : *bone* (borne). La présence de l'*e* muet après la consonne finale est une condition essentielle pour la double modification énoncée. Quand l'*e* muet n'est pas à cette place, l'*o* se change en *oa*, mais le *r* n'est pas éliminé. Aussi les mots français *corps*, *fort*, *mort* et *tort* se prononcent-ils *coar*, *foar*, *moar* et *toar*.

Il est encore à noter que la chute du *r* n'a lieu que devant la voyelle tonique. En effet, le *r*, perdu dans *coane* (corne), *dji doas* (je dors) etc., se retrouve dans *coarnér*, *doarmans*.

Etym. Faute de mieux, Diez rapproche ce mot de l'espagnol *bornear* (fléchir). Littré, sans trop s'arrêter, signale l'existence du breton *born* de même signification. Ulrich

invoque l'all. *bolren* (forer) en se fondant sur l'affinité des idées forer et tourner et sur le sens primordial du mot *borgne* qui était celui de louche comme si l'on disait œil tourné. Scheler se contentant d'écarter cette dernière conjecture, ne se prononce définitivement pour aucune des autres.

Cette réserve de la part des étymologistes les plus autorisés provient peut-être de l'impossibilité d'expliquer le mot par les lois générales de la phonologie qui, dans bien des cas, sont impuissantes à répandre du jour sur les phénomènes sporadiques. Il y a alors un autre moyen dont nous pouvons disposer : c'est celui de chercher et retrouver les procédés de l'étymologie populaire, qui traite les mots qui sont ou semblent isolés et sans connexion avec les autres, d'une manière toute spéciale et inductive, C'est généralement le cas des mots d'un rare emploi, des mots étrangers, tels que, par exemple, les arabes, chez lesquels il est inutile de chercher la plupart du temps la mise en œuvre des moyens ordinaires. Ce fut peut être aussi le cas du mot primitif qui a donné naissance à l'italien *bornio* et au français *borgne*.

En partant de ce principe, il serait possible d'arriver à une solution en expliquant le mot *boagne* par une forme aphéritique d'un type supposé * *stabornius* pour * *strabonius* de * *starboneus*, adjectif qui a pu exister à côté du substantif *strabonus* qui est une forme secondaire comme on sait de *strabo*, *onis* (louche).

Des aphérèses telles que dans les mots italiens *bellico* (nombril) pour *ombilico* de *umbilicus*, *biscia* (couleuvre) pour * *bombiscia* de *bombix*, *cimento* (ciment) pour *specimento* de *specimentum*, *fante* pour *infante* de *infans*, *tondo* pour *rotondo* de *rotundus*; dans l'arétin *lica* pour *mollica* de *molecula*; dans le français *toutique* pour * *aboutique* ou mieux * *aboutaie* ou * *avoutaie*, *diamant* pour *adiamant* de *adamantem*; dans le namurois liégeois *vierna* pour *gouvernail*; dans le montois *dissime* pour *grandissime*, enfin la décapitation syllabique des prénoms et des mots enfantins, dans les différentes langues romanes et leurs dialectes, donnent une solide consistance à cette conjecture sur laquelle, cependant, jusqu'à nouvel ordre, je ne veux pas m'appesantir.

Boulomme, s. m. en liég. *bouname*. Etym. *bonus homo*, c'est-à-dire *bon homme* avec la signification restrictive de mari, de même qu'en français *bon ami* signifie amoureux et *bonne maman* grande mère. Le wallon n'a fait qu'appliquer une fois de plus l'adjectif *bonus* avec l'emploi qu'il a reçu en français d'indiquer certains degrés de parenté concurremment avec *beau*, *grand* et *petit*. Le passage de *o* bref latin à *ou* est plus fréquent qu'en français : *bou* (bœuf, de *bovem*), dji *mours* (je meurs, de *morior*), *nou* (neuf, de *novus*), *soû* (sœur, de *soror*), dji *vouz* (je veux de *volo*). Cela n'empêche pas le changement en *eu* : *feu* (de *focus*), *djeu* (jeu, de *jocus*), *reuwe* (roue, de *rota*). L'*o* bref latin se conserve, d'autre part, dans le mot *bon*, pris séparément, et dans d'autres mots tels que *homme* (de *homo*), *rose* (de *rosa*), *scole* (de *scola*), *son* (de *sonus*), etc.

Il reste à expliquer la métamorphose de *n* en *l*, ce qui pourra se faire en invoquant d'autres exemples qui établiront la possibilité du phénomène. Tels sont pour Namur : *criler* (faire craquer une chaise), à comparer avec le liégeois *criner* (grincer) et l'anc. français *crisner*; pour Liége : *altrake* (anthrax), *loumer* (nommer), *mignolette* (petite dentelle, littéralement : mignonette), *vélin* (venin); pour le Hainaut : *amolition* (amonition), *limero* (numéro).

Le fait inverse d'un *l* se changeant en *n* se présente dans le Namurois : *négostrom* (troène, du latin *ligustrum*), *quene* pour *quelle*, *ramonasse* pour *rémolasse* (rave) ainsi dite dans le Hainaut; dans le Liégeois : *bènejamène* à côté de *bèlejamène* (balsamine), *gobinet* (gaudet) pour *gobelet*, *jaspiner* à côté de *jaspilier* (laser), *napin* (lapin mâle), etc.; dans le Hennuyer : *camamine* (camomille), *perzin* (persil), *tannevard* (cible), du bas latin *talavarius* avec la même signification; dans l'Ardennais : *niche* pour *lice* (chienne), etc.

Bourrique, s. f. âne et ânesse. Il est pris ici comme terme d'insulte. Chez Wérotte aussi, dans la chanson, *Dji sos savèti di m' mesti*:

Mi pér'mi trait' di grand'bourrique.

Et plus loin, dans la fable *li Tch'vaul et l'Loup*.

On sa't qui vos fioz des progrès
Et qui vos n'estoz nein bourrique

Enfin, dans *Djoseph et Chanchet*.

Conveins-è t'es-t-on' bourrique

Ce mot est tellement répandu dans tout le

domaine roman qu'il se rencontre sous différentes formes depuis les détroits de Gibraltar et de Messine jusqu'aux bords de la Meuse. Les autres noms de l'âne en wallon sont dans certaines localités du Brabant et ailleurs *âgne* et *angne*; à Liége, Spa, Huy, Tongres etc.: *âgne*;à Verviers et même avant :*ógne*;à Nivelles, Wavre, Fosse, Jodoigne, Dinant, Charleroi, Mons,Châtelet etc.: *baudet*; à Bastogne, Vielsalm, etc. : *bâdet*. Il faut remonter vers le nord du pays wallon pour rencontrer le mot *âne* dans toutes ses variantes et il faut descendre au sud pour voir se répandre le mot *baudet*. Quant au mot *bourrique* c'est vers le Nord-Est qu'il prédomine.

Etym. du latin *büricus* avec déplacement en avant de l'accent tonique. Dans bien des cas, cependant, l'accent du mot latin est conservé en wallon lorsqu'il ne l'est pas en français. Qu'il suffise de citer le namurois *plane* (platane, de *plătanus*) et le liégeois *djaire* (gésir de *jacere*).

Braire, v. n,en franc, braire et pleurer.

Ce mot qui a la signification de crier en français a pris en Namurois celle de pleurer à l'exclusion de toute autre.

Etym. En écartant les formes celtiques *breas* (cri), *bragain* (crier), *bragal* (faire du bruit), on se plait généralement à rattacher *braire* à *raire* (bramer, de **ragere* pour *ragire*) renforcé d'un *b* amplificatif à l'instar de *bruire* renforcement de **ruire* pour *rugire*.Cette explication, à vrai dire un peu trop laborieuse,ne se présente pas encore comme une solution.

On peut citer, cependant,à son appui, dans le territoire italien, l'arétin *raitire* (braire), l'anc. pérousin *raitare* (crier) à côté de *sbraitare* égal au prov. *braitar* et au port. *bradar*, ce qui paraitrait confirmer la prosthèse d'un *b* onomatopéique devant les formes les plus simples de la langue française. Mais, puisqu'on admet un changement de conjugaison, *ire* en *cre,* il n'y aurait pas d'inconvénient à voir dans ce mot un type **barrere* pour *barrire* (crier, en parlant de l'éléphant) d'où se seraient dégagés **b*(*a*)*rere* tout d'abord, puis *braire*.Le français *braire* ne serait donc qu'une variante métathétique pure et simple de la forme **barire* pour *barrire*

Brin, s. m. bran, matière fécale.

Dans les dérivés namurois *diberner* (souiller de bran), *bernalî* (vindangeur), valenciennois *bernalier,* ainsi que dans le hennuyer *imberner* (couvrir de matières fécales), il s'opère une métathèse du *r* qu'on chercherait en vain dans les mots français *embrener, breneux* et *ébrener*.

Dérivés dans l'ancien français : *brenage* (redevance en son),*brenerie* (droit sur le bran), *brenetier* et *brenier* (marchand de bran), *brenousité* (ordure), peut-être: *brinel* (débris, immondice), etc.

Etym. A ce qu'il parait, mot celtique : gaél. *bran,* cymr. *brân,* bas breton *brenn*, anglais *bran* (son de farine).

C avec son palatal.— Voir *Tch*.

C latin — Voir *Djans*.

C final supprimé — voir *Avou*.

Cacau ou **Caco,** s. m.

Actuellement, ce mot ne signifie que breuvage, remplaçant le café, fait avec les résidus de la fève de cacao. Mais jadis il signifiait encore, d'un côté : excrément, dépotoir,et d'un autre côté : trésor, objet caché; au figuré : honneur, pucelage perdu, etc. Le couplet suivant d'une autre chanson namuroise confirme cette dernière acception:

C'est Maianne Baridau
Qui vind s'cacau
Sul rempart
Des soudards
Sul guérite des Kiserliks

Etym. Mot très difficile à expliquer à cause de ses acceptions diamétralement opposées ce qui nous autorise à croire que nous nous trouvons en présence de trois mots différents et homonymes.

Dans sa 1re acception de décoction de cacao, le mot vient du mexicain *kakahuatel*.

Dans l'acception d'excrément, dépotoir, fosse à ordures, il faut y voir un dérivé du latin *cacare* d'où le terme enfantin *caca*.

J'en arrive enfin à l'acception la plus difficile, celle de siége de l'honneur, par antiphrase, et même de parties honteuses.

Ne sachant que faire des mots *cacau* (toupie, sabot) et *cagoule* (soutane), qui se trouvent dans Roquefort, je dois chercher ailleurs. Il y a peut-être à distinguer dans *cacau* deux éléments : *ca* et *cau* ou *cŏ*. Celui-ci est le plus essentiel et correspond probablement au mot *gô* (petite provision de fruits que l'on tient en réserve) qui se rencontre en composition dans le liégeois *gonâ* et dans le français *magot* qui

pourrait très bien ne pas dériver, au moins dans cette acception, du bas-latin *magaldus*. Cependant, le montois-valenciennois *calo* qui signifie aussi *magot* me conduisant dans une autre direction, donne toute l'importance au premier élèment et rend admissible la supposition d'une transformation de *calo* en *caco* par assimilation progressive.

L'autre hypothèse étant la bonne, le premier élément, *ca*, ne me suggère, pour le moment, aucune idée.

Si le mot *caco* avait désigné de préférence un vêtement de femme plutôt qu'autre chose, il y aurait encore une tentative à faire dans une voie nouvelle au moyen de la série: *caraco*, **carco* et *câco*, La voyelle atone aurait été syncopée dans ce cas comme dans le liégeois *kiblance* pour *kibalance* (balançoire) et la consonne *r* serait tombée comme dans *cèke* (cercle), *Magrite* (Marguerite) etc.

Ch provenant de *sc* latin, français et germanique, de *s* latin et roman et de *j* romain — Voir *Chalé*, *Chonait*, *D'jans*.

Chalé, s m. boiteux; en liégois *halé* et *houlé* Etym. Grandgagnage suppose que ce mot substantif participial d'un verbe **chaler* ayant donné naissance aux fréquentatifs *chaleter*, (clopiner) et *chalbotér* (vaciller), dérive du moyen haut all. *schellen* (se fendre, se divise en fragments), d'où par les significations successives: recevoir un choc, être brisé par ce choc, être mutilé, on aurait abouti à l'acception dernière de boiter. Mais tout porte à croire, au contraire, que ce soit le correspondant du français *éculer* (marcher sur le talon de ses chaussures) d'une forme * *sculare* pour * *exculare* fondée sur le radical *cul*. On dit en effet, même en français, d'un enfant qui marche mal: *il écule ses souliers*.

Pour le changement de *u* préatone en *a* on peut citer le namurois *garguète* (trachée artère) du lat. *gurgulio*, puis rapprocher le nam. *canibostia* au liégeois *canibustai* (étui à aiguilles) et le liégeois *caniolè* (gimblette) au maubeugien *cuniole*, un dérivé de *cuneus*.

A complément de cette notice, il importe d'ajouter que le groupe *sc* latin, français ou germanique est rendu presque régulièrement par *ch* en namurois et par *h* en liégeois :

Lat. *(au)scultare*, n. *choutér* (écouter), l. *houtér*
» *musca*, » *moche* et *mouche* » *mohe*
» *scala* » *chaule* (échelle) » *haule*
Lat. *scalpellum* » *cherpia* (ciseau) » *herpai*
» *scammum* » *chame* (banc) » *hame*
» *scutella* » *chuele* (écuelle) » *hièle*
» *s(uc)cutere* » *cheure* (secouer) » *heure*
bas-lat. *discalceus*, nam. *dechaux* (de chaux), liég. *dihau*.

Anc.haut all. *scerait*, na. *churer* (déchirer), lié. *hirer*. Anc. flam. *schobbe*, na. *chôpe*, (démangeaison), liég. *hope*.

Holl. *schaard*, nam. *chaurd* (brèche), liég. *haurd*.

Le *s* initial et parfois médial, les *ss* dans le corps d'un mot peuvent aussi se convertir en en *ch*. et *h* :

Lat. *crassus*. n. *crauche* (graisse), liég. *crauhe*
« *fuissem*, « *fuche* (je fusse) » *fouhe*
« * *ossellum* « *oucha* (os) » *ohai*
« *sibillare* « *chuflêr* (siffler) » *hufler*

Pour ce qui concerne le nam. *uche* (huis, porte) correspondant au liégeois *ouhe*, on sait qu'il provient du lat. *ostium* par un intermédiaire * *uscium*.

Chonnait, 3e pers. sing. de l'imparfait du verbe *chonner* pris impersonnellement, en franc. *sembler*, en liég. *sonler*.

Etym. du lat. *simulare* par cinq changements du radical opérés graduellement et peut-être, pour quelques-uns d'entre eux, avec simultanéité ou parallélisme :

1° effacement de l'*u* : *sim(u)ler*
2° de *m* en *n* : *sinler*
3° de *i* en *o* : *sonler*
4° de *nl* en *nn* : *sonner*
5° de *s* en *ch* : *chonner*

L'effacement de l'*u* devant le *l* remonte au latin et aux langues italiques :

En latin *circlos* pour *circulos*, *oracla* pour *oracula*, *speclum* pour *speculum*, *spectaclum* pour *spectaculum*; en Ombrien *ploplom* (populum), *persclum* ou *pesclum* pour * *persculum* (precationem) ; en Osque : *pihaclu* pour *piaculum* ; en étrusque : *Calustla* pour * *Calustula*, *Leusla* pour * *Leusula*, *Siansl* pour *Siantulus Viplnei* pour *Vipulenei*.

Pour la conversion du *m* en *n*, voir au mot *assonne*.

Le passage de l'*i* à l'*o* a dû s'effectuer sous l'influence de la consonne nasale suivante au moyen d'une forme transitionnelle en *e* qui se rencontre dans le valenciennois *chener*.

L'assimilation consonnantique et progressive de *nl* en *nn*, reproduite entre autres dans

èchônne (ensemble,de *in simul*) pour *échonle*, *stronner* pour *stronler* (étrangler, de *strangulare*), *tronner* pour *tronler* (trembler, du bas-latin *tremulare*), se montre aussi dans les poésies du tournaisien Gillon Le Muisit où je trouve *assaner* pour *assembler*, *rassanner* pour *rassembler*, à côté de *ensanle* pour *ensemble*.

Loin de placer un *b*, en guise de cloison euphonique, devant le *l*, le wallon tend à le chasser où il existait dès l'origine dans cette position. En namurois nous avons *diale* (diable), *paugrèe* (paisible) avec changement de *l* en *r*,etc. En liégeois : *afuler* (affubler) *paulûl* (paisible), etc. Dans le Borinage sur tout beaucoup d'adjectifs changent la terminaison *able* en *aule*: *imaginaule* (imaginable) *logeaule* (logeable),*mariaule* (*maritable),etc. Les formes *caritaulement* (charitablement), *desraisnaule* (déraisonnable), *malraisnaule* (* mal raisonnable), *notaule* (notable), *véritaule* (véritable), employées par Baudouin et Jean de Condé témoignent de l'étendue de la zone de ce phénomène et de l'ancienneté de la tendance qui le produit.

Dans Gillon Le Muisit aussi le *b* euphonique n'est pas inséré entre *l-n*, *n-l*, *n-r* et par contre le *b* organique devant la liquide par excellence est expulsé :

Exemples : *meule* pour *meuble*, *pasiule* pour *paisible*, *penaule* pour *pénible* ou mieux **penable*, *tenaule* pour *tenable* et même *faule* pour *fable* comme l'italien *fola* qui dérive aussi de *fabula*.

Ci, adj. démonstr. pour le masc. et le fém. devant une consonne ; mais *cit*, ou *c't* devant une voyelle, *citt'* et même *c'tte* pour le féminin. Exemples :

Mais leyant c' t' articl' là
(*Y a soixante ans*,
Wérotte).

Citt' aiwe, vaurein, c'est à mi
(*Li Leûp et l'Agnia*,
Même auteur).

Bin, c'est li-minm' qui dins c'te affaire
A sti couionné
(*A moitié 'r' pas on prind une prise*,
Berthalor).

Ci perd aussi sa voyelle devant une consonne: *ç' bîre* (cette bière), *ç' timps là* (ce temps là), *ç' vertu* (cette vertu). Cependant la voyelle peut être également maintenue : *ci nom-là* (ce nom-là) et *ç' nom-là, ci n'est rin* et *ç' n'est rin*.

Cette chute de l'*i* devant une consonne se fait dans d'autres mots : *dj'(i) sos* (je suis) *r'(i)viersant* (renversant), etc.

En tombant, cette voyelle modifie parfois l'essence de la consonne suivante tel que dans *d'jans* pour *dijans*.

L'élision a lieu aussi à la fin des mots lorsque la consonne à laquelle l'*i* appartient syllabiquement s'appuie à une voyelle précédente : *a-dj(i)'* (ai-je), *dis-dj(i)'mi* (je me dis), *d'zò* pour *dizò* (dessous), *s'risovint* pour *si risovint* (il se ressouvient), *tan: qu'nos vicrans* pour *tant qui nos vicrans* (tant que nous vivrons) etc.

La voyelle *i* au lieu de tomber change avec *u* lorsqu'il s'agit du pronom neutre.Exemples: *çu qu'a sti r'mettu*(ce qui a été remis en place), *çu qui leur fait* (ce qui leur fait).

Dans les composés *çoci* et *çolà* l'*i* ne pouvait pas se modifier en *u* parce que le premier élément représente un mot de diverse origine.

Enfin, dans l'expression *à st' heure* (à présent) le *st* provient probablement de *ista*. Chavée a donc tort d'écrire : *à ç'tt' heûre*.

Etym : *ci* et *cit* sont pour *cil* et *cist* du latin *ecc'ille*, *ecc'isle*; *co* pour *içò*, en anc. franç. *içò*, *çò*, de *ecce hoc*.

Co, adverbe, encore.

C'est une forme aphérétique *d'éco* donnant *cor* devant une voyelle : *cor on' miette* (encore un peu).

Etym. *Èco* est pour *encore*, du lat *hanc horam*, et d'après M. Havet de *atque ad horam*, explication correcte, a dit M. Scheler, mais purement théorique.

En prenant comme terme de comparaison les types français,la dénalisation des syllabes *in* et *en*, dont j'ai déjà fourni un exemple au mot *avoïr*(envoyer),peut s'opérer de deux manières: soit avec changement de la voyelle initiale, dégagée de tout son nasal, en-*a*, comme dans les mots *afoncer* (enfoncer, fouir, creuser), *aguignî* (lorgner, guetter) pour le montois *inguigner* de *guigner* ; soit avec changement de la voyelle effective en *è*, comme dans *èchassir* (enchasser), *èdaumér* (entamer), *èfant* (enfant), *èglume*

(enclume), *èplausse* (emplâtre), *èpoartér* (emporter), *èvis* (anc. franc. *envis*, malgré soi), *évolepér* (envelopper), etc. C'est le cas du mot *éco*.

La dénasalisation s'étend, du reste, à toutes les voyelles sur tous les points du mot : *tabu* (tambour), *bolèdgi* (boulanger), *cobatte* (combattre), *cofesse* (confesse), *copère* (compère), *mostrér* (montrer).

Elle s'imposait aussi aux Trouvères belges. Dans le *Dis de l'Espée* de Jacques Baisieux on trouve *tabor* pour *tambour* et dans Gillon Le Muisit on rencontre *afant* ou *affant* à côté d'autres formes affranchies de toute influence populaire.

L'aphérèse de l'*e* trouve sa confirmation dans *lection* (marchandise choisie, du lat. *electionem*), *saïe* (essai, du lat *exagium*), mais aussi *assaïe*.

Le *r* est syncopé à tout moment au milieu et à la fin des mots. Intérieurement, comme dans les mots : *aûpe* (arbre), *baûpe* (barbe), *bousse* (bourse), *cousse* (course), *ritourne* (retourne) etc. Extérieurement, comme dans *cû* (cuir), *foû* (hors), *mouchoè* (mouchoir), *pa* (par), *po* (pour), *tchau* (chair, viande), *vette* (vert) etc., etc.

Voir aussi *Benitî*, *Boagne*, *Cacau*.

Commére, liég. *kimére*, mont. *coumére*. Ce mot, par une généralisation qui est un fait très commun dans les dialectes aussi bien que dans les langues, signifie *femme* par oppostion à *copére* qui signifie *homme* :

C'est l' cafeu
Qui fait caqu'ter les commères.
(Ref. de la chans. *On cafeu*
Ch. Werotte).
C'est l' pèquet
Qui fait blaguer les copéres.
(Refrain de la chanson *l' Pequet*,
même auteur).

Etym. du bas latin *commater*.

La finale française-*ère* avec un *è* ouvert quelle que soit son origine, correspond généralement en wallon à la terminaison *ére* avec *é* fermé : *amère* (amère), *caftiére* (cafetière), *frére* (frère), *lumiére* (lumière), *maniére* (manière), *pére* (père), etc.

Confond, v. réfl., 3e pers. sing. du prés. de l'indic. dont l'infinitif est *si confond*(t)*e*, se confondre. Ce verbe suivi de la préposition *de*, a ici la signification de *s'excuser* à laquelle se rapproche le verbe français *se confondre de* lorsqu'il signifie s'humilier, demeurer interdit.

Etym. du lat. *confundere*.

Connait, 3e pers. sing. de l'indic. dont l'infinitif est *connêche* (connaître). — Voir ce mot.

Connêche, v. a. connaître, en liég. *kinohe*, en montois : *counoatte*.

Etym. du lat. *cognoscere*.

Le wallon n'aimant pas trop intercaler un *t* euphonique entre les couples consonnantiques *sr, scr, xr,* supprime tout simplement le *r* qui suit, afin d'éviter tout choc grinçant entre deux consonnes de nature imcompatible. De là d'autres formations semblables telles que *crèche* (croître) pour *crèsc*(e)*re*, *esse* ou *iesse* (être) pour * *essere* de *esse*, *pache* (paître) pour *pasc*(e)*re*, *tèche* (tisser) pour *tex*(e)*re*, etc.

Le *d* euphonique ne se montre non plus habituellement entre les groupes *lr*, *nr*. Exemples *ateure* (atteindre), *còre* (coudrier) du lat. *corylus*, *il fórrai* (il faudra), *moure* (moudre) *poure* à côté de *poud*(t)*e*(poudre), *tenr'* (tendre), *tairai* pour *tenrai* (tiendrai), *verrai* pour *venrai* (viendrai), *vorreûv*(f)' pour *volreuv*(f)'(voudrais), etc.

On rencontre, cependant, *coud*(t)*e* (cueillir) pour l'ancien franç. *couldre*, *djond*(t)*e* pour *joindre*, *mod*(t)*e* (traire) pour *mouldre* du lat. *mulgere*, *ond*(t)*e* pour *oindre*, *spaud*(t)*e* pour *espardre*; *Vesdre* (rivière près de Verviers) pour *Vesere*, etc.

La langue de Gilles Le Muisit qui n'était que du Tournaisien ennobli dans la bouche du poète ne trouve pas nécessaire l'insertion des lettres euphoniques entre *nr*, *lr*; elle dit toujours *tenra* (de tenir), *tinrent* (parf.), jamais *tindrent*, *vaura* (voudra). Elle parait même affectionner la combinaison *nr*, puisqu'elle préfère *amenroit* à *ameneroit*, *donroient* à *doneroient*.

Ces faits relevés par A. Scheler reposent aussi sur les remarques D'Armand d'Herbomez, consignées dans son *Etude sur le dialecte du Tournaisis au XIIIe siècle*.

« Quand le romain, dit-il, amène le groupe *nr* il y a ordinairement entre ces deux lettres intercalation d'un *d* euphonique intérieur. Ce fait ne se produit pas en tournaisien. Ex. *tenront* (tenere-habent), *meures* (minoris), *tenroit* (tenere-habet), *amenrir* (amo ndrir), etc

Côp, s. m. coup.

Ce mot a en Namurois toutes les acceptions qu'il a en français, même celui de *fois* qu'il remplace assez souvent et qu'il tend à supplanter.

Exemples :

Tot d'on côp (tout à coup)
Côp d'ouïe (coup d'œil)
Il boèt on p'tit côp (il boit un petit coup)
On côp (une fois, dans le sens de jadis)
Chaque côp (chaque fois)
Pol deusainm'côp (pour la 2e fois)

Privé de sa consonne qui ne se prononce pas, il est un homonyme de *co* (encore) et de *có* (cou)

Etym. Vieux franc. *colp*, du lat. *colaphus*.

On avait le droit de s'attendre à ce que le verbe qui en dérive directement fût *copér* au lieu de *coupér*, mais les influences qu'exerce le français sur tout patois lui appartenant sont parfois plus fortes que les lois de l'analogie.

Voir *Fie*.

Cor et qwaur, s. m. un quart d'un sous, un liard et puis, par synecdoche, au pluriel, l'argent en général; en Liégeois *qwar*.

Le mot *sous* en français et le mot *aidant* en liégeois, désignant d'abord de petites pièces de monnaie, ont fini par désigner indistinctement toute la monnaie

Etym. du lat. *quartus* par un changement de *a* en *ó* qui se répète dans *qwortî* (quartier), mais qui n'a pas lieu dans l'expression un *quart d'heure* et d'autre semblables.

La modification de la voyelle *a* tonique ou atone en *ó* devant *r* est commune à un grand nombre de mots: *s'astordji* (s'attarder de **tardiare* pour *tardare*), *clôrté* (clarté), *orzie* (argile, *argilla*), *lódge* (large), *lord* (lard), *port* (part), *tord* (tard), *tchôr* (char), *sort* (terre défrichée) du bas lat. *sartum*, franç. *essart* de *ex-sartus* pour *ex-saritus*, etc.

Voir aussi *Co*.

Costé, s. m., coté.

Etym. du bas latin *costatum*.

La lettre *s* qui en français tombe presque toujours devant une consonne et qui se rencontre par-ci, par-là, exceptionnellement, par exemple dans *bastonnade* à côté de *bâton*, est plus tenace en wallon-namurois. Exemples : *dispit* (dépit), *distrut* (détruit), *estait* (était), *fiestî* (fêter), *mostrer* (montrer), *vespe* (guêpe), etc.

Cotte, s. f. jupon, robe.

Telle est la signification que ce mot a encore aujourd'hui :

On' pov'dgint, po si p'tit, est quéqu'fiè on [miett' sotte
Po fer s'saint Nicolès elle vindreuv' djusqu'à [s'cotte
(*One sovenance des djeux do vî T'imps* Ch. Wérotte)
Barb', po sauver s' bonnet su s'tiesse à r'tros- [sé s'cotte.
(id. id.)

Dérivés : nam. *coteria* (sorte de filet en forme jupe), liég. *cotî* (flaner), *cotieu* (flaneur).

Etym. du bas latin *cotta* qui remonte d'après les uns à un type latin * *cuta* de *cutis* (peau) et d'après les autres à un mot celto-germanique *cote* (cabane) ou bien *chozzo* (couverture à longs poils).

L'expression wallonne *cote di laine* (peau de mouton) pourrait être invoquée en faveur du premier point de vue; mais la signification de couverture étant mise en cause, je trouve tout naturel de songer au mot latin *culcita* ou *culcitra* (matelas et même morceau d'étoffe pour garantir les yeux) qui a donné en espagnol *colcha* (couverture piquée), en portugais *colcha* (courtepointe), en italien *coltre* (couverture en général), v. fr. *cotre* ou *coutre* à côté de *coute*, *keute*, *quieute*, dont les mots actuels *couette* (lit de plume), *coutil* (toile à matelas), *coutier* (tisseur en *coutil*), sont des dérivés. Les anciennes formes *colte* et *coltre* d'où sont sortis *coute* et *coutre*. ont pu très bien engendrer *cote* à côté de *cotre*.

Çola. — Voir Ci.

Cresse, s. f. crête.

Etym. du lat. *crista*.

Le groupe *st* latin, bas latin et germanique, sans parler des autres groupes mixtes à base de *s*, est rendu par *ss* à la fin d'un mot. Exemples : *Aousse* (août, de *augustus*), *aisse* (âtre, de l'anc. haut all. *astrih*), *boèsse* (boite, du bas latin *bostia*, *bustia* pour *buxida*, *coss* (coût, de *constat*), *crosse* (croûte, du lat *crusta*), *hasse* (hâte, de l'all. *hast*, *protesse* (proteste), *resse* (reste, de *restat*), etc.

La même chose soit dite pour le groupe final *str* : *èplausse* (emplâtre du lat. *emplastrum*), *fiasse* (anc. franc. *filiastre*), *maiss'* (maitre, de magister), *maurausse* (marâtre

du lat. matraster), etc.

L'application de cette loi se voit aussi dans la forme interrogative verbale de la 2e personne au sing. : *ass'* pour *as-t'* de *as-ti* (as-tu ?) *etinss'* pour *etinds-t'* (entends-tu ?), *faiss'* pour *fais-ti* (fais-tu ?), *fraiss'* pour *frais-t'* (ferais-tu ?), *prinss* pour *prinds-t'* (prends-tu ?), *saiss* pour *sais-t'* (sais tu ?). *vouss'* pour *vous-t'* (veux-tu ?), *vauraiss'* pour *vaurais-t'* (voudrais-tu?)

Chez Froissard on trouve trace de ce changement de *st* en *ss* au commencement et au milieu des mots : *Quission* pour *question* (du lat. *quaestionem*), *sanchier* (rassasier) pour *stancare* (étancher).

Pour le français on peut citer *lisière* pour *listière* et peut-être aussi *saisir* d'un type * *staggire* (saisir) existant en Italien, ainsi que *saison* de *stationem*. En lat. même nous avons des exemples de ce genre : *assula* à côté de *astula* (copeau) et *axula*, mot à triple variante plutôt qu'à triple orthographe Tout en connaissant la loi du *st* en *ss*, le liégeois va encore plus loin. Dans un cas très intéressant, il supprime net le groupe *st* au milieu du mot. J'entends parler du mot *nâle* (ruban) provenant du moyen latin *nastala* (cordon, aiguillette, lacet) qui, lui-même, est issu, d'après Grandgagnage de l'anc.haut allemand *nestila*, nouv. haut. allemand *nestel*, anc. flam. *nastel*.

En montois. comme en français, le *t* du groupe *st* reste et c'est le *s* qui s'en va : *biette* (bête,),*tiette* (tête),*ferniette* (fenêtre),etc. Mais on trouve aussi *fiesse* à côté de *fiette* (fête,) *finesse* et *fernïette*, *priesse* et *priette* et *prette*, *Auguss'* (Auguste), *minisse* (ministre), *modesse* (modeste).

En namurois les execptionsne manquent pas non plus. Exemples : *apôte* (Voir ce mot), *goût* (avec la signification d'odeur), etc.

Croler, v. a. boucler, friser.

Croler les tchfias est une expression du même genre que celles qui ont cours dans le style familier et surtout chez le peuple : *avoir mal au cheveux*, *avoir une perruque* pour: avoir trop bu. Ces locutions, dont l'une est le thème et les autres les variations, viennent de ce que les personnes qui ont fait des copieuses libations se plaignent le lendemain d'avoir mal à la tête.

Il parait que cette acception du mot *croler* est en train de se perdre pour le Namurois, car les poètes contemporains l'emploient rarement et elle ne se trouve pas consignée dans le Glossaire français-wallon de *la Marmite* journal en patois qui a commencé à paraître à Namur en 1883. On lui préfère généralement les mots *chique, bosse*, etc.

Je la retrouve cependant dans *li bia Bouquet* de Nicolas Bosret, poète populaire né à Namur en 1798, y décédé le 18 nov. 1876 :

Ç'a sti on saqwè d'drole;
L'ote fie dj'aveuve on' crole
Tot aspoui,
Dj'allais soqui,
L'amour vint m' rewêi.

Et aussi dans Werotte :

Tos les bias Lanturnîs
Souhait'nu l'bonne année.
. . . . . .
. . . . . .
I v' souhait'nu one crole
Do matin jusqu'al nait
(*Les Allumeux d' lampes*,
strophe 2).

Le même :

C'est pol èfant qui dj'a chanté
Mordiennel i' faut boire à s' santé :
Boutans-nos tortos one bonne crole...
(*Por on baptemme*,
dernière strophe).

A Namur, on dit aussi d'un homme ivre :

Il à one prune
« « « perruque
« « « tamponne
« « « côte
« « « zinne
« « « tchètche (charge)

On dit également :

Il n'a d'su l'oreille
Il est plein comme 40,000 hommes
« « « « on gendarme
« « « « on polonais
« « « « one *z*'wite (huitre)
Il est tcherdgi

A Liége, outre plusieurs des expressions plus haut cités, on dit :

Il est macasse
« « bruhi
« « so
« « bu
« « plein comme in oû (œuf)
« « « « « vai (veau)

A Tournai :

Il est kèrvé

« « rosse

« « brind'zinc

Etym. Du hollandais *krullen*, qui n'a pas la même signification au figuré.

Crolle, s. f. boucle de cheveux, et, au figuré, enivrement, pointe de vin.

Etym: du hollandais *krul* et de la variante patoise *kroll*.

Voir *Croler*

Çu. — Voir *Ci*

Cu, s. m, cul, fondement.

L'anus est aussi désigné en wallon par beaucoup d'autres mots. Entre autres, à Namur par celui de *pètoi*, à Liége par celui de *brodi*.

Etym. Du latin *culus*.

Dérivés : *culée* (souche), *culot* (coin du feu), *culot do lé* (ruelle du lit), *raculot* (dernier né), etc.

D latin suivi d'une voyelle — Voir *Dédjà*

D en *t*. — Voir *Amind(t)e, Connêche.*

D euphonique. —Voir *Connêche.*

Dans'ront, 3e pers. plur. du futur de l'infinitif *danser*.

Etym. probablement du vieux haut all. *dan sòn* tirer en long, se mettre en file.

Au futur et au conditionnel, l'*e* placé entre la consonne finale du radical et celle initiale de la flexion, est toujours sacrifié. Exemples : *boutrai* (je mettrai, de *bouter*, mettre), *vos mougu'riz* (vous mangeriez, de *mougnier*), *poatrai* (je porterai), *s'rai* (je serai), etc.

Davantag(tch)e, adverbe, davantage.

Etym. D'une forme latinisée * *abantaticum* de *abante* qui a donné *avant*, renforçée de la préposition *de*.

La terminaison *age* altération du suffixe latin *aticus* ou *aticum*, qui est très-productive en wallon, et qui a contribué à former de nouveaux mots tels que *annexatche* (annexion), *balivernatche* (baliverne), *crennatche* (creneau), *findatche* (fente), *trossatche* (action de se trousser), prend presque toujours la prononciation de *atche*, parfois de *otche*, comme dans le mot *imotche* (image, de *imaginem*), à l'instar des mots en *ache* : *tatche* (tache), *vatche*, etc.

A Liége, la terminaison *age* est rendue par *ètche* : *blanquihètche* (blanchissage), *manètche* (ménage), *ovrètche* (ouvrage), *poyètche* (pelage), *villètche* (village), etc.

A Mons, *aticus* donne *ache* : *crombissache* (action de *crombir*, courber), *curache* (curage), *froumache* et *fourmache* (fromage), *mariache* (mariage), etc.

Parmi les nombreux mots en *ètche* de formation liégeoise sont a citer : *airètche* (atmosphère), *baumètche* (excavation) du bas lat. *balma* (grotte), *blauwetèche* (éblouissement) de *blawette* (bluette). Dans le vocabulaire technologique-wallon des tonneliers, tourneurs, etc., que nous devons aux recherches consciencieuses et patientes de M. Albin Body, figurent les mots *aresètche*, à côte d'*arasmint* (arasement), *bohetètche* (creux d'un arbre, de *boheté* excavé), *cavlètche* (action d'encaver), *fessètche* (entrelacement d'osier, de *fesse*, branche d'osier), *flotchetètche* (couronne de fibres de bois sur la tête d'un pieu, de *flotche*, houppe), etc. Enfin, dans le *Glossaire du métier des drapiers*, publié par M. Stanislas Bormans, on trouve au milieu d'autres mots : *potelètche* (gripage), *etoirdètche* (raccourcissement d'une étoffe fabriquée), *ritoirdètchen*, (action de tordre un ou plusieurs fils de laine), etc.

Mais, d'autre part, dans le patois usuel, il se présente des mots où d'autres suffixes usurpent la place de *ètche* (age). Tels sont, à titre d'exemple, *atelèye* (train, bande, tapage) pour *attelage*, *tcharnèie*, nam. *tchaurnaie* (charnage : temps où l'on mange gras), etc.

La terminaison *ège* ou *aige* se rencontre aussi dans Jean de Condé : *coraige* (courage), *damaige* (dommage), *outraige* (outrage), *usaige* (usage) ; dans Froissart : *plouvaige* (pluie), et dans d'autres textes de l'ancienne langue, où il faut chercher faute de mieux les exemples pour reconstituer l'historique des mots wallons, et les preuves pour expliquer au moins quelques unes des modifications qu'ils ont subis.

Dèdjà, adv. de temps, déjà

Etym. *dès* et *ja*, ce dernier du lat. *jam*.

Le son *dj* ou *dg* provient non seulement de *j* latin placé devant n'importe quelle voyelle : *djisse* (gîte) dérivé du verbe *jacere* (gésir), mais aussi : 1° Du *g* latin placé surtout devant *e* et *i* : *ardgint* (argent, de *argentum*) *djaler* (geler, de *gelare*), *dgermal* (jumeau, de *gemellus*), *djone* (jeune, de *juvenis*), *dju* (à

bas, du bas latin *jusum*), etc. Cependant le *g* devient *z* dans *aurzie* (argile, de *argilla*).
2e Du g latin, même devant la voyelle *a* : *djalofrège* (œillet) de *garyophillon*, *djambe* (jambe, de *gamba*), *djane* (jaune, de *galbinus*) *djoye* (joie, de *gaudium*).
3e Du groupe vocalique *i* plus *voyelle* : *dji* je de *jeo* ou *jo* de *eo* pour *ego*), *sondji* (songer), lat. *somniari*.
4e Du *d* plus *i*: *astaurdji* (d'une forme latine **tardiare* pour **tardicare*), *djou* (jour, de *diurnus*).
5e Du *g* germanique placé devant les voyelles fortes *a*, *o* : *djaube* (gerbe), de l'ancien haut allem, *garba*.
Quant au *ge* final, nous l'avons déjà vu, il se prononce presque toujours *tche*.

Del (de l')' art. au génitif, sing. fém.
Etym : *de illa*
Voir *Di* (*de*)

Des (pour *de les*) art. au génitif, masc. et fém. pluriel.
Différemment qu'en français, cet article contracté se place même devant les adjectifs au pluriel : *des s'fait s djeux* (de tels jeux).
Pour le reste, voir *Di*.
Etym. *de illis*.

Dgint, s. m, gent.
Etym. du latin *gentem*.
En général, lorsqu'il ne survient pas de modifications, il n'y a pas comme en français de dualisme entre la notation latine de la voyelle nasale et la prononciation romane. C'est pourquoi je descends toujours d'une gamme la voyelle wallonne pour la rendre lisible et intelligible au lecteur.
Voici le tableau des altérations vocaliques les plus importantes, sous l'empire des consonnes nasales:

VOYELLES NASALES D'ORIGINE LATINE

De *a* latin plus *m* ou *n*, le wallon fait *am*, *an* : *chamc* (*scammum* banc), *man*, *mamma*, *tchante* (lat. *cantat* il chante).
Mais aussi : *ain* ou *in* : *rain'ne* (*rana*, grenouille), *tchain* (lat. *canis*, chien).
» » *oin* : *dimoin* (*de mane*, demain), *foim* (faim), *moin* (main), *poin* (pain).
» » *on* : *song* (sang, du lat. *sanguis*).

De *e* latin plus *m* ou *n*, le wallon fait *ain* ou *in* : *bin* (bien), *contint* (content), *lainwe*, (langue), *tint* (tient).
Parfois : *an* : *dalant* (désir, besoin, de *talentum*).
» *eun* : *feunme* (femme).
» *oin* : *moinne* (il mène, lat. *menat*), *woinne* (veine).
» *un*(e) : *strunme* (étrenne, lat. *strenna*).

De *i* latin plus *m* ou *n*, le wallon fait *en* : *malin* (de *maling* pour *maligmus*), *molin* (moulin), *tchimin* (chemin).
Parfois : *an* : *sangle* (simple, de *singulus*).
» *oin* : *moins'* (moins, du lat. *minus*).
» *on* : *chonne* (semble du lat. *simulat*).

De *o* lat. plus *m* ou *n*, le wallon fait *on* : *maujon* (maison, de *mansionem*), *ponre* (pondre, de *ponere*), *somonre* (semondre, du lat. *submonere*).

De *oe* lat. plus *n*, le wallon fait *oin* : *poinne* (poena).

De *u* lat. plus *m* ou *n* le wallon fait *on*: *alon* (alun, de *alumen*), *aronde* (hirondelle, de *hirundo*), *ond*(te) (oindre, de *ungere*), *pont* (point, de [*punctus*).

VOYELLES NASALES D'ORIGINE GERMANIQUE

De *a* germ. plus *n*, le wallon fait *an* : *canle* (chaland, du holl. *kalan*).
» » *ain* : *baind*(*t*)*e* (bande, de *band*).

De *e* germ. plus *n*, » *in* : *crin* (cran, de l'all. *krinne*).

De *i* germ. plus *n*, » *in* : *sin* (sens, de l'all. *sinn*).

De *o* germ. plus *n*, » *on* : *crompire* (pomme de terre, du holl. [*groondpeer*).

De *u* germ. plus *n*, » *on* : *stron* (étron, all. *strunt* déjà en néerl. *stront*), *stomp'* (aiguillon, de l'all. *stumpf*).

La nasale aide donc à la diphtongaison de l'*a* et à son passage à *ai*, comme elle empêche la diphtongaison de *e* en *ie*. D'autre part, elle occasionne la diphtongaison *oè* dans presque toutes les voyelles.

Un autre fait qui mérite une mention spéciale dans cet ordre d'idées, est le suivant : Le *n* nasal placé immédiatement après la voyelle se mouille ou ne se mouille pas, mais quoiqu'il arrive, intact ou entamé, il communique un son nasal à la voyelle précédente qu'il ne faut pas confondre avec celui qui lui est propre.

J'ai déjà cité le mot brabançon *angne* en parlant de *bourrique* (Voir ce mot).

A cela, il faut ajouter les sons nasaux namurois; *an-gn'*, *an-n'*, *ain-n'*, *oin-n'*, *on-n'*, etc. tels qu'on les entend dans les mots: *aungn'nér* (étaler), *nos avain-nes* (nous avions), *djon-ne* (jeune), *gan-gni* (gagner), *lain-ne* (laine), *moin-natche* (ménage), *moin-ne* (moine), *'n-gno* (genou), *pin-gne* (peigne), *rain-ne* (grenouille), etc.

Dans certaines localités du Hainaut, *vin* fait *vin-gne*.

Des cas fréquents de nasalisation de la voyelle devant le groupe *gn* se rencontrent aussi dans les anciens auteurs belges, si leur orthographe hésitante suffit à nous le prouver. Watriquet de Couvin, édité par Scheler, s'exprime ainsi dans *Li Dis de la feste du Comte de Flandre* :

> Car moult est sage et enseignie
> De sa jouvente et parcreüe,
> Et plus humble à la gent menue
> Qu'AIN-GNELLÉS ne soit à sa mère.

Dans Watriquet de Couvin, je trouve également les mots : *coulongne* (coulogne), *mençoingne* (mensonge). Quant à *longaingne* qui dans Jean de Condé est bien pourvu d'une voyelle nasalisée, il ne se présente dans Watriquet de Couvin que sous la forme *lonlaigne*. Qu'il me soit permis de dire en passant que *longaingne* signifie *filet* et non pas *bourbier*, comme le prétend Scheler. Cp. pour cela le mot italien *lungagnola*.

Ce cas très intéressant de nasalisation a été déjà remarqué, pour l'ancien français en général, entre autres par M. Ad. Horning. *N* et *m*, dit-il, qui en français moderne sont absorbés dans la voyelle qu'ils ont nasalisée, subsistent à côté d'elle en ancien français. Ainsi *an* (annum) se prononçait *an-n* (*an* désignant la voyelle nasalisée), champ : *chan-mp*, nom : *non-m*. Il reste des traces de cette prononciation dans les patois lorrains. Devant *n* et *m* suivis d'un *e* muet, la nasalité de la voyelle a disparu en français moderne, tandis qu'elle existe en ancien français. *Flamme pomme*, *bonne*, *Rome* se prononçaient *flan-me*, *bon-ne*, *pon-me*, *Ron-me*. La nasalisation se produisait aussi devant *ny* ou *n mouillé*.

Pour tout ce qui concerne la suppression de la nasale ou son apparition adventive après la voyelle, je renvoie aux mots *Avoïr* et *Angonie*.

Di, prép. et particule casuelle du génitif.

L'*i* de cette préposition est toujours retranché devant une voyelle et presque toujours devant une consonne : Exemples : *d'on prince* (d'un prince), *pont d'façon* (point de façon), *moncia d'papî* (monceau de papier).

Il est parfois conservé, surtout si la voyelle finale du mot qui précède est supprimée à son tour.

Dji fês tot' sort' di grimaces
(Je fais toutes sortes de grimaces),
On miett' di paille (un peu de paille).

Di se contracte avec l'article et donne naissance aux formes composées : *do* pour le masulin : *do lin* (du lin), *do mesti* (du métier); *del* pour le féminin et aussi pour le masculin si le mot commence par une voyelle : *del patrie* (de la patrie), *del tchenne* (du chanvre. fem. en wallon, ainsi que dans l'ancien français).

En wallon de Namur, devant l'infinitif et même devant le substantif, on place souvent l'article contracté au lieu de la préposition simple. Exemples : *Pinsant* DO *m'aller r'poaser* (Croyant d'aller me reposer),
Vos avoz l'air DO *m'cotchessir* (Vous avez l'air de me chasser),
Il n'faut nin fer DEL (et mieux *d'l*) *èfant*,
(Il ne faut pas faire l'enfant).

L'article contracté s'emploie partitivement devant le substantif dans des cas où en français on emploie l'article simple :
Fer DO *liv*(*f*)' (faire le lièvre),
Dji *n' saureuv*(*f*)' *fer* DO *flattau*
(Je ne saurais faire le flatteur).

La préposition *di* se contracte aussi avec la préposition *a* dans le composé *da*.

Exemples : *Li cenne* DA (pour *de a*) *qui*

qu'c'est (Celle à qui cela est).
C'est da mi (C'est à moi)
» *ti* (C'est à toi)
» *li* (C'est à lui)

Dans toutes ces phrases le rapport d'appartenance est donc exprimé à la fois par les deux prépositions *a* et *de* (*di* en namurois) qui s'emploient en français pour exprimer le même rapport l'une à l'exclusion de l'autre.

La préposition *di*, parfois *de*, se trouve placée explétivement comme succédané en namurois, devant ou après nombre d'autres prépositions auxquelles souvent elle s'incorpore :

Divant wer' (avant peu, proprement *devant guère*),
D' sul terre (sur la terre),
Dissu m'parole (sur ma parole),
Dichindu didins l'fosse (descendu dans la fosse),
V'nu à d'bout (venir à bout),
Tot au d'bout (tout au bout),
Di d'près ou di d'l'on (de près ou de loin).

En liégeois aussi la prépos. *di* est souvent intercalée ou ajoutée : *Int'di nos deux* (Entre nous deux).

Etym. du lat. *de*.

Par une coïncidence qui n'est pas isolée et que je tacherai d'expliquer ailleurs, en italien *de* se modifie aussi en *di*.

Diè. s. m. Dieu.

En composition : *adiè* (adieu), *airdiè* (arc-en-ciel, proprement *arc de Dieu*), *bon Diè* (bon Dieu), *dième* (en liég. diantre), *dèniédiè* (dénier à Dieu) *plais-t-à Diè* (plaise à Dieu) et *Diau* qui d'après Grandgagnage, je ne sais pas si à tort ou à raison, serait une contraction de *Diè d'waude* (Dieu vous garde).

Etym. du lat. *Deus*

La forme *diè* de *deus* peut s'expliquer de deux manières différentes : soit par un retranchement de *us* qui aurait donné d'abord *dé*, comme *pé* (pis) de *pe*(j)*us*, puis *diè*, — ce qui est confirmé par les anciennes formes *des* et *dex*, — soit par la série des modifications successives de la voyelle *u* donnant : *diu, dii, di, dê, dè,* et même *diu, dii, diè* pour aboutir à *diè*.

D'jans pour *dijans* (disons) 1re pers. plur. du prés. de l'indic. du verbe *dire*.

Parmi les particularités qu'offre la conjugaison de ce verbe, l'absence de toute consonne médiale dans une des formes du présent de l'indic. est certes une des plus intéressantes : *Qui dji diè, qui t' diè, qu'il diè* à côté de *qui dji diche* (que je dise), etc.

Le *s* entre deux voyelles, appartenant à une syllabe médiale, se transforme volontiers en *j* quelle que soit sa provenance : *c*, *s*, *t* latins ou *z* germanique. Exemples : *bauji* (baiser), *coibji* (cordonnier), *maujonne* (maison), *naujî* (se fatiguer, proprement : ne pas être à son aise), *plaiji* (plaisir), *raujon* (raison) *reujin* (raisin), etc.

L'aspiration du *s* qui ne fait que se désigner en namurois, devient complète en liégeois.

Franç.	Nam.	Liég.
cerisier	*cèréji*	*cèlihi*
damoiselle	*damejele*	*damehele*
priser	*priji*	*prihi ou prèhi*
prison	*prijon*	*prihon*
saison	*saujon*	*sauhon*
tison	*tijon*	*tihon*

A la fin d'un mot, *s* fait tantôt *ss*, tantôt *che*. Nous trouverons, en effet, *chosse* (chose), *Louisse* (Louise), *russe* (ruse) à côté de *binauche* (bien aise), *egliche* (église), *tchimiche* (chemise).

Mais lorsque le *s* d'une syllabe finale se rapporte à un *s* déjà transformé en *j* à l'intérieur du mot alors il fait régulièrement *ch*.

Exemples : *briche* (il brise), *diche* (qu'il dise), *pouche* (il puisse) se rattachent grammaticalement et étymologiquement à *brijî* (briser) *dijans* (disons), *pouji* (puiser), etc.

(La suite au prochain numéro).

REMARQUES SUR LES PRÉFIXES

de

L'ANCIEN FRANÇAIS DU NORD

L'étude des préfixes de l'ancienne langue des Trouvères belges m'a permis de découvrir les particularités suivantes :

1° On retranche souvent les préfixes des mots sans modifier leurs significations qui continuent à être les mêmes comme si l'élément retranché était toujours à sa place.

Cette décapitation du mot est ce qu'on pourrait appeler une *ellipse préfixale*.

Il importe d'ajouter que parfois elle n'est qu'apparente, aussitôt qu'on cesse de se placer au point de vue de la langue actuelle.

2° On emploie nombre de mots avec un préfixe qui n'est pas nécessaire et qui, étant de nature à modifier la signification du mot, ne la change pas du tout.

C'est l'emploi pléonastique d'un affixe faussé dans son expression ordinaire.

3° On donne à un préfixe une signification qui n'est pas la sienne par une

confusion ou interversion dans les rôles de ces particules, contraire à la tradition du mot.

Cette substitution arbitraire et anti-étymologique est analogue à celle des suffixes, dont il sera question plus tard dans un article spécial, mais elle est plus violente et moins justifiée.

De là, trois classes de mots bien distinctes, rien qu'au point de vue des préfixes, sur lesquelles je vais donner plusieurs exemples.

MOTS NON PRÉFIXÉS AYANT LA SIGNIFICATION DES MOTS PRÉFIXÉS

DESCENDRE pour CONDESCENDRE.

Baudouin de Condé édité par Scheler :

Et en toute honours *descendans*.

(tome I, p. 5)

Le même :

Dous et humles et *descendans*.

(id. p. 29)

PUISNIER pour EMPUISNIER (empoisonner).

Le même :

Revint orgués *puisnier* le monde

(id. pp. 74,414)

MIERCHIER OU MERCIER pour REMERCIER.

Jean de Condé édité par Scheler :

Et pour moi le *mierchierés*

(1re partie, p. 33)

Mercier **pour** ***remercier*** **se trouve aussi dans les chansons du duc de Brabant.**

VENIR pour CONVENIR.

Le même :

Salemons dist en ses provierbes :
Qu'il *vient* miex à porée d'erbes
Appieler gens en carité.....

(id. p. 77)

Le même :

Il lui *vient* miex soffrir et taire

(2e parti, p. 8)

COMMANDER pour RÉCOMMANDER.

Le même :

Et sour çou à Dieu vous commanc

(1re partie, p. 171)

CONNAITRE pour RECONNAITRE.

Le même :

Comment sont eles si hardies
K'eles *connoissent* k'eles aiment
etc. (2e partie, p. 25)

PORTER pour SUPPORTER.

Le même :

De celui n'en pot plus *porter*

(id p. 113)

CONNOISSANCE pour RECONNOISSANCE (reconnaissance).

Le même :

Point n'ont euls de *connoissance*
Gent qui sont remis en poissance

(id. p. 237)

Dans une autre pièce attribuée à Jean de Condé, je trouve aussi *se demeustrer* avec la signification de *moustrer*, montrer (Trouv. belges—2e série — Scheler —

FAIT pour PARFAIT.

Watriquet de Couvin édité par Scheler :

. . . . . il est preus et amoureus *fais*

(p. 168)

COMPAIGNIER pour ACCOMPAIGNIER (accompagner).

Le même :

Compaignier ne le doit aillour

(p, 349)

PUIS pour DEPUIS.

Quesnes de Bethune :

Puis qu'il y a sor ses homes poissance

(Trouv. belges du XII au XIVme sciècle
édité par Scheler, p. 14)

METTRE pour REMETTRE.

Gillebert de Berneville :

En Robert le boutelier
M'en *met* . . . . . .

(Idem—1 série, p. 127)

Jaques de Cisoing:

Car tous me sui en li *mis*

(id. 2 série, pages 84, 319)

Jouir pour Réjouir.

Renaut de Trie :

Si me doinst Deus de vos *joïr*

(id. 1re série, p. 148)

Clamer pour Réclamer.

L'auteur anonyme du *Combat de St Pol contre les Carmois* :

Les armures aussi je *claim*

(id. pp. 262, 352)

Enfin, chez d'autres auteurs, qui ont aussi employé les verbes simples avec les acceptions des composés, j'ai rencontré: *atoucher* pour *toucher*, *douter* pour *redouter*, *fermer* pour *confirmer* (sanctionner), *tenir* pour *abstenir*, etc., etc.

Les particules prépositionnelles qui sont la matière dont on forme les préfixes et qui en possèdent les qualités, sinon formellement, au moins virtuellement, étaient aussi sous-entendues, dans bien des cas. Je n'en cite qu'un seul exemple pris dans Quesnes de Bethune :

Partiront (partageront) tuit à cest pelerinage
Et les dames ki chastement vivront
Et loiauté portent (à) ceaus ki iront

(Trouvères belges — du XII au XIVe siècle, Scheler, pp. 4,269)

MOTS PRÉFIXÉS AYANT LA MÊME SIGNIFICATION QUE DES MOTS SANS PRÉFIXE

Demener pour Mener.

Baudouin de Condé :

Qui rit et qui joie en *demaine*

(Scheler, tome 1, p. 108)

Poursuivre pour suivre.

Jean de Condé :

Vien o moi, si irons après
Et les *poursivrons* de si près
Que tu ceste aventure voies

(id., 2e partie, p. 89)

DEFINIR pour FINIR.

Jaques de Cisoing :

Quand li rossignos s'escrie
Ke mais se va definant
(id., 2 série, page 89)

Chez Jaques de Cisoing, *desservir* est également un synonyme de *servir*.

Dans le français actuel, les verbes *regarder* et *remarquer* ont perdu aussi malgré leur préfixe, tout sens réitératif, et d'autres verbes composés sont traités comme des verbes simples.

Voir, à titre de confrontation, dans la « Vie de Saint-Léger», *condigner* pour *digner* (1). Quant au verbe *perdoner* consigné dans le même livre, et que M. Gaston Paris a justement corrigé et reconstitué sous la forme *pardonner*, il signifie plutôt *donner tout à fait* que *donner* tout court.

Qu'il me soit permis de dire en passant que ces verbes munis du préfixe amplificatif *par* sont largement représentés dans les œuvres de l'ancien français de la Belgique. En voici un petit nombre : *parcoudre* (coudre soigneusement), *pardire* dire complétement), *partuer* (tuer tout-à-fait), *parfurnir* (fournir abondamment), *parsiervir* (servir jusqu'au bout),*pardefinir*(finir tout à-fait, parachever),*parcheoir* tomber jusqu'en bas,dégringoler),*parcroistre*(arriver à terme),*parestorer*(composé, d'*estorer*, parachever), *paraller* (aller toujours), *parardoir* (brûler jusqu'au bout) *pargarir* (guérir complètement), *pardevourer* (dévorer tout-à-fait), *paroffrir* offrir sans réserve) etc., etc.

MOTS DONT LE PRÉFIXE A UNE SIGNIFICATION AUTRE QUE LA SIENNE

DE pour CON dans DEBATTRE pour COMBATTRE.

Jean de Condé :

Mès à son pooir la *debat*
Et, s'estre puet, du tout l'abat
(Scheler — 2e partie, p. 218)

SOS pour SOR dans SOSPENDRE pour SORPRENDRE (surprendre).

Jacques de Baisieux :

Et me gaite por moi *sosprendre*

Un autre exemple de la confusion des préfixes *sour* et *sos* ou *soz* ou *sous* est fourni par le verbe *sourtraire* pour *soustraire* dans l'œuvre de Jean de Conde (Scheler — 2 partie pp. 21,333).

(1) Romania 1872, page 305

Dans *malraisnaule* et *desrainaule* qui apparaissent, tour à tour, selon les mss., dans Baudouin de Condé, la substitution du préfixe, ne se faisant pas en dépit de l'intelligence du mot et de la logique, n'offre rien de choquant.

Les mêmes changements de signification ont lieu pour la particule libre.

A pour AVEC.

Raoul de Houdenc :

Maint se sont *à* moi combattu

(Trouvères belges. — Scheler, 2 série, p. 182)

DE pour AVEC.

Baudouin de Condé :

Par çou fait bon *de* tous bien estre :
Bien *des* bons, pour çou c'on bien face,
Bien *des* mauvais, pour çou c'on sace
Entr'eux vivre à pais. . .

(Tome Ier p. 65)

Il ne faut pas conclure trop vite par ces défauts d'application dans le principe de composition et par la mauvaise interprétation des éléments préformatifs que le système de préfixation franco-belge était faux sur toute la ligne. Une étude plus approfondie de cette partie très-importante de la morphologie, nous prouve qu'il en était tout autrement.

Certains préfixes qui n'ont presque rien laissé dans le Français de l'Ile-de-France ont été très productifs dans le vieux français qui se parlait vers la frontière du Nord.

Le préfixe *de* a produit des mots très beaux tels que *defermer* ou *deffermer* ouvrir), *deloer* (blâmer), *deparler* (médire), *detrencier* (couper par tranches) etc

A l'aide de *des* il en est sorti de composés innombrables parmi lesquels je me borne à citer : *desaombrer* (faire sortir des ténèbres), *desdetter* (acquitter ses dettes) et *desmonder* (quitter le monde) par opposition à s'*enmonder* (se mondaniser).

A *for* ou *four* se rattachent de centaines de mots au milieu desquels *fourjugier* faire injustice, condamner), *fourconter* (tricher), *fourconsellier* (mal conseiller) ne sont des types que d'une beauté secondaire.

Avec *mes*, on a formé *mesparler* (lat. deblaterare), *mesoffrir* (rendre un mauvais service, *meserrer* (errer au milieu du danger) et d'autres sans fin.

Sour ou *sor* a fourni *sourpooir* (maîtriser), *soursaillir* (injurier), etc., etc.

Je passe sous silence tous les autres.

De même qu'en latin il a des mots à double et à triple préfixe : *inexercitatus*, *uperincido*, *superimpono*, de même dans le français archaïque de ces contrées

il y avait des mots bien formés où les affixes se disposaient dans les meilleurs conditions et s'enchaînaient dans l'ordre le plus parfait.

Exemples : *desenchartrer* (faire sortir de prison), *repourpenser* (réfléchir encore plus profondément), *renfortuner* (refaire sa fortune).

Il est même possible que ce que nous considérons comme les défauts de la langue ne fussent que des qualités cachées à nos yeux par notre myopie, disons le mot, pour notre ignorance.

Chronique

ET

Mouvement Bibliographique

— La vente publique des livres provenant de la bibliothèque du regretté Auguste Scheler aura lieu tout prochainement, sous la direction du libraire E. Deman, Rue d'Aremberg, 10.

—

— Monsieur Emile Ouverleaux auteur de différentes études sur les inscriptions hébraïques et sur l'histoire des juifs en Belgique au Moyen-Age, vient d'être nommé conservateur des mss. de la bibliothèque royale, à la place de M. C. Ruelens tout dernièrement décédé à Bruxelles.

—

— L'*Anthologie des poètes Wallons* publiée à Liége par les soins de l'éditeur Ch. Gothier contient, dans son dixième fascicule, la biographie de trois poètes : Nicolas Bosret de Namur, J. B. Descamps de Mons et Alphonse Le Ray de Hollain (Hainaut).

Ce qui rend surtout intéressante cette publication périodique, ce sont les chants populaires qu'elle reproduit pour mieux caractériser et faire connaître leurs auteurs.

—

— M. Van de Casteele publie dans le bulletin de *la Société liégeoise de littérature wallonne*, deuxième série, tome XV, une satire wallonne de l'an 1763, curieux spécimen du wallon littéraire et francisé de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle.

—

— L'Association des Auteurs dramatiques et Chansonniers wallons, a fait paraître le 17 Mars 1891 son premier annuaire. Il se compose d'œuvres wallonnes, chansons, romances, monologues, contes, chansonnettes etc. dus à MM. Alph. Tilkin, Jos. Pirard, T. Bury, H. Brahy, Jos. Furnémont, J. Vrindts, H. Aerts, H. Baron, Bartholomez, Th. Bovy, D. Bury, J. Bury, N. Carpentier, Closset, L. Cornet, d'Archambeau, Defrène, Dehin, A. Déom, C. Déom, H. Désamorré,

Em. Gérard, Ch. Gothier, G. Halleux, O. Henrion, Houtvast, J. B. Meunier, Montjardin, Poncelet, L. Radoux, H. Rascon, G. Thiriart, Vanast, Wathelet, M. L. Wespal, tous membres de l'association et la plupart lauréats des principaux concours littéraires wallons.

Ce volume est précédé d'une préface rédigée par M. Ch. Defrècheux.

—

— On nous annonce,l'imminente publication d'un travail critique et philologique, résumant l'œuvre de Villon, dû à la plume de M. Gaston Paris, membre de de l'Institut. Cette étude fait partie de la collection des *Grands Ecrivains français* éditée par la librairie Hachette.

Nous le lirons d'abord, et nous en donnerons ensuite une appréciation aussi juste que possible en nous inspirant de cette impartialité qui doit être la première vertu d'un écrivain quelle que soit la place qu'il occupe dans le monde.

—

— Le premier numéro de la *Revue Universitaire* vient de paraître. Le but qu'elle poursuit est essentiellement scientifique; mais elle tend, en même temps, à devenir l'organe de toutes les Universités de Belgique et à cimenter l'union entre les étudiants et lès professeurs.

Elle s'occupera aussi, nous a-t-on assuré, de linguistique.

—

— Le journal wallon *li Spirou* (l'Ecureuil), dirigé par le chansonnier bien connu Alph. Tilkin, publie en feuilleton un aperçu historique assez complet et très consciencieux sur la *Société liégeoise de littérature wallonne et son œuvre.*

Le signataire de cet article, qui prendra plusieurs numéros, est M. Eug. Duchesne.

—

— M. J. Vercoullie, professeur de philologie néerlandaise à l'Université de Gand, vient d'enrichir nos bibliothèques d'un *Dictionnaire étymologique abrégé de la langue néerlandaise. — Beknopt étymologisch Woordenboek der nederanschetaal.*

Ce livre qui a obtenu un des prix de Keyn à l'Académie, est très recommandable pour les services qu'il peut rendre aux professeurs, aux élèves de l'enseignement moyen et à tous ceux qui se livrent à l'étude des origines de la langue flamande.

Le fond lexicologique de cet ouvrage se compose :

1° De tous les mots essentiellement néerlandais.

2° Des mots étrangers qui ont subi des transformations plus ou moins profondes avant de s'adapter au genie de la langue où ils ont émigré.

3° Des mots étrangers d'une origine douteuse ou à peine reconnaissable.

4° Des mots offrant un intérêt quelconque soit par leur ancienneté, soit par leur provenance dialectale, soit par leur caractère international.

La méthode employée est celle adoptée par Skeat dans son *Concise étymological Dictionary of the Englisch language.*

Le seul reproche qu'on puisse faire à ce livre c'est de ne pas avoir cité les sources où furent puisés les renseignements qu'il donne à foison. Le document a plus de valeur lorsqu'il est revêtu de toutes les formes requises. Mais c'est avec intention que l'auteur a renoncé à cette marque d'authenticité, pris de pitié pour les jeunes initiés de la science qu'on assomme trop souvent à coups d'érudition.

M. Vercoullie à qui nous devons aussi une *Introduction générale à la science du langage — Algemeene inleiding tot de taalkunde,* — nous promet d'ores et déjà une nouvelle édition de son Dictionnaire auquel seraient ajoutés tous les mots grecs, latins et français qui ont cours dans la langue sans s'être identifiés avec elle.

Si cela ne dépendait que de nous, cette promesse deviendrait bientôt un fait accompli.

—

— *L'Indépendance Belge* du 4 Avril 1891 nous apprend qu'une Société savante de Carlsruhe s'occupe de réunir tous les vestiges de l'ancienne langue celtique, et que l'un des bibliothécaires de la ville a consacré seize années de sa vie à reconstituer ce trésor au milieu des monnaies et des inscriptions de l'époque ainsi que des ouvrages latins et grecs et d'autres matériaux encore allant jusqu'à l'époque des Mérovingiens. L'ouvrage est presque terminé, il paraitra bientôt à Leipzig, chez l'éditeur Teubner.

—

— Nous avons reçu un volume de M. le prof. A. R. Levi ayant pour titre *Les Grands Prosateurs et Poètes de la France, depuis les origines de la langue jusqu'à nos jours,* Milan, Battezzati éditeur, 1891 1 vol. in-8, 295 pages.

C'est une bonne Anthologie à l'usage des instituts supérieurs et techniques, des écoles techniques et normales, des lycées et des Gymnases d'Italie, destinée à remplacer celles qui circulent aujourd'hui entre les mains de la jeunesse et qui sont à vrai dire incomplètes et quelque peu vieillies.

Tous les grands noms de la littérature française y sont représentés.

Les nombreuses notes grammaticales, philologiques, historiques et littéraires qui accompagnent le texte ont parfois l'air d'être un peu élémentaires, mais il ne faut pas oublier que ce livre s'adresse aux Italiens et que son auteur avait principalement en vue qu'il fût a la portée des intelligences que les fortes études n'ont pas encore aguerries.

Il y a aussi, par-ci par-là, quelques inexactitudes et incorrections, mais cela est presque inévitable quand on aborde ce genre de travaux.

—

— Le baron Joseph-Marie-Bruno Kervyn de Lettenhove, membre de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France, est mort jeudi 2 Avril à Saint-Michel lez-Bruges, âgé de près de 74 ans; il y était né le 17 août 1817.

Parmi ses œuvres historiques les plus importantes, il faut noter une *Histoire de Flandre* qui obtint le prix quinquennal d'histoire et ses études sur les Chroniques de Froissard dont il publia le premier livre d'après un texte inédit de la bibliothèque du Vatican.

«A cet ouvrage, c'est M. Aug. Scheler qui parle (1), le baron Kervyn de Lettenhove a consacré, pendant une longue série d'années, un labeur aussi intelligent que consciencieusement poursuivi, de tous les matériaux et auxiliaires propres à les éclaircir ou les faire fructifier pour la science.»

Aussi l'Académie française s'empressa-t-elle de couronner cet ouvrage, complété plus tard par le glossaire de M. Auguste Scheler.

C'est à M. Kervyn de Lettenhove qu'on doit également les nouvelles et savantes éditions des œuvres de Commines, de Georges Chastellain et d'autres écrivains belges.

Il publia pour la première fois *les Récits d'un bourgeois de Valenciennes* (XIVe siècle) et les poésies de Gilles li Muisis. L'importance de cette dernière publication fut reconnue par tous les romanistes. On sait que le manuscrit original des poésies de Gilles li Muisis avait appartenu à l'abbaye de Saint-Martin de Tournay. Il fut mentionné au XVIIe siècle par Sanderus et de nos jours par Gachard. A une époque plus récente, il est entré dans la bibliothèque du lord Ashburnham, qui, avec le plus gracieux empressement, a bien voulu le mettre à la disposition de M. Kervyn de Lettenhove. Après quelques hésitations et un examen des plus consciencieux, il se décida enfin à le publier en complétant son édition par des vers empruntés au Registre de l'abbaye de Saint-Martin, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

M. Kervyn de Lettenhove n'était pas un philologue de profession, mais il en avait maintes qualités. Aussi sa mort sera-t-elle vivement regrettée, à part les gens de lettres, par tous ceux qui ont utilisé ses travaux savants d'historien au profit de la grammaire historique de la langue française.

(1) Préface au *Glossaire des Chroniques de Froissart.*

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

DE

LOUIS DE MEULENEERE

21, RUE DU CHÊNE, 21

BRUXELLES.

LIVRES DE LINGUISTIQUE

EM. GACHET. Glossaire roman des chroniques rimées de Godefroid de Bouillon, du Chevalier au cygne et de Gilles de Chin. Br. 1859, 1 vol. in 4, br. 5 frs.

EM. DE LAVELEYE. Histoire de la langue et de la littérature provencales. Br. 1845, 1 vol. gr. in 8, rel. 3 frs.

G. DE COECKELBERGHE-DUTZELE. Théorie complète de la prononciation de la langue française. Vienne 1851, 2 vol. gr. in 8, br. 5 frs.

GARCIN DE TASSY. Histoire de la littérature Hindouie et Hindoustanie. Paris 1870, 3 vol. in 8, br. 12 frs.

FRED. GODEFROY. Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e^ Siècle en général. Par. 1862, 2 tomes en 1 vol. in 8, rel. 8 frs.

B. JULLIEN. Thèses de grammaire. Par. 1855, 1 vol. in 8, br. 3 frs.

MORGAN CAVANAGH. La découverte de la science des langues. Par. 1844, 2 vol. in 8, br. 5 frs.

BERGIER. Les éléments primitifs des langues, augmentés d'un essai de grammaire générale. Besançon 1837, 1 vol. in 8, br. 3 frs.

V.DE BLOCK. Etudes sur la littérature des peuples anciens et modernes. Br. 1889, 1 vol. in 8, br. 3 frs.

GUESSARD. Grammaires romanes inédites du treizième siècle. Par. 1840, 1 vol. in 8, br. 1 fr.

FELIX THESSALUS. Traité de l'origine du langage ou formation et déformation des mots. Br. 1882, 1 vol. in 8, br. 2 frs.

BOUVET. Manuel étymologique et comparatif du Grec et du latin et des idiomes de la Belgique. Gand 1852, 1 vol. in 8, br. 3 frs.

TERQUEM. Etymologies du nom de toutes les villes et de tous les villages du département de la Moselle. Metz 1864, 1 vol. in 8, br. 3 frs.

HENRY. Racines ou idiotismes fondamentaux de la langue turque. Br. 1858, 1 vol. in 4 obl. 3 frs.

DICTIONNAIRE français-wallon. Liége 1879, 1 vol. in 12, br. 3 frs.

EUG. VAN BEMMEL.De la langue et de la poésie provençales .Br. 1846, 1 vol in 12, br. 2 frs.

M. SERRURE. Le livre de Baudoyn comte de Flandre, suivi de fragments du roman de Trasignyes. Br. 1836, 1 vol. gr. in 8, cart. non rogné. 8 frs.

ARTH. DINAUX. Les trouvères Brabançons, Hainuyers, Liégeois et Namurois. Br. 1863, in 8, br. 6 frs.

BORGNET ET BORMANS. Cartulaire de la commune de Namur, recueili et annoté. Nam. 1876, 3 vol. in 8, br. 9 frs.

BORMANS. Catulaire de la commune de Dinant, recueilli et annoté. Nam. 1881, 3 vol. in 8, br. 9 frs.

BORGNET. Catulaire de la commune de Bouvignes, recueilli et annoté. Nam. 1862, 2 vol. in 8, br. 6 frs.

BORGNET. Catulaire de la commune de Ciney recueilli et annoté. Nam. 1869, 1 vol. in 8, br. 3 frs.

BORMANS. Cartulaire des petites communes. Nam. 1878, 1 vol. in 8, br 1. 50

CH. ASSELINEAU. Recueil des factums d'Antoine Furetière de l'Académie française, contre quelques-uns de cette académie. Par. 1859, 2 vol. in 12, br. 8 frs.

En distribution : Catalogue de livres anciens et modernes envoyé franco sur demande.

Langues & Dialectes

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. LANGUES ORIENTALES

REVUE TRIMESTRIELLE

ACQUISITION

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

TITO ZANARDELLI

PROFESSEUR AUX COURS DE LA VILLE DE BRUXELLES

BRUXELLES
IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE POPULAIRE
36, Rue de Longue-Vie, 36

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON
67, Rue Richelieu, 67

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

C'EST ENCORE A TOI

VIRGINIE ZANARDELLI-VALENTINI

MA FEMME ADORÉE

TRÉPASSÉE DEPUIS UN AN, QUE JE DÉDIE CE NUMÉRO

QUI MARQUE LA RÉSURRECTION DE MA REVUE.

Hélas! si l'implacable destinée
Pouvait être clémente une seule fois
Et casser ses arrêts
Pour celle qui l'a méritée, autant que cela se peut,
Qui a tant souffert et qui a tant aimé,
Et dont la vie a été un court séjour sur terre
Et un long devoir accompli,
Certes, j'aurais le bonheur aujourd'hui
De te voir aussi ressuscitée.

LES

NOMS PROPRES D'ANIMAUX

DANS UN COIN DU BRABANT WALLON

En pays wallon, comme du reste partout ailleurs, on a l'habitude d'appliquer des noms propres aux individus de certaines espèces animales par lesquels on les désigne ou on les appelle tout particulièrement pour mieux s'en servir et pouvoir les reconnaître.

C'est là un de ces rares moyens de communication, à part les cris interjectifs, que l'homme ait pu établir du temps le plus immémorial entre lui et les êtres qui lui sont surbordonnés.

Ces noms propres d'animaux, il faut naturellement les chercher parmi les animaux domestiques qui ont conservé leurs noms primitifs mieux que tout autre être vivant, qui ont tenu une place importante dans l'histoire de l'homme, qui ont accompagné les peuples dans leurs grandes migrations et qui, après avoir été élevés parfois au rang de leur maître, sont devenus plus souvent encore l'objet de son adoration. En sanscrit la différence entre *sthûra*, homme fort, et *sthïra*, taureau, ne tient qu'à la nuance d'une voyelle et la vache est appelée *ushâ* comme l'aurore.

Ce n'est pas tout. Parmi ces animaux domestiques, les uns sont plus utiles ou avenants, les autres le sont moins. Eh bien! ce sera aux plus utiles et aux plus chéris et parfois aussi aux plus redoutables qu'on appli-

quera de préférence la plus riche nomenclature en noms propres et en noms communs qui sont aussi des anciens noms propres (1).

Les langues aryennes disposent d'une variété très grande de noms pour désigner le bœuf et la vache, suivant leur âge, leur tempérament, leur caractère, leurs marques extérieures, parmi lesquelles figurent en première ligne les couleurs.

Le sanscrit n'a pas moins de 140 à 150 noms, dont plusieurs empruntés, pour le cheval, la jument et le poulain. Le persan en compte bien une cinquantaine. L'irlandais n'a pas moins d'une trentaine de noms pour le taureau, le bœuf, la vache, la génisse et le veau.

Dans les langues sémitiques, on peut constater la même richesse. Pour l'arabe, M. Hammer énumère, dans un de ses mémoires à l'Académie de Vienne, 5,744 mots se rapportant au chameau. Dans la même langue, l'onagre a une douzaine de noms et l'âne bien davantage Enfin, un philosophe arabe aurait composé, dit-on, un livre sur les noms du lion, au nombre de 500, et un autre sur ceux du serpent, au nombre de 200.

Les animaux sauvages et les bêtes fauves, malgré leur polynomie, ne possèdent pas de véritables noms propres, dans l'acception dernière du mot, parce qu'ils échappent à l'empire direct de l'homme; mais aussitôt qu'ils tombent sous sa férule, ils acquièrent aussi des dénominations individuelles, outre celles de l'espèce à laquelle ils appartiennent.

C'est donc au degré de domesticité ou d'utilité qu'on doit mesurer l'extension et la multiplicité des noms propres d'animaux, tandis que l'extension et la multiplicité des noms communs se mesurent plutôt au degré d'admiration ou de crainte.

Les animaux qui sont le plus susceptibles de recevoir un nom propre en pays wallon, ou, pour mieux dire, dans la partie de ce pays à laquelle j'ai

---

(1) Contrairement à l'opinion émise par Leibniz, qui regardaient les termes généraux comme constituant l'essence même du langage, plusieurs philosophes, parmi lesquels Locke, Condillac, Adam Smith, Brown et, avec quelques restrictions, Dugald-Stewart, soutiennent que tous les termes, dans leur acception originelle, expriment des objets individuels, c'est-à-dire que le langage a eu son origine dans des noms propres et non pas dans des appellations générales.

Max Muller, auquel j'emprunte le fond de cette citation, croit également que les mots, après avoir été originairement des noms propres, deviennent ensuite des noms communs. *Science du langage*, vol. I, leçon IX, page 469.)

circonscrit mes observations, sont surtout : le cheval et la jument, la vache et le taureau, le chien et la chienne, les chats et leurs femelles.

L'âne, le mulet, les chèvres, les cochons, les lapins, les petits oiseaux de cage et les gros oiseaux de basse-cour ne reçoivent qu'exceptionnellement des noms propres, les uns à cause de leur rareté, les autres, au contraire, grâce au nombre et aux conditions qui les obligent à vivre en troupeau.

J'ai dit exceptionnellement parce que les ânes, les chèvres et même les poules jouissent parfois du privilège de se voir imposer des noms propres, lorsqu'ils ne forment pas légion.

Je demandais, il n'y a pas longtemps, à une bonne paysanne des environs de Tubize si l'on avait l'habitude, dans son hameau, de baptiser les poules et les coqs. Elle me répondit, toute interdite, en poussant un gros soupir : « Oui, Monsieur, lorsqu'ils ont des qualités indiscutables et qu'ils ne sont pas trop nombreux. Moi, continua-t-elle, j'avais deux braves poules qui pondaient chaque jour et que j'aimais beaucoup. Je leur avais mis les noms de *Mieque* et *Suzanne*. Un matin il me vint la mauvaise inspiration de leur donner des œufs à couver. Il en sortit quatorze poussins dont douze coqs, ce qui me fit beaucoup de plaisir. Mais, après coup, me voyant dans l'impossibilité d'émietter mon affection entre tous les membres de la famille accrue et me trouvant aussi très embarrassée pour affubler d'un nom chacun des nouveaux venus, j'ai pris la décision de vendre en bloc les mères et les jeunes, ce qui m'a causé beaucoup de chagrin, car, voyez-vous, Monsieur, *Suzanne* et *Mieque* étaient pour moi plus que des poules: elles étaient les chéries de la maison. »

Un jeune homme instruit de La Hulpe, en me parlant des poules qui avaient reçu dans sa famille les noms de *Mar-Djosèphe* et *Ratata*, ajoutait, avec une candeur sans égale : « On les nomme ainsi pour les distinguer entre elles et des autres poules, mais elles sont très peu communicatives, elles ne viennent jamais quand on les appelle. »

Ces citations textuelles, dans leur naïveté, en disent assez sur le rôle des noms propres chez les gallinacés.

Le mot *mól*, qui désigne à Bourgeois et aux environs n'importe quel coq, par une spécialisation du mot *mâle*, modifié aussi dans sa forme, n'entre pas dans cette catégorie pour grossir la liste des exceptions.

La même chose soit dite pour *go*, expression qui est employée à Liége pour distinguer le chien mâle de la femelle, dite *lèhe ;* pour *couyeux*, le cheval entier et pour *ro*, l'appellatif du cheval à moitié châtré.

Dans ces derniers cas, le nom commun n'embrassant qu'un nombre restreint d'individus, on s'en sert en même temps comme de nom propre.

Les noms propres acquis aux quatre différentes espèces plus haut signalées sont choisis d'après leurs couleurs, le son de leur voix, leur aspect physique, leur principal attribut ou leur trait caractéristique, leur âge ou degré de parenté, leur provenance, ainsi que par rapport aux noms spécifiques d'autres animaux, par emprunt de titres divers, par transfert de noms propres de personne les plus usités et par des affinités ou analogies de différente nature.

On pourrait objecter avec Stuart Mill que les noms propres ne sont pas connotatifs, qu'ils désignent les individus, mais qu'ils n'affirment pas et n'impliquent pas des attributs appartenant à ces individus, qu'ils servent à indiquer ces individus comme sujets possibles de discours, qu'ils sont attachés aux objets mêmes et ne dépendent pas de la permanence de tel ou tel attribut et qu'une fois donnés ils restent indépendants du motif.

Cette objection est basée sur un raisonnement qui n'est ni rigoureux ni concluant, car s'il y a des noms propres qui sont des marques insignifiantes que nous joignons dans notre esprit avec l'idée de l'objet à nommer, il y en a d'autres qui sont à la fois des signes connotatifs et des marques individuelles et, en général, tous les noms propres, abstraction faite de leurs adaptations ultérieures, ont été des noms ayant une signification.

Acceptus, Acutius, Auctus, Potitius, Plautus, Suetius et les noms de beaucoup de familles romaines sont des anciens participes passifs, modifiés ou non dans leur vocalisme final et fourvoyés dans une autre catégorie de mots. Constus, Constantius, Constantinus, Valens, Valentius, Valentinianus, Fulgentius, Lactantius, Sperandius, qu'il ne faut pas confondre avec Sperandeus, Sperandia, etc., etc., sont des individualisations ou spécialisations grammaticales issues de la foule des adjectifs verbaux ou les produits binaires et trinaires de leurs dérivations. Pour ne cueillir dans la riche floraison germanique qu'une poignée de formes connues, en combinaison avec le suffixe *hart*, nous trouverons sans peine que *Bernhart* (hardi comme un ours), *Eburhart* (semblable à un sanglier), *Engilhart* (semblable à un ange), *Gothard* (semblable à un Dieu), *Eginhart* (féroce), *Hugihart* (fort par la pensée) ont conservé dans leur structure plus ou moins modernisée toute la plénitude de leur signification. Bacon en celtique veut dire *porc* et en picard *flèche de lard salé*. En wallon, les noms des familles les plus illustres portent encore l'empreinte de leur humble origine. D'autres, non moins

illustres, au point de vue des services rendus à la patrie, sont en même temps des noms communs, faciles à reconnaître, même après la soudure de l'article avec le substantif à la suite d'une erreur populaire. Binamé (bien aimé), Bonet, Camus, Chasseur, Fournier, Leblanc, Lefèvre, Legrand, Lelièvre, Lempereur, Lepage, Lepoutre, Lejeune, Marchal se passent de toute explication. Charlier ou sa forme picarde Carlier, en wallon *tchârlî* signifie charron. Corbusier n'est que l'actuel namurois *coibeji*, en français *corvesier*, bas latin *corvesarius* (cordonnier). Balbour ne fait qu'un avec le liégeois *balbour* (balourd, grossier), probablement pour *bat l'bour* (bats ou bat le beurre). A propos de ce dernier mot, je renvoie le lecteur aux locutions *Marie qui bat les toiles*, *Heilbert bat les auz* et à d'autres formes analogues qu'on rencontre dans le *Rôle de la taille*, manuscrit de la Bibliothèque nationale publié en 1837, par H. Gérard, sous le titre de *Paris sous Philippe-le-Bel*. Il y a lieu encore de comparer ce mot avec les autres composés similaires babeurre, bacul, bat-à-bourre, peut-être avec bataclan et, en tout cas, avec les noms d'oiseaux : batte-queue, batte-lessive et batte-mare.

Le caractère final et particulier d'une seule catégorie de noms propres ne doit pas, ce me semble, servir de *criterium* unique pour déterminer leur nature à tous, à l'exclusion de tout autre caractère et de toute autre catégorie. Or, il y a au moins trois catégories de noms propres : ceux qui sont en même temps des noms connotatifs, ceux qui sont des noms significatifs, non par eux-mêmes, mais par rapport à d'autres objets outre celui qu'ils désignent, et ceux qui sont apparamment destitués de toute connotation.

Voici une preuve de leur existence :

Le wallon applique à tel cheval le nom connotatif *Blanc* avec la même intention qu'il applique à tel autre le prénom *Paul*. Mais, dans un cas comme dans l'autre, le cheval reçoit un nom propre, car celui qui en fait le choix ne songe en ce moment qu'aux services que cette application peuvent lui rendre et il trouve qu'au point de vue du résultat ils sont les mêmes. Pour lui le mot *Blanc*, tout en étant encore attributif, devient un nom propre à titre égal de *Paul* qui depuis longtemps a cessé de l'être.

Comme complément de cette preuve, on trouvera plus loin d'autres exemples.

Donc, le fait qu'il y a des noms propres qui ont usé leur effigie à côté d'autres qui l'ont conservée dans toute leur pureté, ainsi que la tendance qu'ils ont tous d'effacer leur empreinte connotative, n'implique pas que les noms propres indistinctement, surtout au moment de leur formation,

soient des points de repère destinés tout simplement à nous faire penser à l'objet individuel auquel ils se rapportent, sans légende explicative.

Le pelage des quadrupèdes, le plumage des oiseaux et tout ce qui constitue la surface extérieure ou la partie la plus ostensible d'un animal ne pouvait manquer de faire son effet sur notre imagination, qui détermine, d'après l'impression reçue, les formes et les courants du langage, détournant plus tard les unes et les autres de leur primitive destination.

C'est ainsi qu'un des noms védiques de la vache et du taureau est *usriya*, qui se rapporte à la racine *ush* (lucere, urere) et que Rosen traduit par *rubicunda* (rouge).

Dans les hymnes de *Rigvêda* et ailleurs *rôhnini*, la rouge, *krshnâ* et *cyamâ*, la noire, *arguni* et *dhavali*, la blanche, *cavalâ*, la tachetée, figurent aussi parmi les noms de la vache. Dans d'autres textes sanscrits, *cóna*, proprement cheval rouge, vient d'une racine *cón* (rubescere).

En irlandais *earc* a le double sens de bœuf ou vache et de rouge.

Le merle doré des Latins, *galgulus* pour **galbulus*, est le type primordial des variantes codérivatives *galbanus* et *galbinus* (jaune).

Pour nous rapprocher de l'époque et du lieu où nous sommes, notons en passant qu'en français, dans tous les ordres et dans toutes les familles du règne animal, on trouve des êtres désignés par leur couleur. Le seul radical de *ruber*, dans quelques-unes de ses variantes, a fourni nominalement aux mammifères: les *rubicans*, les *rougettes* (espèce de chauve-souris); aux oiseaux: les *rubicoles*, les *rougeots*, les *rouges-gorges*, (en liégeois : *rotch-fass*), les *rouges-ailes*, les *rouges-noirs*, les *rouges-queues*, les *roussards*, les *rousseaux*, les *rousselans*, les *rousselines*, les *rousseroles*, les grandes et les petites *roussettes*, les *rousses-têtes*, les *culs rouges*, les *culs roussets*, etc. ; aux poissons : les *rougets*, les *rougettes* les *roussées*; aux chéloniens : les *rougeâtres* (tortues d'Amérique); et aux mollusques : les *rougeottes* et les *rougeoles*.

Je ne parle pas ici d'autres mots similaires où les équivalents de *ruber* entrent en composition, ni des mots exprimant d'autres nuances de rouge employés dans le même but, et encore moins d'autres couleurs, car il faudrait remplir pour cela trop de pages.

En liégeois, *orimiel* provient du latin *auri merulus*, comme en français *loriot* de *aureolus*, couleur d'or. Dans le même patois, *verdé* ou *verdin-d'aiwe* sert à dénommer le martin pêcheur et *moûni* (meunier) désigne à la fois un poisson et un oiseau : le chevanne et la mésange bleue, à cause du blanc-farine dont une partie de leur corps est soupoudré. La *Djazerène*

(bruant jaune) que Grandgagnage rattache à tort au verbe *jaser* (jaser), est évidemment pour *d'jan' serène* (jaune serin), mot formé à l'époque où l'on appelait la couleur jaune, comme encore aujourd'hui à Namur : *d'jane* ou *d'jaune* au lieu de *d'jène*,

Par tous ces exemples, on voit seulement que l'adjectif de la couleur se prend comme nom commun; mais le procédé qui le produit est le même que celui qui concourt à la formation des noms propres et l'explication de l'un sert à l'explication de l'autre.

A La Hulpe, à Genval, à Bourgeois, à Rixensart et aux environs, les chevaux sont appelés dans les fermes, dans les écuries, dans les champs, tour à tour par les noms propres suivants : *Blanc*, *Grich'* (gris), *Grison*, *Rotch'* (rouge), *D'jaune* (jaune), *Pom'lé* (pommelé), *Gogna* (café au lait), *Marron*, etc. Les juments avec peu de variation répondent aux noms de *Blanche*, *Griche* (grise), *Rotche*, *Roudgette*.

Par la seule volonté du maître et par habitude contractée, le nom d'un cheval passe souvent du père au jeune. Aussi y a-t-il des générations successives de *Grisons* et de *Noirs* dont le nom parfois jure avec la couleur. C'est une preuve irréfragable et justificative de l'existence de noms propres significatifs à rebours et de la contradiction qui peut se manifester entre la signification primitive d'un mot et sa désignation ultérieure ou actuelle.

D'autres fois, des composés par nom de couleurs désignent une partie du corps partiellement colorée. Tels sont, par exemple : *Blanc i* (œil blanc), *Blanc pid* (pied blanc), *Blanc nez*.

A propos de *Blanc i*, il est intéressant d'observer qu'à Rixensart, distant de Bourgeois seulement de trois kilomètres, *i* (œil) se prononce *ouil*.

Les bœufs, outre les noms qu'ils empruntent aux chevaux, prennent ceux de *Rochat* (roussâtre), *Noirasse* (noirâtre), etc. ; les vaches ceux de *Rossette*, *Noire*, *Grisette*. Dans la catégorie des composés à base de noms de couleurs, je range comme très pittoresques : *Blanc tiesse* (tête blanche), *Blanc dos* (dos blanc), *Blanc pé* (blanc pis).

Les chiens sont rarement distingués par des couleurs (exemple : *Rouchat*, roussâtre, *Nero*, noir en italien) et les chats presque jamais.

La voix des animaux, considérée dans son timbre, dans sa durée, dans sa hauteur, dans son degré d'intensité, dans son ton plaintif ou irrité et dans ses défectuosités organiques ou occasionnellement acquises, en agissant d'une manière différente sur les organes de l'ouïe, devait être aussi appréciée et utilisée comme il le fallait par cette faculté de nommer les choses

selon la physionomie qu'elles possèdent réellement ou que nous croyons saisir en elles.

Les noms propres appartenant à la phase significative se sont trouvés par là souvent associés, comme les autres, à l'impression auditive.

Dans cet ordre de faits, j'ai entendu appeler, en pays brabançon, des chevaux par les noms de *Eruui* (rauque, enroué), *Brayau* (pleurnicheur), dérivé de *braire* dans le sens de pleurer, *Coudalène* (court d'haleine, poussif), et un bœuf par celui de *Beuleû* (beuglant).

Sur le terrain des noms communs les exemples sont tellement nombreux que je dois me borner dans leur choix. En liégeois *huflau*, bouvreuil, vient de *hufler* (siffler); *caike*, geai et *caikeu*, sorte de pinson, font songer à *caqueter*. Le namurois *pilau*, qui signifie aussi bouvreuil, s'est dégagé de *piler* (piailler, piauler). En Picardie *woigne*, le canard siffleur, est déduit de *woignier* (crier, grincer), qui n'est autre que le liégeois *winî*. En flamand *kriek* et *krekel*, le grillon, d'où le liégeois *crikion*, sont tirés du verbe *krieken* (craqueter).

En remontant aux origines, par le mot latin *bos* (en français bœuf), nous trouvons que le sanscrit *gô* paraît se rattacher à un thème *gu* qui signifie émettre des sons et extensivement des beuglements. D'autre part *vâcra*, auquel se rattache peut-être le latin *vacca* (vache) signifie *mugiens* (mugissant), de la racine *vâç* (mugir, vagire, ululare). Le chien, qui a été en ordre de date le premier des animaux domestiques et qui a suivi de préférence l'homme aryen dans ses migrations, est caractérisé par ses aboiements. En effet, la racine *çvan* pour *kvan* (clamare, crier) a donné naissance au latin *canis* (chien). Il est vrai que pour expliquer le mot *canis* on a mis en avant le sanscrit *cvan* ou *çvana*, d'une racine *çun* (ire, aller), d'où lui viendrait la signification de *marcheur*, à l'exclusion de l'autre, mais cette conjecture ne paraît pas fondée.

Les onomatopées telles que *coucou*, *cri-cri*, etc., sont encore une subdivision de la même classe.

Les dimensions du corps, la proportion ou la disproportion des membres, l'embonpoint et l'état de marasme de l'animal ont aussi contribué à varier la note de sa nomenclature wallonne.

Chez les chevaux, à côté de *Grand* et de *Gros*, se placent presque en ennemis *Petit* et *Petit gros*; *Boulot* (cheval ramassé) fait pendant à *Boulette* (jument aux formes arrondies comme une *boule*, à Bruxelles : *Bolleke*), qui est aussi un nom de chien; *Grand Balthasar* se dit d'un cheval de haute

taille ou de haute extraction, bouillant ou rétif, jouissant surtout de certains avantages physiques et de brillantes qualités.

En passant de la race chevaline à la race bovine, on rencontre *Grande Coan'ne* (grande corne), *Laid cœu* (laid cul), *Setches d'jampes* et *Setche tiesse*, quand le taureau ou la vache n'a pas les jambes ou la tête bien fournies, et *Setche* tout court qui veut dire *maigre*.

Nous avons déjà aperçu dans la catégorie des couleurs *Blanc i, Blanc pid, Blanc nez,* etc.

« Les noms des animaux domestiques, a dit Adolphe Pictet (1), qui sont à tous égards les plus intéressants à étudier au pont de vue linguistique, indiquent souvent le rôle qui leur était attribué dans la vie des temps primitifs et jettent ainsi un jour précieux sur l'état de la culture matérielle à l'époque préhistorique. » D'autre part, observe Max Muller, d'une manière plus générale : « tous les substantifs ont exprimé originairement un seul des nombreux attributs qui appartiennent à un même objet et cet attribut (que ce fût une qualité ou une action) était représenté nécessairement par une idée générale. D'abord le mot ainsi formé ne désignait que le seul et unique objet qui l'avait suggéré ; mais il ne pouvait manquer de s'étendre presque aussitôt à toute la classe dont cet objet semblait faire partie. Quand le mot *rivus* fut d'abord formé, nul doute qu'il ne désignât une rivière particulière, dont le nom était tiré de la racine *ru* ou *sru* (courir) à cause de son eau courante. Quelquefois, cependant, un mot signifiant rivière est resté comme NOM PROPRE d'un seul cours d'eau, sans jamais s'élever à la dignité d'un NOM APPELLATIF. Ainsi *Rhenus* (le Rhin), signifie une chose qui se meut, qui court, mais ce nom est resté attaché à un seul fleuve et ne s'emploie guère pour en désigner d'autres. » (2)

Nous sommes fixés à ce sujet : le nom propre aussi bien que l'appellatif sont tous deux à l'origine des mots essentiellement attributifs d'un seul et unique objet vu dans une de ses lignes ou de ses faces, et ce n'est que plus tard que leur sort se décide dans un sens stationnaire ou évolutif et que s'opère leur séparation. Les noms propres devenant communs, c'est donc la première étape de la généralisation que joue dans les langues le rôle important que nous lui connaissons et que j'ai développé de mon côté

---

(1) *Origines indo-européennes.*

(2) *La Science du langage*, vol. I, IX leçon, pages 476-477.

dans une communication récente à la *Société d'Anthropologie,* ayant pour titre : *La Concrescibilité des noms abstraits.*

Bref, les noms propres ou communs des animaux domestiques sont surtout attributifs.

A commencer par le mot animal lui-même, il signifie *celui qui vit.*

Le principal nom du cheval en sanscrit est *açva*, qui trouve son explication dans l'adjectif védique *âçu* qui signifie *rapide* et dans le substantif *âcuya*, qui désigne à la fois le vent et la flèche. Le grec ἵππος et mieux encore l'éolien ἴκκος pour *ἴκFος, ainsi que le latin *equus,* ne sont que des formes divergentes du même type dont le sens primitif s'est perdu.

Le mot *caballus,* qui a remplacé le mot *equus* en français et dans les autres langues néo-latines — à part le roumain, qui le possède dans sa forme féminine *epa* — proviendrait, selon M. Meunier *(Mém. Soc. de linguistique)* du grec καβάλλης qui à son tour serait issu de κατα-βάλλο, cheval bas sur pieds. Pictet, au contraire, rattache ce mot au sanscrit *cápala,* rapide, par l'intermédiaire du persan *kawale* (cheval entier et rétif), contrairement à Benfey, qui pense que le grec καβάλλης provient de *caballus,* qui serait d'origine celtique. Des deux manières, le mot primitif a une signification attributive.

L'idée de rapidité concrétisée dans la racine *pêl* (ire, aller) et *pil* (mittere, faire aller) a fourni du reste au sanscrit un autre nom du cheval dans la forme *pêlin,* à laquelle on voudrait rattacher le grec πῶλος (poulain), latin *pullus* et par conséqent le français poulain.

Le taureau est appelé en sanscrit *ukshan* littéralement celui qui asperge, qui féconde, de la racine *uksh,* conspergere, effundere, répandre. On pourrait y chercher aussi le sens de grand, fort; car la racine *uksh — vaks* a encore l'acception de *crescere, magnum, validum esse*, de laquelle vient *uksha* (1). C'est de là que provient le thème gothique *auhsan,* saxon *oxa,* scandinave *oxi, uxi,* ancien allemand *ohso,* sans parler d'autres idiomes.

Les autres noms du taureau en aryen, et même certains appellatifs de la vache, du buffle, du cheval, du chameau, du sanglier se lient intimement aux notions de grandeur et de force.

Damya en sanscrit, δάμαλος en grec, *damalio* en latin, formations nomi-

(1) Pictet, ouvrage cité, page 333.

nales du veau, sont, d'après l'étymologie, en accord étroit avec le trait caractéristique de dompté, doux, docile, qui se rencontre aussi dans *marála,* d'un tout autre radical, pour désigner non plus le veau, mais le cheval. Le sanscrit *dôgdhr,* une autre appellation du veau, s'explique par la racine *duh,* lactare, allaiter, et signifie celui qui tette.

L'âne, au contraire, est appelé *khira,* ce qui signifie rude, tranchant, piquant.

Le mot latin *asinus* (âne) dériverait du grec ὄνος qu'on considère comme emprunté aux idiomes sémitiques où il se rencontre sous la forme *âtôn* (en hébreux ânesse), du radical *atana,* ce qui signifie : il a marché lentement.

Jumentum (jument) pour **jugmentum* de *jungere* (lier, joindre), signifie proprement bête de somme. C'est ainsi que l'italien *somaro* (âne) a eu tout d'abord cette seule signification.

Un rapport direct existe en latin, à ce qu'il paraît, entre *scrobs* (trou) et *scrofa* (truie), *lepos* (grâce) et *lepus* (lièvre), malgré la différence de quantité qu'offrent les voyelles et qu'il ne serait pas impossible d'expliquer. On serait tenté aussi de relier l'adjectif *catus* (perçant, habile) à *catus* (chat) si ce dernier mot n'appartenait pas en même temps aux idiomes germaniques et celtiques.

De même que *cervus* (cerf) en latin, et *rhinocéros* en grec, sont ainsi nommés par rapport à leurs cornes. Le mot *bison,* correspondant au germanique *wisant, wisunt,* à l'anglo-saxon *vesend,* et, en remontant plus haut, au thème analogue sanscrit *vishant,* signifie pareillement *cornu, vishâna* signifiant corne.

En hollandais *kiekendief* (milan), décomposé dans ses éléments, équivaut à voleur de poules.

En français, *beccart, bécasse, bequet,* noms vulgaires du brochet, de la truite et du saumon, sont ainsi nommés à cause du bec ou de la ressemblance du museau avec le bec; *furet* vient, d'après Diez, de *fur* (voleur) ou, d'après Villemarqué, du breton *für* (rusé); *sauterelle* est tiré de sauter, comme à Liége *saièt*e ou *sèiete* est pris de *sâyî* (sauter). Le liégeois *piherant* désignant la fourmi rouge ou grosse fourmi et le namurois *copiche* désignant la fourmi ordinaire proviennent des verbes *pihi* et *pichi* (pisser) à cause de la liqueur caustique qu'émet surtout la fourmi rougeâtre, à moins qu'on ne veuille y voir le verbe *pissi* pour *pincer* à cause des piqûres qu'à l'occasion elles produisent. A Liége aussi le saumonneau s'appelle *spîtrai* d'une

forme * *spiterellus* se rattachant au verbe *spiter* (jaillir, fuir à la dérobée), dont le participe présent *spitant* signifie fringant, sémillant; *wandion* (punaise), du même radical que l'allemand *wanze* ou *wande* (paroi), en allemand *vande laus,* peut se traduire, d'après la lettre : pou de paroi; *baurbette,* de barbe, a fini par signifier le coq ou la poule huppé, et *foiant,* de *foî* (latin *fodere,* fouir), est le nom de la taupe, en namurois *fougnant,* de *fougni* (fouiller la terre).

A La Hulpe, Gailmarde, Hanonsart et ailleurs, *Chalé* (boîteux), *Aveul'* (aveugle), *Blint'* (même signification en flamand), *Mazette, Pagette* sont des noms propres de chevaux; *Carottier, Finette, Filou,* des noms de chien; *Minou, Minet, Minette, Minon,* tels qu'en français, des noms de chat, ainsi dénommé d'après Littré, comme étant l'animal qui fait des mines.

Dans ces produits variés, nous retrouvons la clé de la formation, non seulement des appellatifs d'animaux en général, mais des noms propres sur la base de leurs attributs. Les mots wallons sont expliqués par les mots classiques sanscrits, grecs, latins et français, et ceux-ci expliquent et confirment réciproquement les mots de formation populaire ou plus récente.

La différence d'âge et les relativités de parenté sont mises à contribution, comme je l'ai déjà dit, dans le partage des noms.

Le latin *junix* (jeune vache qui n'a point porté) pour *juvenis,* d'où le français *génisse, juvencus* (jeune taureau) pour *juvenicus* (sous-entendu *bos*), *juvenca* (jeune vache), sont des exemples très intéressant de l'espèce qui en disent assez pour les langues classiques.

En wallon du Brabant : *Djaune* (jeune), *Vi* (vieux), *Pére* (père), *Mére* (mère) se donnent onomastiquement à tour de rôle aux chevaux et aux bœufs, surtout quand on les possède par couple.

Le lieu de provenance, en tant qu'élément ethnique, et les noms et qualités de l'ancien propriétaire, en reconnaissance et en appui des droits acquis, ne sont pas non plus négligés et négligeables quand il s'agit de particulariser l'individu dans l'espèce, de dresser, pour ainsi dire, son état civil et de fixer son identité.

C'est pourquoi, dans la région wallonne déjà signalée à plusieurs reprises, tel cheval s'appelle *Mitchi* ou *Delforge,* du nom du fermier auquel il fut acheté, que tel autre prend le nom de *Marchand de cigares,* qui désigne la profession de celui qui l'a vendu.

Carroi, La Ramée, Croisette, Coucou (près d'Ohain), etc., noms de fermes

ou de hameaux connus pour l'élevage des bêtes à cornes et pour le commerce qu'on en fait, seront aussi convertis en noms propres si le bœuf ou la vache à nommer en provient soit directement, soit indirectement.

Les chiens qui s'appellent, par application détournée, *Turc, Picard,* etc., quand il s'agit de noms propres, sont nommés, avec connaissance de cause, comme en français ; *épagneul, Terre-Neuve, Saint-Bernard* quand il s'agit de l'espèce.

Angola pour *Angora* se dit du chat originaire de cette ville de l'Asie Mineure.

Notons, en passant, que la déformation des mots géographiques, dans tous ces exemples, n'est pas aussi grande que dans le mot *roj' d'Egeupe* (réséda), pour *rose d'Egypte,* et d'autres encore.

Dans le rang des appellatifs purs et simples, tout le monde connaît *faisan*, de *phasianus* ou *phasiana avis* (du grec φασιανός), proprement oiseau du Phase en Colchide ; *dinde*, ainsi dénommée pour *poule d'Inde*, en anglais *turkey-hen* et *turkey-cook*, poule et coq de Turquie.

Moins connu est le nom liégeois du pinson de montagne : *fagnard* ou pinson des Fagnes.

Enfin, la notion topographique a déterminé au pays de Liége le choix de deux appellations pour le hareng-saur : *flant'* et *engletin*, l'une du mot *Flandre*, l'autre du mot *Angleterre.*

L'extension du nom d'une espèce aux individus d'une autre espèce est un fait très ordinaire et très ancien dans toutes les langues.

En sanscrit, *rasika*, le cheval, c'est-à-dire l'animal sensible et intelligent, de *rasa* (sentiment, passion) est aussi un des noms de l'éléphant; *râma* signifie cheval et cerf, de la racine *ram* (ludere). C'est ainsi qu'il ne serait pas impossible logiquement, de même que la chose est possible phonétiquement, que la racine sanscrite *kap*, à laquelle on a recours pour expliquer *kapi* qui signifie singe, en tant qu'animal agile, ait pu concourir à former le malaisien *kawi* (buffle), les mots latins *caper, capra* et le mot grec κάπρος (le sanglier).

Le passage du mot d'un pays à l'autre fournit matière à ces aberrations. En turc *éshek* c'est l'âne et en russe c'est le mulet.

Dans quelques localités du Piémont, observe Flechia — l'éminent philologue que nous venons de perdre,—la belette est appelée *vinvéra*, qui est le latin *viverra* pour furet, adapté par une confusion d'espèces à la *mustela* des Latins, à laquelle aussi, par une confusion d'espèces, les Vénitiens ont

donné le nom de *martora*, latin *martes*, français *martre*. Les habitants de Tarante ont *musaredda* comme synonyme de *jonola* (belette?), ce qui signifie *micina, gattina, gattolina* (petite chatte). Les Calabrais, de leur côté, donnent à l'écureuil le nom de *gattarella* (petite chatte) ou *gatto di montagna* (chat de montagne).

Le mot grec ἱπποπόταμος (hippopotame), à proprement dire *cheval de rivière*, trouve un terme de comparaison dans les expressions : *vache marine* pour le morse, le lamentin, le dugong ; *veau marin* et *loup marin* pour le phoque, etc., etc.

L'emprunt d'un seul nom d'espèce pour en désigner d'autres paraît parfois insuffisant. Aussi les composés français formés d'éléments opposés offrent-ils des exemples nombreux de deux noms d'espèces différentes réunis ensemble pour aboutir au nom d'un troisième. A cette catégorie appartiennent les mots suivants : *aigle-autour*, *camélopard*, *cerf-cheval*, *cerf-cochon*, *chat-tigre*, *chien-loup*, *chien-rat*, *fourmi-lion*, *oiseau-abeille* (colibri), *oiseau-chameau* (autruche), *oiseau-mouche*, *poisson-aigle*, *poisson-bœuf* (lamentin), *poisson-coq* (gallorhynque), *poisson-serpent* (murène), *vaie-aigle*, *taureau-cerf* (antilope bubale), *vache-biche* (idem), etc., etc.

En wallon de Liége : *tchin-canard* (canard barbet, barbichon, jeune barbet).

Un nom très pittoresque de la sauterelle ou du criquet est, dans la même région *co d'aouss'*, littéralement *coq d'août*.

Quant aux noms d'espèces appartenant à l'onomastique des animaux dans le Brabant, nous avons surtout à signaler pour les chevaux : *Cocotte*, *Mouton*, *Marcotte* (belette), *Mouche*, *Poule*, etc. ; pour les chiens : *Lion*, *Lionne*, *Leu* (loup), *Fox* (en anglais *renard*), *Mouche* et *Mouton* comme pour les chevaux et pour les bœufs, chez lesquels ce mot se rencontre à tout moment.

D'autres noms employés par-ci par-là exceptionnellement, comme *Renard*, *Agna* (agneau), ne valent pas la peine d'en parler.

Les animaux sont aussi revêtus de titres de noblesse, de grades militaires et, en général, de qualifications honorifiques, soit par esprit de moquerie, soit par ironie, soit par innocente parodie.

Aux bords de la Lasne et de l'Argentine, on confère aux chevaux, suivant leur sexe, les titres de *Marquis* ou *Marquise*, de *Major*, de *Caporal* etc. Sans avoir été enrôlés dans les rangs universitaires, on leur décerne des diplômes de *Docteur*, de *Bachelier* et d'*Avocat*. La vache laitière, objet de tous les

égards, s'entend souvent appeler *Madame*. Les bœufs, ou je me trompe, sont promus *Capitaines*, *Majors*, à l'exclusion de toute autre hiérarchie et de tout autre grade dans la caste des guerriers. Pour les chiens, les titres indigènes de gentilhommerie, tels que *Marquis*, *Baron* ne suffisant plus, on en a fait venir de l'étranger. Les plus en vue sont : *Lord*, *Milord*, *Miss*, *Sultan* et même *Mirza* qui, en persan, signifie prince ou fils de prince.

Les animaux n'ayant pas de droits civils et politiques à perdre, les dégradations ne sont pas admises.

Les chats, étant des animaux trop indépendants, sont exclus de tout honneur pour cause d'indignité.

En dehors de l'onomastique, ces différents titres s'étendent loin et sont appropriés à plusieurs espèces d'animaux, surtout dans les langues littéraires.

Rien qu'en français, les exemples foisonnent. En voici quelques-uns : La *princesse* est une coquille univalve autrement dite sabot marbré ; le *duc* est un oiseau nocturne de la famille des chouettes ou bien un poisson des mers du Japon, dit aussi *duchesse ;* le *grand-duc* est un des noms vulgaires du bubon européen ; le *petit duc* est le scops européen ; le *duchon* est une petite coquille du Sénégal, le *duquet* est un des noms du hibou ; l'*ombre-chevalier* ou tout simplement le *chevalier* est un poisson du genre salmone.

J'en arrive aux noms propres de personnes qui passent aux animaux de même que, par réciprocité, les noms d'animaux se rangent souvent du côté des noms propres, par exemple : *Léon* (lion), *Loup* (nom d'un évêque), *Ursule* (la petite ourse).

Pour donner aux animaux un des distinctifs de la personnalité, dans ce qu'elle offre de plus extérieure, on puise du côté de La Hulpe tous les noms au calendrier ; mais avec une préférence marquée pour deux ou trois douzaines qui sont toujours les mêmes et qui reviennent toujours à flot.

Ces noms propres, comme je l'ai déjà dit, sont des appellatifs dont le sens primitif ne s'est perdu que pour le vulgaire.

Voici des noms de chevaux qui sont à la fois des noms propres, enregistrés à Genval, Bourgeois, etc. : *Batisse* (Baptiste), *Châle* (Charles), *Colas*, *Djean* (Jean), *Djoseph* réduit souvent à *Djeph* et à *Djè*, *Jules*, *Louis*, *Pierrot*, *Toto* (Antoine ?), etc.

Les noms à grande envergure, retentissants, ambitieux ne font pas peur au paysan qui en sent, par instinct, toute la majesté et les sait appliquer à propos, sans les décrocher de l'Olympe, dont il n'a jamais entendu parler.

Aussi faut-il ajouter les noms de *César* et de *Jupiter* à celui de *Grand Balthasar* que nous connaissons déjà.

En voici pour les juments : *Cath'rine* (Catherine), ainsi que la forme abrégée *Trine* et son diminutif *Trinette, Charlotte, Colette, Fanny, Gustine* (Augustine), *Lisa, Mar-Djosèphe* (Marie-Josèphe), *Martine, Pauline*, etc., etc.

Des noms flamands s'infiltrent parfois dans le patois wallon sans subir de trop grandes avaries, quand les régions où l'on parle les deux langues sont limitrophes. Tels sont les noms des chevaux : *Yanne* (flamand Jan), *Yantche* (flam. *Jantje*), *Susse* (flam. *Sus* pour François), *Pitch'* et *Pitchique*, formes diminutives wallonisées d'une contraction du flamand *Pieter* qui a donné *Piet* et *Pietje* à côté de *Pier*, comme *Peeter* a donné *Peer*. *Speelman* (ménétrier, musicien), nom propre de cheval à La Hulpe, est resté flamand dans le fond et dans la forme.

Les taureaux, en wallon *twa*, sont appelés toujours dans la même localité et d'après mon enquête : *Carlot* et *Charlot, Djeph'*, au même titre que les chevaux, *Togno* (Antoine), etc. Les vaches : *Caroline, Colette, Fanny, Germaine, Mad'lon* (Madeleine), *Marie, Marguerite, Margot, Pauline*, etc. Les chiens : *Pirou, Pirouche, Tom*, etc. ; *Djacques* et *Djakline*, les chats. Enfin les génisses (à Bourgeois *aumaille*, spécialisation de *animalia*) : *Jeannette, Trinette*, etc., toutes et quantes fois qu'on n'a pas encore décidé de leur sort.

Parmi les noms classiques de chiens dûs aux frottements de la campagne avec les gens de la ville, je ne veux pas oublier *Azor*, nom tiré de l'opéra de Grétry : « Zémire et Azor »; *Apollon, Diane, Ali*, gendre de Mahomet et *Fatma* (en arabe *Fathmeh*), fille de ce dernier, *Médor*, époux d'Angélique dans le *Roland furieux*, de l'Arioste, *Phylax*, nom d'un roi scyte, etc. ; ce qui prouve la grande influence que la pièce de théâtre exerce sur l'imagination du public, plus grande encore que celle du roman.

Le procédé de donner aux animaux des noms propres est des plus anciens et parfaitement connu du français, quoique la plupart d'entre eux aient depuis changé de nature. On dirait même qu'il a eu du succès.

Le nom de *Peter*, en perdant son caractère individuel, a donné naissance à lui seul aux mots : *petrac, petraceau, petrel* (en allemand *Petersvogel*), *Pierrot, Pierrot tacheté* et à d'autres noms d'animaux.

Telle est aussi l'origine du mot *renard*, remplaçant en français le mot *goupil* par la forme de transition basse-allemande *Reinaert*. Ce mot *renard*, dans l'ancienne poésie allemande, était *Regin-hart*, composé de *regin*, en

vieux allemand finesse, ruse, et de *hart*, du gothique *hardu*, avec la signification de fort, c'est-à-dire fort par la ruse, fort en ruse. Ce n'est que plus tard que le nom propre est devenu un nom commun.

Dans les mots *lice* (chienne) et *molosse*, on reconnaît aisément encore les noms propres *Lycisca* et *Molossus*. Le prénom *Martin* fut appliqué à divers animaux : l'ours, l'âne, le *martin-pêcheur*, le *martinet*, espèce d'hirondelle. Quant au namurois-liégois *maurtico* (singe), il provient sans doute de l'ancien flamand *marteken* qui est le diminutif de *Marte, Martin*, et n'est pas une corruption de *maerkatte* ou *merkatte* (chat de mer).

En wallon de Liége, *richâ*, forme altérée de *Richard*, signifie geai, mais en France et à Mons ce genre d'oiseau est dénommé *Colas*, tandis qu'à Namur il est connu sous le nom de *Djurau* pour Gérard. *Marcou*, qui signifie matou, nom que les habitants d'Aix-la-Chapelle attribuent au geai, proviendrait également d'un nom propre *Marculfe* (Marcoul, Marcou).

Parmi les autres causes multiples qui ont agi dans la détermination et répartition des noms qui font l'objet de cette étude, il faut mettre en ligne de compte l'analogie mimologique après coup ou les déformations enfantines des mots de la vie ordinaire qu'il n'est pas toujours facile de saisir et d'expliquer. Ainsi, par exemple, en français comme en wallon, dans le langage des enfants d'abord, puis dans celui des adultes, *tou-tou* désigne le chien, en montois *nou-nou* se dit pour le chat et *coucouche* pour le petit cochon, *kiki*, *titi* pour le poulet; en liégeois *babaie* correspond à *dada* et *pivou* est le terme enfantin pour appeler le chat.

Assez souvent, ces noms enfantins génériques ont force de noms propres.

Il n'existe, à proprement dire, des noms propres de fantaisie ni parmi ceux que l'homme se réserve pour lui, ni parmi ceux dont il gratifie les animaux. Ils sont tous, comme un savant l'a fort bien dit : « un signe de race, une légende, parfois une histoire. »

Un peu de philologie comparée, faite sans aucune prétention et dans les limites que je me suis imposées, l'ont assez démontré.

Le complément naturel de ce travail serait un tableau parallèle présentant les noms propres d'animaux en usage dans les autres localités wallonnes, outre celles dont il a été question ici, avec des rapprochements sommaires fournis par les autres langues romanes et les développements nécessaires pour conclure à des lois et obvier à la sécheresse inséparable des énumérations.

Pour l'heure actuelle, je dois me borner aux faits que je viens d'exposer et n'ajouter que quelques mots par rapport à un autre pays.

Les procédés qui consistent à donner des noms propres aux animaux, d'après leur manière d'être physique et morale, leurs mœurs, leurs aptitudes, le lieu d'habitation, etc., sont basés partout, paraît-il, sur les mêmes principes. Ce n'est que le mode d'envisager les choses qui change d'un pays à l'autre, et les détails d'appréciation qui l'accompagnent changent aussi.

Ainsi, par exemple, je constate que dans le dialecte des Marches en Italie, on rencontre aussi pour les bœufs et les vaches des noms propres d'après la couleur : *Moro* (brun), *Biancoli* pour *Biancolino* (blanc) et *Biancolina* (blanche); d'après l'origine : *Fiorentì* pour *Fiorentino* (florentin) et *Fiorentina* (florentine); d'après leurs qualités : *Galà* pour *Galante* (galant), *Galantì* pour *Galantino* (joli et mignon) et *Galantina* (mignonne), *Garbà* pour *Garbato* (joli, aimable, agréable), *Garbatì* pour *Garbatino* et *Garbatina* (idem au fém.), *Graziù* pour *Grazioso* (gracieux), *Namorà* pour *Namorato* (amoureux), *Pomposì* pour *Pomposino* (coquet, fastueux, poseur) et *Pomposina* (coquette, poseuse), etc., etc.

Ces moms propres d'animaux de l'Italie centrale sont aussi pittoresques que les noms propres wallons que je viens de citer ; mais les uns réveillent certaines idées dans un sens différent que les autres et les deux catégories, tout en ayant un fond commun, se distinguent par la nuance et par la couleur locale.

Je donne ici, pour en finir, un beau sonnet en patois marquisan de M. Alphonse Leopardi de Sanginesio, en le faisant suivre d'une traduction presque littérale, à part les noms propres que je conserve intacts et pour cause. Ce sonnet mouvementé fait voir un paysan tout occupé à exhorter ses bœufs et à les exciter au travail. Quelques-uns des noms propres plus haut signalés s'y trouvent encadrés et on pourra par là mieux juger de leur valeur.

Voici le texte original :

Garbatti ! Galanti ! tre (1) Garbatti !
Va' su, va' Galanti ! va su, Garbà !
Vardelu commo storce ! Galanti,
D'accordu ! Garbatti, sta' fora qua !

---

(1) Je regrette de ne pas être d'accord avec M. Leopardi sur l'étymologie de ce mot. D'après moi, *tre* n'est pas une contraction de *tirète* pour *tirate* (tirez), de *tirare* (tirer), provenant du gothique *tairan* (?), mais une contraction de *trai*, se rapportant à *trarre*, étymologiquement le *traire* du français, du latin *trahere*.

Va' su, Galà, va' su !... Eh, boratti !
Che te pozzi, che te... Va' su, Galà !
Tre Garbatti, va' su !... Fé, fermu lì !
Per poco non se scossa 'stu gabbià !

Eh, che glie schioppi 'na sarvietta jó !
Chi t' ha 'mparato a laorà scibbè ?
Galanti, non me fa' lu storciglió !

Galanti !... Che scii frittu 'n procisció !
Tente su, Garbatti ! Galà, su, a te !
Mogna dannasse a manegghia 'ste bo' !

Voici la traduction en prose :

Garbatti ! Galanti ! à toi de tirer Garbatti !
Marche droit, marche Galanti ! et toi aussi marche Garbà !
Voyez-vous comme il s'écarte ! A présent c'est bien, Galanti !
Nous sommes d'accord ! Sors par ici !
Courage, Galà, en avant ! Ah ! le maladroit ! (littér. marionnette,
Je voudrais qu'il t'arrive malheur, que tu... Allons Galà !
Tire Garbatti, un dernier effort ! Reste là, ne bouge plus !
Encore un peu et l'entêté se cassait une jambe !
Que la foudre puisse tomber sur lui !
Dis-moi, qui est celui qui t'a appris à travailler de la sorte ?
Galanti, ne fais pas l'étourdi,
Galanti !... puisse-tu être damné juste au moment où la procession sort !
Tiens-toi debout, Garbatti ! Galà, sus donc, à toi !
Il y a vraiment de quoi devenir fou à conduire des bœufs !

REMARQUES

SUR LES

LOIS DE L'ANOLOGIE

EN LINGUISTIQUE

La question que j'aborde ici envisage un ordre de phénomènes que, jusqu'à une certaine époque, on a cru devoir appeller *sporadiques*, c'est-à-dire en flagrante contradiction avec les lois générales, parce qu'on n'avait pas encore d'idée précise de ce qu'étaient les lois spéciales qui les produisaient.

Bien établir quelques-unes de ces lois, y introduire des distinctions et les formuler, comme je me propose de le faire, ce n'est pas seulement, ce me semble, rendre service à la science, mais c'est ajouter un nouveau lien à ceux qui resserrent l'union déjà intime entre les membres de la grande famille romane.

Si l'on est scrupuleux sur l'emploi et la précision des termes, et on a bien raison de l'être, cette étude ne sera pas même une *préface*, mais un *chapitre détaché* d'un livre auquel manquera toujours le dernier mot.

J'entre à présent en plein dans mon sujet.

Les langues sont le produit de deux facteurs distincts qui, le plus souvent, se rencontrent et conspirent ensemble pour la même cause et au même degré, mais qui parfois se laissent dominer l'un par l'autre.

Ce sont: *a*) L'action mécanique de l'appareil vocal;

b) L'intelligence, surtout pour ce qui est de l'esprit d'imitation.

Puisque les faits, qui sont dus surtout à l'agent extérieur de la parole, font le sujet d'autres recherches, je me bornerai à parler aujourd'hui des

phénomènes qui se rapportent à l'intelligence et qui agissent sans égard aux lois phonétiques proprement dites.

Voici le double aspect sous lequel ils se présentent :

Lorsque l'opération intellectuelle est bien orientée et l'emporte sur les procédés matériels, le mot qui pénètre dans la langue se modifie régulièrement et sa valeur totale est confirmée par chacune de ses parties : radical et suffixe ou bien termes de composition. Aussi le mot *échauguette*, espèce de guérite de bois, en vieux français *eschargaite*, provenant de l'allemand *schaar-wacht*, se termine-t-il par *guette*, en corrélation avec le verbe *guetter* auquel il se rapporte étymologiquement.

Mais lorsque l'opération intellectuelle fait fausse route et succombe devant les procédés matériels, le mot se déforme arbitrairement et la signification d'ensemble est contredite par les éléments pris séparément. En effet dans le composé *arquebuse*, de l'allemand *haken büchse*, flamand *haeck buyse*, proprement arquebuse à croc, le mot *haken* a été remplacé par *arque* (de *arcus*), par un faux raisonnement de l'esprit.

Je vais m'expliquer plus clairement.

Pour arriver à acclimater un mot nouveau, étranger à la langue, il faut savoir le prononcer, et, pour le prononcer, il ne faut pas seulement l'avoir bien *entendu* et tenir à sa disposition tous les moyens physiologiques nous permettant de l'émettre, mais il faut en avoir *compris* le sens. Si la notion n'en est pas claire, s'il ne correspond pas à des connaissances déjà acquises et s'il présente en outre des difficultés presque insurmontables de prononciation, on a recours alors à l'*interprétation*, c'est-à-dire on lui place à côté un mot connu ayant avec lui des affinités apparentes, sur lequel on le calque, et en voulant le redresser on le déforme, bien entendu au point de vue de son origine.

En d'autres termes, la confusion de l'esprit se traduit ici par la confusion dans les sons, mais d'une manière inconsciente, tout en ayant l'air d'avoir été un acte réfléchi.

Ce fait, ou pour mieux dire cette loi, s'appelle en grammaire comparée *Analogie* ou *Etymologie populaire*, ce qui n'est pas, à vrai dire, tout à fait la même chose.

Tout cas d'*analogie* en linguistique est une sorte de *lapsus linguæ* dû à l'ignorance plutôt qu'à la distraction, commun à tout un peuple et devenu proverbial. Lorsqu'il passe dans l'écriture, ce n'est plus qu'un *lapsus calami*.

Tout le monde connaît ce fameux lapsus commis par une dame qui

voulait féliciter Guibert après l'apparition de sa *Tactique militaire*. « Monsieur, lui dit-elle, j'ai lu votre *Tic-tac,* c'est charmant. »

Le mot *Tic-tac* étant plus à la portée de tout le monde, et s'étant dit pour exprimer les coups des gens qui se battent, avait été suggéré tout naturellement par la mémoire perfide de cette dame, pour remplacer un autre mot avec lequel, après tout, il avait beaucoup de conformité. Si cette faute avait été commise par le peuple, dans les conditions voulues, et au moment surtout où le mot scientifique venait de faire sa première apparition, tout porte à croire que le mot *tic-tac* ou tout autre semblable aurait couru la chance de supplanter le mot scientifique.

Les lois de l'analogie tiennent assez souvent à des erreurs individuelles motivées et réglées par des causes psychologiques particulières, propagées et généralisées dans la suite.

Sur la base de ces erreurs, elles dirigent généralement la déformation phonétique, mais parfois elle la retouchent après coup en croyant la corriger.

L'effet de leur action paraît être accidentel et occasionné par une intervention combinée de forces aveugles et perturbatrices. Mais l'erreur, qui en constitue le fond, toute erreur qu'elle est, porte en elle-même la raison de son existence, trace devant elle une ligne qui n'est pas celle du hasard et les perturbations, à les voir de près, sont l'expression d'une autre loi. Bopp a donc eu tort d'avoir appelé quelque part du nom d'avorton (*fehlgeburten*) les mots qui doivent leur formation à l'analogie.

Les lois de l'analogie ont été étudiées et reconnues par de grands philologues, sans réserve ou avec quelque restriction.

Michel Bréal, à propos de la désinence française *ons*, qu'il tire naturellement de la désinence latine *amus* (*amamus*, *laudamus*), contrairement à l'opinion de R. Thurneysen, qui la fait venir de *sumus*, dit: « Assurément la part de l'analogie en grammaire est considérable; nous ne songeons pas à en diminuer l'importance; nous croyons même avoir augmenté le nombre des observations qu'on peut faire sur ce chapitre. Mais l'analogie se fait sentir selon certaines lois qu'il est bon de ne pas perdre de vue: on n'a pas le droit de l'invoquer sans avoir quelque règle et quelque guide.

Je suis tout prêt à croire que *septentrional* a fait *méridional*. J'ai montré comment, en latin, *mortuus* doit son *u* à *vivus*, comment *noctu* doit son *u* à *diu* et ἵπταμαι son ῐ̈ à ἴσταμαι. Mais, dans ces mots, l'influence analogique ne s'est pas exercée au hasard; on voit sans peine pourquoi l'un des deux a subi l'action de l'autre. Ils étaient associés dans la mémoire de telle sorte

que l'esprit s'est laissé aller à les apparier. L'association d'idées peut se faire de bien des manières. Tantôt, comme dans les exemples que je viens de citer, ce sont les mots opposés qui marchent accouplés. Tantôt, l'habitude d'avoir une flexion distincte pour représenter une certaine particularité grammaticale fait créer la flexion là où elle n'existait pas à l'origine : de là le féminin de nos participes présents, une *histoire plaisante*, une *nouvelle effrayante*. Quelquefois c'est une formation aisée et bien tangible, telle que celle des verbes en ιζω, qui se généralise et donne des dérivés comme βαπτίζω, λυριζω. La mémoire, familiarisée avec une série de formes verbales, les emploie par la force de l'habitude quand il s'agit de créer un verbe nouveau. Il suffit parfois d'une locution pour en modifier ou déformer une autre. *Oblivisci* se construit en latin avec le génitif, parce que *memini* prend le génitif ; on dit fautivement en français *se rappeler de* à cause de la locution *se souvenir de* qui est due elle-même à *il me souvient de* (*mihi subvenit de aliqua re*). Nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici toutes les variétés de l'*analogie*, ni d'indiquer toutes les formes qu'elle peut prendre. Mais ce qu'il est important de rappeler, c'est que l'analogie n'est pas une force par elle-même ; c'est un nom qui ne signifie rien, si l'on ne nous fait voir par derrière l'*acte intellectuel* dont le phénomène grammatical est le produit. Dire que le changement d'un mot a pour cause l'analogie avec tel ou tel autre, est une explication à repousser, si vous ne montrez en même temps le lien particulier qui a pu exister dans l'intelligence entre les deux termes ». (*Mém. de la Société de Linguistique*, 1890, 1 fasc., tom. VII, pp. 13 et 14. *Deux prétendus cas d'analogie.*)

L'*altération phonétique*, fait observer de son côté Max Muller, est souvent suivie de l'*étymologie populaire*. Par suite de l'altération phonétique, beaucoup de mots ont perdu leur transparence étymologique, et même des mots originairement distincts, et pour la forme et pour la signification, revêtent quelquefois une forme identique. Or, comme l'esprit humain a soif d'étymologie, comme il a la passion de découvrir, par voies légitimes ou illégitimes, pourquoi tel nom a été imposé à telle chose, il arrive constamment que l'on fait subir aux mots un nouveau changement afin de les rendre encore une fois intelligibles ; ou bien, quand deux mots distincts dans l'origine ont fini par se confondre et n'avoir plus qu'une même forme, on sent le besoin de résoudre la difficulté qui se présente alors à l'esprit et l'on ne tarde pas à trouver une explication.....

« La plupart des allemands s'imaginent que leur substantif *Sündfluth* (le

déluge) signifie l'*inondation* due au *péché,* de *sünd* (péché) et *fluth* (inondation), mais *sündfluth* n'est qu'une modification populaire de *sinfluct* (la grande inondation), modification qui a été suggérée par le besoin de trouver au mot, dont un des éléments s'était obscurci, une étymologie satisfaisante. » (*Nouvelles leçons sur la science du langage,* 12me leçon, pages 284-285).

Adolphe Horning, dans sa *Grammaire de l'ancien français* s'exprime ainsi sur le même sujet: « Les lois phonétiques agissant comme des lois physiques, les mêmes sons devraient, dans des conditions identiques, subir les mêmes transformations. Et pourtant les exceptions aux lois phonétiques sont nombreuses ; elles ne sont pas dues au hasard, mais à des lois secondaires qui viennent contrarier l'effet des premières et que la science ne réussit pas toujours à démêler...

« Dans un grand nombre de cas, c'est le principe de l'analogie qui a modifié l'action des lois phonétiques. Tandis que les mots latins *amo, amas, amat,* sont devenus régulièrement en français *aim, aimes, aimet,* les deux personnes du pluriel ont commencé par donner non moins régulièrement *amons, amez*. A un moment donné, on a éprouvé le besoin de simplifier la conjugaison, d'unifier, et, en changeant *a* en *ai*, on a dit *aimons, aimez*. L'influence de l'analogie a été surtout puissante dans la conjugaison. Mais on l'a constaté aussi ailleurs ; c'est ainsi que le *ned* de la Cantilène de Sainte Eulalie : *Ne por or ned argent ne paramenz*, ne pouvant dériver régulièrement de *nec*, semble avoir été formé sur *qued* (quod) qui se trouve quelque vers plus bas. »

Enfin, Arsène Darmesteter, dans son *Traité des mots composés*, a écrit ce qui suit : « La tendance à assimiler les mots étrangers aux mots de la langue commune, amène des transformations singulières. Une ressemblance fortuite de son et une analogie lointaine d'idées entre le mot exotique et un mot quelconque de la langue suffisent quelquefois à faire remplacer le premier par le second. Le latin *favus* (rayon de miel) devient l'italien *fiavo* par suite d'une confusion avec *flavus* (blond, couleur de miel). Les noms composés étrangers présentent des faits semblables. De *Sauerkraut*, proprement *chou aigre, sauer* (aigre) est remplacé par son quasi-homonyme *chou*, et *kraut* est traduit librement (trop librement) par *croûte*. *Kupferasche* (cendre de cuivre, cuivre calciné) devient *couperose*, qui rappelle de loin le mot allemand et présente à l'esprit je ne sais quelle image de cristaux taillés à teinte rosée. Le *bulldog* (chien taureau) se transforme en *dogue* à *boule*, à grosse tête ronde : *bouledogue*. Le jeu anglais de l'*Aunt Sailly* (de la tante Sarah), fran-

chissant le détroit, devient le jeu de l'*âne salé* et l'*as per se*, italien, est défiguré en *as percé*. Ces faits prouvent une fois de plus encore que l'assimilation des mots étrangers dans une langue est fatale, et que, quelle que soit la date de leur introduction, ils sont condamnés à subir certaines modifications pour prendre la physionomie et le caractère que possède la langue à l'époque de leur entrée. Ainsi les termes exotiques s'assimilent dès l'abord à la langue, et, selon qu'ils y ont pénétrés depuis un temps plus ou moins long, suivent, comme les autres mots, les évolutions plus ou moins nombreuses de la langue jusqu'à nos jours (1). »

Malgré la justesse des remarques dont je viens de faire profiter le lecteur et dont j'ai profité tout d'abord moi-même, je ne puis pas laisser passer sans mot dire le rapprochement que l'auteur fait entre l'italien *fiavo* et le latin *flavus*.

A franchement parler, je ne suis pas du tout satisfait de cette explication. Voici pourquoi : il y a en italien quatre types similaires pour désigner le rayon de miel : *favo, fiavo, fiadone* et *fiale ;* l'avant-dernier est une forme augmentative de *fiado*. Il est incontestable, d'autre part, que *fiavo* est une altération de *favo ;* mais pourquoi affirmer que ce fait est dû à l'influence de *flavus*, quand on a devant soi les autres formes *fiado* et *fiale*, étrangères à *flavus*, lesquelles ont évidemment déterminé l'intercalation de l'*i* entre *f* et *l* ?

Quand à *fiadone*, qu'on fait généralement dériver de l'ancien haut-allemand *flado* ou *fladas* (gâteau, rayon de miel), ce n'est que le wallon *floion*, l'ancien français *flaon*, contracté en *flan* et que, peut-être à tort, on rapporte à une forme latine **flatonem*, de *flatus*. Il est vrai que *floion* et *flaon* ou *flan* désignent une sorte de gâteau ; mais cette objection n'a pas de portée, parce qu'on sait que le mot gâteau lui-même est employé pour désigner la gaufre où les abeilles font la cire et le miel.

Il ne reste plus qu'à expliquer la forme *fiale*, ce qui peut se faire en ayant recours à la permutation de *d* en *l*. Exemples : *cicala* (cigale) pour *cicada*, *ellera* (terre) pour *hedera*, *trespolo* (trépied) à côté de *trespide* ou *trespido*. *Fiale* provient donc de **fiado* ou **fiade*, d'où *fiadone*, et toutes ces variantes d'un type unique ont contribué à faire de *favo* (lat. favus) : *fiavo*.

Je reviens à la question générale.

L'analogie, qui joue un grand rôle dans les langues, est dû au double besoin de tout expliquer, de tout coordonner.

---

(1) Bibliothèque de l'école des Hautes Etudes. Paris, 1875, XIX fascic, pp. 231, 232.

Ses principales sources d'entretien sont l'ignorance du peuple aussi bien que l'inexpérience des savants, le sentiment artistique dans l'un et l'amour des systèmes à tout prix dans les autres.

Elle agit de deux manières différentes :

Pour la grande masse des mots, elle tend à *égaliser* les formes dans la *dérivation* et dans la *flexion*, en les amenant toutes à certaines catégories de terminaisons typiques. Elle est alors ce qu'on peut appeler : l'*anologie morphologique*.

Pour le petit nombre des mots, elle cherche à rendre compréhensible ce que leur radical offre d'obscur, sans y réussir, par des moyens qui les rendent méconnaissables surtout aux langues desquelles ils furent empruntés. Dans ce cas, on peut la nommer : *analogie thématique*.

L'*analogie morphologique* qui atteint toutes les parties du mot pour les convertir en éléments formatifs, s'exerce de préférence sur les suffixes et sur les formes de flexion que parfois elle livre directement au radical en raison du besoin. La dernière partie d'un mot, généralement composé ou d'origine étrangère, peut être assimilé à un suffixe, contrairement à ce qui arrive pour l'*analogie thématique*.

D'après Brugman *(Recherches morphologiques)*, les effets de l'*analogie morphologique* se propagent peu à peu et de proche en proche. A un exemplaire suit un second exemplaire ; ces deux formes alors peuvent en déterminer une troisième, une quatrième, une cinquième, et celles-ci progressivement d'autres encore, par centaines. De sorte qu'il est à inférer que tant de formes infinies ne sont que les reproductions de quelques rares types qui ont servi de clichés. Les preuves abondent. En voici une qui vient de loin. En ancien slave les quatre verbes *jesmi, vemi, dami, jami* ont servi de modèle unique à toutes les classes des conjugaisons, non seulement pour le néo-slave, mais aussi pour le néo-serbe. Les premières personnes du singulier, dans ces langues, terminent toutes par un *m*.

En voici une autre qui vient de tout près : En wallon liégeois, la deuxième personne du pluriel et l'imparfait de l'indicatif, après avoir uniformisé la première et la troisième personne dans les verbes *avu* (avoir) et *esse* (être) :

Vos avi[z] { *Nos avi* [s] (nous avions) *Vos esti*[z] { *Nos esti* [s] (nous étions)
(vous aviez) { *Il avi* [t] (Ils avaient) (Vous étiez) { *Il esti* [t] (Ils étaient)

a imposé cette forme au pluriel de l'imparfait des autres conjugaisons : *Nos*

aimi [s], etc., (nous aimions), etc., *nos finihi* [s] etc., (nous finissions), etc., *nos d'vi* [s] etc., (nous devions), etc. ; *nos vindi* [s], etc., (nous vendions) etc.

Les exemples ne manquent pas non plus en italien ; en voici quelques-uns : L'*analogie* avait déjà fait ses preuves en adaptant les suffixes *olo* et *ola*, (lat. *olus, ola, olum*), après tant d'autres, à de nouvelles formations telles que *boscajuolo (bûcheron)*, *camicciuola* (camisole), *campagnuolo* (campagnard), *lacciuolo* (lacet), *merciaiuolo* (mercier), etc. Cela ne lui suffisait pas. Elle devait identifier ce suffixe avec les éléments les plus incompatibles, c'est-à-dire elle devait le placer où il ne fallait pas. Les mots d'origine orientale ne furent pas épargnés. *Azzeruola* ou *lazzeruola* remplace en effet une terminaison italienne caractéristique qui n'a aucune connexion avec les dernières syllabes du mot arabe *az-zo' roùr* ou *az-za-rôra*, sur lesquelles elle s'est formée.

L'imagination du peuple, grammairien à ses heures, poète toujours, dans tous les pays, est faite ainsi : partout il rêve les types de son affection, partout il évoque les souvenirs auxquels il est habitué. Il s'est donc efforcé de voir dans les quatre lettres de *rôra*, comme dans un miroir, la forme féminine du suffixe latino-italien *uola*.

Cofano, du latin *cophinus* (coffre), *fiotano* (pour flebotomo), du grec-latin *phlebotemus* (phlébotomiste), *garofano*, du latin *caryophillum* (girofle), mots terminés tous les trois, à l'origine, d'une manière différente, ont adopté le suffixe commun *ano*, après avoir cherché leur équilibre dans des formes transactionnelles, autant d'étapes et de tâtonnements pour arriver à une forme définitive et générale. Ce n'est qu'à la fin de l'évolution convergente de toutes ces formes que le suffixe *ano*, fourni comme exemple par les mots *ebano* (ébène), *platano* (platane), *trapano* (trépan), etc., a paru convenir à chacun des trois mots plus haut cités.

De la même manière, les finales des mots *carnevale* (carnaval), *conestabile* (connétable), *paragone* (comparaison), *pistone* (piston) et tant d'autres ne représentent pas du tout, au point de vue de l'origine, les suffixes *alis, abilis, onem*. Ces finales, produites par une filiation illégitime, sont parfois tout autre chose que des suffixes et démontrent jusqu'où s'étendent les écarts de la fausse étymologie. Réfractaires d'abord à l'analyse, on commence enfin à la reconnaître, et, grâce à cette connaissance, toutes les permutations des lettres sont admissibles et les monstres en philologie deviennent de plus en plus rares ou se font abordables, en livrant au plus persévérant le secret de leur conformation insolite.

La langue française cherche aussi, à tout prix, cette *uniformité sérielle* dans les terminaisons que j'ai désignée plus haut par le nom d'*analogie morphologique* et que M. Bréal appelle *répartition*, en l'attribuant au besoin d'ordre et de clarté qui utilise, autant que possible, les syllabes démonstratives de telle façon qu'elles ne forment pas double emploi.

J'en donnerai seulement quelques exemples plus ou moins connus. Dans *blafard* (du vieux haut allemand *bleih-faro*, de couleur pâle), le deuxième élément *faro* s'est transformé en *fard* sous l'influence du suffixe *ard*, déjà si fécond en français. Loin d'être isolé, le même fait s'est produit pour les mots *bard* (du vieux haut all. *bara*), *boulevard* (de l'allemand *bollwerk*) et *homard* (du germanique *hummer*), dont le *d* dans chacun des trois cas n'est pas *organique*.

Dans *blocus* (du vieux haut-all. *bloc-hus*, aujourd'hui *block-haus*, maison qui enclôt, qui ferme, fortin), le substantif *hus*, maison, a été pris pour le suffixe *us*, tel qu'on le rencontre dans *plexus*, *virus*, etc.

Dans *gonfalon* (du vieux français *gonfanon*, de l'ancien haut-allemand *gund-fano*, se décomposant en *gundja*, combat, et *fano*, drapeau) et dans *fanon* ou *fanion*, pièce de drap au bout d'une lance (provenant aussi de *fano*), l'*n* finale fut ajoutée par égard au suffixe *on*.

Enfin, dans le mot *potasse* (allem. *pottasche*, cendre de pot), la désinence n'est que le simulacre ou la contrefaçon du suffixe péjoratif *asse*.

On applique également le suffixe *ment*, du lat. *mente*, signifiant *avec esprit*, à des adjectifs tels que *carré*, *pédestre*, pour former *carrément*, *pédestrement*, sur l'ancien modèle de *purement*, formation rationnelle qui, au fond, signifie *avec un esprit pur*, bien opposé aux autres qui correspondent littéralement à ces phrases absurdes : *avec un esprit carré*, *avec un esprit pédestre*.

Toujours en vertu du même principe, mais contrairement à l'étymologie, le XIVe siècle a généralisé l'emploi de l's finale aux premières personnes des verbes. Exemples : *suis* (de *sum*), *fuis* (de *fui*), *sois* (de *sim*), *avais* (de *habebam*), *venais* (de *veniebam*), par rapprochement à d'anciennes formes particulières, telles que *ruis* (*rogo*), *pruis* (*probo*), etc., et sous l'influence d'autres formes telles que je *pens* où l's, dernière lettre du radical, n'était pas suivie d'une voyelle d'appui. Dans ce cas, l'*analogie* est purement *orthographique*, c'est-à-dire aveugle, grossière et peu recommandable, car c'est elle qui a rendu l'orthographe indépendante de la prononciation.

Par contre, on a fait disparaître le *t* étymologique de la 3e personne du singulier des verbes de la 1re conjugaison, tandis qu'on l'a conservé dans

les autres conjugaisons; par exemple : il *croit,* il *lit,* il *voit,* et cela par une erreur impardonnable, en dépit de la véritable analogie.

C'est à propos de ces sacrilèges, qui peuvent cependant être justifiés dans une certaine mesure, que M. Brachet s'écrie, à la suite de M. Littré : « C'est un vrai méfait grammatical que d'avoir ainsi brouillé les signes primordiaux et caractéristiques des personnes verbales, signes que nous avait rapporté la tradition de la plus haute antiquité. On voit combien la régularité de l'ancienne grammaire ressort, quand on prend pour point de comparaison les irrégularités survenues dans la grammaire moderne (1). »

L'*analogie morphologique* peut avoir lieu parfois entre les mots de la même langue, afin d'éviter des ambiguités. Dans ce cas le mot abandonne provisoirement ou définitivement sa propre terminaison, qui devient obscure ou incommode, pour emprunter celle plus démonstrative d'un mot à côté. Cette *analogie morphologique,* par laquelle une des faces significatives du mot est oblitérée, pourrait se nommer *dissimilative* ou *antibilatérale.*

Un cas de cette analogie est offert en latin par les quelques substantifs féminins de la 1re déclinaison, qui font, au datif-ablatif pluriel, *-abus* sur le modèle de *diabus,* au lieu de *is* (*asinabus, deabus, equabus,* etc.), pour les distinguer des noms masculins qui y répondent, c'est-à-dire qui ont aussi le datif-ablatif pluriel en *is* (*asinis, diis, equis*). Ce cas, expliqué par Neue mieux que par tout autre, est une véritable *assimilation* entre deux mots distincts, dont l'un fut introduit comme troisième terme, pour arriver à une *différenciation de sens* entre deux autres mots, premier et deuxième termes accidentellement semblables dans la *forme.*

Voici à présent quelques exemples assez frappants d'*analogie thématique* pour l'italien, suggérés, en partie, par le travail de M. Caix : *Étude d'Étymologie italienne et romane.*

Le mot persan-arabe *yâsemîn* (en français *jasmin*), devient d'abord en italien *gesmino,* puis, sous l'influence de *gelso* (mûrier), aux fleurs duquel il est un peu violemment rapproché, il se transforme en *gelsomino.*

Un autre mot arabo-persan *bâdindjan* (en français *aubergine* et *melongène*), est arrivé en italien, à l'aide de l'espagnol *berengena* et surtout du bas-latin *melongena,* à la forme *melanzana,* renfermant le mot *mela,* qui signifie pomme et le mot *insana* (malsaine), représenté approximativement par *'nzana.* Le composé, égal, à quelques lettres près, aux mots latins *malum insanum,*

(1) *Grammaire historique de la langue française,* p. 188.

réveille alors dans l'esprit l'idée d'une *pomme qui n'est pas saine*, ce qui est vrai en effet lorsqu'on la mange crue. Un autre nom de l'*aubergine*, en italien, est *petronciana*, venant peut-être de la variante arabe *pâtingân*, à laquelle on a associé l'idée de *pierre* (*petra* en latin), à cause de son apparente dureté, de sa couleur porphyrique et de son éclat marmoréen. Quant au mot français *aubergine*, de même provenance, à part l'article, il s'est formé probablement sous l'influence d'*alberge* ou *auberge*, sorte de pêche dont la chair est très adhérente au noyau.

Dans *palafreno*, du latin *paraveredus*, en français *palefroi*, on a transformé volontiers les trois dernières syllabes en *freno* (latin *frenum*, français *frein*), en croyant y voir la partie essentielle de la bride et le principal attribut d'un cheval de parade.

Le substantif latin *perniones*, équivalent étymologique du substantif italien *pedignoni* (engelures aux pieds), a subi le changement de *per* en *pedi*, radical de pied, par oubli de sa structure primitive et en vue d'ajouter quelque chose de plus précis à sa signification.

Ramarino ou *romarino* pour *rosmarino* (lat. *rosmarinus*, franç. *romarin*), a été dit parce que le mot *ramo* (branche), paraissait mieux convenir à la nature d'une plante à tige rameuse.

Sfascelo ou *sfacelo* (ruine), qui trouve son étymologie assurée dans *flagellum*, renforcé d'une *s* amplificative, fut altéré abusivement afin de le rattacher, sous sa première forme, à *sfasciare* (lat. *ex-fasciare), qui proprement signifie *démailloter*, et, sous l'autre forme, à *sfacimento* (distinction), dérivé d'un verbe *ex-facere* (défaire).

Dérouté par le mot *uscio* (lat. *ostium*, franç. *huis*, porte), l'instinct populaire a fait surgir la forme parallèle *uscire* à côté de *escire*, du latin *exire*, anc. franç. *issir*, *eissir*, sortir.

Cette tendance à transformer le radical des mots peu connus d'après un type plus connu n'était pas étrangère aux langues classiques. Pott, Curtius, Benfey, Witnet, Scherer, Leskien, Brugman, Mistili, Suchard et d'autres philologues l'ont suffisamment démontré.

On rencontre en latin la forme *laurandrum*, provenant du grec ῥοδοδένδρον, déterminée par le mot *laurus* (laurier); *liquiritia* (réglisse), de γλυκύῤῥιζα, qui doit sa forme sans gamma à l'existence du verbe *liquescere; sacrophagus* pour *sarcophagus*, du grec σαρκυφάγος, fait avec le concours du verbe *sacrare;* enfin, pour en finir avec les citations prises dans le domaine des langues

mortes, *strangulare* et *transgulare* (étrangler), de στραγγάλάω, ont été calqués sur le mot *gula* (gueule).

En français aussi l'*analogie thématique* est, pour ainsi dire, à l'ordre du jour. Voici, en effet, quelques mots, pris au hasard, où cette loi se manifeste dans toute sa rigueur.

Burgrave (de l'allem. *bur-graf*, comte du château), et *margrave* (de l'allem. *mark-graf*, comte d'une marche), par le changement de *graf* en *grave*, sous l'influence de l'adjectif *grave*, exprimant une qualité inhérente, dans l'esprit du peuple, à ces grands dignitaires de l'empire allemand.

Guerdon, mot vieilli signifiant récompense (du v. franç. *guerredon*, de l'ancien haut-allem. *widarlôn*, récompense, de *widar*, en retour, et *lôn*, salaire). L'*l* est devenue *d* par suite d'une confusion avec *don*.

Lansquenet (de l'allem. *lands-knecht*, serviteur du pays, soldat, fantassin). L'élimination du *d* s'est effectuée tout simplement parce qu'il n'est pas nécessaire dans le mot *lance*, que l'on a cru reconnaître dans *lands*.

Poignard, qui a été précédé par les formes *poingal*, *poingnal*, *poignant*, et qui dérive du latin *pugnalis* pour *pugionalis*. Ce mot a pu transformer à la fois son *radical* et son *suffixe* par rapprochement au mot *poing* (lat. *pugnus*), d'un côté, et de la terminaison péjorative *ard*, appliquée dans ce cas avec bonheur au nom d'un instrument meurtrier qui sert aux traîtres et aux assassins.

Vaguemestre (de l'allem. *vagenmeister*, maître des équipages), à la suite d'une confusion avec le verbe *vaguer*.

Vedette (guérite d'observation et sentinelle), un dérivé de l'espagnol *vela*, (latin *vigilia*), dans lequel s'est opéré un changement d'*l* en *d*, amené par le verbe *vedere* (voir).

D'autres mots se présentent sous un déguisement fort étrange pour quiconque possède les langues germaniques et qui doit intriguer les Français eux-mêmes lorsqu'ils font des comparaisons en vue de reconnaître leur étymologie. Ainsi du flamand *baegspriet*, mot composé de *boeg*, proue, et *spriet*, perche, on a fait *beaupré*. Un français qui ne sait que sa langue maternelle, a dit M. C. Lebrocquy (*Du Flamand dans ses rapports avec les autres idiomes*), se demande sans doute, à la vue d'une telle expression, ce qu'il peut y avoir de commun entre une certaine partie d'un navire et une belle prairie.

Certainement il n'y a aucune relation entre ces deux idées. Mais il ne faut pas perdre de vue que dans les mots de formation analogique, le

peuple se contente, dans bien des cas, de créer une forme significative quelconque à côté du mot qui pour lui n'en a pas, sans se soucier du rapport qu'il peut avoir avec la chose qu'il désigne et avec le mot d'origine auquel il remonte. Cette *analogie*, qui n'est pas *corrélative*, peut s'appeler par cela même *absolue*.

Chez les ignorants, et même chez les gens d'une instruction moyenne de tous les pays, on entend des locutions incorrectes, on rencontre des mots transformés de la façon la plus comique, qui sont dus aussi à l'un ou à l'autre procédé de l'analogie.

Les personnes, par exemple, qui commettent la faute grossière d'employer le mot *luxueux* pour le mot *luxurieux*, et, vice-versâ, rendent pleine justice à ce principe, mais elles s'exposent à des inconvénients sans fin dont je leur laisse mesurer toute la portée.

Lorsque le wallon illettré dit de quelqu'un : *Il a une voix de cent taurs,* au lieu de dire : il a une voix de *Stentor*, il entend dire, en renchérissant sur Homère : une voix de *cent taureaux*, car *taur* (parfois *twar* et *twa*), a justement la signification de *taureau*, depuis Mons jusqu'à Namur et au delà. En effet, le mot *Centaure,* être mythologique moitié homme et moitié cheval, est aussi inconnu chez le peuple que *Stentor*, le guerrier grec dont la voix éclatante faisait plus de bruit que celle de cinquante hommes.

Le wallon fait de la locution latine *ad revisum*, le pastiche : *às treus vis hommes* (en français : *aux trois vieux hommes*), parce que l'action de revoir, de corriger quelque chose, est inséparable à ses yeux de l'idée de vieillesse.

Bouquette (blé sarrasin), mot wallon du flamand *boekweit*, est une transformation faite aux dépens du suffixe diminutif *ette* qu'on a taillé dans *weit*, véritable inconnue ne donnant lieu à aucune solution pour qui ne connaît pas le néerlandais.

En disant *Matisalé* pour *Mathusalem*, le wallon en a déduit *salé,* non pas, comme croit Grandgagnage, qu'il eût supposé par plaisanterie que le personnage qui le portait devait être *salé* pour s'être conservé si longtemps, mais parce que cet adjectif se rapporte à quelque chose de connu, tandis que *salem* ne répondait à rien dans son esprit.

Entr'acte pour *anthrax*, à Bruxelles et ses environs, est un cas d'analogie pour le sens en lui-même, rien que pour le sens, quel qu'il soit, sans le moindre souci pour sa convenance et son opportunité.

Plusieurs disent, et cette fois logiquement, *amidonner* pour *empeser*, *brouillaisser* pour faire du *brouillas* (brouillard), *frayeux* pour *coûteux*, *amitieux*

pour *être sentant de l'amitié,* guidés par les mots qui ont de mêmes terminaisons.

Presque tous les néologismes, du reste, sont formés d'après le même système, et sont plutôt des *conformations* que des *formations lexicales*.

Avec moins de bonheur beaucoup de personnes écrivent et prononcent *chrysocalque* pour *chrysocale* (composition qui imite l'or), déroutées sans doute par le mot *calque* (dessin calqué) avec lequel elles ont établi on ne sait pas trop quelle sorte de relation.

Enfin le mot *célibataire* devient dans la bouche de quelqu'un *Saint Libataire*, en faisant de celui qui exerce l'état d'homme non marié une sorte de *Saint* dont le nom propre serait *Libataire*, et cela par un détour de l'esprit qui n'est pas fait pour étonner le philologue.

Un dernier mode d'analogie est celui auquel les Allemands donnent le nom de *contamination*. Il consiste dans la rencontre plus ou moins fortuite de deux formes qui s'attirent réciproquement et qui en produisent une troisième résumant cette fusion. Un exemple de cette combinaison est fourni par le génitif latin *jecinoris* à côté de *jecoris* et *jecinis*. Sur la base des thèmes sanscrits *jakan* et *jakri*, on a eu en latin deux déclinaisons: l'une sur le type *jecen, jecoris,* l'autre sur le type **jecen*, **jecenis*, et de ces deux formes thématiques différentes il s'est dégagé *jecinoris*.

Avec l'*analogie* proprement dite qui dispose parfois de moyens d'action contraires à son but, il règne dans les langues un *ordre géométrique* qui, obéissant à une force intérieure, donne pour ainsi dire aux mots l'aspect de polyidres phonétiques et de prismes sonores, toutes les fois que le groupement de leurs éléments a lieu dans des conditions normales. De même que la stabilité et la régularité, dans les formes de la nature minérale, produit cet admirable arrangement moléculaire de la matière qui s'appelle l'*état cristallin;* de même que dans la vie la dite stabilité et la dite régularité donnent naissance à cette expression architecturale qui est l'*organisme supérieur*, de même aussi en linguistique le développement régulier, dans une direction donnée, des sonorités laryngiennes se traduit au dehors par des orientations particulières, par des manifestations harmoniques dont la musique, je l'ai déjà laissé deviner, n'est qu'une application plus outrée au point de vue matériel.

L'ordre géométrique dans les parties constituantes des mots ne peut atteindre cette perfection à laquelle parvient la matière, parce que les causes du trouble sont plus fréquentes chez l'être vivant et la fixité moindre est

justement une des conditions principales de la vie. Mais à part cette différence, la propriété essentielle de l'élément phonétique est la symétrie de sa distribution, comme cela arrive avec la matière cristalline.

Cet ordre consiste dans l'adaptation du son à l'idée, qui a son ordre à elle, dans certaines proportions qualitatives et quantitatives, et dans l'extension de la forme donnée d'un mot à d'autres mots asymétriques.

Pour expliquer et comprendre cet ordre, il faut partir de ce principe: quoique les formes extérieures des mots aient parfois la même signification, une catégorie de mots peut affecter certaines formes de préférence à toutes les autres. Dans la catégorie même, il y a place pour des subdivisions.

Voici un exemple dans les comparatifs:

En vieux français le mot *mieudre*, remplacé par *meilleur*, s'est formé régulièrement, comme *moindre*, de même que *pire*, venant de *péjor*, répond aux formes *maire* et *sire*, se rapportant à *major* et à *senior*. Quant à *sendre*, qui doit être classé avec *mieudre* et *moindre*, il doit venir, d'après Scheler, d'une forme *sinor* pour *senior*.

Autre exemple: A côté d'*itant* (*tant*, *autant*, etc.), on rencontre aussi, dans le vieux français, les formes *itel* (pour *tel*), *icist*, *icil*, *içо*. Je ne saurais, dit M. W. Förster, admettre pour *itant* l'étymologie *ibi tantum*, mais j'y vois une forme analogique forgée d'après *icist*, *icil*, *içо*. On a formé de même *itel* et *itant*. Les formes symétriques *icelui* et *icelle*, employées encore rarement dans le style familier, et parfois aussi par des bons auteurs, sont des mots que l'usage a proscrit et dont Pougens et Littré regrettent infiniment la perte.

Parallèlement aux formes adverbiales *ceans* ou *ceens* (en français mod. *ici dedans*, du latin *ecce hac intus*), il y avait, dans la vieille langue, les formes *leanz*, *leans*, *leens* (là-dedans, du latin *illac intus*). *Dans* (du latin *de intus*) à côté de *dens*, doit aussi entrer dans cette série avec *dedans* et *dedens*, qui ne sont que des formes composées avec *de*.

Jadis le mot *ouan* ou *awan* (*hoc anno*) faisait pendant au mot *antan* (*ante annus*), et on trouvait sur la même ligne désinentielle les mots *debonaire*, *demalaire* et *deputaire* (composé avec l'adjectif *put*, du latin *putidum*). *Bonneurté* (bonheur) s'opposait à *maleurté* (malheur) et *preudomme* s'accordait avec *preudefemme*.

Bref, pour ne pas trop grossir la liste de citations, je finirai par dire que le vieux français était une langue aussi symétrique que le français moderne, que la variante d'un mot correspondait presque toujours à la variante d'un

autre, que l'uniformité à laquelle étaient soumis les mots n'était troublée que par les fausses interprétations des scribes et souvent par les commentateurs et qu'il n'y a du gâchis et du désordre que pour ceux qui marchent dans l'obscurité.

J'en arrive aux conclusions :

Dans l'italien, dans le français et dans toutes les langues en général, aucun fait n'est dû au pur hasard, tantôt c'est une cause qui agit, tantôt c'est une autre. Tous les mots les plus difficiles, même certaines onomatopées, ont leur filiation et se plient à certaines lois plus ou moins générales, plus ou moins intellectuelles.

L'analogie, rationnelle ou non, est une de ces lois intellectuelles.

Elle se montre sous différents aspects et agit par différents procédés.

Lorsqu'elle forge des mots qui ne sont que la fausse reproduction d'autres mots, une réfraction du son plutôt qu'une réflexion de l'idée, elle repose sur des notions vagues des choses, sur des réminiscences infidèles, sur une association d'idées mal assorties, et sur l'amour de la symétrie poussée à l'excès; mais, s'il y a lieu, par moments, elle repose aussi sur le besoin d'éviter un malentendu. Dans ce dernier cas elle provoque une confusion de sons pour éviter de plus grandes confusions dans l'esprit ; elle est un mal nécessaire agissant comme un remède.

L'étude de l'analogie est un des fils conducteurs pour remonter à l'origine des mots, toutes les fois que, dans leurs transformations, il y a dérogation aux lois concrètes. Elle complète et consolide, en puissant auxiliaire, la phonétique moderne qui, suivant l'expression imagée de Jacob Grim, a dompté le vagabond génie de l'étymologie.

M. B. Delbrück se demande, dans son *Introduction à l'Etude de la science des langues :* « Comment et de quelle manière peut-on justifier les procédés de l'*analogie ?* Arrivera-t-on à fixer des limites à l'application de ses principes? Y a-t-il moyen d'introduire chez elle quelques distinctions et divisions? »

Je ne prétends pas avoir donné une solution à toutes ces grosses questions et je n'ai pas même essayé de le faire. Cependant, je crois avoir fourni de nouveaux éléments à la discussion et je me prépare à en fournir encore.

La solution de ces questions, comme l'a fort bien dit l'auteur plus haut cité, dépend, après tout, du nombre de matériaux qu'on va rassembler et du système à adopter pour les classer convenablement.

Mais, aussi, je tiens à ajouter que cela dépend de la manière de diriger les débats et du nombre des hommes dévoués qui y prennent part.

A cette fin, je me permets d'exprimer un vœu, c'est que la linguistique ne se laisse jamais entourer par une double enceinte de formules abstraites et de mots encombrants, et que ses problèmes, déjà assez compliqués par eux-mêmes, soient toujours présentés d'une manière précise et bien intelligible.

GRAMMAIRES & GRAMMAIRIENS

Le livre qu'on devrait étudier le plus et qu'on étudie lé moins, c'est la *grammaire.*

Le livre qui est le plus difficile à faire et qu'on croit le plus facile à comprendre et à composer, c'est encore la *grammaire.*

De cette *nécessité,* que la plupart des gens se permettent de négliger, et de cette *difficulté* qui n'est reconnue presque par personne, proviennent non seulement l'ignorance de la langue maternelle, mais celle aussi des langues étrangères, car l'étude de l'une se complète par l'étude des autres.

Le discrédit de la grammaire vient du crédit dont jouissent certains auteurs comme Noël et Chapsal, que Nodier a traité sans merci de blanchisseuses.

Pour étudier la grammaire avec profit et dans de bonnes conditions, il ne faut pas la connaître par un seul manuel approuvé et imposé par un Conseil d'Instruction publique ou autres autorités approuvantes; mais il faut chercher ailleurs un supplément de lumière, s'il y a des points obscurs à éclaircir, et comparer entre eux différents textes originaux traitant la même matière.

Un Conseil de l'Instruction publique avait autorisé l'arithmétique Cirodde, qui proposait de remplacer *dix* et *vingt* par les termes de fantaisie *unante* et *duante,* et de ces termes il n'est pas même resté le souvenir. Montesquieu a dit: aussitôt qu'un tribunal d'hommes de lettres se prononce sur une question de langue, le peuple casse ses arrêts et lui impose des lois qu'il est obligé de suivre.

C'est donc une erreur que de croire que l'emploi d'une grammaire doit exclure l'emploi d'une autre.

Quand on me demande quelle est la meilleure grammaire française, si je

me place à un point de vue absolu, j'hésite d'abord; puis, je finis par répondre: aucune. Ou bien, en me plaçant à un point de vue relatif, je dis: la meilleure grammaire est celle qui est complétée par les autres.

En effet, Brachet et Dussouchet servent d'introduction au cours supérieur de E. Laporte et Ch. Raguet. Les remarques de Littré fournissent des chapitres à ces derniers, la *Nouvelle grammaire* de Chassang est à prendre comme une préface des autres et ainsi de suite.

La même chose soit dit pour l'italien.

Robello n'est pas homogène; Olendorff est trop diffus et élémentaire; Sauer est incorrect dans la partie française; Vergani est trop laconique; Cardelli est superficiel; Veneroni et Biagioli ont vieilli.

Dans chacune de ces méthodes il y a cependant quelque chose de bon, et, par la comparaison, leurs défauts disparaissent pour ne faire place qu'aux qualités.

C'est surtout en grammaire qu'il faut être un peu éclectique, jusqu'au jour où nous aurons une grammaire et des grammairiens dignes de ce nom.

Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là.

« Au lieu d'employer, dit Littré, la méthode d'observation si lumineuse, si féconde en résultats, au lieu d'étudier le passé pour mieux comprendre le présent, tous nos grammairiens, depuis Vaugelas jusqu'à M. Girault-Duvivier, n'étudient la langue que dans son état actuel et en tentant d'expliquer *à priori* (par la raison pure et la logique absolue) des faits dont l'histoire de notre langue et l'étude de son état ancien peuvent seuls avoir raison. C'est ainsi qu'ils entassent, depuis trois siècles, de doctes et puérils systèmes, au lieu de se borner à l'observation des faits; ils persistent à traiter la philologie comme Voltaire la géologie, lorsqu'il prétendait que les coquillages trouvés aux sommets des montagnes provenaient des pèlerins de la première croisade.» Aussi tout cela justifie le jugement sévère que portait récemment sur les grammairiens français un éminent professeur au Collège de France, M. Bréal: « La grammaire traditionnelle formule ses prescriptions comme les décrets d'une volonté aussi impénétrable que décousue; la philologie comparée fait glisser dans ces ténèbres un rayon de bon sens, et, au lieu d'une docilité machinale, elle demande à l'élève une obéissance raisonnable. »

Le manque absolu de bonnes grammaires provient donc de l'indifférence du public pour cette sorte d'étude essentielle et indispensable à la connaissance des langues, et de la rareté des bons grammairiens.

L'indifférence du public! Elle est en train de se vaincre grâce aux travaux de toute une génération de philologues!

Mais la rareté des bons grammairiens est un mal auquel il est plus difficile de remédier, car il faut connaître bien des choses pour obtenir un titre si ambitieux.

Le grammairien doit être *étymologiste*, car donner l'étymologie des mots ce n'est pas seulement en faire l'histoire dans leurs formes et dans leurs significations, depuis leur origine jusqu'aux derniers emplois qu'on en rencontre dans la langue, mais c'est approfondir l'étude de la grammaire dans la matière qui en constitue le fond aussi bien que dans chacun de ses détails les plus subtils; c'est connaître la véritable valeur de la grande et petite monnaie de la pensée et la manière de s'en servir; c'est montrer l'union qui lie les langues entre elles et surtout les dialectes de langues d'oil, de langues d'oc et de toutes les autres langues romanes, les uns et les autres trop longtemps dédaignés par des préjugés de classe et de nationalité.

L'étude de l'étymologie détruit ou rectifie beaucoup d'idées erronées sur le rôle et l'étendue des onomatopées ou sons imitatifs dans les langues, qui sont du reste très restreints, et montrent d'autre part que certains mots, en reproduisant aujourd'hui à notre oreille, plus ou moins imparfaitement, des sons correspondant à ceux qu'émettent les objets ou les êtres qu'ils veulent désigner, étaient des anciennes onomatopées phonétiquement corrompues.

A cette classe appartient, par exemple, le mot *corbeau,* qui provient, par les intermédiaires latins *corvus* et *corvellus,* du sanscrit *kâravas,* onomatopée à désinence grammaticale formée de *kra,* qui est évidemment le thème primitif.

« La théorie des *onomatopées*, dit Max Muller, dans ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, est fort satisfaisante tant qu'il ne s'agit que de poules qui gloussent ou de dindons qui glougloutent; mais autour de cette basse-cour s'élève une muraille et nous ne tardons pas à nous apercevoir que c'est derrière cette muraille que commence réellement le langage. »

Pour celui qui ne connaît pas l'étymologie, toute explication des règles de la prononciation est lettre morte et quand, par désir de nouveauté, il s'évertue à les formuler, il ne parvient qu'à systématiser, sous un autre aspect, les anciennes erreurs.

Voici une preuve, s'il en faut encore, qui montre où conduit l'ignorance des lois étymologiques:

On sait que l'auteur du *Traité du Prince,* en italien *Macchiavelli*, se prononce en français *Ma-ki-a-vel*, en quatre syllabes, ou bien *Ma-kia-vel* en trois

syllabes, tandis que l'adjectif qui en dérive se prononce et s'écrit *machiavélique,* d'où les mots *machiavéliquement, machiavéliser, machiavélisme* et *machiavéliste,* ce qui est en flagrante contradiction avec le mot *patriarche,* qui donne comme adjectif *patriarcal.* Un grammairien critique, G. H. Aubertin, dans sa *Grammaire moderne des Ecrivains français,* en donne cette raison qui n'en est pas une: « *Machiavel* avec *k,* dit-il, est un nom italien et *machiavélique* avec *ch* est un adjectif français.» Or, il faut remarquer que l'adjectif *machiavélique* n'est pas moins italien que le nom propre d'où il tire son origine et qu'il est de formation postérieure à *macchiavellico,* qui est l'adjectif italien.

Par contre, c'est *Michel-Ange* qu'on devrait dire et non pas *Mikel-Ange,* car le nom du grand peintre italien est un composé de *Michele* (Michel) et *Angelo* (Ange) et si l'on a modifié, d'après le génie de la langue française, le second des éléments du nom en question en disant *Ange* au lieu de *Angelo,* on devait, à plus forte raison, modifier le premier, d'autant plus que ce premier élément se trouve tout modifié dans le prénom *Michel,* lorsqu'il est pris séparément.

Les vieux grammairiens n'ont rien dit sur l'anomalie qu'offre la prononciation de ce mot; mais leur silence, qu'en toute autre occasion on ne saurait payer trop cher, n'a pas coûté beaucoup d'argent cette fois-ci. C'est le cas où jamais de dire avec Métaphraste, de Molière:

> Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
> D'un savant qui se tait...

Pour ce qui concerne *archevèque,* rapproché de *archi*(k)*épiscopal,* il aurait suffi de dire que le premier est un mot d'origine populaire et que l'autre est d'origine savante.

C'est donc aux caprices de l'usage, aux différences du milieu dialectal et aux préférences d'auteur qu'il faut attribuer la plupart du temps les incohérences et les variantes de la prononciation dans les mots étrangers francisés, sans qu'il soit besoin de les expliquer par des étymologies tout au rebours du bon sens et du sens commun.

C'est pourquoi la prononciation flotte parfois entre les deux prononciations *ch* et *k* pour les mots où l'on rencontre *ch* et qu'on dit indifféremment *Sichem* et *Sikem, Saosducheus* et *Saosduch*(k)*eus* (cette dernière variante est moins usitée). Enfin, pour en revenir au mot plus haut cité, quelques-uns prononcent *makiavélique* au lieu de *machiavélique.*

Le grammairien déjà mentionné affirme, sans que rien l'y autorise, que

le mot *épitaphe*, jadis masculin, encore tel dans Corneille et dans Montesquieu, a pris le genre féminin par assimilation à épigraphe. Or il est notoire que, dès le XIIIe siècle, cet ancien adjectif est traité comme étant du genre féminin et que ce n'est que plus tard qu'il est devenu d'abord masculin, puis décidément féminin, comme *épigramme, épithète,* etc. Il fallait bien prendre parti pour l'un ou pour l'autre genre, le français étant porté, par une tendance générale, à former des féminins avec des neutres latins.

Par cette même hâte de conclure du particulier au général, sans tenir compte de la filiation historique des formes aux différentes époques, M. Tamizey de Laroque est tombé dans une erreur semblable en publiant les lettres inédites de Joseph Scaliger, à propos du mot *paire,* qu'il a rencontré dans la phrase suivante :

« Monsieur, écrit Scaliger à Pithou, de *trois paires de lettres* que je vous envoiai dernièrement, il est impossible que vous n'en aiés receu *quelcun.* »

C'est M. Ch. Revillout qui s'est chargé de relever cette faute dans la *Revue des Langues romanes.*

M. Tamizey dit, à propos de ce passage : « le mot *paire* était autrefois du masculin. C'est tirer d'un exemple du XVIe siècle cité par Littré, une consultation trop générale. Il est certain que ce nom se trouve parfois au masculin dans nos anciens auteurs et qu'il l'est encore en Saintonge, où l'on dit : « un *pair* de pincettes. » On le rencontre même avec ce genre en plein XVIIe siècle, et le gazetier Loret raconte, en 1690, que le cardinal Mazarin offrit *un pair de gants* à la veuve du duc de Chaulnes. Mais le mot était plus habituellement féminin, et Scaliger, en l'employant au masculin, s'en sert contre l'usage le plus commun. Déjà en 1564, c'est-à-dire neuf ans environ avant sa lettre à Pithou, un dictionnaire fait pour les enfants porte expressément *une paire* de quelque chose que ce soit... »

Le mot *équivoque* serait, d'après certaines grammaires, encore aujourd'hui des deux genres, parce qu'il a plu à Boileau de l'apostropher un jour et de dire :

> Du langage français bizarre hermaphrodite
> De quel genre te faire, équivoque maudite,
> Ou maudit ?...

Ce n'est pas assez qu'en latin il y ait des mots tels que *adeps* (graisse), toujours masculin dans Pline, Serenus et Palladius, plus souvent féminin dans Celsus et Végèce, de deux genres dans Columella ; *advena* (étranger),

de trois genres comme *verna*, d'après Valerius Probus ; *acer* (érable), neutre chez tous les auteurs, mais pas chez Servius : il faudra aussi augmenter en français la liste des mots comme *tenson*, masculin dans Littré et féminin d'après l'Académie; *comté*, féminin dans l'ancienne langue et encore aujourd'hui dans le composé binaire *Franche-Comté*, et masculin partout ailleurs. Dès lors, *ustensile* adopterait les deux genres parce qu'il est féminin dans La Fontaine et Fontenelle, et masculin chez les modernes ; *doute* deviendrait l'un et l'autre parce qu'il a été féminin jusqu'au XVIe siècle, et le mot *défaut* alternerait avec l'ancien *défaute*, pour répondre aux exigences du double sexe grammatical.

Et une fois dans cette voie, pourquoi ne pas prendre conseil des patois en faisant, par exemple, de *boutique* et *cloître* deux mots épicènes, puisque à Liége on dit *on botique* et *éclôse* pour *cloître* y est du genre féminin ?

Tout cela recevrait vraiment un bon accueil au moment où des penseurs hors ligne et des philologues à la hauteur de la situation rangent la distinction des genres parmi les imperfections des langues dont il faut se débarrasser au plus vite ou les réduire au strict nécessaire ; au moment où l'on prêche partout fiévreusement la croisade des réformes orthographiques sur la base de l'écriture phonétique, au moment où des hommes très audacieux, à bout de patience contre tant d'absurdités, essaient de refaire de toutes pièces une nouvelle langue, en oubliant peut-être, dans leur ardeur apostolique et dans leur rigorisme de logiciens, que les langues sont autant un produit naturel qu'un produit humain auxquelles travaillent consciemment et inconsciemment, comme les abeilles au miel, les collectivités humaines, chacune pour le côté qui la concerne, pendant plusieurs générations.

O les grammairiens de bas étage ! A force de vouloir corriger à tort et à travers des fautes imaginaires, ils finissent par devenir eux-mêmes, dans leur byzantinisme, intraitables et incorrigibles !

Quand Pascal et Lafontaine font *gens*, précédé d'un adjectif, du genre masculin et quand l'Académie propose de dire au masculin *vrais gens d'affaires* et *certains gens d'affaires*, au lieu de trouver dans les exemples qui nous sont offerts un retour au bon sens et à la logique, ils crient par-dessus les toits à la profanation et au sacrilège et cherchent l'explication de ces soi-disantes anomalies dans l'harmonie et dans l'euphonie.

Les traités disent que *hymne* est masculin comme morceau poétique et féminin comme chant religieux. Malgré l'absurdité de cette distinction, il y a des grammaires qui s'acharnent à la priser et la défendre.

En flamand, où le neutre désigne la nuance morale, la distinction au moins sert à quelque chose :

forme masculine :	*een groote man*	c'est un homme grand.
» neutre :	*een grot man*	c'est un grand homme.

Mais ce n'est pas une raison non plus pour lui trouver des défenseurs.

Néanmoins, il est juste de remarquer qu'en français aussi, dans des mots homonymes, le masculin désigne souvent l'*agent*, l'*objet*, et le féminin l'*action*, la *matière*, et qu'une ligne de démarcation se fait ainsi dans l'emploi des deux genres.

Exemples :

un aide (celui qui aide),	l'aide (l'assistance),
un enseigne (le porte-drapeau),	l'enseigne (marque, indice),
un fourbe (un trompeur),	la fourbe (la tromperie),
un garde (un homme armé),	la garde (l'action de garder),
un manœuvre (un ouvrier subalterne),	la manœuvre (ensemble de mouvements),
un mémoire (un écrit),	la mémoire (une des facultés),
un œuvre de génie (le produit d'un homme),	l'œuvre (l'action de produire).

Je conclus par dire à ce propos que, dans l'état actuel de la question, on peut subir la dualité absolue ou conditionnée des genres dans le même mot, l'approuver ou la désapprouver, mais qu'il n'est pas permis de la justifier en abusant surtout du mot *étymologie*.

Et c'est justement là le principal tort des vieux grammairiens de faire état de toutes les méprises des auteurs et de toutes les inepties des cuistres pour les ériger en dogme ; d'encombrer de difficultés les abords d'une langue claire et simple en elle-même pour la rendre inaccessible à l'étude et en faire un monopole, et de vouloir trouver des lois où il y a infraction de toute loi.

Habitués à ergoter sur les subtilités captieuses de la syntaxe, ils ne pouvaient pas manquer de souscrire à toutes les monstruosités de l'orthographe, qui à elle seule fait de la grammaire, aux yeux de l'enfant, une sorte de grimoire débité par des croquemitaines.

Pour les lois de l'accord, il règne, dans le camp grammatical, la même confusion et la même assurance qui ne se fait pas scrupule de forger plusieurs règles spéciales pour l'emploi d'un seul adjectif.

L'adjectif *nu*, par exemple, dans les locutions *nu-pieds, nu-tête,* est invariable et s'unit au nom par un trait-d'union. Dans tout autre cas, sans égard à la place qu'il occupe, il s'accorde en genre et nombre avec le substantif : les pieds *nus*, la tête *nue*, la *nue*-propriété.

Cependant, on reconnaît volontiers que l'ancien français n'était pas coupable pour ne pas avoir songé à cette règle et on n'est pas étonné de trouver encore au XVIIe siècle : *il est nus pieds, elle est nues jambes,* avec la marque du pluriel masculin pour le premier cas et celle du pluriel féminin pour le second.

La même chose soit dite pour *demi, feu, franc, haut, grand, ci-joint, ci-inclus, excepté, supposé, vu, non compris,* etc., qui changent, soit d'après la place qu'ils occupent par rapport à l'article et au substantif, soit d'après la nature du substantif ou du verbe, soit d'après le sens de l'expression auquel l'adjectif est subordonné.

Il va sans dire que le XVIIe siècle ne connaissait pas la plupart de ces règles arbitraires.

Quant aux participes pris adjectivement, l'Académie donne l'exemple suivant : *Vous trouverez ci-jointe, ci-incluse la copie.*

Pour l'adjectif *nouveau,* on a établi que si le premier adjectif qualifie le second il reste invariable : *une fille nouveau-née.*

Mais on écrit *les nouveaux venus, les nouveaux arrivés,* en respectant l'accord, parce que l'article précède et aussi parce que le second mot est employé comme nom.

Malgré celà, Littré a donné la forme : *les nouveau-nés,* avec l'adjectif invariable en faisant suivre cette règle : « Avec d'autres participes que *né* et qui sont pris substantivement, *nouveau* est adjectif et s'accorde. »

M. Eman Martin, du *Courrier de Vaugelas*, est bien loin d'être d'accord avec Littré sur ce point.

« Voici, dit-il, la règle que je propose pour mettre fin à ce litige : lorsque *nouveau* se trouve placé entre un substantif et un participe passé, il doit nécessairement rester invariable, quels que soient le genre et le nombre du substantif, attendu que, dans cette position, il ne peut avoir que le sens de *nouvellement*, qu'il a, du reste, dans d'autres cas encore. Ainsi, il faut dire : *des vins nouveau-percés, de la farine nouveau-pétrie, des enfants nouveau-nés, une fille nouveau-née,* parce que cela signifie : des vins qui ont été *nouvellement* percés, de la farine qui a été *nouvellement* pétrie, des enfants qui sont *nouvellement* nés, une fille qui est *nouvellement* née. Mais lorsqu'il n'y a pas de substantif avant

nouveau, le participe qui le suit se trouve pris substantivement et *nouveau* lui sert naturellement de qualificatif; aussi doit-on dire et écrire : J'ai vu les *nouveaux* mariés, la *nouvelle* mariée fort belle, les *nouveaux* convertis sont à l'église, même les *nouveaux-nés* demandent mille soins. Cette règle, contre la logique de laquelle il semble difficile de réclamer, a pour conséquence que, devant le même participe, le mot *nouveau* peut être tantôt variable et tantôt invariable, selon ce qui le précédera. »

Cette manière de raisonner pèche par la base, mais fût-elle impeccable, l'auteur n'a pas lieu de s'en féliciter, car c'est trop jeter d'encre pour des bagatelles qui ne font que grossir le code des difficultés.

En effet, entre ces deux phrases : *les enfants nouveau-nés* et *les nouveaux-nés*, il n'y a que cette seule différence : dans le premier cas le substantif est exprimé et dans le second exemple il est sous-entendu. Or, ce doit être un principe général de la langue que de ne rien changer dans la phrase quand un mot implicitement présent n'y figure pas explicitement, et, par conséquent, les adjectifs ne sauraient changer de nature par l'ellipse du substantif.

Ces querelles de mots, il faut l'avouer, prennent plus de place qu'elles ne font de bien, c'est-à-dire qu'elles n'ont de portée positive.

Elles démontrent que le grammairien ne doit pas être non plus étranger à la *psychologie* et à la *logique* et qu'il doit connaître, au moins sommairement, les travaux des maîtres tels que Herbert Spencer, Alexandre Bain et Stuart Mill.

J'ai dit la psychologie parce que la science du langage et la science de l'intelligence sont unies par des liens indissolubles et parce que tous les problèmes de l'esprit sont obligés d'emprunter leurs termes au langage, qui seul peut en déterminer l'exacte valeur, et ils sont rendus par autant de formules philologiques.

D'autre part, l'application des procédés méthodiques présuppose la connaissance de l'objet sur lequel on va les expérimenter.

Telle méthode qui peut être efficace pour un individu, devient insuffisante pour un autre, qui n'est pas moins doué.

Le sexe, l'âge, le tempérament, le caractère, les goûts, l'étendue des facultés, les dispositions de l'esprit selon le climat, la saison et l'heure choisie sont autant de conditions ou d'éléments d'où dépend la réussite de tout un système d'enseignement et d'éducation auquel chaque professeur, selon les cas, retranche ou ajoute quelque chose.

La *pédagogie* proprement dite, on le sait désormais pertinemment, n'est qu'un chapitre de la *psychologie* et peut-être le plus important.

J'ai ajouté la *logique*, parce que, comme on l'a déjà dit, nous pouvons connaître les objets sans recourir au langage ; mais toutes les vérités, considérées dans la logique, sont des vérités exprimées par des mots s'enchaînant les uns aux autres de plusieurs manières.

« De l'emploi des mots, remarque Alexandre Bain, dérive un grand nombre d'erreurs : les mots, pour ainsi dire, tendent des pièges à la pensée. »

Il faut donc connaître leur fonction logique, car tous les mots, à différents degrés, en ont une, et même les particules peuvent se décomposer en verbes et substantifs et être les éléments constitutifs d'une unité de raison qui, sans leur appui ostensible ou masqué, cesserait d'être telle.

C'est ainsi qu'en renversant la proposition connue de Stuart Mill, je dirai : « De même qu'un assemblage de plusieurs mots ne forme souvent qu'un seul nom, de même un mot n'est souvent pas un nom, mais seulement une partie d'un nom. »

C'est, en effet, grâce à cette aptitude des particules qu'un groupe de trois prépositions a donné naissance en français au substantif *pardessus,* que la préposition *sur*, juxtaposée à *tout,* a produit le substantif analogue *surtout,* et que les prépositions en général et les préfixes ont engendré et engendrent tous les jours une foule de verbes et de substantifs composés.

Le grammairien doit être *dialectologue*, autant que cela se peut.

Heureusement on n'est plus à l'époque dans laquelle Ampère écrivait : « Il est-peut être très utile de s'occuper de dialectes dans un but paléographique ; mais ces nuances, plus orthographiques que grammaticales, importent peu à l'historien de la langue française. » A cette époque d'ignorance où l'on niait, comme disait Guessard, l'importance du problème pour s'éviter la peine de le résoudre.

Mais il y a encore bien des préjugés dans le gros public contre cette étude en défense de laquelle Genin, depuis longtemps, a prononcé ces mémorables paroles : « Le patois... n'est autre chose que l'ancienne langue populaire, c'est-à-dire la véritable langue française, notre langue primitive, qui s'est déposée au fond de la société et y demeure immobile (ajoutez : relativement immobile). C'est de la vase, disent avec dédain les modernes; il est vrai, mais cette vase contient de l'or, beaucoup d'or. »

Max Müller, en rompant ainsi en visière à ces préjugés, tourne le

reproche d'impuissance, au point de vue du résultat des études, contre les langues littéraires.

« Si l'idée, dit-il, d'une littérature, soit orale, soit écrite, n'était jamais entrée dans l'esprit humain, le langage serait encore le langage, il serait plus véritablement le langage. Quelqu'intéressants que soient les effets de cette domestication artificielle de la langue, nos idées sur le langage à l'état naturel, et par conséquent sur ce qu'ont dû être le sanscrit et l'hébreu avant que la culture littéraire les eût domptés et fixés, ont évidemment besoin de s'appuyer sur d'autres observations que l'étude exclusive du langage aryen ou sémitique. Je maintiens que ce que nous appelons langage aryen ou sémitique, quelque merveilleux que soient ses représentants littéraires, n'est que l'ensemble d'un certain nombre de variétés, devant toutes leur origine à un fait historique qui s'est présenté deux fois : la centralisation de la langue encore sauvage et sans règles; je maintiens que tout parfaits, tout puissants, tout glorieux qu'ils sont dans l'histoire du monde, aux yeux du linguiste, le sanscrit, le grec et le latin, l'hébreu, l'arabe et le syriaque sont ce qu'un naturaliste appellerait sans hésiter des *monstres*, des formations exceptionnelles et contre nature; ces langues ne peuvent nous révéler le véritable caractère qu'aurait le langage, si, laissé à lui-même, il obéissait, sans aucune intervention et sans aucun obstacle, à ses propres lois. Pour cette étude, les dialectes chinois et touraniens, et même les jargons que parlent les sauvages de l'Afrique, de la Polynésie et de la Mélanésie, sont bien plus instructifs que le sanscrit et l'hébreu, analysés de la manière la plus minutieuse. » *(La Stratification du langage.)*

Et plus loin : « Nous avons bien appris quelque chose en linguistique, surtout par les dialectes modernes, qui ont repris souvent les procédés de la langue mère et qui ainsi nous trahissent les secrets de la famille..... » *(Idem.)*

Enfin, M. Michel Bréal, le savant professeur du Collège de France, a rendu aussi justice aux patois dans son allocution au banquet des Félibres de 1890 : « Le patois, a-t-il dit, est le frère puîné, qui est resté à la maison pendant que l'aîné courait les grandes routes, acquérait de l'instruction, conférait avec des hommes d'importance, devenait riche en savoir et en honneurs. Mais, en revanche, le petit frère qui n'a pas quitté le village connaît mieux les traditions, il s'entend mieux aux choses familières de la vie, il sait les vrais noms des fleurs et des oiseaux, et il a de touchants mots

pour dire tous les sentiments de l'âme et pour nommer toutes ces choses délicates et chères auxquelles est suspendu notre cœur. »

Le simple rapprochement entre deux formes, l'une dialectale et l'autre littéraire, peut conduire à de grandes découvertes et trancher d'un coup les plus grosses difficultés de la grammaire historique, tout en les faisant comprendre plus aisément.

L'enquête sur le patois a déjà dépassé le but auquel elle visait, mais si elle était encore plus avancée, on ne verrait pas les princes de la philologie se tromper, comme de simples mortels, sur des questions presque élémentaires.

M. Gaston Paris n'aurait pas dit, dans sa revision du texte de la *Vie de Saint-Léger*, que *reciure* est une forme purement méridionale (*Romania*, 1872, page 290); M. Karl Bartsch n'aurait pas affirmé, dans son *Grundriss zur Geschichte der Provenzaliscen Literatur*, que la version française de *Gui de Chauliac* est d'origine méridionale, parce qu'on y trouve des expressions comme *mege* (médecin), en prov. *melge, mege,* et M. Paul Meyer, en relevant cette faute de Bartsch, ne se serait pas contenté d'invoquer l'autorité de Ducange pour nous dire que le mot *mege* existe incontestablement en français. (*Romania*, 1822, page 385.)

Qu'il suffise d'ajouter que *mede*, pour *medecin*, appartient au namurois ancien et moderne, au liégeois, sans parler d'autres localités wallonnes, et que *riçure* pour *recevoir*, avec ses variantes *r'çure, ruçure, ricire, r'cire,* etc., se rencontre depuis Verviers jusqu'au delà de Dinant, c'est-à-dire dans la partie la plus septentrionale au nord de la Belgique.

Il ne faut pas croire que ces princes soient des tyrans abusant de leur autorité et jaloux des contributions que les humbles artisans pourraient offrir à la science. Au contraire, ils s'empressent de les encourager dans leurs efforts, et certes ils ne jettent pas des pierres d'achoppement sur leurs pas ou la pierre du supplicié sur le dos quand ils apportent, quelque petite qu'elle soit, une pierre utile à l'édifice.

Le grammairien doit être aussi *lexicographe*, c'est-à-dire qu'il doit être au courant de ces immenses répertoires de mots, de ces inventaires d'expressions : glossaires, dictionnaires, phrasaires où sont étalées plus qu'enfouies les richesses matérielles de la langue.

Dans ce domaine, trop vaste pour que la vie d'un homme suffise à l'explorer, il faut se restreindre et s'orienter en faisant un choix judicieux et en

compulsant surtout les nouvelles publications dues à la plume des hommes les plus compétents.

Pour l'ancienne langue, sans laisser tout à fait de côté Roquefort, La Curne de Sainte-Palaye, Ducange et Burguy, à part les autres, c'est au *Dictionnaire historique de la langue française,* publié par l'Académie, et au dictionnaire de Frédéric Godefroy qu'il faudra s'adresser, malgré leurs défauts et leurs lacunes.

On peut y ajouter : les anciens glossaires romans corrigés et expliqués par Fréd. Diez et traduits par A. Bauer. Ces glossaires sont d'autant plus importants, comme observe Diez lui-même, que quelques-uns appartiennent, même dans la forme où ils nous ont été transmis, au VIII^e^ siècle, tandis qu'au contraire les glossaires et vocabulaires latins-français qui nous ont été conservés ne paraissent pas, à quelques exceptions près, remonter au delà du XIV^e^ siècle, du moins dans leur rédaction actuelle.

Malheureusement, le *Corpus* des anciens glossaires manuscrits que M. Gaston Paris avait promis de publier, en collaboration avec M. P. Meyer (Voir *Bibliothèque de l'Ecole des hautes études,* fasc. V, vol. I, page 11, à la fin), en est encore aux citations de Ducange, aux analyses critiques et aux extraits publiés par Littré dans l'*Histoire littéraire de la France.*

Au surplus, le *Manuel d'ancien français* et le *XVI^e^ siècle en France*, de Darmesteter et Hatzfeld, serviront de guide pour puiser aux autres sources de l'ancienne langue.

Pour le français moderne, avec les yeux toujours tournés vers Littré, on doit prendre des renseignements dans le *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIII^e^ siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un traité de la formation de la langue,* par MM. A. Hatzfeld et A. Darmesteter, avec le concours de M. A. Thomas.

« Ce dictionnaire, dit Gaston Raynaud, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (nov.-déc. 1890), marque un progrès des plus sensibles sur tous les ouvrages de lexicographie française parus jusqu'ici ; nous n'en exceptons pas le *Dictionnaire de Littré,* qui ne conserve plus dès maintenant d'autre mérite que le nombre et la richesse de ses exemples historiques. »

Sans partager l'enthousiasme de M. Gaston Raynaud pour ce Dictionnaire qui veut expliquer, sur une base incertaine où ne figurent que quelques-uns des principaux procédés intellectuels de transformation ou de classement, les différentes acceptions du mot et la notion commune qui les domine, il sera utile d'en prendre connaissance, parce qu'il renferme déjà, dans les

quelques fascicules parus, des données précieuses et des conceptions nouvelles.

Pour montrer l'union étroite qui existe entre la *lexicologie* et la *grammaire*, je ne citerai qu'un exemple que je tiens pour ainsi dire sous la main :

Monsieur Darmesteter, en faisant une très belle introduction au *Dictionnaire général de la langue française*, plus haut cité, sans s'en apercevoir, insensiblement, est venu à parler de grammaire *ex-professo*, à tel point qu'on croirait lire une introduction d'un traité comparé de syntaxe entre l'ancien français et la langue moderne.

Par la lexicologie, on apprend qu'une langue peut s'enrichir sans augmenter le nombre de ses mots, rien qu'en augmentant leur valeur et leur poids; ce qui signifie, en d'autres termes : élargir leur capacité de signification.

Dès lors, aux yeux du grammairien, la langue la plus riche n'est pas celle qui a le plus de signes pour exprimer le moins d'idées, mais celle qui compte le plus d'idées exprimées par le moins de signes.

Par le même moyen, on apprend aussi à concevoir et à formuler exactement une définition qui jette ainsi un nouveau jour sur les significations multiples du mot et qui permet d'en faire un juste emploi.

Où il y a de bonnes définitions, il n'y a pas de synonymes.

« Une définition précise de chaque terme, fondée sur l'origine et sur l'histoire du mot, dit M. Darmesteter, ferait évanouir les prétendus mots synonymes et rendrait inutiles certains traités spéciaux, composés suivant une méthode trop empirique pour corriger les inexactitudes et combler les lacunes des dictionnaires.....

« L'expérience, d'accord avec le raisonnement, enseigne qu'il n'existe guère de termes absolument synonymes. Assurément, il n'y a pas de langue où l'on ne rencontre plusieurs mots différents qui désignent le même objet, par exemple en français, *mors* et *frein ;* mais, si semblable que soit la signification, l'emploi diffère et le même objet est considéré sous un aspect différent. Le *mors*, comme le *frein*, désigne une partie de la bride, la pièce de fer placée dans la bouche du cheval, qui sert à le gouverner. Mais le mot *mors* (du latin *morsum*) éveille surtout l'idée de la place de cette pièce dans la bouche de l'animal; le mot *frein* (du latin *frenum*), l'idée de ce qui sert à l'arrêter. Aussi lisons-nous dans Racine, à quelques vers de distance, en parlant des chevaux d'Hippolyte :

Il ne connaissent plus ni le *frein* ni la voix (*Phèdre*, V, 6.),

et plus loin :

Il rougissent le *mors* d'une sanglante écume (*ibid.*).

« C'est pourquoi le mot *frein* peut recevoir un sens figuré que n'a pas le mot *mors*. » (*Dictionn. génér.*, introd., page XIV.)

Un dernier mot sur l'utilité de la lexicologie, comparée ou non avec les autres langues.

Elle nous apprend que les mots, en acquérant de nouvelles significations, sont sujets à en perdre aussi. Par exemple *curieux* signifiait *empressé, soigneux; divinité* se prenait dans le sens de *théologie*, sens qui a survécu dans l'anglais *divinity; choisir* était employé pour *apercevoir; flotter* se disait pour *abonder*. Le mot *mollet*, dans Watriquet de Couvin, trouvère belge, signifiait *souple*, gracieusement *mol* ou *mou*; presque synonyme de *fluet*. Voici le passage :

Ha! com très bien li avenoit
Ses simples regars et sa chière
Sa très belle plaisanz manière
Ses genz cors, jones et mollez!

Depuis Watriquet de Couvin, le mot *mollet* a bien dégénéré! Il a quitté le livre inspiré du poète pour se réfugier dans les manuels de cuisine.

Par le même moyen, nous savons également que souvent les mots, en perdant leurs significations, les conservent dans quelques locutions particulières ou dans quelques mots composés. Tel fut le sort de *sage* qui, d'après la remarque de Scheler (Watriquet de Couvin, p. 470), n'a conservé l'acception d'*apprit* ou *instruit* que dans *sage-femme* et dans la locution *faire sage de* pour *informer*.

Ce n'est pas tout, elle nous met sur le chemin du mot étranger, que nous avons de la peine à retenir ou à reconnaître, en nous montrant qu'il existait, avec la même signification, dans l'ancienne langue. C'est le cas du mot *caitif* (aujourd'hui *captif* ou *chétif*), qui avait jadis la signification de *méchant* ou *mauvais*, comme l'italien *cattivo*. Pour nous en convaincre, lisons dans Jean de Condé, autre trouvère belge :

Pren garde as fais et as usages
De *caitis* et des *mesceans* (1re partie, p. 102.).

Mettre en non caloir (ne pas se soucier), dans Baudouin de Condé, correspond à l'italien *mettere in non cale*, avec la même signification.

Dans le *Romanz de un chivalier e de sa dame e de un clerk*, (roman anglo-normand du XIIIe siècle), je trouve :

Al clerk ne fist unc semblant
De sa douleur (né) *tant ne kant.*
(*Romania*, 1872, page 78, vers 220, 221.)

Ce *tant ne kant*, qui signifie *aucunement, nullement,* correspond exactement à la locution italienne *nè tanto nè quanto.*

L'italien possède la conjonction *acciocchè*, qui se traduit en français de nos jours par *vu que, afin que;* eh ! bien, le croirait-on ? en ouvrant les glossaires, cette conjonction se trouve reproduite, presqu'en toutes lettres, par *a chou que*, qui a disparu, en tant que conjonction, sans laisser de trace.

On la rencontre à plusieurs reprises dans Baudouin de Condé :

*A chou c'*amor estrangement etc.
Cil nage par mer con séurs
A cou que bon vent a...

Enfin les expressions italiennes comme *esser mestieri, aver mestieri* (falloir), *per tempo* (de bonne heure), *per questo* (pour cette chose), *lunga pezza* (long-temps), *mai sempre* (à jamais), et d'autres infinies se trouvent consignées, sous une forme française, dans les travaux des lexicographes.

Un peu de *bibliographie* ne serait pas du superflu pour le grammairien qui ne devrait pas ignorer l'existence de publications telles que la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, la *Bibliothèque de l'Ecole des hautes etudes,* et, en général, les revues d'enseignement supérieur et de linguistique.

Il ne pourrait se passer non plus de quelques notions de *paléographie*, non seulement parce que le bon moyen d'assurer la conservation des monuments littéraires, c'est d'y intéresser tout le monde, mais parce qu'il doit s'habituer à expliquer les anciennes formes sans les altérer, les mutiler et les interpoler.

Le *Manuel de paléographie latine et française* du VIe au XVIIe siècle, par Maurice Prou, ne devrait sortir de sa main que quand il sera à même d'en appliquer les préceptes.

« Ce livre, dit Julien Havet, comble une lacune qui se faisait vraiment sentir ; il est nécessaire pour tous ceux qui voudraient s'initier aux éléments de la paléographie du moyen-âge et qui ne peuvent pas profiter des

savantes leçons qui se donnent à Paris par MM. Léon Gautier, Auguste Molinier et Ch. V. Langlois. »

Si Noël et Laplace avaient été tant soit peu paléographes, ils n'auraient pas osé faire masculin le mot *amour*, dans le discours de Henri IV à Rouen, dans le passage suivant: *La violente amour que j'apporte à mes sujets me fait trouver tout aisé et honorable*. Didot non plus ne se serait pas permis de refaire Molière en écrivant:

Puisque je l'ai promis, ne me *dédisez* pas,

où l'auteur du *Tartufe* écrit:

Puisque je l'ai promis, ne me *dédites* pas.

G. H. Aubertin, le Mürger de la grammaire française, a dit une chose très juste: « Il y a des cas où les questions d'orthographe sont des questions de style. Si vous modifiez *toute entière* de Bossuet, dans la phrase: « sa grande âme se déclara toute entière, » vous supprimez du même coup un procédé de style, l'attraction. Bossuet ne peut plus dire: *Versez des larmes avec des prières*. »

On le voit par ces citations: l'*orthographe* est inséparable de la *paléographie*, surtout dans les grandes questions. Dans les petites, à ses heures, elle est indépendante.

Cependant, on n'entend pas souvent le grammairien se demander: Pourquoi écrit-on encore *bien-aimé, bien-disant* avec un trait d'union, tandis qu'on écrit: *bienfaisant, bienséant, bienveillant, bienvenu* sans le signe de séparation? Pourquoi réunir *entrefilet, entrelacement, entremise,* etc., et séparer *entre-colonne, entre-côte, entre-ligne, entre-sol,* etc.? Y a-t-il une raison sérieuse pour traiter différemment les participes présent et passé du premier cas par rapport aux participes passé et présent du cas suivant? Dans Littré, *croquemitaine* est avec un trait d'union, dans Larousse sans trait, pourquoi? Pourquoi, enfin, réunir par un trait d'union *eau-seconde* et isoler *eau impériale* et *eau sédative?*

Tout cela est un détail, il ne s'agit que d'un trait d'union à supprimer ou à réintégrer, mais ce détail insignifiant, qui se traduit par un simple trait d'union hors de place, peint la situation, il nous apprend que nous sommes bien loin d'une réforme orthographique et que ce modèle idéal du grammairien, que je viens de portraiturer, n'est pas sur le point de devenir une belle et bonne réalité.

L'ARGOT FLAMAND

DIT AUSSI

DIEVENTAAL ou BARGOENSCH

La langue flamande ne compte pas seulement de nombreux patois, frondaisons naturelles et divergentes variant d'une localité à l'autre, rayonnant au loin sur tout le parcours de son aire géographique, ayant chacun sa propre grammaire, sa morphologie, ses lois phonétiques et convergeant d'un autre côté, sur la base fixe des groupements ethniques, à une fin unique, comme ces rameaux qui s'embranchent à la tige maîtresse; mais elle possède aussi de curieux spécimens de langues fourbesques, produits artificiels, élaborés dans un but personnel, j'allais dire sectaire, par les tronçons épars d'une population flottante et adventice.

Le plus beau type d'argot flamand, encore vivant aujourd'hui et en pleine floraison, est certes ce qu'on appelle le *Bargoensch* ou *Dieventaal* de Bruxelles.

M. J. Vercoullie, professeur de philologie néerlandaise à Gand, donne de ce mot, dans son *Beknot étymologisch der Nederlandsche taal,* l'étymologie suivante, qu'il y a lieu d'accepter avec quelques modifications.

Bargoensch, d'après lui, ne peut être phonétiquement qu'une forme corrompue de *Boergoensch*, égale à *Burgondisch*, avec dissimilation régressive de la voyelle tonique *u*, comme dans *ajuin* (ognon), du latin *unionem*. Peut-être, ajoute-t-il, y a-t-il eu confusion entre *Bargoensch* et *bartoensch* pour *bretonsch,* en français baragouin, formé des mots bretons *bara* (pain) et *gwin* (vin).

La forme *Bourgondsch,* en usage chez les *Tuiten* (pour ce mot voir plus loin) de la Campine, à côté des mots flamands *Burgonje* et *Bourgonje* pour *Burgondie* et *bourgonjisch* pour *burgondisch* (Bourguignon, adjectif), ne laisse pas le moindre doute sur l'étymologie du mot *Bargoensch*, confirmée du reste, pour ce qui concerne le changement de *u* + *r* en *a*, par la phonétique des patois, par exemple par le mot

flamand-occidental *arnaal*, du français *urinal* (latin urinalis), et, pour ce qui concerne la chute du *d* entre voyelles, par les mots *afvleien* (obtenir au moyen de flatteries) et *ooievaar* (cigogne), anciennement dans Kilien et plus récemment dans Oudemans : *af-vleyden, odevare.*

La confusion populaire, que M. Vercoullie semble établir entre *burgondisch* et *bretonsch*, n'est pas nécessaire, le bourguignon étant, comme langue germanique ou comme dialecte roman parlé à l'Est de la France, aussi incompréhensible pour le flamand que pouvait l'être le breton lui-même, qu'il n'avait pas, en tout cas, l'occasion de parler.

Quant à l'étymologie de *baragouin*, construite sur des éléments bretons, n'oublions pas que si Diez, Littré, Scheler, etc., l'ont acceptée, il n'en est pas ainsi de M. Gaston Paris, qui rattache, lui, ce mot à la famille des mots italiens *baraconda*, *baraonda* (tumulte, désordre), c'est-à-dire à un radical d'origine hébraïque.

Le *Bargoensch* de Bruxelles n'est pas à confondre avec ce *Bargoensch* bigarré, à moitié vieilli, dont M. Teirlinck a fait un très beau dictionnaire, intitulé *Woordenboek van Bargoensch* (Roeselare, De Seyn-Verhougstraete uitgever, 1886), très utile pour celui qui cherche à retrouver dans un code unique les formes dispersées dans les livres traitant le même sujet ou un sujet analogue.

Ce dictionnaire est très recommandable au point de vue des sources auxquelles l'auteur puise et de l'histoire qu'il trace de cette langue de convention; mais il ne relève pas assez les différences qu'elle présente, sous les rapports chronologiques et géographiques, et il est absolument muet pour ce qui concerne le Bargoensch tel qu'on le parle aujourd'hui, surtout dans le Brabant, à tel point qu'on se demande à la fin de chaque page : le Bargoensch a-t-il jamais vu le jour à Bruxelles ? A-t-il cessé d'exister dans telle ou telle localité ? Existe-t-il dans les différentes provinces flamandes ? A-t-il ou non pris dans son ensemble une constitution homogène et qu'entend-on par cet ensemble ? Présente-t-il, enfin, des caractères distincts, dans ses variétés, et en quoi consistent ces caractères ?

Pour résoudre en partie ces questions, j'ai fait moi-même des recherches directes, et, le résultat ayant répondu à mon attente, j'ai pris des renseignements sur place, et je me suis mis en relation avec des personnes qui possèdent cet argot intéressant, aidé toujours intelligemment par M. Achille De Coster, qui s'est lui-même initié au Bargoensch pour mieux faciliter ma tâche.

C'est des matériaux recueillis de la sorte qu'est sorti mon modeste travail.

Le Bargoensch, à vrai dire, n'est pas exclusivement la langue des voleurs et des prisonniers, mais il est plutôt la langue de certaines catégories de forains, de marchands ambulants, de mendiants, qui s'en servent pour ne pas être compris des personnes étrangères ou profanes à leur métier, parfois dans un but très inoffensif.

Quoiqu'un petit noyau lexical de cette langue bizarre passe comme un héritage

d'une génération à l'autre, le fond en est rajeuni et modifié à tout moment quand on croit que le public indiscret ou les agents de l'autorité ont pénétré dans la signification des mots et tournures qui doivent être pour eux un éternel secret.

Par le fait de ces retouches continuelles, la langue jargonnesque se renouvelle sans cesse et il n'y a que les procédés qui restent et qui se perpétuent.

Le Bargoensch se parle à Bruxelles surtout dans les kermesses, dans les foires et en province les jours de marché, pendant les fêtes patronales ou autres solennités, et dans toutes les occasions où les initiés se rencontrent pour s'entendre sur leurs affaires et se livrer à ces petites opérations de jeu qui ne sont, après tout, qu'une forme bien atténuée de la terrible lutte pour l'existence.

Il y a d'autres variétés de Bargoensch, parmi lesquels je signale en passant :

1° Le **Bargoensch hollandais,** ancien et moderne, très intimement lié avec le Bargoensch de Belgique et sur lequel on trouvera de plus amples renseignements dans le *Tafereel de belachende Werelt* de Adrien Vande Venne, livre paru à La Haye, en 1635 ; dans la *Legende, ofte Historye Vande practycquen, ende de behendige listicheden der Dieven,* etc., éditée à Leyde en 1640 ; dans un ouvrage imprimé à Amsterdam en 1731, ayant pour titre : *Cartouche of de gestrafte Booswigt,* et dans les nombreux articles parus à ce sujet dans l'*Algemenen Konst- en Letterbode.* On peut y ajouter la pièce de Pieter Langendijk, *De bedrigerij van Cartouche.*

Toutes ces publications ont été dépouillées et résumées par M. Is. Teirlinck dans le dictionnaire déjà cité.

2° Le **Bargoensch de Zele** (commune située dans l'arrondissement de Termonde, Flandre orientale), qui se parle encore aujourd'hui, à beaucoup près, par tous les habitants de la contrée et qui tend à se restreindre, sinon à disparaître.

(Voir l'article paru à ce propos dans le *Musée belge*, année 1837, dû à la plume de J.-B. Courtmans.)

3° Le **Bargoensch de la Campine,** parlé par une classe à part de colporteurs, de vagabonds appelés *Tuiten* ou *Toeten*, peut-être *Tuiten* pour *Tuitern*, *Tuiteren,* corneurs, de *tuiten* ou *toeten* (sonner du cor), verbe qu'il ne faut pas forcer dans sa signification, les gens qui parlent l'argot n'étant pas seulement des fraudeurs en pacotille, des bousilleurs changeant à tout moment de profession, mais aussi des bateleurs, des banquistes et des faiseurs de tours de force et d'escamotage, munis toujours, pour éblouir et amorcer l'*orbetto* (dans l'argot italien : aveugle, petit aveugle), de clinquants et d'instruments les plus tintamarresques. Toutefois, l'étymologie la moins hasardée de ce mot est probablement celle de *Teuton*, appelés ainsi soit à cause de leur provenance, soit parce qu'ils exercent leur commerce de préférence dans le territoire de Munster, dans le Brandebourg,

c'est-à-dire dans le pays des *Teutons*. Telle est aussi l'opinion émise par M. Creemers, dont il est question plus loin.

Ce jargon fut illustré dans le *Belgisch Museum* de l'année 1838, par J.-F. Willems, sur des notes qu'il avait reçues de M. L. Bellefroid, médecin à Hasselt, et par M. Creemers, dans ses *Notes sur le village de Stramproy* (Aanteekeningen, over het dorp Stramproy), en 1871.

4° Le **Bargoensch limbourgeois** ou mieux **Roodwalsch**, encore parlé aujourd'hui, d'après Johan Winkler, à Breiel, village situé près de Venloo, dans le bas Rhin et ailleurs. Ce jargon, à fond allemand, se bifurque en argot de la Meuse orientale et en argot de la Meuse occidentale.

(A consulter, pour les détails, l'auteur qui vient d'être cité, dans l'appendice de son ouvrage l'*Algemeen nederduitsch en Friesch dialecticon*, 'Sgravenhage, Martinus Nijhoff, 1874.)

Sur ces deux dernières variétés de Bargoensch, je ne puis rien assurer de positif, ni au point de vue de leur topographie, ni au point de vue de leur structure organique, le temps consacré à d'autres études m'ayant fait défaut pour celle-ci.

Tout ce qu'il m'est permis d'affirmer, par les quelques mots que j'ai eu sous les yeux, c'est qu'elles se distinguent des autres variétés de Bargoensch.

Ainsi, par exemple, le Bargoensch de la Campine a des locutions et des formes qui ne se rapportent pas au Bargoensch des autres localités et paraît posséder sans partage beaucoup de mots wallons ou français, tels que *paan, maans, faam,* pour *pain, main, faim; poerse* (mauvaise leçon de *poersé)* pour *porc, pie* pour *pays*. Ce mot se trouve aussi dans d'autres régions du même domaine, mais sous la forme *paï*.

Le mot *Bargoensch* a été peut-être lui-même mal choisi pour désigner ces parlers et n'est pas ici à sa place.

Pour mieux expliquer les phases par lesquelles le Bargoensch a passé, il sera bon aussi de prendre en considération sa riche synonymie, telle qu'elle résulte du dépouillement des livres traitant tout spécialement le même sujet et des collections de mots que je suis parvenu à me procurer, ses variantes dialectales et la capacité de signification dont ses vocables sont doués.

Quelques exemples de synonymie à l'appui de ces paroles serviront à les élucider. L'argent est appelé : *bucht, monije, poen, moos;* en Bargoensch de Bruxelles: *moes, pocier* et *blik*, surtout du côté de Zele; l'enfant : *eeuwerikje* ou *heeuwerik, grom, knul, piep, schreienlink;* la bague : *feemsteker, ronderik;* le garde-champêtre : *kleine veuite, chanterik;* le verre : *glesterik, klonkerik*, de *klinken* (sonner); la cave : *dieperik*, de *diep* (profond), *leegerik*, de *laag* (bas); la chemise : *lijms, flok;* le chat : *marik, maurik, mauwerik, meuse;* le pain : *oeft, paan;* l'eau : *flossart, ploemp* ou *plomp;* la bière : *roei, ros;* la montre : *maram* (qui signifie plutôt horloge), *tik, tiktik*, aujourd'hui à

Bruxelles : *tékker* et *tikker;* le drap de lit : *sluimerik, spreierik;* le pied : *tarterik, trederik ;* le lait : *blankart, flens ;* le ciel : *granderik*, de *grand*, *lichterik* (jour aussi), de *licht* (lumière); l'or : *foks*, *vos,* Bargoensch mod. de Bruxelles : *foksel;* le village : *schok*, *flôsseke*; le chapeau : *top*, *stuivel;* le chien : *basserik, choeggel;* le tabac : *smak,* autrefois ou ailleurs : *smerl, smerri;* le soulier : *friedeling*, *trapperik, triedeling;* le domestique : *kneukelsblag*, *knerp;* la maison : *bos, kit*, *kasse* ou *kas ;* le lieu d'aisance : *boutkit, sefèlbos ;* la maison de correction : *bokse, peeskit, spinkit;* la femme de mauvaise vie : *poete*, *afte;* le paysan : *kaffer,. bekker ;* le bas : *basse*, *strikkelink;* le pompier : *bruelbink, bruelknul;* le bourgmestre : *troppertsblag, bourgemak;* un bœuf : *horenmiggel, horenbok,* etc., etc.

La capacité de signification, qui range plusieurs idées sous le même signe, nous fournit aussi de nombreux exemples. En voici quelques-uns pris exclusivement dans le Bargoensch de Bruxelles : *brûlerik* signifie à la fois poêle et allumette ; *vonderik :* bague et cuillère ; *hoogerik :* chapeau haut de forme, pinacle, grenier ; *ploempe :* pleuvoir, laver ; *springerik:* grenouille, pouce ; *trapperik:* soulier, escalier, etc., etc.

La formation du Bargoensch n'est pas l'effet du hasard et de la ruse, comme on s'est empressé de le dire, car il n'y a pas de hasard où l'homogénéité des goûts et des tendances décide du choix des mots et de leur structure symétrique, et quant à la ruse, elle n'est qu'une des manifestations du besoin de communiquer ses pensées entre les hommes, d'une manière plus ou moins ostensible, ce qui est la véritable cause de l'éclosion des langues.

Ruse et *hasard* sont, du reste, des mots antithétiques contenant deux idées, dont l'une marque l'exclusion de l'autre.

Envisagé dans sa nature intime et dans ses lignes extérieures, l'argot flamand de Bruxelles est morphologiquement un assemblage assez bien arrangé d'éléments, surtout d'éléments flamands corrompus, recrutés dans la capitale et dans la province, associés artificiellement par composition et adaptés d'autre part à un système réduit de suffixation à base également flamande. Ces éléments combinés sont disposés sur le même plan grammatical, un peu simplifié, où repose le flamand populaire et n'offrent aucune originalité dans leur mise en action syntaxique.

Il faut donc connaître, dans une certaine mesure, les patois de la métropole, des faubourgs et des campagnes, dans l'état de leur altération la plus outrée, ainsi que les méthodes employées pour la refonte des matériaux accumulés, pour avoir la clé de ce langage qui, malgré ces travestissements, suggérés souvent par des modèles étrangers, a un caractère plutôt national qu'international.

Il est vrai que beaucoup de mots furent tirés du français, du bas et du haut allemand, des argots germaniques, du bohémien, voir même de l'hébreu, mais

ces éléments exotiques, toujours noyés dans un fond indigène, ont reçu la plupart du temps une empreinte nouvelle, comme cela se voit dans les langues les mieux constituées et de sélection naturelle.

L'argot français a reçu aussi bien des mots de l'argot italien, sans parler d'autres emprunts étrangers, mais nonobstant tout, il a sa place marquée dans cette famille de langues conventionnelles ou volapukiennes, qui suivent de près les procédés des langues littéraires, dont elles sont une mauvaise copie.

Cependant, si le caractère international manque au Bargoensch flamand, si différent déjà du Bargoensch hollandais, il est juste d'avouer qu'un petit nombre de mots se rapportent les uns aux autres, dans le hollandais et l'allemand. La preuve en fut donnée, dès 1845, par un collaborateur de la *Konst- en Letterbode*, où il compare une quinzaine de mots de l'argot néerlandais avec autant de mots du *Hoogduitsche dievental,* mots que M. Teirlinck lui-même a reproduits dans l'ouvrage cité.

Voici cette liste :

Argot allemand :	*Argot hollandais :*	*Traduction française :*
Krummkopf,	Kromkop,	Levier en fer.
Schraenker,	Schrenker,	Voleur.
Torfdrukker,	Turftrekker,	Escroc, filou.
Masematten,	Massematten,	Vol.
Verschütt gehen,	Verschut worden,	Être mis en prison.
Wir stehen nicht treife,	Wij zij niet treifel,	On ne peut rien nous prouver.
Baldoweren,	Baldoveren,	Guetter.
Chonte,	Gondel,	Jeune fille.
Gedibbere,	Dibberen,	Parler.
Schaessenspieler,	Sjarfenspieler,	Receleur.
Schorfenfellen,	Schottenvellen,	Voler dans une boutique.
Slichnen,	Sliegenen,	Trahir.
Schmiere stehen,	Smeris staan,	Être en éveil, être sur ses gardes.
Moos,	Moos,	Argent.
Freijer,	Vrijer,	Homme.

D'autre part, nous voyons transplantés dans le Bargoensch néerlandais des mots nombreux appartenant aux langues romanes, mais parfois détériorés de façon à ne plus servir aux échanges avec le pays d'origine. Tels sont *kaval* (cheval), *kasse*, *kas* (maison), *kristiaan* (pèlerin), à côté de *pelgrim*, *lijms* (chemise) du lat. *linum*, *malade* (malade, en flam. *ziek*), *monije* (monnaie, anglais, *money*), *ouvrage* (ouvrage, en flam. *werk*), *pieoot*, *pioot* et *piot* (pou), du lat. *pediculus*, *pomme* (pomme, flam. *appel*), *porterik* (porte, en flam. *deur*), *pover* (pauvre, en flam. *arm*), *therik* (campagne), du mot terre, *vaurik* (veau), etc.

Il se dégage, de ces rapprochements, un fait très instructif que je m'empresse de signaler : c'est que l'argot suit parallèlement les mêmes lois de transformation et d'assimilation que la langue néerlandaise. Exemples : *kop* pour *kopf*, *staan* pour *stehen*, *vrijer* pour *freier*, *kristiaan* pour *chrétien, monije* pour *monnaie*, etc., etc.

Cela démontre, encore une fois, que sa formation n'est pas livrée au pur hasard, ni dans le choix des mots, ni dans les modifications qu'on leur fait subir.

Le flamand archaïque a fourni aussi son contingent de mots au Bargoensch de Bruxelles.

Exemple : *gieze* pour *geeze* (jeune fille), mot qui se trouve dans Kilien sous la forme *gheese,* avec la signification de *meretrix*, et que Winkler, dans son *Algemeen Nederduitsch en Friesch Dialecticon,* traite en mot vieilli, en croyant le reconnaître dans le frison *Geeske*, et dans l'allemand *Gisela*, qui sont des noms propres.

De là, des composés comme *nostergieze* (sœur de charité), de *noster*, forme aphérétique de *paternoster*, en combinaison avec *gieze*.

Lom (sommeil), enregistré dans le livre *Cartouche of de gestrafte Booswigt* (Amsterdam, 1731), d'où le composé *lomkit* (logement), est un mot qui se rattache à *luymeren* (lat. dormitare), qui se trouve dans Kilien, à *luimen*, du dialecte de la Flandre occidentale, et à *sluimeren*, du flamand littéraire actuel.

Ces mots obsolètes pénètrent le plus souvent dans le Bargoensch par la filière des patois qui les ont conservés intacts.

Aussi *schokken* (manger et boire), verbe vieilli du Bargoensch hollandais, est donné par A.-C. Oudemans, dans *Bijdrage tot een middel- en oudnederlandsch woordenboek*. Arnhem, 1870,.

Flossen, (lat. *mingere*), se rapportant au mot *fluyssen*, donné par Kilien, avec la signification de *fluere*, *meare cum impetu*, est encore employé dans la Flandre occidentale. De là *flosserik* (pot de nuit).

J'avais d'abord supposé que le mot du Bargoensch moderne *flôsseke* (village, en flamand *dorp*), provenait aussi de ce verbe par la succession des sens : pissat ou pissotière, endroit écarté ou de peu d'importance, village. Mais je suis revenu de cette manière de voir aussitôt que j'ai comparé *flôsseke* avec le mot bruxellois *flôss'kes* (bagatelles, vétilles), qui est le même que le flamand littéraire *flousken* (niaiseries, sottises). Ce dernier mot est le diminutif de *flous* (prétexte, niaiserie, sottise). Or, *flous*, égal au haut-allemand *flaus* (touffe de laine), n'est pas d'origine inconnue, comme on l'a dit, mais il est tout simplement une variante du moyen haut-allemand *vlûs* (toison), forme collatérale ou apparentée de *vlies*, moderne allemand *flies* (au fond, même signification). Le mot *flous* est passé de l'idée de touffe de laine à celle de bagatelle, niaiserie, prétexte comme le latin *floccus* est passé de l'idée de flocon de laine à celle de fétu, chose de peu de valeur, bagatelle. De là à l'idée de bicoque il n'y avait qu'un pas, que le Bargoensch, aidé

surtout par sa tendance de violenter les mots dans leur signification, n'a pas eu beaucoup de peine à franchir.

Dans le dictionnaire de M. Teirlinck, le mot français *village* tient seul la place, *flésseke*, dans sa nouvelle acception, étant un mot plus récent.

Il est temps de parler de la formation des mots.

Elle s'opère par *dérivation,* par *composition* et par *déformation*. Cependant, il y a lieu de remarquer que le premier de ces trois procédés est le plus usité.

La dérivation fonctionne dans le Bargœnsch moderne de Bruxelles très régulièrement, mais elle manque de plusieurs de ces grandes ressources dont sont pourvues les langues formées par sélection naturelle. Par contre, elle dispose de certains moyens ingénieux, de subtils expédients qui lui permettent de remédier aux inconvénients résultant de la pauvreté de ses terminaisons.

Un de ces moyens est d'employer, comme infixes, des éléments vocaliques et consonnantiques pour établir des différences de sens entre les mots qui seraient autrement des homographes et des homonymes. Exemples : *grandik* (grand), *grandERik* (ciel); *brûlerikken* (allumettes phosphoriques), *brûleriksken* (allumettes sans phosphore).

Un autre moyen, tout à fait contraire, est celui de supprimer, devant le suffixe, la consonne incommode à la prononciation, en la traitant comme un simple infixe. Exemples pour le Bargoensch hollandais : *Chanterik* (garde-champêtre) pour *'champerik*, du franç. *champ; dumerik* (soir), pour *'dumperik*, du flam. *damp* (vapeur).

Parfois, le changement de suffixe, quel qu'il soit, sans spéciale attribution, sert à distinguer le genre : *krabberer* désigne le chat, *krabberik,* la chatte. Mais, la plupart du temps, le féminin se forme régulièrement en *inne : kaffer* (paysan), *kafferinne* (paysanne), *knerp* (serviteur), *knerpinne* (servante), etc.

Le radical nu, sans terminaison aucune, est aussi employé pour obtenir des substantifs. Exemples : *trap* (cheval), du flam. *trappen* (marcher sur), *klat* (tableau), du flam. *kladden* (barbouiller), *smak* (tabac), du flam. *smoken* (fumer), etc.

En base du même principe, le Bargoensch fait siens des mots étrangers, même des substantifs, en retranchant ou en contractant leurs suffixes. Exemple : *Diéme* (diamant).

Le nombre de ses terminaisons étant relativement restreint, l'argot de Bruxelles est obligé de revenir souvent sur les mêmes cadences et il en résulte une monotonie euphonique qui est toujours le prix de l'uniformité et des répétitions. Autant les mots sont pittoresques au point de vue des images et de l'harmonie imitative, autant ils sont disgracieux au point de vue des sonorités combinées.

Il ne faut pas croire, cependant, que les lois de l'euphonie lui sont absolument inconnues. En effet, j'ai pu constater par moi-même que, dans la formation des substantifs en *er,* on insère un *d* épenthétique entre la lettre finale du radical et

la voyelle initiale du suffixe, toutes les fois que l'infinitif est terminé par une liquide. Ainsi de *piere* (jouer), on a fait *pierder* (joueur) au lieu de **pierer*, de *aankleune* (attaquer), on a dérivé *aankleunder* (agresseur) pour **aankleuner*, de *jalle* (aller), on a tiré *ialder* (marcheur) et *patialder* (voyageur) pour **jaller* et **patialler*, d'où *patialdertaal* (jargon des voyageurs), qui est un des noms du Bargoensch de Bruxelles.

Cependant, au lieu de **batterder*, on a dit *batterer* (batailleur), de battre, pour éviter, peut-être, le mauvais effet auquel donne lieu la répétition de la dentale.

Le radical, destiné à la dérivation, est généralement emprunté, comme nous avons eu l'occasion de le voir, au flamand populaire, pour en faire des verbes, des substantifs et des adjectifs qui, une fois assimilés, aident à la naissance des autres parties du discours.

Parmi les autres langues mises à contribution, figure en première ligne le français, évidemment à cause des rapports existants entre les personnes qui parlent l'argot flamand et celles qui sont instruites dans l'argot parisien. L'influence qu'a exercé en tout temps et qu'exerce encore aujourd'hui le wallon sur la langue populaire des Flandres a dû aussi être pour quelque chose sur le choix des radicaux gallo-romains.

Le radical en Bargoensch, quelle que soit son origine, est assez souvent monosyllabique; parfois il est dissyllabe, et, moins fréquemment, trissyllabique. Dans ce dernier cas, le radical est presque toujours imprégné d'éléments formatifs.

On obtient donc des dérivés par l'addition de suffixes non seulement au radical, mais encore à certains dérivés.

Les suffixes les plus productifs, dans le Bargoensch flamand moderne, sont, pour les substantifs et les adjectifs : *ik, erik, er,* et, pour les verbes : *en*.

Je fais suivre quelques listes de mots, que les dits suffixes ont contribué à former, les accompagnant parfois d'explications utiles.

Les suffixes *ik* et *erik* ont donné lieu, entre autres, aux formations suivantes :

Basserik (chien), du flamand *bassen* (aboyer, japper);

Boemmerik (heure), formé, comme *boemmele* (tomber), avec *boem*, onomatopée du même genre que celle qui a produit le latin *bombus* (bruit);

Flosserik (lat. *urinal*) qui se rattache au verbe *flossen* dont on a déjà parlé;

Granderik (commissaire), de l'adj. franç. *grand;*

Hoogerik (chapeau haut de forme), de l'adj. flam. *hoog* (haut);

Kleunderik (bâton), du flam. *kleunen* (frapper);

Koeperik (rasoir), du franç. *couper;*

Primerik (curé), du franç. *premier;*

Reijerik (voiture), du mot en patois de Bruxelles *vaijen* (aller à cheval) pour *rijden* (même signification);

Ronderik (bague et cuillère), du franç. *rond,* déjà en flam. *rond;*

Smakerik (pipe), de *smak* (tabac);

Springerik (grenouille, pouce), du flam. *springen* (sauter);

Stekerik (épingle), du flam. *steken* (piquer);

Stomperik (bateau à vapeur), du flam. *stoom* (vapeur), sous l'influence du verbe *stompen* (pousser rudement);

Tchonkerik (violon), du même radical que *chank* (église, proprement l'endroit où l'on chante) pour *chant*, avec changement ordinaire de *t* en *k*, d'où *chanke* (se marier), dans une autre acception déterminée par l'endroit où se fait le mariage ;

Trapperik (escalier), du flamand *trap* (même signification);

Zitterik (chaise), du bruxellois *zitten* (s'asseoir), pour *zetten*, qui est la forme du flamand littéraire, etc.

A titre de comparaison, je donne aussi une liste de mots en *ik*, *irik*, pris dans les livres, mais dont je ne garantis ni l'authenticité, ni la provenance locale, ni l'emploi tout récent. Toujours est-il que le Bargoensch hollandais a déteint sur le Bargoensch flamand, tel qu'il se parle aujourd'hui à Bruxelles et que l'ancien vocabulaire y laisse des traces qui en constituent le fond traditionnel.

Je range ci-dessous, les mots en question :

Dieperik (cave), du flam. *diep* (profond);

Dodderik (vilain, mauvais), du même radical, peut-être, que le flam. *bedotten* (duper, tromper), en vieux flam. *bedodden*, ou de l'ancien *doten*, angl. *to dote* (radoter);

Garderik (rideau), du franç. *garder;*

Glesterik (verre), du flam. *glas* ou mieux, peut-être, du germanique *glast* (éclat, lustre, splendeur), moyen haut-allemand *glast;*

Harterik (pierre), du flam. *hard* (dur);

Hangerik (habit), du flam. *hangen* (pendre), c'est-à-dire l'objet qui se pend;

Haverik (chambre), peut-être du flam. *haven* (port, havre);

Huchterik (coffret, sorte de sac), vraisemblablement du flamand *huik* (cape, capuchon);

Kiwerik (ami), du même radical qui a donné le mot bargoensch *kiwig* (beau, charmant), une altération, peut-être, du flam. *kwik* (vif, éveillé);

Lichterik (jour, ciel), du flam. *licht* (lumière);

Loenserik (homme mauvais), du flam. *loensch* (louche);

Maurik, marik, mauwerik (chat), du flam. *mauwen* (miauler);

Operik (champ, campagne), du flam. *open* (ouvert);

Pommerik (pomme), du franç. *pomme;*

Porterik (porte), du franç. *porte;*

Ritserik (rue), du verbe flam. *ritsen* (inciter, exciter), pris dans la signification de *ritten* (courir ça et là, aller vite);

Sluimerik (drap de lit), du flam. *sluimeren* (sommeiller);

Sluiterik (coffre), du flam. *sluiten* (fermer, clore);

Sneederik et *snuiterik* (mouchoir), du flam. *snuiten* (moucher);

Spreierik (drap de lit), du flam. *spreiden* (étendre, déployer);

Terterik (pied), du flam. *treden* (marcher sur);

Topperik (coiffe, bonnet de femme), dérivé de *top* (chapeau), qui en bon flamand signifie : *sommet, faîte, cîme;*

Vliegerik (oiseau), du flam. *vliegen* (voler);

Zwarterik et *zwerterik* (café), du flam. *zwart* (noire), par antithèse à *blankaart* (lait), du franç. *blanc;*

Zwemmerik (poisson), du flam. *zwemmen* (nager), etc.

De la terminaison *er*, suffixée au radical, il est sorti aussi un grand nombre de mots. Je n'en donne que quelques-uns:

Caper (capitaine), d'une réduction, pas même flandrisée, du lat. *caput* (tête);

Cikker (soûl), du mot français *chique*, dans son acception la plus triviale;

Domper (cigare), du flam. de Bruxelles *doemp* pour *damp* (vapeur). Voir plus haut *dumerik* (soir);

Kaffer (paysan), analogue, peut-être, au franç. *cafard* et au napolitain *caffone* (paysan);

Knipper (perruquier), du flam. *knip* (coupure);

Kotter (tartine), du flam. *korst*, ou bien du radical de *couteau* à cause de l'opération de couper à laquelle la tartine donne lieu;

Krabberer (chat), du flam. *krabben* (gratter, égratigner). Voir plus haut *krabberik;*

Kribbeler (écrivain), du flam. *kribbelen* (griffonner);

Jóker (cher);

Lonker (œil), du flam. *lonken* (lorgner);

Passer (acheteur), du flam. *passen*, avec la signification d'acheter, par antithèse à *verpassen* (vendre);

Ploemper (barbier), de *ploemp* (eau), pour *plomp* (bruit causé par ce qui tombe dans l'eau);

Preuveler (avocat), du franç. *preuve*, d'où aussi : *grandige preuveler* (procureur du roi);

Smoesser (hâbleur), probablement du flam. *smousen* (faire l'usure), avec la signification qui se retrouve dans l'adjectif *smousachtig* (trompeur);

Steuveler de *steuvel* (chapeau), hypothétiquement, pour le flam. *stevel* (chaussure), comme si l'on disait pour le dernier mot: la chaussure de la tête, et pour le premier: l'homme au chapeau;

Verpasser (vendeur), du flam. *verpassen* (troquer, vendre);

La terminaison *er* sert aussi à former les comparatifs. Exemple: *tof* (bon), *toffer* (mieux).

Les substantifs en *er*, surtout les noms d'agents, foisonnent aussi dans les

documents écrits se rapportant à d'autres variétés de Bargoensch. Pour nous en convaincre, quelques exemples suffiront: *aapjester* (mendiant), *afzetter* (voleur), *bekker* (paysan), *blikslager* (vagabond), *dosseflikker* (tailleur), *flikker* (ouvrier), *gewerker* (camarade), *kanswalter* (pou), *kleersluitter* (clerc, écolier), *krabber* (écrivain), *lezer* (livre), *marwieger* (brigand), *prikker* (épée), *rijster* (paille), *slapper* (pied), *treemaker* (cordonnier), *zwaaier* (drapeau), etc., etc.

L'infinitif des verbes, comme je l'ai déjà dit, est en *n*: *boemmelen* (tomber), *canteren* (chanter), *kribbelen* (écrire), *nosteren* (prier), *smoussen* (tromper). Mais, il y a une tendance marquée à faire disparaître l'*n* finale et on dit de préférence: *befosele* pour *befoselen* (tromper), *chanke* pour *chanken* (marier), *jalle* pour *jallen* (aller), *tippele* pour *tippelen* (courir), etc.

Cet oubli des finales liquides, qui est un des traits que le Bargoensch possède en commun avec le patois de Bruxelles, peut se constater, du reste, assez souvent, dans des mots appartenant à d'autres catégories grammaticales.

Viennent ensuite, en deuxième ligne, les suffixes : *el, sel, se, te, ment, erey,* tirés directement du flamand ou formés par analogie, au sujet desquels j'offre une liste unique par amour de la brièveté :

Choeggel (chien);
Miggel (blagueur, criard);
Tantel (clé);
Foksel (or);
Griekse (punaise);
Safte (soupe), du flamand *sap* (jus);
Floessement (vêtement);
Pierement (instrument de musique), de *pieren* (jouer);
Boutery (dyssenterie);
Primery (cure), etc.

D'autres suffixes sont plus suspects. Tel est le cas de la terminaison *af*, formée, peut-être, du mot *maf* (fou), ou autre semblable, qui correspond à l'anglais *mad* (même signification), et à l'italien *matto* (fou).

Les mots formés avec *af* sont relativement nombreux. Je n'en signale ici que trois.

Blaf, au pluriel : *blaffen* (jeu de cartes);
Pardaf (chicorée), d'un radical *pard* pour **pald* (pâle), latin *pallidus*, espagnol *pardo*;
Parlaf (parapluie).

Enfin, les formes diminutives *je, tje, ke* et *ske* ont aussi fourni un contingent de mots assez important à notre Bargoensch.

Exemples :
Bientje (dé à jouer);

Boemetje (flacon);
Bruintje (bière), du flamand *bruin* (brun);
Koutje (couteau), sur une contraction de couteau ;
Zwertje (café), du flamand *zwaart* (noir). Comparez plus haut *zwarterik ;*
Bloemmeke (pièce d'or);
Chæjke (cheveux), sur une contraction de *cheveux;*
Coeske (œuf), d'où le composé *cæskens-bouter* (poule);
Giezeke (jeune fille);
Méerke (mère);
Pinoke (noisette);
Plukske (billet de banque), de *pluk* (papier), etc.

Le suffixe *art*, *aart* ou *haart*, soit en raison de son peu de plasticité, soit à cause d'incompatibilité de nature entre lui et les éléments étrangers auxquels il devrait s'adapter, soit enfin parce qu'il n'entre pas dans le génie du Bargoensch de Bruxelles, n'a jamais eu ou a perdu beaucoup de sa fécondité.

Partout ailleurs, il a aidé à la formation de nombre de mots.

Tels sont pour le hollandais :

Blankaart (lait);
Booschaart (viande);
Flakkaart (chandelle);
Flossaart (eau);
Fonkaart (bois), du mot argot : *fonke* (feu) ;
Fulchaart (coq);
Gauchaart (diable), du hollandais *gauw* (alerte);
Glathaart (table);
Stuppart (farine), etc.

A Bruxelles, on a bien de la peine à trouver quelques représentants du suffix *aart.*

On pourrait croire, pour un instant, que *vaart* (tour d'adresse), est du nombre, mais, à l'examiner de bien près, on trouve qu'il est le radical du flamand *vaardig* (adroit).

La même chose soit dite pour le suffixe *ling* ou *link*, qu'on ne trouve aucunement dans les mots du Bargoensch brabançon, et qui abonde, au contraire, dans d'autres régions néerlandaises.

On trouve, en effet, dans les répertoires spéciaux et dans le Vocabulaire de M. Is. Teirlinck, qui les résume, les expressions suivantes :

Chacheling (bonne vente) ;
Flosseling et *flosselink* (poisson);
Friedeling et *triedeling* (chaussure);
Krakeling et *krakelink* (noisette);

Leuseling, leuselink et *leuzelink* (oreille) ;

Rouwelink (jeune enfant), de *rouw*, pour le hollandais *rauw* (cru);

Rompelink (moutarde) ;

Schommeling (mobilier) ;

Spitlink (avoine) ;

Strikkelink (bas) ;

Zwengelink (pourpoint).

Ce fait de l'absence des suffixes *aart, ing* et *ink* dans le Bargoensch de Bruxelles suffirait, à lui seul, à prouver qu'il diffère essentiellement des autres argots congénères.

Dans le système de composition, les préfixes ne jouent pas un rôle prédominant, et, pour ainsi dire, organique. On utilise les mots auxquels ils se trouvent juxtaposés, mais quand il s'agit de les appliquer directement à des mots simples, pour leur faire subir les modifications dont chacun d'eux comporte l'idée, on préfère d'autres procédés.

En effet, dans le Bargoensch de Bruxelles, à côté de *passer* (acheteur), du flam. *passen*, on trouve *verpasser* (vendeur), du verbe *verpasse* (vendre, troquer), qui est une forme flamande préexistente. Cependant, *verploempe* (se noyer) est un exemple de suffixation originale.

La composition se fait, au contraire, presque exclusivement par la réunion de mots simples.

Si l'on se prend à considérer la nature des éléments agrégatifs, on voit que les composés se forment généralement par la réunion de deux substantifs, mais aussi par celle d'un substantif avec un verbe ou avec un adjectif.

Dans les composés où entrent deux substantifs, les mots *bink* (monsieur), *kit* (maison), *knul* (homme), *gieze* (jeune fille), etc., reviennent à tout moment sous la main comme deuxième terme d'association.

On obtient avec *kit* (maison), renforcé par-devant d'un autre substantif, des dénominations telles que :

Boutkit (lieu d'aisance), formé avec le mot d'argot *bout* (excrément), suggéré soit par le flam. *buik* (ventre), soit par le flam. *buiten* (hors, dehors);

Floskit (urinal), de l'infinitif *flossen*, dont on a déjà parlé;

Herrekit (estaminet, cabaret), sur la base d'une forme *herre* ou *herri*, mutilation du flamand *herberg* (logement, taverne). Pour aller au-devant de toute objection, il faut ajouter que si *herre* correspondait à *heer* (monsieur), le composé se présenterait sous le forme *herrenkit* ou *herrenskit* (maison de seigneurs), les deux formes du pluriel flamand se fusionnant parfois en une seule, dans le Bargoensch, dérouté par le pluriel des mots en *en* : *wapen* (arme), *wapens* (armes);

Kafferskit (ferme), de *kaffers* forme au pluriel de *kaffer* (paysan), déjà signalée;

Lakkenkit (hôpital), de *lak* (malade), ailleurs *lok* (difforme, vilain), peut-être, en

connexité avec le moyen néerlandais *luk* (indolent), et surtout avec l'allemand *locker* (lâche, peu ferme). C'est de l'idée d'instabilité que le mot latin *infirmus* (infirme) est passé à celles de maladie, de pusillanimité et même d'incapacité;

Maffenkit (maison de fous), de *maf* (fou). Voir pour ce mot aux pages précédentes;

Nosterkit (chapelle), de *noster* pour *paternoster*, qui a donné *nosteren* (prier), *nosterer* (pèlerin), etc.;

Poetekit (maison de perdition), de *poete* (lat. meretrix), qui se rattache, par le français *pute*, au latin *puta* (jeune fille);

On retrouve, d'autre part, en compulsant les anciens recueils, non seulement des composés avec *kit: peeskit* (maison de correction), *plattekit* (boutique), *smerrikit* (tabatière), etc.; mais aussi avec *bos*, qui avait aussi la signification de maison: *ballebos* (magistrature, justice, autorités), *sefelbos* (lieu d'aisance), *sonnenbos* (mauvaise maison), etc.

A l'aide de *bink* (monsieur), *knul* (homme), et *gieze* (jeune fille), on a, par exemple:

Bruelbink (pompier), de *bruele* (brûler);

Buisbink (soulard, ivrogne), de *buize* (boire), qui se trouve dans Kilien, sous la forme *buysen*, à peu près avec la même signification;

Groembink (accoucheur), de *groem* (enfant), dans le flamand moyen: *grom*, en anglais: *groom*, vieux français: *gromme*, *gromet*, mots sur lesquels l'idée de domesticité l'emporte sur celle de jeunesse;

Bruelknul (pompier), qui alterne avec *bruelbink;*

Groemgieze (accoucheuse), forme féminine de *groembink;*

Nostergieze (sœur de charité), de la même famille que *nosterkit.*

En puisant dans les livres, cette liste sommaire peut être augmentée par des mots inconnus la plupart à Bruxelles. Encore une fois, je n'en donne qu'nn résumé:

Ijzerenbink (harnais, cuirasse), du flam. *ijzer* (fer); donc littéralement: *homme de fer;*

Koopbink (marchand), du flam. *koopen* (acheter);

Plasbink (matelot), du flam. *plas* (mare, mais aussi mer);

Stuifselbink (meunier);

Troffelbink (maçon);

On peut y ajouter aussi les composés avec *blag* (homme): *kneukelsbag* (valet), *troppertsblag* (bourgmestre), *buisbalg* pour *buisblag* (buveur, ivrogne), etc.

Les noms de professions se font aussi par l'union de deux substantifs, sur la base d'un deuxième terme de prédilection qui, selon les cas, est *flanser* (faiseur), de *flanse* (faire), *verpasser* (vendeur), de *verpasse* (vendre), *flikker* (fabricant), de *flikke* (façonner et même tromper), *pierder* (joueur), de *pierde* (jouer), *stikker* (piqueur), de *stikke* (piquer), ou tout autre nom d'agent plus rarement employé.

Appartiennent à ce groupe: *bikflanser* (cuisinier), *hoefleflanser* (boulanger), *tikker-*

flanser (horloger), *kreeverpasser* (boucher), *bougneflikker* (chicaneur), *linkemoesflikker* (faux monnayeur), *parlaffenflikker* (fabricant de parapluies), *bientjenspierder* (joueur de dés), *blaffenpierder* (joueur de cartes), *langerikpierder* (joueur d'une autre sorte de jeu), *linkeblaffenpierder* (tricheur), *toppierder* (joueur de toupie), *blafkenstikker* (distributeur de coupons), etc., etc.

On peut aussi former des noms composés, en Bargoensch, en réunissant un adjectif et un substantif.

Exemples: *linkgeschoor* (importun), *valsechoefk* (perruque), *vligendevuit* (gendarme), avec apposition de *link* (mauvais), *valse* (faux) et *vliegende* (volant, voltigeant), ce qui fait traduire le mot *vliegendevuit,* au pied de la lettre, par l'expression pittoresque d'*agent volant.*

Une autre manière de construire les noms composés consiste à prendre le radical d'un verbe et à le faire suivre immédiatement d'un nom.

Quoique la liste de ces appellations complexes ne soit pas longue, on peut toujours citer : *kribbeltruk* (article de bureau), utilisant *kribbele* (écrire); *luimkit* logement), tirant son premier élément de *luime* (dormir), et *paskit* (magasin), formé de *passe* (acheter).

Certains mots composés n'entrent dans aucune des subdivisions précédentes. De ce nombre sont:

Horenmiggel (vache, bœuf), du flamand *horen* (corne), et du Bargoensch *miggel* (crieur, rieur, blagueur). Donc, littéralement: *hurleur à cornes.* Ailleurs ou anciennement: *horenbok;*

Patjalder (voyageur), de *pat* (voyage), du flam. *pad* (sentier), anglais *path* (idem), et *jalder* (marcheur), dérivé du verbe *jalle* (aller);

Portentruk (porte-monnaie), de la rencontre de deux éléments rendant superflue toute explication;

Stomreyerik (train de chemin de fer), du flam. *stoom* (vapeur), et *reyerik* (voiture);

D'autres se sont tellement soudés ensemble qu'ils n'ont plus d'existence distincte. Si je ne me trompe, *raspatat* (souteneur, entremetteur), et *kollepip* (proxénète), appartiennent à cette catégorie. *Raspatate* est, peut-être, pour *rasp-pataque*, du flamand *raspen* (râper), et de *pataque*, qui, concurremment avec *patar*, *patacon* et *patagon*, désigne, en français ou dans ses dialectes, une pièce de monnaie grosse ou petite. On peut comparer en français la composition analogue *grippe-sou*.

Ces dernières altérations, qui offrent parfois des difficultés inextricables à celui qui voudrait les approfondir, nous amènent tout naturellement à traiter de la déformation des mots, qui fait l'objet de la dernière partie de cette étude.

La déformation des mots, en Bargoensch, tient lieu de corruption phonétique, avec cette différence que le premier de ces modes est l'effet de la volonté tandis que le second est dû à la paresse ou à l'énergie des organes producteurs de la parole.

En d'autres termes, l'un est réfléchi et l'autre est instinctif; mais aucun des deux n'est arbitraire. Même si le mot est le produit hybride et ébréché d'une collision ou superposition d'autres mots s'emboitant les uns dans les autres, le tout déterminé par un effort de l'esprit, les principes de l'analogie ne peuvent ne pas être sauvegardés.

Il y a plus : toute réfléchie qu'elle est, la déformation, qui est surtout réfléchie par rapport à la corruption, n'est pas faite pour se soustraire d'une manière absolue aux lois physiologiques, car la volonté même, lorsqu'elle fait acte d'indépendance, relève des conditions de milieu dans lesquelles elle se trouve et dans lesquelles elle peut seul évoluer, et, à la longue, l'impulsion une fois donnée, les lois phonétiques finissent par prendre le dessus et à travailler, inconsciemment pour leurs auteurs, à côté de l'acte conscient qui va s'affaiblissant de plus en plus.

Les mots soumis à la déformation subissent trois sortes de changements :

a) Un changement radical;

b) Un changement formatif;

c) Un changement à la fois radical et formatif.

Le changement radical s'opère, par exemple, dans les mots :

Britse pour *briser,* forme déterminée par le flam. *breken* (rompre), dont le *k* a été changé en *t;*

Finne (vin), du français *vin*, par une permutation analogue à celle qu'on constate dans le français *fois,* du latin *vicem;*

Jalle (prononcez *yálle*), pour aller, renforcé d'un *yod* prosthétique, ce qui est très ordinaire dans les patois flamands et wallons.

Knerp (serviteur), du flamand *knecht* (valet), greffé sur *knaap* (même signification), autre mot flamand avec insertion d'une *r*.

Molder (meurtrier), du flam. *moorder*, sous l'influence de *mulder* (meurtrier), les permutations si fréquentes de la liquide médiale aidant;

Vijl (ville), par une extension vocalique du mot français qui se trouve ainsi tout à fait changé, comme cela devait être dans l'intention de ses auteurs, etc., etc.

Outre les mots que nous avons déjà pris en considération, dans la partie qui traite des suffixes, le changement formatif se montre dans :

Bourgemak (bourgmestre), ainsi modifié par une appréciation fautive sur la valeur radicale de l'élément *mestre;*

Greus (grange), mutilation du flam. *graanschuur* (même signification);

Kanterkens (chansons), d'une forme picarde ou hennuyère de chanter, ramenée au latin *cantare*, et accrue par le suffixe *ke*.

Karmoelle (kermesse), pour le flamand *kermis*, à cause d'une fausse interprétation de l'élément *mis* (messe).

Travakke (travailler), sous l'influence probable du mot espagnol *trabajar* qui, avec

d'autres mots de même origine, est encore présent à l'esprit du peuple longtemps après qu'a cessé la domination espagnole. Ailleurs ou plus anciennement : *trafakken* (travailler), *trafak* (travail), *trafakker* (travailleur), etc.

Le changement dans la section la plus essentielle du mot, aggravé par la décomposition ou la substitution des éléments dérivatifs, résulte d'un nombre infini de mots et de différentes manières, parmi lesquelles nous ne nous arrêterons qu'aux cas suivants :

Foksel (or), pour *'foks* (anglais *fox*), de l'allemand *fuchs* (renard), par allusion à la couleur fauve de l'animal, de même que *blank*, toujours en Bargoensch, désigne l'argent.

Kerig (petite maison, taudis), du franç. *guérite*, par une modification à laquelle n'est pas étranger, peut-être, le mot flamand *kerk* (église).

Ploeye (habillement), du flamand *ploeien* (plier), parce que les habits se prêtent à l'action de plier.

Smikse (beurre), contrefaçon de l'allemand *schmutz* (crasse), moyen haut-allem. *smuz*, flamand *smout* (saindoux), angl. *smut*, suédois *smutsa*, danois *smudse*. Ce mot paraît aussi se trouver en lien de parenté avec d'autres mots également flamands, tels que *smodderen* (tacher), et *smotsen* (idem). Malgré l'avis contraire de M. Friedrich Kluge, moins assurée est l'affinité de *schmutz* avec les mots flamands *smet* (tache), *smetten* (tacher), etc.

Le Bargoensch est donc, au point de vue morphologique et lexical, une langue artificielle assez systématique, photographiant les mots d'après les impressions reçues des choses qui, de leur côté, sont considérées dans leurs attributs les plus ostensibles et dans leurs relativités d'action.

Cela dans le fond, mais dans la forme, comme à travers l'objectif d'une chambre obscure, l'image est souvent renversée, agrandie ou réduite du naturel.

On dira que cet effet est voulu, ce qui est vrai, mais les tendances naturelles du langage, inhérentes à la matière première employée, réagissent sur toute manipulation factice de cette dernière et finissent par s'imposer.

Comme toutes les productions populaires, le Bargoensch s'abreuve à la source des fausses analogies et violente les mots dans leur structure intérieure, de façon à les rendre méconnaissables; mais quand nous voyons le francais, pour ne pas citer d'autres langues, faire du *glirem* latin : *loir*, de *sarcophagus* : d'abord *sarqueu*, puis *cercueil*, de *hospitalem* : *hôtel*, de *consuere* : *coudre*, de *hedera* : *lierre*, nous n'avons plus rien à reprocher à cet humble jargon, qui n'a pas les grandes ambitions des langues littéraires, et qui ne demande qu'une chose : vivre dans l'ombre.

Le Bargoensch a d'ailleurs réalisé, dans une certaine mesure, et même surpassé, en plusieurs points, l'idéal poursuivi par les chercheurs d'absolu en fait de langues universelles.

LISTE SOMMAIRE DE MOTS EN BARGOENSCH

QUI NE SE TROUVENT PAS CITÉS DANS LE GLOSSAIRE DE M. TEIRLINCK (1).

Aankleune, provoquer au jeu,
Aankleunder, compère au jeu,
Afte, meretrix,
Alventant, centime,
Bal, franc,
Basse, bas,
Batterer, batailleur,
Beboute, tromper,
Befasele et befosele, tromper,
Befaseler, trompeur,
Berzaen, genièvre,
Beschalme, payer,
Beschalmer, bon payeur,
Biintje, dé à jouer,
Bikflanser, cuisinier,
Blaffen, jeu de cartes,
Blafke, coupon,
Blank, argent,
Blœmmeke, pièce d'or,
Bœmmel, bouteille,
Bœmmele, tomber,
Bœmmeliegte, couper la bourse,
Bœnje ou bœgne, dispute,
Bœnjeflikker, chicaneur,
Bokse, prison,
Boutery, dyssenterie,
Boutkit, lieu d'aisance,
Britsen, briser,
Bruintje, bière,
Bruelbink, pompier,
Bruelerik, poële, cuisinière,
Bruelerikke, allumette sans phosphore,
Bruelerikske, allumette,
Bruelknul, pompier,
Buisbink, soûlard,
Burgemak et bourgmak, bourgmestre,
Bisbal, pièce de deux francs,
Cantere, chanter,
Canterkens, chansons,
Caper, chef, capitaine,
Chank, église,
Chanke, marier,
Chœfke, cheveu,
Chœgel, chien,
Cibber, pars pudenda hominis,
Cienes, oui,
Cikker, ivrogne,
Cikkerbuisen, se soûler,
Cœseke, œuf,
Cœsekebouter, poule,
Coutje, couteau; dans T. *kou*
Dis, table, en flamand *disc,*
Dième, diamant,
Dobbelen bal, deux francs,
Dœmper, nez,
Domper, cigare,
Fieme, sortir, tricher,
Finne, vin,
Flanse, faire,
Flater, médecin,
Flatere, faire le médecin,
Flœssement, habit,
Flonk, casquette,
Flosserik, pot de nuit,

(1) Dans la suite, pour désigner le nom de cet auteur, on emploiera abréviativement la lettre T.

Floskit, urinoir,
Flousseke, village,
Foksel, or; dans T. *foks*,
Gechankte knul, homme marié,
Giebbe, figure,
Gieze, fille,
Giezeke, fillette,
Gil, huile d'Harlem,
Granderik, commissaire,
Grandevuite, idem,
Grandiggeschor, grand monde,
Grandige preuveler, procureur du roi,
Grandigjallen, être enceinte,
Grens, grange; dans T. *granze*,
Griekse, vermine,
Grœm, enfant,
Grœmbink, accoucheur,
Grœmgieze, accoucheuse,
Haafte, scandale, à comparer avec *afle*,
Herrekit, estaminet,
Hœfteflanser, boulanger,
Horenmiggel, bœuf,
Hoogerik, grenier,
Hugerik, chapeau,
Joker, cher, coûteux,
Jalle, aller,
Kachke, petit sentier,
Kaffer, paysan,
Kafferskit, ferme,
Karmœlle, kermesse,
Kaspere, croire,
Kavans, pars pudenda feminæ,
Keere, cuire,
Kerig, maisonnette,
Kiesenschœpper, dentiste,
Kinne, oui, voir *Cienes*,
Klat, tableau, porte du grenier,
Kleinervuite, garde-champêtre,
Kleunderik, canne,
Knaake, pièce de cinq francs,
Knerp, domestique,
Knipper, perruquier,
Kœperik, rasoir,
Kollepip, entremetteuse,
Kop, pièce de deux francs; dans T. *koppen*,
Kotse, vomir,
Kotter, tartine,
Krabberer, chat,
Krabberik, chatte,
Kree, viande; dans T. *kreeft*,
Kreeverpasser, boucher,
Krets, gale,
Kribbeltruk, article de bureau,
Krœs, crédit,
Kwak, charlatan,
Lak, malade,
Lakkenkit, hôpital,
Langerik, sorte de jeu,
Lichterik, jour,
Linkeblaffenpierder, tricheur,
Linkemœsflikker, faux monnayeur;
Linkepierder, tricheur,
Linkestiggel, mauvais sujet,
Linkesmœsser, somnanbule,
Lomkit, logement,
Lommer, mont de piété,
Lonkers, yeux, lunettes,
Lytsómmer, compère du joueur,
Maffenkit, maison de fous,
Manke, demander,
Méerke, mère,
Meurft, bouche; dans T. *meurf* et *murf*,
Miggel, blagueur, rieur,
Miggele, rire, peut-être une variante de *michelen* (danser) dans T.,
Mœs, argent,
Molder, assassin,
Molpriem, soc,
Nekies, dent,

Noppens, non; dans T. *noppe*,
Nosterer, pèlerin,
Nostergieze, sœur de charité,
Nosterkit, chapelle,
Palmegon, gendarme à pied,
Palounka, hospice,
Pardaf, chicorée,
Parlaf, parapluie,
Parlaffenflikker, fabricant de parapluies,
Parlaffenverpasser, marchand de parapluies,
Paskit, magasin,
Passen, acheter,
Passer, acheteur,
Pat, voyage,
Patjalder, voyageur,
Péere, père,
Peyeniner, pomme de terre,
Piere et pierte, jouer,
Pierement, instrument de musique,
Pinoke, noix,
Plattrappen, danser,
Plœgne et plœye, habit,
Plœmpen, laver,
Plœmper, barbier,
Plœmpestikker, pompe,
Pluk, papier,
Plukske, billet de banque,
Pœpelen, cuire,
Pœte, mauvaise femme,
Pœtekit, maison de perdition,
Portentruk, porte-monnaie,
Pramus, moitié,
Preme, prendre,
Premer, preneur, d'où *graudige premer*, entrepreneur,
Preuveler, avocat,
Priemerik, curé, capucin,
Priemery, cure,
Quatre-vingt-dix, carrousel tenant jeu,
Rairik et reyerik, voiture,
Raspatate, souteneur,
Ronderik, cuillière et bague; T. ne donne le mot que dans cette dernière acception;
Safte, soupe,
Scœppe, voler,
Scoffe, demander,
Schoffer, mendiant,
Schriebus et schrok, faim; dans T. *schram*,
Smak, tabac,
Smakkerik, pipe,
Springerik, grenouille, pouce,
Stekerik, épingle,
Stœmpe, défendre,
Stœmper, défenseur,
Stomperik, bateau à vapeur,
Stomreyerik, train de chemin de fer,
Stuivel, chapeau,
Stuiveler, militaire,
Talve, demander,
Tante, pièce de 2 centimes,
Tchonkerik, violon,
Tikker, montre,
Tikkerflanser, horloger,
Tippele, courir,
Tippeler, coureur, déserteur,
Tof, bon,
Toppe, mendier,
Touwke, testiculus,
Trap, cheval,
Trapperik, soulier,
Trappier, cavalier,
Tras, peur,
Travak, travail; dans T. *trafak*,
Travakke, travailler; dans T. *trafakken*,
Travakker, travailleur; dans T. *trafakker*,

Troer et trui ; dans T. *trui,*
Vaart, affaire,
Valsechœfke, perruque,
Verlinke, salir,
Verpasser, marchand,
Verplije, défendre,
Verplœmpe, se noyer,
Vliegendevuite, gendarme,
Vuite, agent de l'autorité,
Witte (grandige), gros sou,
Zerbe, herbe,
Zweep, chapelet,
Zwerterik, mine de plomb.
Zwertje, café.

GLOSSAIRE

PHONOLOGIQUE, ÉTYMOLOGIQUE ET GRAMMATICAL

SE RAPPORTANT AUX CHANSONS NAMUROISES DE L'ABBÉ GRISARD.

(Suite.)

Dléz, prép., auprès, près.

Cette préposition composée, résultant de la jonction de *di* et *léz*, se présente à Liége sous la forme *adléz* (du latin *ad latus*), à Beaumont et Chimay : *edléz*, dans le Roman de Brut : *à lez*, chez Froissart : *au lés*, en italien : *allato*. Mais la forme simple se rencontre également dans presque tout le pays wallon. Aussi dit-on aujourd'hui dans le Brabant, *ab uno disce omnes*, comme à l'époque d'Audefroi le Bastart et de Samson de Nanteuil : *alléz quéri* ou *qué ça lez l'huche* (allez chercher ça près de la porte). Dans un compte de la ville de Namur daté de l'an 1400 : « Rendut à Sergeant pour somonre les bonnes gens delle ville et lez quatre des métiers. » (Galliot, *Histoire de Namur*.)

La préposition *delez* se rencontre à tout moment dans les vieux textes français, entre autres dans la Chanson de Roland, concurremment avec *lez* :

Desuz un pin, *delez* un englentier
Un faldestoel i out, fait tut d'or mier
(IX, 114).

Lez le costet li conduisit sun espiet
(CIX, 1315).

Dans Jehans Erars, on voit paraître les deux formes *deles* et *les* dans la même pièce à la distance de cinq lignes :

Per li veoir *deles* les bois
. . . . . .
Nus ne doit *les* le bois aler.

Mais je n'ai pas encore rencontré en wallon le mot *lez* isolé, avec la valeur de substantif, comme par exemple, dans le Roman d'Eneas :

... la fiert en un des *lez*,

Ou dans Froissart :

... il y ot des mors, des navrés et des prisons
[d'un *lés* et d'aultre...,

Ou bien encore dans les Chartes de Namur :

Item, ung autre vaisseal plat, à l'un des
[*leis* plusieurs compas, etc.

(Reconnaissance de la collègiale de Saint-Pierre, 6 février, 1418).

La graphie de ce mot est *delez* chez l'auteur de la *Chanson de Roland*, dans Guillaume d'Orange, Crestien de Troies, etc. ; *deles* dans le *Chevalier au Cygne*, Raimbert de Paris, Jehans Erars, etc. ; *deleis* dans Garin de Loherain, etc, ; *dèleiz* dans pape Grégoire et même *dales* ou *dalez* (du latin *de ad latus*), dans Renaut, Villehardouin, Mouskes, Froissart, etc. Quant à la

forme *dalés* conservée, d'après M. Gachet, dans le rouchi, je ne la connais pas dans ce domaine et elle n'est pas renseignée dans le dictionnaire de Hécart qui en parle, il est vrai, mais comme d'une forme archaïque.

A côté de *dilez* on trouve aussi en namurois *edléz*, comme à Liége, et de plus la forme réduite *d'lez* ou *dlez* que Colson ortographie *dlé*. Exemples :

O Marie, qui vos estoz belle ;
Dlez vos, dji priereuve todi.
(Oh Marie, que vous êtes belle ; près de vous, je prierais toujours.)
(Lagrange, *On Assaye comelée*, etc., p. 20.)

On s'ripoasse *d'lez* les vis tchènnes.
(On se repose près de vieux chênes)
(Idem, idem, page 27.)

Etym. *De latus*.

Dimintî, part. passé substantisé, de l'infinitif *dimintir*, composé de *mintir* (V. p. 54, 1re livraison), et aussi *dismentir* (démentir), surtout du côté de Liége. Dans le Brabant : *desmintir*, absolument comme dans la *Chanson de Roland*.

Le verbe *minti* (mentir) et ses composés se conjuguent, à part l'infinitif, comme le verbe *rinte*. (Voir page 63, 1re livr.).

Le préfixe namurois *di* ou *dis*, en liégeois *di*, *dis* ou *dih*, représente non seulement les préfixes français *dis* et *di*, mais aussi *dé* et *dés*.

Exemples pour le liégeois : *difâmér* (diffamer), *disgracî* (disgracier), *disbouchî* (déboucher), *disbâchî* (débaucher), *difé* ou *disfé* (défaire), *didamagî* (dédommager), *dilessî* (délacer), *dilogi* (déloger), etc.

Exemples pour le namurois : *disfinte* (défendre), *dispétchi* (dépêcher), *diwerpir* (déguerpir), *disrauveler* (dissiper), opposé de *rauveler*, attirer avec le rauv (*râble*).

Cependant *dè* se rencontre aussi : nam. *dèguiber* (décamper), liég. *dèrôder* (défricher un bois), liég. *dècauser* qui, d'après le rapport de M. J. Stecher sur l'*Etude lexicologique de Gillon Le Muisit*, par A. Scheler n'est autre chose qu'un stéréotype du mot *déparler*.

Il n'est pas superflu d'ajouter que le namurois, en désaccord avec le liégeois, donne la préférence au préfixe *dis* : *disfurler* = liég. *difûler* (ôter les vêtements), *disgrogneter* = liég. : *digrogneter* (écorner), *displèi* = liég. *diploï* (déplier), *disruni* = liég. *dirèni* (dérouiller), etc.

Diez et Littré ont été parmi les premiers à remarquer que les langues romanes abandonnent assez souvent le préfixe latin pour un autre de leur choix et cela à propos des mots *entamer* et *convier*, l'un du lat. *attaminare*, l'autre de *invitare*. Ce procédé de substition est très actif en wallon. Aussi le préfixe *é* ou *ex* est-il parfois remplacé en liégeois par *di* ou *dis* : *difouyeler* pour effeuilleter, *discandgî* pour échanger, *discomugni* pour excommunier, *dissofler* pour essoufler, *disterminer* pour exterminer.

En liégeois même on trouve : *mespli* à côté de *displi* (déplaisir), plus usité.

Dans le liégeois *dimoni* (demeurer), il y a addition du suffixe *di* devant *manere*, à moins qu'on ne préfère d'y voir une modification phonétique de **rimanere* pour *remanere*, anc. franç. *remanoir*, mais ici le passage de *r* initiale à *d* est difficile à justifier.

La chute des particules inséparables a lieu plus facilement que les modifications du genre de celles dont nous venons de parler. Le préfixe *de*, par exemple, du mot anc. franç. *devantrain* (précédent) qui se rencontre encore bien endommagé dans le namurois *d'vantrain* pour *divan-*

train, disparaît tout à fait dans le liégeois *vantrain* (tablier).

D'après la remarque de Charles Grandgagnage, le namurois réunit souvent les deux préfixes *di* et *co* (lat. *cum*), bien qu'en apparence contradictoires: *si dicobate* (se débattre en remuant tout le corps), *dicomachi* (mêler des liquides ensemble). Dans *si dicobate* et *dicomachi*, la particule *co* n'a plus qu'une valeur intensive.

A Mons, il y a jonction de *dé* avec *mé; s'déméfier* (se méfier).

Quant au préfixe *di*, pris en lui-même, il sert à indiquer très souvent que l'action exprimée par le verbe se répand sur toute la personne qui la subit. Exemples: *diberner* (souiller de bren), *dipihî* (arroser d'urine).

Ce préfixe, en tant que particule privative, est employé également dans la composition pour former des mots d'une rare beauté et d'une très grande énergie. A Beaumont, par exemple, *dess'massner* (détruire une maison, démenteler un édifice), à proprement dire: *démaçonner*, mot consigné dans le dictionnaire de Littré et mis encore en valeur par les écrivains du XVIe siècle.

La voyelle du préfixe *di*, aussi bien que celle de la préposition correspondante, s'élide à l'occasion. Exemple, en liégeois, *d'hâ* pour *dihâ* (déchaux).

Le préfixe *des* a pour correspondant à Nivelles, Tubize, Braine-l'Alleud, Jodoigne, Lillois, Genappe, et généralement dans le Brabant, *des* ou *dé: dénichi* (dénicher), *dérindgi* (déranger), *desbochi* (déboucher), *descouper* (découper), *descouradgi* (décourager), *descum'ler* (démêler), *desfinte* (défendre), *deslouî* (délier), *destcharner* (dépouiller), *deswidî* (dévider).

A Beaumont et région environnante, presque toujours *dess'*. Exemples: *dess'nafier, dess'bilokté, dess'lokté, dess'nippé, dess'labré, dess'achmé, dess'flotché, dess'gorlé, dess'guenié*, tous mots à peu près synonymes, ayant la signification de mal mis, mal vêtu.

A Mons, à Fontaine-l'Evêque et dans presque tout le Hainaut, également *dess'* et parfois *dé*. Exemples: *dégriffer* (égratigner), *déjonter* (déjoindre, disjoindre), *dépéler* et *despeler* (éplucher), *descracher* (dégraisser), *despiter* (dépiter), etc.

Dans le dialecte de Malmédy, comme du reste à Stavelot, Spa, Pepinster, Verviers, etc.: *du* ou *d'*. Exemples pour Malmédy: *ducouli* (maigrir), en liégeois: *diquèli; dusterminer* (exterminer), en liég.: *disterminer; duzongler* (désarçonner), en liég.: *dizongui; duzormi* (incommoder), en liég.: *dizourener; d'zâgner* (éparpiller le foin), liég.: *dizânener*, etc.

A Bastogne, Houffalize, Villance, Libin et dans une bonne partie du Luxembourg: *duss'* et *du*. La syllabe initiale *de* est du reste toujours rendue par *du* dans toutes les catégories de mots où elle entre en composition. Exemples pour Bastogne: *dustcherdgi* (décharger), *dudin* (dedans), *dumoin* (demain), *dupu* ou *d'pu* (depuis), etc.

Enfin, le préfixe *dis* se présente sous la même forme qu'à Namur: à Dinant, Bouvigne, Beauraing, Roux, Couillet, Charleroi, Huy et dans d'autres localités encore plus éloignées.

Etym. lat. *dis-mentire*.

Dins, prép., dans.

A Mons et environs, concurramment: *dins, dévins, d'vins, dédins*; à Liége: *divint* ou mieux *divins*, d'où le composé *advins* (dedans, au-dedans).

Cette dernière préposition, qui alterne en wallon avec *dins*, était connue par la vieille langue et n'était pas ignorée par

Baudouin de Condé et les autres trouvères belges :

Li faus losengiers, wis *devens*
Et dehors.....

Elle se rencontre aussi, cela va sans dire, dans les chartes de la commune de Namur. Pour ne citer qu'un exemple, dans un acte du comte Guillaume Ier, daté de mai 1357, il se trouve écrit : *devens ledit temps* pour *dans ledit temps* et plus loin : *devens et de fours* pour *dedans et dehors*.

M. Auguste Scheler dit à ce propos : « *devens* pour *dedens* est une forme bien remarquable; une substitution analogue de *v* à la dentale se présente dans *povoir, pouvoir* (de *potere*) et dans *navis* de *nativus* dans « *Autre dit d'Amour fine* », vers 5, du même Baudouin. Charles Grandgagnage est, avec raison, du même avis; seulement, d'après moi, ils ont tort tous les deux d'admettre une formule primitive *de de intus* et de croire à la syncope du *d*, du moment qu'on peut expliquer sans effort la forme actuelle par *de intus*. *Divain* n'est donc probablement qu'une variante de *dans*, anciennement *devens*, puis *dens* et enfin *dans*.

La préposition composée *didins (dedans)* remplace très souvent la simple. Exemples :

Li ritch' *didins* si grand salon,
(Le riche dans son grand salon)
(Phil. Lagrange, ouv. cité, p. 6.)

Et *didins* l'histoère on citrai vos deux noms,
(Et dans l'histoire on citera vos deux noms) (Id. id. p. 7.)

Il est heureux *didins* s'viesse.
(Il est heureux dans sa vieillesse.) (Id. id.)

Ce *dedins* remplace aussi la préposition en :

..... onne noire nulée
Catchant *didins* lei-menme onn' révolution.
(Un nuage noir, cachant en lui-même une révolution.) (Id. id. p. 8.)

Dint, s. m. dent.

Le terme enfantin de dent est *dazo* et aussi *dadache*.

Diviser tot four des dints (p. 44, Ie livr.) est une locution qui fait pendant à l'autre bien connue et tout opposée : *parler entre les dents* ou *entre ses dents*. Quant à l'autre : *preinte l' mors aux dints* (prendre le mors aux dents), elle est prise au figuré comme en français.

Pour la phonétique, voir *Dgint*.

Etym. du latin *dens*.

Dis préfixe. — Voir Diminti.

Discouviet, participe passé de *discouvie*(R) (découvrir), à Liége : *discovri*, dans le Brabant : *descouvri*.

Discouvier est un composé de *couvie*(r) (couvrir).

Ascouvie(r) (couvrir), *douvie*(r) (ouvrir), *ricouvie*(r) (recouvrir) se conjuguent de même.

Le partic. passé de ce verbe a la même forme que l'infinitif. Le participe passé *discouviet* fait au fém. *discouviette*. Voici du reste la conjugaison de ce verbe : Présent de l'indicatif : *discouve, discouves, discouve, discouvians, discouvioz, discouvenu;* imparfait : *discouvieuves, discouvieuves, discouvieuvet, discouviainnes, discouviiz, discouviainnent;* futur : *discouvrai, discouvrais, discouvrai, discouvrans, discouvroz, discouvront;* condit. : *discouvreuves, discouvreuves, discouvreuvet, discouvrainnes, discouvriz, discouvrainnent;* présent du subjonctif : *discouve, discouves, discouve, discouvianches, discouvioches, discou*

couvient: impér. : *discouve, discouvians, discouvioz;* participes : *discouviant, discouviet.*

La modification de *er* en *iè* se montre aussi dans les mots *truviè* (travers), *d'viè* (devers, avec la signification de vers).

Etym. : lat. *cooperire* combiné avec le préfixe *dis.*

Disfinds, impératif du verbe *disfinte* (défendre).

Il se conjugue comme le verbe *rinte* (rendre), c'est-à-dire régulièrement. Voir page 63, 1re livraison.

Voir pour le préfixe *dis* au mot *discouviet.*

Etym. d'une forme latine **disfendere* pour *defendere.*

Dismette, démettre, opposé dans sa signification à *r'mette,* remettre (Voir page 45, 1re livraison), tous les deux composés de *mettre* (Voir page 46, id.).

Ce verbe se conjugue comme *rind*(t)*e* (rendre). Le participe passé *mettu* se rencontre à la page 45, 1re livraison, dans les formes composées *promettu* (promis), *rmettu* (remis).

Dans tous les verbes en *d.e* et en *tre* la syllabe finale devient *te : paraitte,* paraître (page 45, 1re livraison), *piette,* perdre (page 50, id.), *rinte,* rendre (page 63, id.), *vinte,* vendre (page 51, id.).

Voir aussi au mot *apôte.*

Etym. d'une forme latinisée **dismittere* pour *dimittere.*

Dispit, s. m. dépit.

Etym. du latin *despectus.*

Dissur, adverbe et préposition, dessus. En liégeois *dizeu* et *disor.*

Dans la chanson de Roland : *desur* et *deseure;* ailleurs : *desor.*

En wallon, il est employé comme en français. Exemple :

Vos n' poloz mau, mòrbleu,
Di voï 'ce qui gna dessus.
(Julien Colson, p. 20.)

(Vous ne pouvez pas, morbleu, voir ce qu'il y a dessus.)

Mais, le plus souvent, il usurpe la place de *su* (sur), qui a pour composé *sul,* sur le. En effet, à la page 46 de la 1re livraison nous trouvons : *Nos n'aurans nin dissur nos fesses,* ce qui signifie : *nous n'aurons pas* (des coups) *sur nos fesses.*

Et plus loin, à la page 51, même livraison :

Dji tchés co
Dissur m'dos.
Pus d'on' fies.

(Je tombe encore sur mon dos plus d'une fois.)

Ailleurs, chez Lagrange :

Dissus li vette gazon
(Ouvr. cité, p. 35.)

(Sur le vert gazon.)

Et dans Wérotte :

Dissus l'terre il court todis
Il nos fait roter d'sus cresse (p. 46.)

(Sur la terre il court toujours, il nous fait marcher sur les crêtes.)

Mais la forme *su* n'est pas écartée pour cela : Exemples : *Mettons-nos su nos gardes* (mettons-nous sur nos gardes), *mette si moin su s'front* (mettre sa main sur son front), *r'mette sul bonne voye* (remettre sur la bonne voie), *sul terre* (sur la terre), *su c'timps-là* (pendant ce temps-là), *su deux heures di timps* (sur deux heures de temps), *tchair su s'cu* (tomber sur son derrière).

Su reprend l'*r* devant les pronoms : *Sur-vos dji ripoasse* (je repose sur vous),

ou pout compter sur nos (on peut compter sur nous). Le même fait arrive devant la voyelle : *Sur onn' minute on saureu' ça* (Colson, *Tchansons patoises*, p. 11), en une minute, on saurait ça. En composition aussi : *surtout*. Mais dans d'autres mots composés d'une facture plus wallonne non seulement l'*r* disparaît, mais la voyelle finale se modifie. Cela se voit dans *pa-d'zeu* (pardessus), *di d'zeu* (de dessus), *au-d'zeu* (au-dessus). Exemples de leur emploi : *Li feniesse di d'zeu* (la fenêtre de dessus).

Waiti d'sos li, jamais *au-d'zeu*,
C'est li vrai philosophe.
(Colson, 15.)

(Regardez au-dessous de soi, jamais en dessus, c'est la vraie philosophie.)

Je rencontre aussi dans Colson la forme *dessus* qui n'est qu'un gallicisme :

I seret deûr la-dessus (Colson, 22)
(Il serait dur là-dessus.)

Dans les exemples plus haut cités l'*r* finale tombe dans *su* comme dans *sou* (sœur), *leu* (leur), *djou* (jour), etc.

Voir aussi *Co*.

Etym. *de super*.

Dist, v. n., dit; 3e pers. sing, du présent de l'indicatif du verbe *dire*.

Ce n'est que suivi d'un pronom commençant d'une voyelle que l'*s* et le *t* se prononcent : *dist-i* (dit-il), *dist-on* (dit-on, p. 56, 1re livraison), mais *on dit* (p. 57, id.).

Le wallon de Namur conjugue ce verbe de la manière suivante : prés. de l'indicatif : *dji dis, ti dis, il dit, nos dijans* ou *d'jans, vos dijos* ou *d'jos, ils dijenu* ou *dienu* (Colson, 17); imparfait : *dji dijais* ou *d'jais* (?) ou *dijeuve* ou *d'jeuve* etc.; futur : *dji dirai*, etc.; condit. : *dji dirais* ou *direuve*, etc.; présent du subjonctif : *qui dj' dije* ou *diè*, etc.; imparfait : *qui dji dijiche*, etc., anc. num. *dezisse* (1); participe présent : *dijant* ou *djant;* participe passé : *dit*.

Dans les anciennes chartes de la province de Namur on rencontre à tout moment des formes verbales identiques ou semblables à celles que je viens de donner. Par exemple dans un édit statutaire du 19 juillet 1373, je relève l'imparfait du subj. *disissent* (dissent), et dans une sentence du 6 mai 1836, je trouve le présent du subj. *qu'il dient* (qu'ils disent).

Etym. lat. *dicet*.

Distrut, v. a., détruire; 3e pers. sing. du présent de l'indicatif du verbe *distrure* (détruire).

Voici la conjugaison de ce verbe :

Prés. de l'indicatif : *dji distrus, ti distrus, il distrut, nos distrujans, vos distrujoz, ils distrujenu;* imparfait : *dji distrujeuve, etc.*, plur. : *nos distrujainnes, vos distrujis, ils distrujainnent;* fut. : *dji distrurai*, etc.; cond. : *dji distrureuve*, etc.; prés. du subjonctif : *qui dji distruje*, etc., plur. : *qui nos distrujanches, qui vos distrujoches, qu'ils distrujenuchent;* imparfait : *qui dji distrujiche*, etc., plur. : *qui nos distrujinches, qui vos distrujiches, qu'ils distrujinchent;* participe présent : *distrujant;* participe passé : *distrut*.

De la même manière se conjugent : *codure* (conduire), *cûre* (cuire), *lûre* (luire), *r'lure* (reluire), etc.

L'*i* après l'*u*, changé en *u* par assimilation, disparaît nécessairement par contraction, non-seulement dans les verbes mentionnés ci-dessus, mais aussi dans d'autres mots tels que *frut* (fruit), *luche*

(1) Voir *Cartulaire de la commune de Namur*, recueilli et annoté par J. Borgnet et S. Coormans. Vol. II, page 302.

(huis, porte), *nute* (nuit), dans les expressions *bonne nute*, *al nute*, à côté de *net*. En liégeois : *biscûte* ((biscuit), *brû(t)* (bruit), *crûz* (reste, ancien wallon : *cruits*), *cûre* (cuire), *dûre* (être expédient, anc. franç. *d...* *fûre* (fuir), *kisûre* (atteindre, anc. fr. *consuir*, latin *consequi)*, *jun* (jun), *puski* (puisque), *sûre* (suivre), *tûle* (tuile), *terr-cûte* (terre-cuite), etc.

On ne doit pas croire cependant que la voyelle *u* correspondant à *ui* français provienne toujours de celle-ci. Aussi le nom *puss'* (puits), vient-il directement du latin *puteus*.

Dans *Godefroid de Bouillon* on trouve déjà la forme *pus'* :

Les *pus* et les fontaines qui sont en ce [pourpris.

En français *buire* et *buis* donnent comme dérivé *burette*, *busserole* et *cuit* devient *cut* dans *charcutier*, mais dans ces deux exemples et autres semblables, la contraction est due surtout au déplacement de l'accent tonique. Le mot anc. franç. *cuignée* est devenu *cognée*, après avoir passé par la forme intermédiaire *coignée*. Le mot *lutte* a passé également par la forme *luite*, qui se rencontre dans les textes du XIIIe siècle, entre autres dans le *Catholicon de Lille*. Enfin, le mot *cuidier* (penser), pour ne pas m'arrêter à d'autres citations, se montre sous la forme *cudier*, dans Garin le Loherain.

Le wallon a recours à d'autres procédés pour se soustraire à la diphtongue *ui*. Exemples : *hiut* (huit), *li* (lui), à côté de *lu*, *ôle* (huile), *si* (suif), *wim* au lieu de *uim* à côté de *ûm* (lat. *humidus*, humide), *wid* (vide, anc. franç. *vuit*), ancien namurois *wyt* (huit), etc.

« Cette diphtongue, dit Scheler *(Gloss. des Chroniques de Froissart)*, à propos des derniers exemples, se modifie volontiers, à l'état initial soit en *hu*, soit en *wi* (ex. *huiseus* pour *uiseus*, *wiseus* pour *oisif*). C'est ainsi qu'une *h* aspirée ou non s'est produite, contrairement à l'étymologie, dans nos mots *huis*, *huile*, *huître* et *huit*. Quant à *wi* (prononcez *oui*) il ne s'est conservé que dans les patois. »

Pour revenir à la résolution de la diphtongue, contenue dans le verbe *détruire*, en voyelle simple, il ne faut pas oublier qu'elle se produit aussi en latin, par exemple au génitif des noms de la IVe déclinasion : *domûs* pour *domuis*, *fructûs* pour *fructuis*, *manûs* pour *manuis*, *nurûs* (de la bru) pour *nuruis*.

Le flamand moderne, au contraire, change *u* en *ui*, tout en modifiant sa prononciation. Exemples : *duif* (pigeon), *kluis* (ermitage), *huilen* (hurler), *luit* (luth), *ruiten* (carrer), etc., provenant du moyen néerlandais : *duve*, *kluse*, *hulen*, *lute*, *ruten*.

Etym. lat. *destruere*

Divainnent, v. devaient ; 3e pers. plur. de l'imparfait de l'indic. de l'infinitif *d'vu* ou *divu* (devoir).

Voici sa conjugaison :

Prés. de l'Indicatif : *dji doès*, *ti doès*, *il doèt*, *nos d'vans* ou *divans*, *vos d'voz* ou *divoz*, *ils divenu* ou *duvenu* ; imparfait : *dji d'veuve* ou *diveuve*, *ti d'veuves* ou *diveuves*, *il d'veuve* ou *diveuve*, *nos d'vainnes* ou *divainnes*, *vos d'viz* ou *diviz*, *ils d'vainnent* ou *divainnent* ; futur : *dji d'vrai* ou *divrai* ou *duvrai*, etc. ; condit. : *dji d'vreuve* ou *divreuve* ou *duvreuve* présent du subjonctif : *qui dji doève*, etc., plur. : *qui nos d'vanches* ou *dèvanches*, *qui vos d'voches* ou *dèvoches*, *qu'ils divenuchent* ou *duvenuchent* (?) ; imparfait : *qui dji duche* ou *diviche* (?) ou *duviche* (?) ; participe présent : *divant* ou *d'vant* ; participe passé : *divu* ou *d'vu*.

Comme on le voit, l'infinitif est iden-

tique, quant à la forme, avec le participe passé.

Le même fait se présente dans les verbes *doirmu* ou *darmu* (dormir et dormi), *moru* (mourir et mort), qui a aussi comme p. p. *moirt*, *oyu* (ouir et ouï), *polu* ou *p'lu* (pouvoir et pu), *siervu* (servir et servi), *tinu* ou *t'nu* (tenir et tenu), *valu* (valoir et valu), *volu* ou *v'lu* (vouloir et voulu), *wasu* (oser et osé) et dans les verbes d'autres patois comme celui de Jodoigne où je trouve *fenu* pour finir et fini, *sôrtu* pour *sortir* et *sorti*, etc.

D'après la théorie de M. Chavée, l'infinitif serait remplacé dans tous ces cas, en wallon comme en latin, par le supin ou pour mieux dire, par le participe passé traité comme supin; mais avec cette différence qu'en latin le supin pouvait être remplacé par la forme courante de l'infinitif, comme dans cette phrase : *Non ferro popolare penates venimus.* (Nous ne venons pas ravager vos pénates par le fer.) Tandis que en wallon, l'infinitif une fois *supinisé* ne peut plus quitter sa nouvelle forme, employée toujours et à l'exclusion de l'ancienne. Seul le verbe *concevoir* fait à l'infinitif *concevoir* et *conçu*, mais sans fonctionnement distinct. Quant à *seintre* (prononcez *seinte* et traduisez *sentir*), qui tend à être remplacé par *seinti*, il a conservé un participe passé *seintu* sans que celui-ci ait pu encore se substituer, en tant que forme, à l'infinitif.

Cette explication de Chavée n'étant pas à beaucoup près satisfaisante, pourrait bien être écartée par une autre d'ordre purement phonétique.

On sait qu'en wallon de Liége aux infinitifs français en *oir* correspondent généralement des infinitifs en *eur* : *aveur* (avoir), *beur* (boire), *creur* (croire), *deur* ou *diveur* (devoir), *falleur* (falloir), *poleur* (pouvoir), *saveur* (savoir), *valeur* (valoir), *veur* (voir), *voleur* (vouloir).

D'autre part, il ne manque pas d'exemples faisant voir que cette terminaison *eur* a pu se transformer en *ur*. Les verbes *r'çur* (recevoir) et *aperçur*, namurois l'un, liégois l'autre, sont là pour le prouver. De même l'anc. participe passé de *recevoir*, tel qu'il se présente dans les chartes de Namur, entre autres dans un acte du 4 juillet 1357, n'était pas l'actuel *r'çu* ou *riçu*, mais *recheut*, féminin *recheute*, où la diphtongue *eu* se trouve avoir la priorité. Dans un autre document du 21 juin 1358, je trouve aussi la forme *rechetes*, fém. plur. de *rechiet* (?). Enfin dans une soumission du 23 janvier et 12 avril 1371 *rechieu* apparaît de nouveau, mais cette fois-ci sans le *t*; *rescheut* à côté de *recheut*, de même que *rechieu* à côté de *recheut* ne sont que des variantes orthographiques.

Reconnaissons possible la double modification d'abord en *eur* puis en *ur*, dans la plupart des verbes plus haut mentionnés, faisons suivre la suppression de l'*r* à la fin de ces mêmes verbes, comme cela a lieu ordinairement, et, la grande loi de nivellement dans les langues, l'analogie, aidant, nous arriverons aisément à l'infinitif homonyme et homographe du participe passé, sans besoin d'invoquer l'intervention du supin, dont l'emploi est inconnu à tous les patois romans du Nord.

C'est d'ailleurs par le même principe sinon par les mêmes procédés, que les formes infinitives *faire, couvrir, découvrir*, se sont tellement rapprochées des participes *fait, couvert, descouviet*, jusqu'à s'identifier dans les formes uniques et communes aux deux parties du discours : *fé, couviet, descouviet*, qui ont continué à avoir des fonctions tout à fait distinctes.

Il est facile de comprendre que les

verbes *servi*(r) et *veni*(r), favorisés par la fréquence de la permutation reciproque de *i* et *u*, ont dès lors trouvé un terrain tout préparé pour aboutir à *siervu* et *v'nu* qui avaient commencé par être les formes exclusives et indépendantes du participe.

Et une fois dans cette voie, à côté des verbes *teinre* (tenir), et *rechre* (réussir), sont venu se placer, avec force d'infinitifs, les formes participiales *tenu* et *rechu*, relevant directement de *tenir* et *réussir*, caractérisées par cette tendance qu'ont les formes nouvelles à supplanter les anciennes.

C'est donc par l'effet d'une simple coïncidence de sons, amenée par deux séries de faits convergents, et non par l'effet d'une survivance syntaxique, que l'infinitif affecte souvent la forme du participe.

Le nivellement phonétique dans les formes de l'infinitif et du participe a lieu en namurois de trois autres manières :

1° Par la chute de la consonne finale dans les vers en *ir : fini* (finir et fini), *minti* (mentir et menti), etc.

2° Par la contraction de la finale *ier* ou *er* de l'infinitif et de *ié* ou *é* du participe passé en *î* long et accentué : *broyî* (broyer et broyé), *èvoyî* (envoyer et envoyé), *sayî* (essayer et essayé), avec la signification de goûter, *cominci* (commencer et commencé), *gangnî* (gagner et gagné), *mougnî* (manger et mangé).

3° Enfin, comme en français, par l'élimination de l'*r* des infinitifs en *er : chappé* (échapper et échappé), *choulé* (écouter et écouté), *didjuné* (déjeûner et déjeûné), *gretté* (gratter et gratté), etc.

Pour le changement de *i* en *u*, dont il est question plus haut, il suffira de citer les mots : *Fluppe* (Philippe), *prumî* (premier), *pupe* (pipe), *causu* (quasi), etc. Voir aussi au mot *Ci*.

Etym. du lat. *deveniebant*.

(A suivre).

POUR LA MORT DE GIOVANNI FLECHIA

PHILOLOGUE ITALIEN

A cause de l'interruption de quelques mois, à laquelle s'est vue forcée la Revue *Langues et Dialectes*, ce n'est qu'aujourd'hui que nous rendons un faible hommage à la mémoire de Giovanni Flechia, le précurseur des études indianistes en Italie, mort debout, sur la brèche, en combattant pour la science, au milieu de ses livres.

Pour cela, nous ne pouvons faire mieux que de reproduire une note biographique de M. A. De Gubernatis, parue dans les journaux d'Italie.

« Les habitués du *Caffé Londra*, de Turin, surtout ceux qui se réunissaient en cénacle dans un de ses coins les plus intimes, le voyaient toujours, tout d'abord deux fois, par la suite une fois par jour, assis près d'une petite table où il venait se mettre pour lire les journaux, pour converser avec des amis, collègues et disciples, plein d'une vigueur toute juvénile, très heu-

reux si quelqu'un, connaissant son côté faible qui, vice-versâ, était son côté fort, l'entraînait, sous quelque prétexte que ce fût, dans le champ des étymologies.

Il n'est pas de dialecte italien qu'il n'eût étudié; je me souviens qu'il me montra un jour, rien que pour les dialectes toscans, quatorze précis de grammaires, destinées à fournir des matériaux à son grand travail de la grammaire historique comparée de la langue et des dialectes italiens, la plus grande ambition de sa vie, que malheureusement il n'a pu réaliser.

Dans l'étymologie italienne surtout, il n'y avait personne qui pût se mesurer avec lui. La finesse, la pénétration, l'ingéniosité, dont il faisait preuve dans toute recherche sur la formation des mots italiens, excitaient l'admiration continuelle de ses auditeurs.

Chacune de ses étymologies était une découverte, une révélation, mais il n'aurait pas pu certainement frapper si loin et si juste sans le secours d'une grande mémoire et d'une profonde érudition.

Giovanni Flechia avait été pendant de longues années bibliothécaire au Sénat, jusqu'au jour où il remplaça dans la chaire de sanscrit, à l'université de Turin, M. Gorresio, qui était passé à la bibliothèque de cette même université. Flechia avait appris le sanscrit tout seul, sans autre secours que la grammaire de Théodore Benfey, et publia, à son tour, en 1857, à Turin, une importante grammaire sur cette langue.

C'est avec lui qu'étudièrent le sanscrit, le regretté Antonio Marazzi, traducteur du théâtre de Kâlidâsa, le professeur Pietro Merlo, enlevé tragiquement à ses amis, le professeur Domenico Pezzi et le docteur Nazzari, pour ne citer que ceux parmi ses disciples qui donnèrent quelque preuve publique du profit qu'ils avaient su retirer de l'étude du sanscrit.

Flechia traduisit en outre de l'indien quelques épisodes épiques et le petit poème de la *Nue messagère*, resté inédit; il compila, lors de l'insurrection des Indes, une histoire populaire de l'Inde anglaise et écrivit les articles sur l'Inde de l'Encyclopédie populaire de Pomba.

Nommé professeur de grammaire comparée, il négligea tant soit peu les études indiennes pour lesquelles, en véritable virtuose, il avait néanmoins une affection particulière, à tel point qu'au Congrès des Orientalistes, à Berlin, il présenta une traduction, en sanscrit, de l'épisode dantesque de Francesca da Rimini.

Mais quand, il y a deux ans, il abandonna la chaire de grammaire comparée, se chargeant de celle de sanscrit, il assura à ses amis qu'il consacrerait désormais à cette étude les derniers moments de sa vie si bonne et si bien remplie. D'une nature sincère, d'un esprit très fin, professeur savant et modeste, très agréable dans la conversation, intègre dans la vie privée, simple dans ses manières et dans ses goûts, il représentait le type le plus noble, le plus pur et le plus authentique de la vieille souche piémontaise.

MOUVEMENT BIBLIOGRAPHIQUE

ALFRED HOLDER, *Alt-celtischer Sprach-schatz*. Leipzig, B. G. Teubner, 1891, grand in-8° à 2 colonnes, livraison 1 et 2, p. 1-512, lettres A. — BRANOS.

L'ouvrage de M. Holder est une publication extrêmement utile pour tous ceux qui s'occupent d'études relatives à la Gaule ancienne. Il nous donne, sous forme d'un dictionnaire alphabétique, l'ensemble complet de tout ce qui nous est parvenu en fait de mots employés dans cette contrée, soit comme désignation de noms communs, soit comme noms d'hommes, de peuples ou de lieux.

La nature de la langue employée dans les Gaules, à une époque antérieure à toute conquête romaine, a donné lieu à bien des controverses et à bien des polémiques. Tandis que l'école de Holtzmann et de Kunssberg, qui eut ici en Belgique comme adhérents Moke et Renard, soutenait que tout au moins les Gaulois du Nord parlaient un idiome germanique, le plus grand nombre des savants de France, d'Allemagne et d'Angleterre a considéré le breton comme la langue parlée en Gaule avant l'arrivée des Romains. C'est de cette idée qu'est parti Zeuss lorsqu'il publia sa célèbre *Grammatica celtica e monumentis tam hibernicæ linguæ quam britannicarum dialectorum, cambricæ, cornicæ, aremoricæ, comparatis gallicæ priscæ reliquis*. C'est pour soutenir ce système que M. Gaidoz a fondé la *Revue celtique* et que M. d'Arbois de Jubainville a fait paraître une série de savantes publications.

Il est cependant une autre école qui croit pouvoir admettre dans la Gaule ancienne la superposition de deux éléments aryens différents : l'élément *celtique*, arrivé par les côtes et par le Nord, et l'élément *gaulois* ou *galate*, arrivé beaucoup plus tard par le Centre-Est, c'est-à-dire par le Haut-Rhin ou la Suisse. C'est la thèse que M. Alexandre Bertrand, le conservateur du Musée de Saint-Germain, a soutenue dans un remarquable ouvrage : *Archéologie celtique et gauloise;* elle a été

présentée, ici en Belgique, sur le terrain philologique par M. Serrure, qui a cru pouvoir admettre que ce second élément aryen, constaté par M. Alexandre Bertrand, parlait une langue sœur du latin, dans le genre de l'osque et de l'ombrien. Enfin Michel Bréal a donné la formule de cette manière de voir dans cette phrase: « Je crois qu'un voyageur au IIe siècle avant J.-C. aurait » remonté d'Italie en Gaule en voyant la langue se modifier peu à peu sans » changement brusque ni solution de continuité. »

Si ce système était vrai, il n'en resterait pas moins certain que l'étude comparée de ce qui nous reste de mots de l'ancien idiome des Gaules avec les langues néo-celtiques, c'est-à-dire avec le breton, le gaëlique, l'irlandais, etc., offre le plus grand intérêt, car si les Galates ont refoulé vers l'Est armoricain ou absorbé les Bretons préoccupants, la langue des derniers a dû déteindre considérablement sur celle des nouveaux arrivés. C'est ainsi que beaucoup de noms d'hommes ont dû passer d'une race à l'autre et que bien des noms de lieux ont dû rester; enfin, que tout le vocabulaire du culte et de la science des druides a dû venir modifier ou enrichir le langage des conquérants.

Ainsi, dans l'hypothèse qui fait la plus petite part à l'élément celtique ou breton, celui-ci joue encore un rôle assez important pour qu'on apprécie hautement l'utilité des rapprochements opérés dans l'œuvre savante et patiente de l'auteur du *Sprach-schatz*, en suivant un plan d'ensemble modelé sur la conception de Zeuss.

Voyons maintenant de quoi se composent les éléments réunis par M. Holder.

Il y a tout d'abord le témoignage des auteurs classiques, qui nous conservent un certain nombre de mots employés dans la Gaule romaine et spécialement signalés comme étant d'origine celtique par ces auteurs grecs et latins eux-mêmes. Il y a ensuite les inscriptions des pierres votives ou funéraires, au nombre d'une trentaine, etc.; mais la moisson la plus riche provient de la décomposition de certains noms, retrouvés dans ces sources diverses et aussi sur les inscriptions gallo-romaines.

L'étude du mot composé et du suffixe du mot simple, sur laquelle d'autres déjà avaient attiré l'attention, est traitée ici avec une méthode rigoureuse qui ne peut manquer de donner de précieux résultats.

On peut dire que pour M. Holder il n'y a pas seulement une syllabe, mais pas même une lettre, qui échappe à l'analyse et dont il ne se demande le pourquoi.

Prenons avant tout comme exemple le suffixe *-âcos*, dont il donne des centaines d'exemples (p. 21-31), faisant ainsi, pensons-nous, disparaître à tout jamais de toute étude sérieuse la supposition, souvent faite, que *âcos* signifierait « l'eau. »

Dans tous les mots mentionnés dans le *Sprach-schatz*, les syllabes sont séparées par un trait et ces séparations ne sont pas basées sur l'arbitraire, mais sur la

comparaison avec d'autres mots et sur le fait, qu'on a déjà pu constater, qu'il y a des éléments de mots qui se représentent souvent, telles que les syllabes finales : -ILLOS, -MAROS, -RIX, -CNOS, -GNATOS. M. Holder imprimera donc : *adiato-rix, adiatumaru-s, adial-ullu-s;* comme il le fait pour les syllabes initiales en ANDE : *ande-camul-os, ande-cavi;* en ANDO : *ando-bru, ando-com-bogi-os;* en ANTE : *ante-brenn-aco;* en ANTO : *anto-brog-es*.

Il est souvent remarquable de suivre, dans les nombreuses citations de M. Holder, l'ortographe variée de certains noms. C'est ainsi que le peuple des Eduens a été écrit : *Ædui, Edui, Haedui, Hedui, Hædues*, Αἰδόυσιοι. Beaucoup de noms se modifient d'après des principes que nous retrouvons en philologie grecque, latine ou romane. De même qu'en étrusque, CT se reduira parfois à T : *amb-at-us* pour *amb-ac-tus*. Mais d'autres transformations s'opèrent dont on ne trouve d'exemples qu'en étudiant plus à fond les idiomes aryens; ainsi Apollon a dans la même localité le surnom de *Bormo* et de *Borvo*, et cela parfois dans un endroit qui s'appelle *Bourbon*, de sorte que le *m* correspond parfois au *v* et au *b*, ce qui vient à l'appui d'une conjecture d'un savant belge d'après laquelle l'épithète de *Anorbos*, portée par *Dubnoreix* (le Dumnorix de César sur quelques-unes de ses monnaies) se traduirait par *a-norm-us* (anormal).

Pour ce qui concerne les légendes des monnaies, M. Holder a fait paraître ses deux premières livraisons avant l'apparition des planches de Dardel reproduisant les pièces du Cabinet de France, et avant le texte, assez souvent rectificatif, de M. de la Tour; il ne peut donc être rendu responsable des mauvaises lectures de la description du catalogue dressé par feu M. Muret. Cependant, avant que de reprendre quelque légende dans le *Sprach-schatz*, il sera toujours prudent de constater si les spécialistes sont d'accord pour la lecture. M. Holder a quelque peu négligé les inscriptions gauloises des textes lapidaires; nous avons vainement cherché dans son dictionnaire ΑΝΔΟΥΝΝΑΚΟΥ (pierre de Collias). La pierre d'Autun, reproduite sur les planches du *Dictionnaire archéologique de la Gaule,* nº III, ne commence pas d'une manière incomplète, comme il est indiqué au mot *an-val-onn-a-cos*, mais par le nom très distinct de LICNOS.

Lorsque l'auteur du *Sprach-schatz* s'aventure sur le terrain historique, il avance des idées, qui auront peut-être moins d'adhérents; ainsi l'*Aduatuca* du camp de Sabinus et Cotta, dans laquelle on retrouve généralement l'*Aduatuca Tungrorum* (aujourd'hui Tongres, ville riche en souvenirs romains), est d'après lui *Vetschau*, près d'Aix-la-Chapelle, ce qui nous met en mémoire ces paroles de M. le président Schuermans, l'éminent épigraphiste belge : « Une étymologie possible n'est pas toujours une étymologie probable. Les étymologistes doivent aujourd'hui quitter le domaine de l'imagination pour obtenir une science exacte. » *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles,* VI, p. 354).

Malgré de petits défauts dont nous signalons ici quelques exemples, le *Sprach-*

schatz est une œuvre de grand mérite, témoignant surtout d'une extrême diligence. M. Holder, dès à présent, a conquis une place distinguée parmi les érudits de notre époque, et nous attendons la suite pour le juger comme savant.

Quant à l'édition, elle est on ne peut plus soignée comme tout ce qui paraît sous les auspices de la maison Teubner.

N.

ESSAI DE GRAMMAIRE

DU DIALECTE LABASTIDIEN (ARIÉGE)

COMPARÉ AVEC L'ANCIEN PROVENÇAL ET LE CATALAN ORIENTAL

Les éléments qui m'ont permis d'entreprendre cette étude sur un patois du midi de la France, le patois de La Bastide, village situé tout près d'Ax dans l'arrondissement de Foix, m'ont été fournis par un habitant de la localité, M. S. Looren, très versé dans son idiome maternel, tel qu'il se parlait il y a trente ans.

C'est à l'aide de connaissances puisées directement dans les publications modernes et partout ailleurs, plutôt que dans les Etudes de M. A. de Bofarull et de M. Milá y Fontanals, que je suis parvenu à m'outiller convenablement pour parler du catalan. Ce dernier auteur s'est surtout appliqué à déterminer la prononciation des lettres, et même sous ce rapport il est loin d'être complet.

J'ai utilisé, pour l'ancien provençal, autant que cela peut se faire, le modeste *Résumé de Grammaire romane* de Raynouard et les maigres traités de Raimon Vidal et Ugues Faidit, revus et corrigés par F. Diez, le comte Galvani, Gaston Paris, Adolf Tobler, P. Meyer, C. Chabaneau et J. Bauquier.

A vrai dire, cette lecture ne m'a pas appris grand'chose et les dites corrections, qui portent exclusivement sur la partie lexicographique des livres

mentionnés, ne m'ont point parues toutes et toujours bien opportunes. Telle est, par exemple, celle de *femnis* pour *fennis (Romania,* 2e vol. p. 343), la suppression de l'*m* pouvant s'expliquer par les formes du provençal moderne et la signification d'*efféminé* étant tout proche de *debilis*.

De son côté, M. Camille Chabaneau avait déjà dit à ce propos : « Fenis = *debiles* est une glose confirmée par un passage d'un texte publié depuis les remarques de M. Tobler. Voyez le *Bulletin de la Société des anciens textes*, I, 61 : E fon*c* ta*n* caytieus e ta*n* dessembtatz e ta*r* fenis que an*c* nos poc soffri*r*. » C'est donc l'idée d'*exténué* et non comme le suppose M. Tobler, celle d'*efféminé* que traduit ce mot. Mais d'où vient-il? D'après sa place dans le dictionnaire, il devrait correspondre à un type latin en *inus* ou *is(s)us*. Mais c'est peut-être tout simplement le participe passé de *fenir*, pris au sens où nous l'employons souvent encore, et introduit ici sous cette forme, soit par erreur, soit plutôt par l'effet d'une licence déjà généralement admise. Cf. *Croisade albigeoise*, v. 6455 :

> Que los mortz els *fenis* metau els monimens.
> (*Romania*. V. 6, p. 139.)

Du mémoire de M. Stengel, sur ces mêmes traités, je n'ai pu rien tirer, car je n'en connais que le titre.

Je n'ai pas non plus étudié à la source et dans leur entier les traités contenus dans le recueil signalé autrefois par Jaime de Villanova en son *Viaje litterario à la iglesia de España* et dont on a trouvé une copie au ministère de *Fomento* à Madrid. Mais je m'en console, en partie, car M.-P. Meyer, qui a eu l'occasion de les étudier, a trouvé qu'ils n'ont pas la valeur qu'on leur avait supposée.

Enfin, l'*Exposé sommaire des flexions* qui accompagne *La passion du Christ*, poème provençal édité par M. E.-L. Edstrœm, n'est pas, toujours d'après M.-P. Meyer, exempt d'erreur et n'offre aucun fait qui ne soit connu. Je me suis donc dispensé de le lire.

En attendant la publication du grand dictionnaire de langue d'oc, dont M. M.-P. Meyer est toujours occupé à rassembler les matériaux, ainsi que celle d'un dictionnaire de l'occitanien moderne, plus complet et plus méthodique que celui de M. Mistral, j'ai mis, naturellement, à contribution les dictionnaires surannés de Rochegude et de Raynouard, un peu rajeunis par Alphonse Blanc.

Mais c'est surtout aux gloses et aux glossaires, accompagnant les textes récemment découverts ou nouvellement réédités dans les revues, que je suis redevable de mon imparfaite initiation à la langue provençale. La *Chrestomathie provençale* de M. Bartsch, avec son répertoire de mots et son tableau sommaire de flexions, m'a été aussi d'un grand secours.

J'avoue humblement que pour la notation des sons j'aurais dû dresser tout d'abord le tableau des phonèmes existant en patois et indiquer comment on doit les rendre, soit quand ils sont combinés ensemble, soit quand ils sont pris chacun séparément; mais des impossibilités typographiques et d'autres m'ont obligé de prendre, encore une fois, comme point de départ les lettres françaises, malgré leur valeur équivoque. Je ne m'en sépare que pour marquer l'*l* mouillée, comme en provençal, par *lh*, et l'*n* mouillée, comme en catalan, par *ny*.

On objectera que cette méthode n'est pas rigoureusement scientifique, mais on m'accordera, en revanche, qu'il n'en est pas tout à fait de même quand il s'agit d'un essai de grammaire comparée et surtout d'un essai comme celui-ci où il manquait souvent les termes mêmes de comparaison; inconvénient qui a écarté tout autre préoccupation et auquel j'ai dû, tant bien que mal, obvier.

Il sera temps, au moins je l'espère, de réparer cette négligence, un peu volontaire et un peu involontaire, quand je publierai des notions de phonétique sur cet intéressant patois dont j'explique, aujourd'hui, à grandes lignes, dans chacune de ses catégories, le mécanisme grammatical.

GÉNÉRALITÉS SUR LES VERBES

Les verbes auxiliaires *être* et *avoir* sont quadruplés en catalan, comme en espagnol. Le verbe *être* se dédouble en *ser* ou *esser* et *estar ;* le verbe *avoir* en *haver* et *tenir*.

Tous les quatre sont des verbes auxiliaires, si l'on considère la possibilité d'être tels; mais il n'y en a que deux qui le sont régulièrement : *haver* et *ser*.

Tenir et *estar* ne le sont, au contraire, qu'éventuellement, étant données certaines conditions qui se rapportent surtout à la signification et à la nature des mots auxquels ils sont associés. A part cela, ils sont employés dans un sens absolu.

Pour être mieux compris, je dirai qu'en catalan comme en espagnol, le verbe *estar* relève de ses fonctions le verbe *ser* toutes et quantes fois qu'il indique la place occupée par le sujet, une qualité qui ne soit pas inhérente à ce dernier, un état accidentel et une action qui n'est pas achevée ou qui ne modifie pas la manière d'être de l'objet qui la subit.

Exemples : *Ahont estará mi amich* (où sera mon ami?); *está febrós* (il est fiévreux); *estic indolent* (je suis indolent); *no estiguis nerviós* (ne sois pas nerveux); *estaba en plena convalescencia* (il était en pleine convalescence), etc.

Cependant, avec moins de rigueur qu'en espagnol, il est permis, dans la pratique, de déroger à cette règle. Aussi dit-on, par exemple, comme en français et en labastidien : *ets á casa tèva* pour *estás á casa tèva* (tu es dans ta maison).

Le verbe *tenir* pour *haver*, est employé absolument quand il se rapproche, par le sens, de posséder : *tinch marit* (j'ai un mari); *tens pòr?* (as-tu peur?) ; *tenia molt bona veu* (il avait une très bonne voix).

Mais le verbe *tenir* remplace parfois le verbe *haber*, en jouant le rôle de simple auxiliaire, pour affirmer énergiquement l'action exprimée par le participe. Exemple : *tinch assegurado* (j'ai assuré).

En labastidien, comme en français, *habé* (avoir) et *ser* (être) sont les

seuls auxiliaires possibles, tandis que *teni* et *está* sont traités comme des verbes ordinaires.

Il y a plus, le verbe *estar*, dont j'ai reconstitué théoriquement la conjugaison, est devenu en patois un verbe défectif.

Une autre différence à marquer entre le catalan et le labastidien est celle-ci, qu'en labastidien, dans les temps composés, *ser* peut être son propre auxiliaire : *son estat, as estat, es estat*, etc., ce qui n'a pas lieu en catalan où le verbe *ser* se conjugue avec *haver : he sigut, has sigut, ha sigut*, etc. Cependant, on dit aussi, en labastidien : *hei estat, has estat, ha estat*, etc.

Haver, en catalan, différemment qu'en français, est le verbe auxiliaire non seulement des verbes actifs, mais des verbes neutres, impersonnels et pronominaux. Il est donc le verbe auxiliaire par excellence. Exemples : *havia sortit de casa* (il était sorti de la maison); *nos havem posat de renglera* (nous nous sommes mis en ligne) ; *l'afany de riurer s'havia apoderat de el* (l'envie de rire s'était emparée de lui).

Les verbes *tenir* et *haver* sont employés souvent en catalan pour *dèurer* (devoir) : *tinch de dirte* (je dois te dire) ; *hem de fer* (nous devons faire). En labastidien, seul le dernier se prête à cette acception. Exemples : *hei a te dire* (je dois te dire) ; *habem á fa* ou *debem fa* (nous devons faire).

Le verbe *tenir* sert à former ou à remplacer certains adverbes : *aqui tens* (voici, voilà), *aqui heu* (idem), *aqui la tens* (la voici).

Le verbe *véurer* (vouloir), sous sa forme ancienne, concourt aussi à produire des adverbes : *vétel aqui, vetaqui* ou *vet aqui, vet allá, vetho allá, veus aqui, veus allá, veuho allá*, qui tous ont à peu près la signification de *voici* ou de *voilà*.

Nous verrons plus loin que le verbe *véurer* se prête aussi à former des pronoms indéfinis.

Les verbes *haver* et *ser* sont souvent sous-entendus en catalan : *despres d'escrito y corretgida la carta* (après avoir écrit et corrigé la lettre) pour *despres d'haver*, etc. ; *quan cridat en consulta* (quand il était appelé en consultation) pour *quan era cridat en consulta*.

L'emploi du tour actif pour le passif, en connexité avec cette suppression, règne aussi sans partage dans le domaine catalan. Exemple : *despres de casarse* (pour *ser casada*) *la filla, ixen lo gendres* (après que la jeune fille est mariée, les prétendants [littér. *gendres*] se présentent.)

Cette construction, du reste, était connue par l'ancien français. Voici des

exemples puisés dans Watriquet de Couvin, trouvère belge : *en point de cueillir*, c'est-à-dire *d'être cueilli :*

Ypocrisie et Rapine
Sont jugiés *à escorcier* (pour *à être escorciées*) ;

Ainz son en lui touz bien repris
Pour celui garder *de sorpẹndre* (*d'être sorpris*)
Cui il veult en sa garde prendre.

En catalan, le verbe *estar* et le verbe *anar* (aller), suivis d'un gérondif, expriment la durée et le développement de l'action.

Exemples : *m'está compremetant* (il est en train de me compromettre); *á mesura que anava pujant* (à fur et mesure que je montais); *anaban eixint* (ils sortaient); *va plovent* (il pleut), etc.

Ce trait grammatical n'est pas inconnu au labastidien; mais, pour des raisons auxquelles n'est peut-être pas étrangère l'influence du français, il est restreint au verbe *anar* et encore grâce à l'intervention de la préposition *en*. Exemple : *la inflamaciou anavo en aumentan* (l'inflammation allait en augmentant).

Le verbe *anar* sert également à former en catalan un passé paraphrastique égal au passé défini et ce qu'on peut appeler le futur imminent : *Vaig preguntar* (je demandai); *vaig à fer* (je vais faire). Dans ce cas, on intercale prudemment la préposition *à* pour éviter toute confusion entre le passé e le futur.

Pour former ce passé défini, on emploie les personnes suivantes : au sing. *vaig* ou *vas* ou *vareig*, *vas* ou *vares*, *va;* au plur. *várem* ou *vam*, *váreu* ou *vau*, *váren* ou *van*.

Quedar (rester) pour *ser* ne se rencontre que dans le catalan. Exemples : *quedá condemnat* (il fut condamné); *en menos de tres horas queda despatxada* (en moins de trois heures, elle fut épuisée), phrase qui se traduit en patois : *en menos de tres horas fusquet* (fut) *epuisado* ou *distribuado*.

Les verbes *acabar* (achever) et *venir*, — ce dernier comme en français — servent à former en catalan une sorte de temps paraphrastique exprimant un passé tout récent. Exemples : *s'acaba d'estrenar* (il vient d'être étrenné); *una tarde que venia de visitar un malalt* (un soir qu'il venait de visiter un malade).

Dans ce cas, le verbe *beni* (venir) est seul employé en labastidien : *beni de le beze* (je viens de le voir).

Les verbes impersonnels, en catalan, comme dans le patois auquel je compare cet idiome, n'ont pas de sujet apparent. Exemples en catalan : *plou* (il pleut) ; *neva* (il neige) ; *fa clars de lluna* (il fait clair de lune), *trona* (il tonne). Exemples pour le labastidien : *cal estre bou* (il faut être bon).

La formule impersonnelle *il y a* se traduit dans les deux idiomes par *hi ha*. Différemment qu'en espagnol, la particule adverbiale se répète, en catalan, à tous les temps : *hi habia* (il y avait) ; *hi haura* (il aura) ; mais, comme en espagnol, le verbe ne s'accorde pas avec le complément. Exemples : *hi ha cosas vellas que valen més que las novas* (il y a de vieilles choses qui valent mieux que les nouvelles) ; *hi ha molts mods de matur pussas* (il y a plusieurs manières pour tuer les puces).

Les verbes fréquentatifs se forment en catalan, entre autres, par les terminaisons *-onar, -ironar, -ejar, -onejar*. Exemples : *saltironar* (sautiller) ; *saltironejar* (faire des petits bonds) ; *sondejar* (sonder) ; *canjonejar* (chansonner).

En labastidien, les fréquentatifs sont affectés par d'autres terminaisons qui formeront l'objet d'une étude spéciale.

Les infinitifs perdent l'*r* final, non seulement dans le labastidien, ce qui est assez naturel en tant que patois, mais aussi dans le catalan littéraire : *encéndre* (allumer) pour *encéndrer ; péndre* (prendre) pour *péndrer ; riure* (rire) pour *riurer ; teni* pour *tenir ; véure* (voir) pour *véurer*, etc.

La plupart des faits, consignés dans ces recherches sur le verbe, se produisent dans l'ancien provençal, les uns à l'état rudimentaire, les autres à un stade plus avancé.

L'emploi du verbe *estar* ou *istar* au lieu de *esser*, pour désigner la manière de l'action ou le degré de la qualité attributive, est bien caractérisé ainsi que le démontrent des exemples puisés à différentes sources.

Dans la *Traduction du liber scintillarum de Bède :* « Johans l'apostols dis deus es charitatz, e qui *estai* en charitat *estai* en deu et deus en lui. »

Dans une chanson de Peire Vidal, d'après la leçon de M. P. Meyer :

E s'eu agues caval adreit corsier,
Suas s'estes lo reis part Balaguier
E dormis se planamen e suau.

Dans le prologue d'un ancien poème inconnu, édité, pour la première fois, par M. P. Meyer :

Car trastotz sabers es perdutz
Qu[es] *estay* ades *escondutz*.

La conjugaison du verbe *anar* et principalement du verbe *estar* avec le gérondif, date aussi de très bonne heure.

Je cite, à ce propos, un vers assez connu (tel qu'il a été revu et corrigé par M. P. Meyer) du *Poème de Boèce,* dont on place la composition vers la première moitié du XIe siècle, et, poussant les choses plus loin, même avant 950 :

E granz k[a]denas que l'*estan apesan*.

Puis, un autre vers, tiré d'une *Prière à Notre Dame de Sept douleurs,* dont on fait remonter la composition au delà des dernières années du XIVe siècle :

Per so, dompna, te *vau pregan*. (*Romania*, I, 413.)

On peut ajouter les exemples déjà parus dans la *Grammaire romane* de Raynouard : *No i anes doptant* (n'y allez doutant, ne doutez pas); *irai planhen* (j'irai plaignant, je me plaindrai); *van disen* (ils vont disant, il disent).

Le passé paraphrastique, au moyen du verbe *anar*, comme en catalan, se retrouve aussi dans les anciens textes, le provençal employant pour cela non seulement le présent de l'indicatif, mais le parfait défini lui-même, emploi qui explique et qui a, peut-être, précédé l'autre.

Roman de Tersin : « *l'aneran rendre* (la villa) tan forta que si monstrava comma imprenabla. »

Idem : « Jaume qu'era seignour de Fretta *va advertir* Carlemayna. »

Le verbe *anar* est employé à plusieurs reprises comme auxiliaire au sens du prétérit dans le *Roman de Blondin de Cornouailles*, ce qui n'est fait pour étonner personne, car, au dire de M. P. Meyer, l'auteur semble un Catalan qui se serait efforcé d'écrire de son mieux en provençal. Voici quelques passages où figure *anar*, employé de la sorte, passages négligés par M. P. Meyer :

Adonc Brandin s'en *va*(n) *entrar*,
En sella orta s'en *va annar*.

Adonch elas s'en *van annar*
Vers Blandin e *van li sonnar*

Devers Blandin s'en *va annar*
E tan gran colp ly *va donar*
Che tot lo scut li a romput.

Trestot lo cor li *va fallir*.
E a chi s'*anet esmortir*
Tantost la testal(i) *va levar*, etc., etc.

La variante résultant du passé défini de *anar* en combinaison avec un infinitif s'y trouve aussi, comme dans le *Roman de Tersin* et ailleurs :

Enmentre che el si dormia
E reysidar non si podia,
Aneron venir doas donsellas.

La formule impersonnelle *il y a*, à part l'orthographe, est telle qu'on s'aperçoit de suite qu'elle a servi de modèle à celle des idiomes congénères.

Roman de Tersin : « *y avia* del regne de Carlemayne » (il y avait, etc).

Idem : « *'en y avia* 300 de morts et 200 de nafrants » (il y en avait, etc.).

Et maintenant, voici le tableau flexionnel des verbes catalans et labastidiens mis en regard les uns des autres.

VERBES AUXILIAIRES

CATALAN	LABASTIDIEN
INFINITIF	
haver	habé
INDICATIF PRÉSENT	
Sing. He *ou* hi *ou* haig	*Sing.* hei
has	has
ha	ha

CATALAN	LABASTIDIEN
Plur. havem *ou* hem	*Plur.* habem
haveu *ou* heu	habez
han	han

IMPARFAIT

Sing. havia	*Sing.* habioï
havias	habios
havia	habio
Plur. haviam	*Plur.* habiam
haviau	habioz
havian	habion

PARFAIT DÉFINI

Sing. haguí *ou* vaig haver	*Sing.* hawewi *ou* hawebi
haguéres *ou* vas haver	hawewes *ou* hawebes
hagué *ou* va haver	hawet *ou* hawebet *ou* hawewet
Plur. haguérem *ou* várem haver	*Plur.* hawewem *ou* hawebem *ou* hawérem
haguéreu *ou* váreu haver	hawewez *ou* — hawerez
haguéren *ou* váren haren	hawewen *ou* — haweren

FUTUR

Sing. haüré	*Sing.* haüréi
haürás	haürás
haürá	haürá
Plur. haürém	*Plur.* haürém
haüréu	haüréz
haürán	haürán

CONDITIONNEL

Sing. haüria *et* haguera	*Sing.* haürioï
haürias	haürios *ou* harios
haüria	haürio
Plur. haüriam	*Plur.* haüriom
haüriau	haürioz *ou* haüriez
haürian	haürion

CATALAN	LABASTIDIEN

Impératif

(manque en catalan)	*Sing.* . . . . .
	Plur. haujem
	habez

Subjonctif présent

Sing. haja *ou* haji	*Sing.* haujo
hajas	haujos
haja	haujo
Plur. hajam	*Plur.* haujem
hajau	haujez
hajan	haujen *ou* haujan

Imparfait

Sing. hagués *ou* habés, haguéra *ou* habéra	*Sing.* hawéssi
haguésses	hawéssos
hagués	hawésso
Plur. haguéssem	*Plur.* hawéssem
haguésseu	hawéssez
haguéssen	hawéssen *ou* hawésson

Participe présent *ou* Gérondif

haven	haben

Participe passé

hagut	haïout

Infinitif

tenir	tení

Indicatif présent

Sing. tinch	*Sing.* teni
tens	tenes
té	ten

CATALAN	LABASTIDIEN
Plur. tenem *ou* tenim	*Plur.* tenem
teneu *ou* teniu	tenez
ténen	tenen

Imparfait

Sing. tenia	*Sing.* tenioï
tenias	tenios
tenia	tenio
Plur. teniam	*Plur.* teniam
teniau	tenioz
tenian	tenion

Parfait défini

Sing. tingué *ou* vaig tenir	*Sing.* tenguéwi
tinguéres *ou* vas tenir	tenguéwes
tingué *ou* va tenir	tenguéwet
Plur. tinguérem *ou* várem tenir	*Plur.* tenguéwem *ou* tenguérem
tinguéreu *ou* váreu tenir	tenguéwez *ou* tenguérez
tinguéren *ou* váren tenir	tenguéwen *ou* tenguéren

Futur

Sing. tindré	*Sing.* tendréi
tindrás	tendrás
tindrá	tendrá
Plur. tindrém	*Plur.* tendrém
tindréu	tendréz
tindrán	tendrán

Conditionnel

Sing. tindria	*Sing.* tendrioï
tindrias	tendrios
tindria	tendrio
Plur. tindrian	*Plur.* tendriom
tindriau	tendrioz *ou* tendriez
tindrian	tendrion

CATALAN	LABASTIDIEN
IMPÉRATIF	
Sing. ten *ou* té *ou* tingas	*Sing.* ten
tinga	. . . . .
Plur. tingam	*Plur.* tenguem
teneu *ou* teniu	tenez
tingan	. . . . .
SUBJONCTIF PRÉSENT	
Sing. tinga *ou* tingui	*Sing.* tengui
tingas	tenguis
tinga	tengui
Plur. tingam *ou* tinguem	*Plur.* tenguem
tingau	tenguez
tingan	tenguen
IMPARFAIT	
Sing. tingués	*Sing.* tenguéssi
tinguésses	tenguéssos
tingués	tenguésso
Plur. tinguéssem	*Plur.* tenguéssem
tinguésseu	tenguéssez
tinguéssen	tenguessen *ou* tenguésson
PARTICIPE PRÉSENT *ou* GÉRONDIF	
tinent	tenin *ou* tinen
PARTICIPE PASSÉ	
tingut *ou* tengut	tengut

INFINITIF	
ser *ou* esser	estre
INDICATIF PRÉSENT	
Sing. sò *et* soch	*Sing.* soy *ou* son
ets	es
es	es

CATALAN	LABASTIDIEN
Plur. som	*Plur.* sem
sòu	sez
són	soun

IMPARFAIT

Sing. éra	*Sing.* éri
éras	éros
éra	éro
Plur. éram	*Plur.* érom
érau	éroz
éran	éron

PARFAIT DÉFINI

Sing. fuy *ou* vaig ser	*Sing.* fusquévi
fóres *ou* vas ser	fusquéves
fóu *ou* va ser	fusqued
Plur. fórem *ou* várem ser	*Plur.* fusquérem
fóreu *ou* váreu ser	fusquérez
fóren *ou* váren ser	fusquéren

FUTUR

Sing. seré	*Sing.* seréi
serás	şerás
será	será
Plur. serém	*Plur.* serám
seréu	seréz
serán	serán

CONDITIONNEL

Sing. fòra *ou* seria	*Sing.* serioï
fòras *ou* serias	serios
fòra *ou* seria	serio
Plur. foram *ou* seriam	*Plur.* seriom
forau *ou* seriau	serioz
foran *ou* serian	serion

CATALAN	LABASTIDIEN
IMPÉRATIF	
Sing. sias *ou* sigui	*Sing.* Sios
sia	. . . . .
Plur. siám	*Plur.* siosquem *ou* siousquem
siáu *ou* sigueu	siosquez *ou* siousquez *ou* siouscaz
sian	. . . . .
SUBJONCTIF PRÉSENT	
Sing. sia	*Sing.* siosqui *ou* siousqui
sias	sioscos *ou* siouscos
sia	siosque *ou* siousque
Plur. siám	*Plur.* siosquem *ou* siousquem
siau	siosquez *ou* siousquez
sian	sioscon *ou* siouscon
IMPARFAIT	
Sing. fos	*Sing.* fusquéssi
fosses	fusquésses *ou* fusquéssos
fos	fusquésse *ou* fusquésso
Plur. fossem *ou* fossim	*Plur.* fusquéssem
fosseu	fusquéssez
fossen *ou* fossin	fusquéssen *ou* fusquésson
PARTICIPE PRÉSENT *ou* GÉRONDIF	
sen *ou* essent	esten *ou* estan
PARTICIPE PASSÉ	
sigut	estat

INFINITIF	
estar	està
INDICATIF PRÉSENT	
Sing. estic	*Sing.* estec (?)
estás	estós
está	estó

	CATALAN	LABASTIDIEN
Plur.	estam	estam
	estau *ou* estéu	estaz
	estan	eston

IMPARFAIT

Sing.	estava	estabi
	estavas	estabos
	estava	estabo
Plur.	estavam	estabom
	estavau	estabos
	estavan	estabon

PARFAIT DÉFINI

Sing.	estiguí *ou* vaig estar	estewi
	estiguéres *ou* vás estar	estewes
	estigué *ou* va estar	estewet
Plur.	estiguéren *ou* várem estar	estewem
	estiguéreu *ou* váreu estar	estewez
	estiguéren *ou* váren estar	estewen

FUTUR

Sing.	estaré	estarei
	estarás	estarás
	estará	estará
Plur.	estarém	estarém
	estaréu	estaréz
	estarán	estarán

CONDITIONNEL

Sing.	estaria	estarioï
	estarias	estarios
	estaria	estario
Plur.	estariam	estariom
	estariau	estarioz
	estaria	estarion

CATALAN	LABASTIDIEN
IMPÉRATIF	
Sing. está	*Sing.* estó
estigue	. . . . .
Plur. estem *ou* estiguem	*Plur* estequem
estau *ou* esteu *ou* estigueu	. estaz
estiguen	. . . . .
SUBJONCTIF PRÉSENT	
Sing. estigue *ou* estiga	*Sing.* estequi
estigues	estequis
estigue	estequi
Plur. estiguem	*Plur.* estequem
estigueu	estequez
estiguen	estequen
IMPARFAIT	
Sing. estigués	*Sing.* estequéssi
estiguésses	estequéssos
estigués	estequésso
Plur. estiguéssem	*Plur.* estequéssem
estiguésseu	estequéssez
estiguéssen	estequéssen
PARTICIPE PRÉSENT *ou* GÉRONDIF	
estant	estant
PARTICIPE PASSÉ	
estat	estat

VERBES RÉGULIERS

Ire CONJÚGAISON

CATALAN	LABASTIDIEN
INFINITIF	
amar	aïmá
INDICATIF PRÉSENT.	
Sing. amo	*Sing.* aïmi
amas	aïmos
ama	aïmo
Plur. amam *ou* amem	*Plur.* aïmam
amau *ou* ameu	aïmaz
aman	aïmon
IMPARFAIT	
Sing. amava	*Sing.* aïmabi
amavas	aïmabos
amava	aïmabo
Plur. amavam	*Plur.* aïmabóm
amavau	aïmabos
amavan	aïmabon
PARFAIT DÉFINI	
Sing. amí *ou* vaig amar	*Sing.* aïmewi
amáres *ou* vás amar	aïmewes
amá *ou* vá amar	aimed
Plur. amárem *ou* várem amar	*Plur.* aïmewem *ou* aïmerem
amáreu *ou* váreu amar	aïmewez *ou* aïmerez
amáren *ou* váren amar	aïmewen *ou* aïmeren

CATALAN	LABASTIDIEN
	FUTUR
Sing. amaré	*Sing.* aïmaréi
amarás	aïmarás
amará	aïmará
Plur. amarèm	*Plur.* aïmarém
amarèu	aïmaréz
amarán	aïmarán
	CONDITIONNEL
Sing. amaria	*Sing.* aïmarioï
amarias	aïmarios
amaria	aïmario
Plur. amariam	*Plur.* aïmariom
amariau	aïmarios *ou* aïmariez
amarian	aïmarion
	IMPÉRATIF
Sing. ama	*Sing.* aïmo
ame *ou* ami	. . . . .
Plur. amem	*Plur.* aïmem
amau *ou* ameu	aïmez
amen	. . . . .
	SUBJONCTIF PRÉSENT
Sing. ame *ou* ami	*Sing.* aïme *ou* aïmi
amès *ou* amis	aïmes
ame *ou* ami	aïme
Plur. amem	*Plur.* aïmem
ameu	aïmez
amen *ou* amin	aïmen
	IMPARFAIT
Sing. amás *ou* amés	*Sing.* aïmássi.
amásses *ou* améssis	aïmássos
amás *ou* amés	aïmásso
Plur. amássem *ou* améssim	*Plur.* aïmássen
amásseu *ou* améssiu	aïmássez
amássen *ou* améssin	aïmássen *ou* aïmásson

CATALAN	LABASTIDIEN
PARTICIPE PRÉSENT *ou* GÉRONDIF	
amant	aïmant
PARTICIPE PASSÉ	
amat	aïmat

2e CONJUGAISON

INFINITIF	
pérdrer	pérde
INDICATIF PRÉSENT	
Sing. perdo *ou* pert	*Sing.* perdi
perts	perdes
pert	perd
Plur. perdem	*Plur.* perdem
perdeu	perdez
pérden	perden
IMPARFAIT	
Sing. perdia	*Sing.* perdioï *ou* perdio
perdias	perdios
perdia	perdio
Plur. perdiam	*Plur.* perdiam
perdiau	perdioz *ou* perdiaz
perdian	perdion
PARFAIT DÉFINI	
Sing. perdi *ou* vaig perder	*Sing.* perdewi *ou* perdebi
perdéres *ou* vás perder	perdewes *ou* perdebes
perdé *ou* vá perder	perdewet *ou* perdet
Plur. perdérem *ou* várem perder	*Plur.* perdewem
perdéreu *ou* váreu perder	perdewez
perdéren *ou* váren perder	perdewen *ou* perderen

CATALAN	LABASTIDIEN
	FUTUR
Sing. perderé	*Sing.* perderéi *ou* perdrei
perderás	perderás
perderá	perderá
Plur. perderèm	*Plur.* perderém
perderèu	perderéz
perderán	perderán
	CONDITIONNEL
Sing. perderia	*Sing.* perderioï *ou* perdrioï *ou* perdrio
perderias	perderios
perderia	perderio
Plur. perderiam	*Plur.* perderiom *ou* perederiam *ou* perdriam
perderiau	perderioz *ou* perderiaz *ou* perdriaz
perderian	perderion *ou* perdrion *ou* perdrian
	IMPÉRATIF
Sing. pert	*Sing.* perd
perda	. . . . .
Plur. perdam	*Plur.* perdem
perdeu	perdez
perdan	. . . . .
	SUBJONCTIF PRÉSENT
Sing. perda *ou* perdi	*Sing.* perdi
perdas *ou* perdis	perdis *ou* perdes
perda *ou* perdi	perdi *ou* perde
Plur. perdem *ou* perdam	*Plur.* perdem *ou* perdam
perdau *ou* perdeu	perdez
perdán *ou* perdin	perden
	IMPARFAIT
Sing. perdés	*Sing.* perdéssi *ou* perdisquéssi
perdésses *ou* perdéssis	perdéssos
perdés	perdésso

CATALAN	LABASTIDIEN
Plur. perdéssem *ou* perdéssim	*Plur.* perdéssem *ou* perdisquéssem
perdésseu *ou* perdéssiu	perdéssez
perdéssen *ou* perdéssin	perdéssen *ou* perdésson *ou* perdisquésson

PARTICIPE PRÉSENT *ou* GÉRONDIF

perdent	perden

PARTICIPE PASSÉ

perdut	perdut

3e CONJUGAISON

INFINITIF

sortir *ou* surtir	sortí

INDICATIF PRÉSENT

Sing. sorto *ou* surto	*Sing.* sortissi *ou* sorti
sortes *ou* sorts *ou* surts	sortisses *ou* sortes
sorte *ou* sort *ou* surt	sortisse *ou* sorte
Plur. sortim	*Plur.* sortissem *ou* sortem
sortiu	sortissez *ou* sortiz *ou* sortez
sorten *ou* surten	sortissen *ou* sorten

IMPARFAIT

Sing. sortia *ou* surtia	*Sing.* sortissioï *ou* sortioï
sortias	sortissios *ou* sortios
sortia	sortissio *ou* sortio
Plur. sortiam	*Plur.* sortissiom *ou* sortiam
sortiau	sortissioz *ou* sortioz
sortian	sortission *ou* sortion

PARFAIT DÉFINI

Sing. sortí *ou* surtí *ou* vaig sortir	*Sing.* sortisquewi *ou* sortiwi
sortíres — *ou* vás sortir	sortisquewes *ou* sortiwes
sortí — *ou* vá sortir	sortisquet *ou* sortit

CATALAN	LABASTIDIEN
Plur. sortirem — *ou* várem sortir	*Plur.* sortisquewem *ou* sortiwem
sortíreu — *ou* váreu sortir	sortisquewez *ou* sortiwez
sortíren — *ou* váren sortir	sortisquewen *ou* sortiren

Futur

Sing. sortiré *ou* surtiré	*Sing.* sortiréi
sortirás	sortirás
sortirá	sortirá
Plur. sortirèm	*Plur.* sortirém
sortirèu	sortiréz
sortirán.	sortiran

Conditionnel

Sing. sortiria *ou* surtiria	*Sing.* sortirioï
sortirias	sortirios
sortiría	sortirio
Plur. sortiriam	*Plur.* sortiriom
sortiriau	sortirioz *ou* sortiriez
sortirian	sortirion.

Impératif

Sing. sorte *ou* sort *ou* surte	*Sing.* sortis
sorta	. . . . .
Plur. sortam	*Plur.* sortem
sortiu	sortez
sortan	. . . . .

Subjonctif présent

Sing. sorta *ou* surta *ou* sorti	*Sing.* sortisqui *ou* sorti
sortas *ou* sortis	sortisquis *ou* sortis *ou* sortes
sorta *ou* sorti	sortisqui *ou* sorti
Plur. sortam *ou* sortim	*Plur.* sortisquem *ou* sortem
sortau *ou* sortiu	sortisquez *ou* sortez
sortan *ou* sortin	sortisquen *ou* sorten

CATALAN	LABASTIDIEN
	IMPARFAIT
Sing. sortís *ou* surtís	*Sing.* sortisquéssi *ou* sortissi
sortísses *ou* sortíssis	sortisquéssos *ou* sortissos
sortís	sortisquésso *ou* sortisso
Plur. sortíssem *ou* sortissím	*Plur.* sortisquéssem *ou* sortissem
sortísseu *ou* sortíssiu	sortisquéssez *ou* sortissez
sortíssen *ou* sortíssin	sortisquéssen *ou* sortissen *ou* sortisson
	PARTICIPE PRÉSENT *ou* GÉRONDIF
surtint	sorten
	PARTICIPE PASSÉ
surtit	sortit

Ainsi que nous venons de le voir, les verbes de la troisième conjugaison se dédoublent, en labastidien, en deux branches distinctes de flexion, dont l'une, à forme inchoative, se rencontre parfois parallèlement avec l'autre dans certains verbes. Tel est le cas du verbe *sorti* (sortir).

En catalan, il existe aussi des verbes formellement inchoatifs, mais l'inchoaction n'affecte ici que le présent de l'indicatif, le présent du subjonctif et l'impératif, et encore d'une manière incomplète, car les deux premières personnes du pluriel ne sont pas comprises dans le phénomène d'extension qui en est le résultat.

Parmi ces verbes, on peut citer : *afegir* (joindre), *concedir* (concéder), *consistir* (consister), *dependir* (dépendre), *dividir* (diviser), *enllestir* (dépêcher), *enterbolir* (troubler), *imprimir* (imprimer), *insistir* (insister), *llegir* (lire), *oferir* (offrir), *preferir* (préférer), *porseguir* (poursuivre), *recullir* (recueillir), *regir* (régler), *seguir* (suivre), *succehir* (arriver), *sufrir* (souffrir), *unir* (unir), qui, dans les temps indiqués, se conjuguent ainsi : Présent de l'indicatif : *prefereixo, prefereixes, prefereix, preferim, preferiu, prefereixem.* Impératif : *prefereix, preferesca, preferam, preferiu, preferescan.* Présent du subjonctif : *preferesca* ou *preferesqui, preferescas* ou *preferesquis, preferesca* ou *preferesqui, preferam* ou *preferim, preferau* ou *preferiu, preferescan* ou *preferesquin.*

M. Milá y Fontanals signale et recommande les formes : *Prefereixi, prefereixis, prefereixe, preferim, preferiu, prefereixin.*

On sait qu'en italien le même fait se reproduit fidèlement, avec ses restrictions, et qu'en outre, comme dans le patois labastidien, la forme simple alterne et coexiste avec la forme renforcée. Dans ce nombre entrent les verbes *mentire* (mentir); et *nutrire* (nourrir), qui font *mento* et *mentisco*, *nutro* et *nutrisco*, *menti* et *mentisci*, *nutri* et *nutrisci*, etc.

VERBES IRRÉGULIERS

Les quelques anomalies qu'on rencontre dans la flexion verbale du catalan et du labastidien, au parfait défini et au participe passé, ne sont pas assez importantes et surtout caractéristiques pour nous autoriser à introduire dans son système grammatical la distinction des verbes à conjugaison faible et à conjugaison forte.

Cependant, si au lieu de s'arrêter seulement aux temps les plus essentiels, à ce point de vue, on se prend à considérer ses conjugaisons dans tout leur ensemble, on pourrait obtenir des classements qui, pour avoir une base plus étendue, ne seraient pas moins utiles.

En catalan, la première personne du **présent de l'indicatif** n'a pas toujours un *o* comme signe distinctif. Ainsi, par exemple, les verbes *fer* (faire), *anar* (aller), *véurer* (voir), *fugir* (fuir), prennent à la fin la syllabe inorganique *ig* : *faig* (je fais), à côté de *fas*, *vaig* (je vais), *veig* (je vois), *fuig* (je fuis), etc.

Dan ce cas, le patois labastidien emploie, assez souvent, la voyelle organique *u* (ou). Exemples : *faü* (je fais), *baü* (je vais).

D'autres verbes adoptèrent en catalan une forme pour ainsi dire plus indépendante et individuelle. En effet, *saber* (savoir) fait *sé* (je sais), *voler* (vouloir) fait *vull* ou *vuy*, *véurer* (voir) fait *ve* (je vois), dont *veig* n'est qu'une variante.

Le patois qui se trouve en deça des Pyrénées est fidèle, dans ce cas, aux formes régulières : *sabi* (je sais), *boli* (je veux), *besi* (je vois).

On a déjà vu, dans la *Grammaire de l'ancien français* d'Adolphe Horning

que dans les dialectes de l'Est on trouve des formes telles que *demanc* (je demande), *commanc* et *commanch* (je commande), *quic*, (*cogito*, je pense), *tienc* (je tiens), *vienc* (je viens), *devienc* (je deviens), *vauc* (*valeo*, je vaux), etc. On croyait à tort que cet emploi du *c* était restreint aux verbes terminés par une dentale ou par un *y*, malgré l'exemple de *ainc* (*amo*, j'aime).

Sans égard à la nature de la lettre précédente, le catalan renforce aussi la finale de la première personne de l'indicatif d'un *ch*, égal à un *c*, qui tend à se placer partout et à aplanir toutes les inégalités inhérentes à la structure du type original ou survenues plus tard en vertu de la corruption phonétique.

Exemples : *cáych* (je tombe), de *cáurer* (choir); *conech* (je connais), de *coneixer* (connaître); *crech* (je crois), de *créurer* (croire); *dech* (je dois), de *déurer* (devoir); *dich* (je dis), de *dir; entench* (j'entends), de *enténdrer* (entendre); *estich* (je suis), de *estar* (être, rester); *prench* (je prends), de *péndrer* (prendre); *puch* (je peux), de *poder* (pouvoir); *responch* (je réponds), de *respóndrer* (répondre); *solch* (latin *soleo*), de l'inusité *soler*; *trech* (je tire), de *traurer* (traire, avec la signification de tirer), etc. *Coneixer* fait aussi à l'indicatif présent : *conèixo* et même *coneixi*.

Même le verbe *ser* (être) fait au présent de l'indicatif *soch* (je suis), à côté de *sò*.

D'après Milá y Fontanals ce ne sont que les verbes en *-dre* et en- *ure*(r) qui prennent le *ch*, ce qui n'est pas tout à fait exact.

L'ancien provençal connaissait très bien le présent de l'indicatif renforcé d'un *c* ou *ch* à la première personne du singulier. Exemples : *auch* (j'ois), à côté de *aug*, *auh*, *aus*, *au*, etc.; *estauc* (latin *sto*, je suis), à côté de *estau; fauch*, *fach* (je fais), à côté de *fau*, etc.; *ponc* (lat. *pono*, je place); *posc*, *puesch* (je puis), à côté de *posg*, etc.; *prenc* (je prends), à côté de *preu*, etc.; *remanc* (lat. *remanco*, je reste), à côté de *remaing*, etc.; *tenc* (je tiens), à côté de *teing*, etc.; *vauc* (je vais), à côté de *vau*, etc.; *vec* (je vois), à côté de *veg*, *vei*, etc.; *venc* je viens), à côté de *venh*, etc.

Si, à côté des formes en *c*, on ajoute celles en *h*, non précédées d'*l* ou *n*, ainsi qu'on est autorisé à le faire, on doit conclure que le catalan a développé sans trop de peine un phénomène analogique qui était déjà bien avancé dans la langue mère ou dans la langue sœur à laquelle il se rattachait.

Ces formes, qui ne sont pas du tout exclusives aux dialectes de l'Est et du Midi, sont assez communes dans les dialectes du Nord. Ainsi, dans le

trouvère belge Gauthier le Long, je trouve : *mech* pour *je mets,* qui a formé le présent du subjonctif *meche;* dans Gillebert de Berneville, je rencontre le mentionné *quic;* dans Jean et Baudouin de Condé : *vinch*, *vinc* et même *vieng* pour *je viens;* dans ce dernier seulement, *semonc* pour la forme plus récente *je semons;* ailleurs : *chiec* et *kiec* (je chois), *douc* (je doute), *faic* (je fais), *loc* (je loue), *mesprenc* (je me méprends), *renc* (je rends), *tinch* (je tiens), etc.

On trouve également dans Baudouin de Condé :

Dont les *apiauc* jou wardecors.

Scheler dit à ce propos : « Dans *aspiauc*, le *c* est de trop : cette finale se substitue bien à la première personne du singulier du présent de l'indicatif aux finales *d* ou *t* (*mec, comanc, garc, quic* ou *cuic*), mais ne s'ajoute pas. Appeler fait régulièrement *apiel* ou *apiau* (*Li contes d'Envie,* Baud. de Condé, vers 187) ou avec adjonction de la désinence de flexion *apiele* (vers 209). On rencontre cependant par-çi par-là la finale *c* appliquée contrairement à la règle, ainsi *ainc* (aime). »

Cette finale gutturale était placée, du reste, dans le Nord, même après le passé défini. Exemples : *buch* (je bus), *conuc* (je connus), *euc* (j'eus), *juc* (parfait de *gésir*), *oc* (parfait de *ouïr*), *veuc* (je voulus), etc. Elle représente, selon Diez, la consonnification de la voyelle *i*, mais il n'a pas su dire sous quelle influence elle s'est opérée, n'ayant pas en vue les lois de l'analogie qui seules dans ce cas pouvaient le faire aboutir à une solution.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que le labastidien ne suit pas le catalan dans ce nivellement à outrance de la première personne verbale, au moyen de lettres paragogiques, ce qui n'est suggéré que par les lois de l'analogie.

Dans tous les cas, plus haut signalés, notre patois préfère la forme simple et régulière : *conneixi* (je connais), de *connaistre* (connaître); *cresi* (je crois), de *crese* (croire); *divi* ou *dibi* (je dois), de *dioure* (devoir); *entendi* (j'entends), de *entendre* (entendre); *preni* (je prends), de *prénde* ou *prendere* (prendre); *podi* (je peux), de *podé* (pouvoir).

Voici, du reste, d'autres exemples se rapportant à des verbes qui sont irréguliers, ou considérés comme tels, en français, et où la forme en *i* alterne avec la forme en *issi : bali* (je vaux), de *balé* (valoir); *bati* (je bats), de *bátere* (battre); *bebi* (je bois), de *béoure* (boire); *béni* (je viens), de *beni* (venir); *bouillissi* (je bois), de *bouilli* (bouillir); *cósi* (je cuis), de *cóire* (cuire);

conduisi (je conduis), de *condui* (conduire); *couri* (je cours), de *corre* (courir); ***cousi*** (je couds), de *couse* (coudre); *coubrissi* (je couvre), de *coubri* (couvrir); ***creixi*** (je crois), de *creixe* (croître); *disi* (je dis), de *dire* (dire); *dormissi* (je dors), de *dormi* (dormir); *escrivi* (j'écris), de *escrioure* (écrire); *jouégni* (je joins), de *jouegni* (joindre); *lejissi* (je lis), de *leji* (lire); *mentissi* (je mens), de *menti* (mentir); *meti* (je mets), de *mettre* (mettre); *móli* (je mouds), de *móle* (moudre); *móri* ou *morissi* (je meurs), de *mori* (mourir); *naïxi* (je nais), de *naïxe* (naître); *offrissi* (j'offre), de *offri* (offrir); *oubrissi* (j'ouvre), de *oubri* (ouvrir); *páïxi* (je pais), de *páixe* (paître); *paréissi* (je parais), de *paraistre* (paraître); *párti* je pars), de *parti* (partir); *plandgi* ou *plagni* (je plains), de *pláudge* (plaindre); *poundi* (je ponds), de *póundere* (pondre); *risi* (je ris), de *rire* (rire); *sábi* (je sais), de *sabé* (savoir); *seguissi* (je suis), de *sugui* (suivre); *souffrissi* (je souffre), de *souffri* (souffrir); *iinti* (j'oins), de *untá* (oindre); *bibi* (je vis), de *véoure* ou *béoure* (vivre), etc.

L'imparfait de l'indicatif, même lorsqu'il y a altération du thème verbal, est toujours régulier en catalan et se termine, pour les verbes de la deuxième et de la troisième conjugaison, en *-ia, -ias, -ia, -iam, -iau, -ian,* après une consonne, et en *-ya, -yas, -ya, -yam, -yau, yan,* après une voyelle.

Il est entendu que les consonnes épenthétiques sont toujours éliminées et qu'au contraire les consonnes organiques, parfois, reparaissent.

Exemples : *bebia* (je buvais), de *béurer* (boire); *calia* (il chalait), de *cáldrer* (chaloir); *devia* (je devais); de *déurer* (devoir), *movia* (je mouvais), de *móurer* (mouvoir); *deya* (je disais), de *dir* (dire); *duya* (je conduisais), de *dur* (conduire); *feya* (je faisais), de *fer* (faire); *queya* (je tombais), de *cáurer* (tomber); *treya* (je tirais), de *tráurer* (tirer); *valia* (je valais), de *váldrer* (valoir); *veya* (je voyais), de *véurer* (voir), etc.

Se modelant aussi sur la deuxième ou troisième conjugaison régulière, le patois de La Bastide n'admet d'autres lettres de flexion, à l'imparfait de l'indicatif, que : *-ioï, -ios, -iò, -iam, -ioz, -ion,* dans la forme simple, et *-issioï, -issios, -issio, -issiam, issioz, issioz,* dans la forme inchoative.

Exemples : *courioï* (je courais), *metioï* (je mettais), *prenioï* (je prenais), *sabioï* (je savais), *mentissioï* (je mentais), *morioï* ou *morissioï* (je mourais), *pareissioï* (je paraissais), etc.

C'est encore à l'analogie, renchérissant de son côté sur les ravages de la corruption phonétique, qu'est due la transformation d'abord, puis l'unifor-

mité complète, du **parfait défini** catalan, dans les verbes appartenant jadis à la flexion forte.

Abstraction faite de la forme paraphrastique avec *vaig, vás, vá, várem, váreu* et *váren*, et à part quelques verbes qui se rapprochent un peu plus de la deuxième conjugaison régulière, tel que *véurer* (voir), qui donne *vegí* (je vis), *vegéres* (tu vis), *vegé* (il vit), etc., tous les autres font leur passé défini en *-guí, -guéres, -gué, -guérem, -guéreu, -guéren,* c'est-à-dire au moyen d'un suffixe guttural, modelé sur la conjugaison faible, qu'il serait téméraire de vouloir expliquer d'une manière définitive.

Exemple : *vinguí* (je vins), *vinguéres* (tu vins), *vingué* (il vint), *vinguérem* (nous vînmes), *vinguéreu* (vous vîntes), *vinguéren* (ils vinrent).

Sur le même modèle se sont formés les passés définis suivants, dont je ne donne que la première personne du singulier, les autres pouvant être déduites facilement de celle-ci : *caigui* (je tombai), *comprengui* (je compris), *connegui* (je connus), *digui* (je dis), *emprengui* (j'entrepris), *extengui* (j'étendis), *ofengui* (j'offensai), *oygui* (j'entendis), *pogui* (je pus), *prengui* (je pris), *respongui* (je répondis), *sigui* (je suivis), *tregui* (je tirai), *volgui* (je voulus), etc.

Mais le verbe *fer* fait au passé défini : *feu* (je fis), etc.

En labastidien, le parfait défini se forme d'une manière analogue avec *-gué* ou *-qué*, mais ce groupe se renforce, en outre, au singulier, des syllabes *-wi, -wes, -wel, -wem, -wez, -wen* et même, au pluriel seulement, des syllabes *-rem, -rez, -ren*, en juxtaposant, alternant et mélangeant ainsi les finales altérées du parfait-indicatif latin *-vi, -visti, -vit, -vimus, -vistis, -verunt* avec les finales également latines du parfait-subjonctif *-rimus, -ritis, -rint,* pour en arriver à une généralisation de la flexion hybride : *-guéwi, -guéwes, -guéwet, -guéwem* à côté de *-guérem, -guewez* à côté de *-guérez, -guéwen* à côté de *-guéren*. On voit par là jusqu'à quel point la notion de la conjugaison latine s'est effacée et obscurcie dans l'esprit des descendants des anciens Aquitains.

Ce n'est pas tout, pour redoubler d'énergie dans l'expression, l'*s* inchoative est parfois intercalée entre *que* et le radical verbal.

Exemples : *benguéwi* (je vins), *benguéwes* (tu vins), *benguewet* (il vint), *benguéwem* ou *benguérem* (nous vînmes), *benguéwez* ou *benguérez* (vous vîntes), *benguéwen benguéren* (ils vînrent) ; *covrisquéwi* (je couvris), *covriquéwes* (tu couvris), *covrisquéwet* (il couvrit), *covrisquéwem* ou *covrisquérem* (nous couvrîmes), *covrisquéwez* ou *covrisquérez* (vous couvrîtes), *covrisquéwen* ou *covrisquéren* (ils couvrirent).

Se conjuguent de même les verbes, dont voici seulement les premières

personnes du passé défini : *bisquewi* (je vécus), *bulguewi* (je voulus), *comprenguewi* (je compris), *condusquewi* (je conduisis), *counesquewi* (je connus), *diguewi* (je dis), *dormisquewi* (je dormis), *entenguewi* (j'entendis), *eutreprenguewi* (j'entrepris), *lejisquewi* (je lus), *morisquewi* (je mourus), *paresquewi* (je parus), *prenguewi* (je pris), *pusquewi* (je pus), *riguewi* (je ris), etc.

Mais des formes plus simples existent aussi, seules ou à côté : *ousewi* (parfait du verbe *oüir*), *cajewi* (je tombais), *beüwi* (je bus), *corewi* (je courus), *cousewi* (je cousus), *escrivewi* ou *escribebi* (j'écrivis), *extendewi* (j'étendis), *mettewi* (je mis), *nasquèwi* (je naquis), *plandgewi* (je plaignis), *respondewi* et même *respondei* (je répondis), *sabiewi* ou *sabiebi* (je sus), etc.

Quelques-unes de ces formes, par exemple les deux premières, sont dues au fait de l'immixtion étrangère et sont presque inusitées.

Dans l'ancien provençal, au parfait de la conjugaison forte, comme l'a déjà fait observer M. Bartsch, il y a trois classes de flexions à distinguer : en *-i*, en *-s* et en *-c*.

C'est donc à cette dernière (*-c, -guist, -c, -guem, -guetz, gron*), qu'il faut rapporter le parfait à suffixe guttural du catalan, et, jusqu'à un certain point, celui du labastidien.

La présence d'une gutturale à toutes les personnes du temps, est, du reste, le seul trait qui rapproche le passé défini de l'ancien provençal de celui des langues modernes mises avec lui en parallèle, car l'*r* de la troisième personne du pluriel tient à une autre origine et à tout autre ordre de phénomènes.

Cependant, ce même passé défini empruntant souvent les voyelles flexionnelles de la conjugaison faible, se rapproche du type mixte du catalan et du labastidien.

Exemples : *agui* (j'eus), à côté d'*aig*, *conoguii* (je connus), à côté de *conoc; vengui* ou *venguii* (je vins), à côté de *vinc* ou *venc; volgui* (je voulus), à côté de *vuelc*, etc.

A part le *-wi* final, la forme médiale, sigmo-gutturale *-sque-*, propre du labastidien, est aussi représentée en provençal : *elesquei* (j'élus), *nasquei* (je naquis), *visquei* (je vécus), etc.

Ces formes, à l'éclosion desquelles a contribué la structure du passé défini latin, sont évidemment le point de départ du passé défini inchoatif en patois labastidien.

Quant au passage de *r* à *s*, à la troisième personne du pluriel des

prétérits, *aguezon, anezon, esperezo, ordenezo, tornezon* pour *agueron, aneron, esperero*, etc., remarqué par M. Paul Meyer, dans la *Romania*, en parcourant les *Mémoires de Mascaro* de 1336, ce n'est pas du tout, à mon avis, un phénomène pur d'ordre phonétique. En principe, on ne peut jamais, du reste, considérer comme tel l'altération ou la substitution d'un phonème servilement reproduit par toute une série de formes verbales ou dérivées, les unes calquées sur les autres. Dans ce cas, il n'y a que le premier exemple qui vaille, exemple la plupart du temps inconnu et assez souvent produit d'une manière sporadique. Les autres exemples font donc l'effet de nombreuses copies confondues avec l'original.

Les exemples que M. P. Meyer fournit ailleurs sur le changement d'*s* en *r* sont peut-être plus décisifs : *bonaüzada* pour *bonaürada; casamida* pour *caramida; fraizis* pour *frairis; pruzir, pruzor, pruziment* pour *prurir, pruror, pruriment;* mais ces exemples isolés ne sont confirmés dans le provençal moderne que par le mot *lausie* pour *laurier*.

Le **futur** et le **conditionnel irréguliers** se forment en *catalan* de deux manières différentes : par demi-contraction et par épenthèse.

La demi-contraction est le résultat de la disparition de la voyelle flexionnelle initiale formant hiatus avec celle du radical. C'est demi-contraction et non pas contraction totale que j'appelle cette réduction phonétique, parce que, comme dans l'ancien français *je voirai* (je verrai), et dans l'actuel *je pourvoirai* ou *je prévoirai,* les deux voyelles du radical se prononcent séparément.

Exemples : *escriuré* (j'écrirai), *escriuria* (j'écrirais) pour *escriueré, escriueria,* de *escriuere* (écrire); *moüré* (je mourrai), *moüria* (je mourrais) pour *moueré, moueria,* de *moürer* (mouvoir); *treüirer* (je tirerai), *treüiria* (je tirerais) pour *treueré, treueria* de *tràüerer* (tirer); *veüré* (je verrai), *veüria* (je verrais) pour *veüeré, veueria,* de *véüirer* (voir).

Elle est due aussi à l'assourdissement de la voyelle placée après l'explosive : *podré* (je pourrai), et *podria* (je pourrais), de *podér* (pouvoir); *prendré* (je prendrai), *prendria* (je prendrais), de *péndrer* (prendre); *sabré* (je saurai), *sabria* (je saurais), de *saber* (savoir), etc.

La contraction syllabique, par laquelle une des consonnes du radical suit le sort de la voyelle qui lui sert d'appui, préexiste ou coexiste à l'infinitif comme en français : *diré* (je dirai), *diria* (je dirais), de *dir* (dire); *faré* (je ferai), *faria* (je ferais), de *fer* (faire).

L'épenthèse qui se produit surtout dans le but de faciliter la prononciation des groupes incompatibles, après la chute de la voyelle intermédiaire, est également, dans bien des cas, le contrecoup de celle qui a lieu à l'infinitif. Exemple : *caldrá, caldria,* de *cáldrer* (chaloir); *resoldré, resoldria,* de *resóldre* (résoudre); *valdré, valdria*, de *váldrer* (valoir), etc.

Elle s'opère aussi indépendamment de toute intercalation à l'infinitif : *tindré, tindria*, de *tenir*; *vindré, vindria*, de *venir; voldré, voldria*, de *voler* (vouloir). Cependant, on trouve à l'infinitif *vindrer* à côter de *venir*, comme dans l'ancien français : *craindre, soldre, tistre, toudre* à côté de *cremir. solre, tisser, tollér* ou *tolre.*

A La Bastide, le futur et le conditionnel sont fournis, la plupart du temps, par l'adjonction de flexions régulières au radical de l'infinitif, tel qu'il résulte des modifications successives qu'il a subi à travers les siècles, sous la double action de son propre milieu et des influences venant du dehors.

Exemples : *coubrirei, coubriroï,* de *coubri* (couvrir); *courirei,* à côté de *courrei, couririoï,* à côté de *courrioï,* de *córre* (courir); *couserei, couserioï*, de *couse* (coudre); *culherei, culherioï,* de *cólhe* ou *culhí* (cueillir); *obrirei* ou *dobrirei, obririoï* ou *dobririoï*, de *obrí* ou *dobrí* (ouvrir); *morirei, moririoï,* de *morí* (mourir); *plaïrei, plaïrioï,* de *pláïre* (plaire); *plandgerei, plandgerioï,* de *plandge* (plaindre, pleurer); *pouïrei, pouïrioï,* de *podé* (pouvoir), etc.

On y rencontre aussi la demi-contraction vocalique à l'instar du catalan : *beourei, beourioï,* de *béoure* (boire); *condurei, condurioï,* de *condui* (conduire); *escriurei, escriurioï,* de *escriure* (écrire); *saürei, saürioï,* de *sabé* (savoir), etc.

La contraction syllabique ou consonnantique, déduite ou non de l'infinitif, est aussi en vigueur : *lirei* et *lirioï*, mais aussi *lijerei* et *lijerioï*, de *leji* (lire); *rirei, ririoï,* de *rire*. Plus haut, nous avons déjà vu *courrei* et *courrioï.*

En s'écartant du catalan, l'épenthèse se fait généralement, en labastidien, sans égard à l'infinitif, qui demeure chez lui plus intact ou, pour mieux dire, moins encombré de nouveaux éléments consonnantiques : *boudrei, boudrioï,* de *bolé* (vouloir); *cresterei, cresterioï*, de *creixe* (croître); *jouindrei, jouindrioï,* de *jouégne* ou *jouegní* (joindre); *nastrei, nastrioï,* de *naïxe* (naître); *béndrei, béndrioï,* de *benì* (venir), etc.

Parfois, cependant, l'épenthèse se reproduit fidèlement au futur et au conditionnel de l'infinitif : *connestrei, connestrioï,* de *connaistre; paraistrei, paraistrioï,* de *paraistre* (paraître).

Enfin, à l'égard d'autres verbes, elle n'a lieu dans aucun des trois cas : *molerei, molerioï*, de *molé* (moudre), en catalan, *móldrer ; païxerei, païxerioï*, de *páïxe* (paître), en catalan, *pasturar*.

Le conditionnel gutturalisé qui apparaît, en catalan, à l'état d'exception (*haguera*, à côté de *haüria*, j'aurais), n'existe pas du tout dans le patois de La Bastide. Il abonde, au contraire, dans l'ancien provençal où l'on rencontre : *agra* (j'aurais), *begra* (je boirais), *conogra* (je connaîtrais), *degra* (je devrais), *mogra* (je mouvrais), *nogra* (je nuirais), *plagra* (je plairais), *pogra* (je pourrais), *segra* (je suivrais), *tengra* (je tiendrais), *valgra* (je vaudrais), *vengra* (je viendrais), *volgra* (je voudrais), etc., à côté de *avria, beuria, conoiria, devria, mouvria*, etc., formes qui ont sans doute commencé par avoir des fonctions tout à fait distinctes et qui ne sont devenues parallèles qu'au bout d'un certain temps.

Il y avait aussi, en provençal, des formes non gutturalisées en *-ra*, pour *-ria : dissera* (je dirais), pour *disseria ; sabra* (je saurais), à côté de *sabria*.

Il est à peine nécessaire de dire que ce conditionnel en *-ra* correspondait à la première forme de *préterito imperfecto* de l'espagnol, et qu'il s'est dégagé du *plusquam perfectum* latin, en passant transitionnellement de la signification de *j'avais chanté*, à celle de *je chanterais*.

Diez et d'autres romanistes l'ont aussi remarqué en vieux français, où il avait une signification plus indécise qui a peut-être contribué à sa disparition.

Le **subjonctif présent** irrégulier du catalan se forme, en principe, d'après le présent de l'indicatif, auquel on fait subir de légères modifications, tout en y joignant les lettres caractéristiques de la flexion.

La petite série des verbes en *-ig* fait le présent du subjonctif en :

-ia	dont les variantes sont		*-je, -ji ;*
-jas	—	—	*-jes, -jis ;*
-ja	—	—	*-je, -ji ;*
-jam	—	—	*-jem, -jim ;*
-jau	—	—	*-jeu ;*
-jan	—	—	*-jen, -jin.*

Parfois aussi en *-ssi* ou *-sse* et même *-ssia* qui a un peu vieilli.

Les uns donnent la préférence à la première manière, les autres à l'une des variantes qui suivent.

Exemples : *haja* ou *hagi* (que j'aie) ; *vaja* ou *vaje* (que j'aille) ; *veja* ou *veje* (que je voie) ; *fassa* ou *fassi* ou *fassia* (que je fasse), etc.

Presque tous les verbes de la classe en *-ch* font le subjonctif en :

-ga	dont les variantes sont	*-gue, -gui*	et même *guia ;*
-gas	—	—	*-gues, -guis ;*
-ga	—	—	*-gue, -gui ;*
-gam	—	—	*-guem, -guim ;*
-gau	—	—	*-gueu ;*
-gan	—	—	*-guen, -guin.*

Parfois aussi en *-sca* ou *-squi*.

Exemples : *begue* (que je boive), *conéguia* (que je connaisse), *crega* (que je croie), *diga* (que je dise), *dolgui* (que je plaigne) de *dóldrer* (plaindre), *entenga* (que j'entende), *estigue* ou *estigua* (que je sois), *prenga* (que je prenne), *puga* (que je puisse), *respongui* (que je réponde), *rigue* (que je rie), *sápiga* (que je sache), *tregui* (que je tire), *visca* ou *visqui* (que je vive), etc.

Quelques verbes appartenant à d'autres catégories font leur présent du subjonctif de la même manière, mais souvent avec alternance de formes qui relèvent de leur incertitude : *vina, venje, vinga, vingui* (que je vienne) ; *vulla* et *vulgui* ou *vulga* (que je veuille), etc.

Enfin d'autres verbes font tout simplement leur présent en *-a* ou *-e : corra* (que je coure) ; *mente* (que je mente), etc.

Le présent du subjonctif, en labastidien, est aussi varié qu'en catalan.

Il y a tout d'abord la forme gutturale en *-go* ou *-goï*, parfois *-gui*, qui correspond à celle en *-ga, -gue, -gui*.

Exemples : *bengo* (que je vienne), *bolgo* (que je veuille), *digoï* (que je dise), *tengui* (que je tienne), etc.

Vient ensuite la forme sigmo-gutturale en *-squi, -sco* ou *-scoï*, qui fait pendant avec la flexion catalane en *-sca* ou *-squi*.

Exemples : *coubrisqui* (que je couvre), *culhisqui* (que je cueille), *dobrisqui* ou *obrisqui* (que j'ouvre), *siosqui* (que je sois), *posco* (que je puisse), *concluscoï* (que je conclue), *conduiscoï* (que je conduise), *connescoï* (que je connaisse), *fascoï* (que je fasse), *seduiscoï* (que je séduise), etc.

Ces suffixes gutturaux au subjonctif, dans les deux catégories de mots sus-indiquées, donnent le droit de supposer que le présent de l'indicatif en était aussi pourvu.

Il y a enfin la forme simple en *-ioï* ou *-o* et même en *-e* ou *-i*, qui se rapporte aux formes non gutturalisées en *-a* et en *-e* de la langue sœur : *besoï* (que je voie), *beiiyoï* (que je boive), *courrioi* (que je courre), *fasse* (que je fasse),

à côté de *fascoï, haujo* (que j'aie), *mori* (que je meure), *plajo* (que je plaise), *sapioï* (que je sache), etc.

L'**imparfait du subjonctif**, quand il s'éloigne de la conjugaison ordinaire, paraît formé en catalan sur la même base que le passé défini de l'indicatif, qui de son côté a déteint, pour une part, sur le présent du subjonctif. Il est donc caractérisé par les finales gutturales : *-gués, -guésses, -gués, -guéssem, -guésseu, -guéssen,* qui sont, du reste, une des manières de conjuguer les verbes servant de paradigmes aux autres.

Exemples : *caïgués* (que je tombasse), *connegués* (que je connusse), *estigués* (que je fusse), *digués* (que je disse), *oygués* (que j'entendisse), *pogués* (que je pusse), *sapigués* (que je susse), *sigués* (que je suivisse), *volgués* (que je voulusse), etc.

Il y a, naturellement, des exceptions. Le verbe *fer* en est une : *fes* (que je fisse), *fésses* (que tu fisses), *fes* (qu'il fît), *féssem* (que nous fissions), *fesseu* (que vous fissiez), *féssen* (qu'il fissent).

D'autres verbes emploient concurremment la forme régulière et la forme irrégulière. Exemples : *cábrer, estar, saber* qui font *cabés* et *capigués, estés* et *estigués, sabés* et *sapigués*.

L'imparfait du subjonctif, en labastidien, est en même temps un développement du présent du subjonctif et une modalité du parfait défini calqué, dans ses finales, sur l'imparfait normal du subjonctif. Il se distingue surtout du parfait défini par le double *s* qui remplace partout le *w* ou l'*r* du pluriel.

Exemples : *benguessi* (que je vinsse), *culhisquessi* (que je cueillisse), *disquessi* (que je dise), *dobrisquessi* (que j'ouvrisse), *fasquessi* (que je fasse), *fusquessi* (que je fusse), *lejisquessi* (que je lusse), *morisquessi* (que je mourusse), *posquessi* (que je pusse), etc.

Dans les verbes qui se rapprochent de la forme régulière, la syllabe gutturale est omise ; mais, l'assimilation analogique s'arrêtant d'un côté pour reprendre de l'autre, la finale vocalique est précédée parfois d'un *we,* qui est la marque distinctive du parfait défini, et alterne entre *i* et *oi,* principal caractère, ce dernier, de l'imparfait de l'indicatif.

Exemples : *bejessi* ou *bejóssoï* (que je visse), *beüwessi* (que je busse), *escrivessi* (que j'écrivisse), *hawessi* (que j'eusse), *plajessi* (que je plaise), *sapressi* (que je susse), etc.

L'**impératif**, à part la première personne du pluriel et les troisièmes personnes, qui sont ordinairement empruntées au présent du subjonctif, ne présente en catalan et en labastidien rien de remarquable et de particu-

lièrement distinct qui ne puisse être expliqué par les formes de l'indicatif.

Il est à remarquer, cependant, que parfois à côté de la deuxième personne du singulier vient se placer, même dans la phrase affirmative, la deuxième personne du subjonctif. Ainsi, par exemple, on dit également en catalan *ten* et *tingas* pour *tiens*, et *digas, vejas, vullas* signifient tout à la fois *dis* et *que tu dises, vois* et *que tu voies, veux* et *que tu veuilles*.

L'infinitif du catalan, d'accord avec le patois de La Bastide, offre ceci de particulier qu'il tend à reculer l'accent tonique latin lorsqu'il porte sur la première syllabe radicale. Ainsi nous avons d'un côté : *cáurer* (choir), de *cádere; córrer* (courir), de *currere; créurer* (croire), de *crédere; escriure* (écrire), de *scribere; péndrer* (prendre), de *prendere; póndrer* (poser), de *pónere; resóldrer* (résoudre), de *resólvere; tráurer* (tirer), de *trahere; viurer* (vivre), de *vivere*, etc.

Puis, d'un autre côté, sur la base de la tendance établie, on rencontre : *cáldrer* (chaloir), de *calére; móurer* (mouvoir), de *movére; respóndrer* (répondre), de *respondére; riurer* (rire), de *ridére; véurer* (voir), de *vidére*, etc.

Le gérondif ou participe présent n'offre en catalan rien de remarquable si ce n'est certaines contractions, certaines insertions intersyllabiques et certaines modifications phonétiques. Exemples : *fent* (faisant), *treyent* (tirant), *veyent* (voyant).

Sur ce terrain, les modifications en patois labastidien sont encore moins profondes.

Le participe passé qui dans sa forme régulière se termine toujours en catalan par *-at* (première conjugaison), *-ut* (deuxième conjugaison), *-it* (troisième conjugaison), sans intercalation de lettres entre le suffixe et le radical, est presque toujours terminé par *-gut*, dans les autres cas : *caygut* (tombé), *conmogut* (ému), *conegut* (connu), *corregut* (couru), *cregut* (cru), *degut* (dû), *hagut* (eu), *mogut* (mu), *paregut* (paru), *pogut* (pu), *rigut* (ri), *sigut* (été et suivi), *sonrigut* (souri), *tingut* (tenu), *vengut* (venu), *volgut* (voulu), etc.

Si la lettre *s* précède immédiatement, *gut* est affaibli en *cut* : *crescut* (crû), *nascut* (né), *permanescut* (séjourné), etc.

S'éloignent, de différentes manières, de la forme que je viens d'indiquer, les participes suivants, dont quelques-uns sont de véritables adjectifs verbaux :

absolt (absous), de *absóldrer* (absoudre);

resolt (résolu) et aussi *résolut*, de *resóldrer* ou *resólrer* (résoudre);

clos (clos), de *clóuver* (clore, fermer);
desclos (éclos, ouvert), de *desclóuver* (éclore, ouvrir);
mes (mis), de *metrer* (mettre);
ofes (offensé), de *ofendrer* (offenser);
pres (pris), de *péndrer* (prendre);
post (posé), de *pondrer* (poser);
respost (répondu), de *respondrer* (répondre);
vist (vu), de *véurer* (voir);
desfet (défait), de *desfer* (défaire);
fet (fait), de *fer* (faire);
tret (tiré), de *tráurer* (tirer);
concret, à côté de *concretat* (limité), de *concretar* (circonscrire);
vuyt, à côté de *vuydat* (vidé), de *vuydar* (vider);
dit (dit), de *dir* (dire);
escrit (écrit), de *escriure* (écrire);
cubert (couvert), de *cubrir* (couvrir);
cumplèrt, à côté de *cumplit* (accompli), de *cumplir* (accomplir);
obert (ouvert), de *obrir* (ouvrir);
ofert (offert), de *oferir* (offrir);
despert, à côté de *despertat* (réveillé), de *despertar* (réveiller), etc.

D'autres participes se rapprochent, contrairement à toute attente, de la forme régulière. Tels sont : *cousit* (cousu), *decidit* (décidé), *despremut* (déprimé, opprimé), *preferit* (préféré), *romput* (rompu), *suprimit* (supprimé), *vensut* (vaincu).

Dans beaucoup de verbes correspondant à ceux qui furent plus haut signalés, le labastidien forme pareillement ses participes en *-gut* et *-cut* : *boulgut* (voulu), *biscut* (vécu), *crescut* (crû), *digut* (dit), *rigut* (ri), *tingut* (tenu), *vengut* ou *bengut* (venu), etc.

Mais la forme en *-cut* est plus en honneur qu'en catalan et alterne souvent avec l'autre : *baïncut* (vaincut), *conescut* et *conegut* (connu), *pouscut* et *pogut* (pu), etc.

A la forme en *-gut* on préfère d'autres fois la simple terminaison en *-ut*. Aussi, tandis qu'en catalan on écrit et on prononce *caygut* (tombé) et *cregut* (cru), à La Bastide on dit *cajut*, *crejut* ou *creüt*.

Tous les autres types sont plus ou moins représentés, mais la forme ordinaire prévaut souvent : *bist* (vu), *dit*, à côté de *digut* (dit), *faï* (fait), *mes*

(mis), *pris* (pris), *coubert*, à côté de *coubrit* (couvert), *oubert*, à côté de *oubrit* (ouvert), etc.

Enfin, en labastidien comme en catalan, le féminin du participe est en *d*. Exemples pour le dialecte : *conescut* (connu), *connescudo* (connue); *reculhit* (recueilli), *reculhido* (recueillie). Exemples pour la langue : *corretgit* (corrigé), *corretgida* (corrigée); *vengut* (venu), *venguda* (venue).

Il en était de même dans l'ancien provençal : *agut* (eu), *aguda* (eue); *cregut* (crû), *creguda* (crue); *tescut* (tissu), *tescuda* (tissue).

On voit par là que la forme participiale en *-gut* et en *-cut* était déjà bien dessinée dans l'ancien provençal. En voici d'autres exemples : *begut* (bu); *cadegut* (tombé), à côté de *cazut; conogut* (connu); *corregut* (couru); *degut* (dû); *dolgut* (plaint), de *doler* (l'ancien *douloir*); *irascut* (emporté), de *iraisser* (s'emporter); *jagut* (gît), de *jazer* (gésir); *mentagut* (mentionné), de *mentaver* (mentionner); *mogut* (mu); *nascut* (né), à côté de *nat; nogut* (nui); *plagut* (plu); *pogut* (pu); *segut* (suivi); *tengut* (tenu); *tescut* (tissu), à côté de *tes; tolgut* (ôté), de *tolre* (l'ancien *tollir* ou *tolre*); *valgut* (valu); *vencut* (vaincu); *vengut* (venu); *vegut* (vu), à côté de *vist, vezut* et *veut*; *vescut* (vécu); *volgut* (voulu), etc.

La forme en *-sut* ou *-zut* était après une des plus employées : *crezut* (cru), à côté de *creut*; *paisut* (pu, repu), à côté de *pascut*; *quesut* (requis), à côté de *quis*, etc., etc.

L'ARTICLE

La meilleure manière de faire connaître l'article c'est de l'étudier par la méthode comparative. Je donne, à cette fin, les tableaux suivants :

L'ARTICLE EN PROVENÇAL ANCIEN

Masc. sing.	*Masc. plur.*
lo, l', li, le, lou, el, elh, etc.	li, lhi, ly, los, les, lous, il, ill, ls, els, elhs
del, de l', dell, deu, dal	dels, dals, des, deus, deuz, de los, de li
al, a l', a lo, au, el	als, as, a los, a li, aus, auz, aut
lo, le, l', el, elh	los, les, -ls, -ll, sos
el, pel, sul	els, pels, suls

Fém. sing.	*Fém. plur.*
la, lh, l', li, sa, il, ill, ilh, etc.	las
de la, della, de l'	de las
a la, al, a l'	a las
la, l', il	las, ls, els
el, pel, sul	els, pels, suls

L'ARTICLE CATALAN D'APRÈS DIEZ

Masc. sing.	ANC. CATAL. (Baléares, Sardaigne)	*Plur.*	ANC. CAT.	*Fém. sing.*	ANC. CAT.	*Plur.*
lo, l' (1), el (2)	es	los	ces	la (3)	ça	les
del, de l'		dels		de la		de les
al, a l'		als		a la		a les
el (pour *en lo*)						

L'ARTICLE CATALAN D'APRÈS A. DE BOFARULL

	Masc. sing.	*Masc. plur.*	*Fém. sing.*	*Fém. plur.*
Nom.	lo	los	la	las
Gén.	del	dels	de la	de las
Dat.	pera 'l, al	pera 'ls, als	pera la, á la, la	pera las, á las, las
Acc.	al	als	a la, la	á las, laṣ
Abl.	ab lo, per lo	ab los, per los	ab la, per la	ab, per las

L'ARTICLE CATALAN D'APRÈS LES AUTEURS MODERNES

	Masc. sing.	*Masc. plur.*
Nom.	lo (devant une consonne); el	los; els
	l' (devant une voyelle)	
	'l (après une voyelle)	'ls (après une voyelle)
Gén.	del	dels
Dat.	pera 'l	pera 'ls
	al	als
Acc.	al, lo	als, los
Abl.	ab lo	ab los
	per lo, pel	per los, pèls
	en lo, en l'	en los

(1) *l'* devant une voyelle.

(2) *el* après une voyelle : *que el rey* (que le roi).

(3) Sans élision.

	Fém. sing.	*Fém. plur.*
Nom.	la (devant une consonne)	las
	l' (devant une voyelle)	
Gén,	de la	de las
	de l' (devant une voyelle)	
Dat.	pera la	pera las
	á la	á las
Acc.	á la	á las
	la	las
Abl.	ab la	ab las
	per la	per las
	en la	en las

L'article *lo* du masculin fonctionne aussi comme article neutre, surtout devant les adjectifs. Exemples : *a tot lo llarch del carrer* (tout le long de la rue); *lo notable d'aquella tenda* (la chose la plus remarquable de cette boutique), etc.

L'ARTICLE EN PATOIS LABASTIDIEN

	Masc. sing.	*Masc. plur.*	*Fém. sing.*	*Fém. plur.*
Nom.	le, l'	les	la, l'	las
Gén.	del	des, dels	de la, del	de las
Dat.	al	as, als	a la	a las
	pel	pes	per la, pella	per las
Abl.	le, l'	les	la	las
Acc.	ambe le, ambe l'	ambe les	ambe la	ambe las
	per le, per l'	pes	per la, pella	per las

L'ARTICLE INDÉFINI

L'article indéfini en catalan est (*o*)*un* pour le masculin et (*o*)*una* pour le féminin : *un cami* (un chemin), *un castell* (un château), *un circul* (un cercle), *un lloch* (un endroit), *ab un jardi* (avec un jardin); *una cerveseria* (une brasserie), *una societat* (une société), *per una escala* (par une échelle), etc.

Le pluriel *uns* et *unas*, dans des phrases comme *uns 400 individuos* (400 individus environ), est plutôt un article indéfini.

A La Bastide, l'article indéfini est *ün* pour le masculin et *üno* pour le feminin : *un bourdou* (une abeille), *un cop* (une fois), *un home* (un homme), *un lapí* (un lapin), *un tessou* (un porc), *uno damo* (une dame), *uno fenno* (une femme), *uno galino* (une poule), *uno lampo* (une lampe), *uno pillulo* (une pillule), *uno pigasso* (une hache), etc,

SUBSTANTIF

Dans l'ancien provençal les substantifs se déclinaient en observant plus ou moins rigoureusement ce qu'on appelle la règle de l'*s* et les lois du déplacement de l'accent; mais il y avait aussi, à côté des mots privilégiés, employés tour à tour comme sujets et régimes, d'autres mots indéclinables en partie ou en totalité, par exemple quelques-uns de ceux terminés par la finale *-re* et tous ceux terminés par une sifflante : *fraire* (frère), *maire* (mère), *maistre* (maître), *paire* (père), *prestre* (prêtre), *bratz* (bras), *crotz* (croix), *emperairitz* (impératrice), *obs* ou *ops* (lat. opus), *peiz* (poitrine), *temps* ou *tems* (temps), etc.

En catalan, d'après Diez, quelque haut qu'on remonte, on ne trouve aucune trace de flexion casuelle. Mais l'existence, dans cet idiôme, des mots en *-aire*, à côté des mots en *-ador : endevinayre* (devin), *endevinador* (id.), et des mots tels que *company* (compagnon), *lladre* (voleur), à côté de *companyó*, *lladró*, prouve à elle seule le contraire.

Dans le patois de La Bastide, et en ceci il n'y a rien de surprenant, on rencontre aussi les deux catégories de mots, l'une à côté de l'autre.

Il est donc permis de conjecturer que sur tous les points du territoire occitanique un système de déclinaison existait, basé sur les mêmes principes.

M. Paul Meyer n'a pas, cependant, trouvé de trace de déclinaison à deux cas dans la Charte landaise de 1268 ou 1269, d'où il conclut qu'il en est de même dans toute la région des Pyrénées, depuis le Roussillon, dans le Béarn, la partie occidentale de l'Armagnac, dans l'ancien duché de Guyenne. Il ajoute qu'on peut vérifier ce fait dans les Chartes en langue

vulgaire du cartulaire de Saint-Pierre-de-Lezat, dans le cartulaire de Saint-Jean-de-Sorde qui contient quelques documents vulgaires du XIIe siècle et dans les Chartes si nombreuses qu'on possède pour le Bazadais et le Bordelais.

Le fait qu'on vient de signaler est certes des plus significatifs et l'autorité de M. P. Meyer est assez grande pour l'accentuer encore davantage : mais faut-il inférer de ce fait particulier, propre à une époque plutôt qu'à une région, qu'il était commun aux époques antérieures? Pour ma part, j'ose en douter.

Quoiqu'il en soit, ce n'est que par des accessoires et non pas par le plan général de la grammaire, que les variétés faisant partie du groupement occitanique divergeaient entre elles et devaient se différencier de l'ancien provençal, que nous devons considérer toujours comme le type principal.

Lorsqu'ils ne sont pas terminés par une consonne, la plupart des noms masculins, en catalan, ont comme signe distinctif une de ces trois voyelles finales : *-o* non accentué, *-e*, *-i* et *-y*.

Exemples : *abuso* (abus), *adorno* (ornement), *ànimo* (courage, effort), *ferro* (fer), *individuo* (individu), *nùmero* (nombre), *puesto* (place), *retrato* (portrait), *socorro*, à côté de *socors* (secours), etc. ; *acte* (acte), *cotxe* (cocher), *desastre* (désastre), *marbre* (marbre), *passatge* (passage), *sigle* (siècle), *sostre* (toit), *temple* (temple), *terme* (terme), *trajecte* (trajet) ; *any* (an), *diari* (journal), *edifici* (édifice), *fi* (fin), *laboratori* (laboratoire), *municipi* (municipalité), *negoci* (affaire), *noy* (enfant), *privilegi* (privilège), *servey* (service), etc.

Il y a aussi des mots féminins en *-e : frasse* (phrase), *ordre* (ordre), etc.

Les noms féminins sont caractérisés surtout par les voyelles *-a* et *-ó*, et par les finales *-ia* et *-at*, cette dernière lorsqu'il s'agit de noms abstraits.

Exemples : *casa* (maison), *escala* (échelle), *finestra* (fenêtre), *hora* (heure), *llengua* (langue), *obra* (œuvre), *paraula* (parole), *vegada* (fois), *abundancia* (abondance), *guia* (guide), *historia* (histoire), *industria* (industrie), *patria* (patrie), *poesia* (poésie), etc. ; *antigüetat* (antiquité), *ciutat* (ville), *claretat* (clarté), *curiositat* (curiosité), *edat* (âge), *gravedat* (pesanteur, gravité), *llegitimitat* (légitimité), *publicitat* (publicité), *temeritat* (témérité), *utilitat* (utilité) ; *administració* (administration), *construcció* (construction), *direcció* (direction), *inspecció* (inspection), *locomoció* (locomotion), *posició* (position), *relació* (relation), *unió* (union), etc.

Les noms en *-u*, les uns sont masculins et les autres sont féminins.

Sont masculins : *bou* (bœuf), *brou* (bouillon), *cau* (tannière), *clau* (clou), *grau* (degré), *hereu* (héritier), *niu* (nid), *palau* (palais), *preu* (prix), etc.

Sont féminins, entre autres : *clau* (clé), *creu* (croix), *guinea* (renard), *neu* (neige), *nau* (navire), *pau* (paix).

L'*u* catalan est si peu la voyelle inféodée à l'un des deux genres que dans le mot *clau*, désignant à la fois la *clé* et le *clou*, elle est masculine lorsque le mot se rapporte à *clavus* et tout à coup elle devient féminime lorsqu'elle tire son origine de *clavis*.

C'est par un simple changement de la voyelle finale, *o* en *a*, ou par l'addition de cette dernière voyelle, que les substantifs masculins deviennent féminins en catalan : *avi* (grand père), *avia* (grand'mère) ; *burro* (âne), *burra* (ânesse) ; *cunyat* (beau-frère), *cunyata* (belle-sœur) ; *fill* (fils), *filla* (fille) ; *noy* (enfant), *noya* (fillette) ; *primogénit* (aîné), *primogénita* (fille aînée) ; *somer* (âne), *somera* (ânesse) ; *tio* (oncle), *tia* (tante), etc.

Parfois, on forme le féminin en ajoutant, outre la voyelle distinctive, la consonne qui avait disparu au masculin : *cosí* ou *cusí* (cousin), *cusina* (cousine) ; *germá* (frère), *germana* (sœur), etc.

Les substantifs terminés par *h*, suppriment cette lettre au féminin : *porch* (porc), *porca* (truie) ; *rich* (richard), *rica* (femme riche), etc.

A part les autres modifications, tous les substantifs masculins et féminins font leur pluriel en *s* : *aucell* (oiseau), *aucells* ; *arch* (arc), *archs* ; *cap* (tête), *caps* ; *carrer* (rue), *carrers* ; *casa* (maison), *casas* ; *dia* (jour), *dias* ; *edifici* (édifice), *edificis* ; *forastер* (étranger), *forasters* ; *moro* (maure), *moros* ; *nit* (nuit), *nits* ; *perfil* (profil), *perfils* ; *rellotje* (montre), *rellotjes* ; *viatger* (voyageur), *viatgers*, etc.

Les noms avec une voyelle accentuée à la fin et les quelques monosyllabes qui ont subi, dans l'ordre phonétique, le même sort que ces mots accentués, prennent *-ns* au pluriel.

Exemples :

afició (affection), *aficions* ;
jardí (jardin), *jardins* ;
matí (matin), *matins* ;
persecució (persécution), *persecucions* ;
rufià (proxénète), *rufians* ;
fi (fin), *fins* ;
má (main), *mans* ;
pá (pain), *pans* ;
plá (plan), *plans* ;
ví (vin), *vins*.

Pour tout ce qui concerne le pluriel des substantifs en *s* et en *x*, je renvoie à la lettre *s*, dans la partie de ce travail qui traitera tout spécialement de la phonétique.

Au point de vue de la voyelle finale, les substantifs masculins se distin-

guent, à La Bastide, par l'*i* ou l'*í*, par l'*ou* et surtout par l'*e* sonore; les substantifs féminins, par l'*o* et quelquefois par l'*i* et par l'*ou*.

Masculins : *benefici* (bénéfice), *beterinari* (vétérinaire), *bi* (vin), *cambi* (change), *lapi* (lapin), *pouli* (poulain), *signatari* (signataire); *bastou* (bâton), *carbou* (charbon), *salou* (salon); *apoticaïre* (pharmacien), *home* (homme), *lebre* (lièvre), *maynatge* (enfant), *siecle* (siècle), etc.

Féminin : *aïgo* (eau), *annado* (année), *cerrero* (cerise), *drollo* (fille), *fuito* (fuite), *galino* (poule), *gleïso* (église), *houro* (heure), *plejo* ou *plujo* (pluie), *réino* (reine), *neï* (nuit); *dimenciou* (dimension), *passiou* (passion), *tentaciou* (tentation), etc.

Même en provençal, la voyelle *a* était tellement la voyelle du genre féminin que sa suppression à la fin d'un substantif suffisait pour le faire du genre masculin. Nous lisons, en effet, dans le *Résumé de la Grammaire romane* de Raynouard, que : « Plusieurs substantifs, par leur double terminaison masculine et féminime, pouvaient être employés tour à tour dans le genre qui convenait aux auteurs, comme *fuelh, fuelha* (feuille); *joy, joya* (joie); *ser, sera* (soir); *dons, domna* (dame); mais alors, pour ce dernier substantif, le pronom possessif qui était joint à *dons*, était *mi, ti, si*, au lieu de *ma, ta, sa : mi dons, si dons*, etc. »

Les substantifs masculins passent au féminin au moyen de la voyelle *o : chabal* (cheval), *cabalo* (jument); *cousi* (cousin), *cousino* (cousine); *drolle* (garçon); *drollo*, (fille); *gous* (chien), à côté de *can, gouso* (chienne); *loup'* (loup), *loubo* (louve); *mûl* (mulet), *mûlo* (mule), etc.

Fréquemment aussi, on distingue par des mots particuliers les êtres de sexe différent : *ase* (âne), *saoumou* (ânesse); *frero* (frère), *sur* (sœur); *home* (homme), *femno* (femme); *moussu* (monsieur), *damo* (dame); *moutou* (mouton), *mano* (brebis), à côté de *moutono; tessou* (porc), *trejo* (truie), etc.

La marque du pluriel, pour tous les substantifs indistinctement, est la lettre *s* précédée parfois d'un *e* d'appui : *cap* (tête), *caps; carriero* (chaise), *carrieros; el* (œil), *els* (yeux); *estatua* (statue), *estatuas; foc* (feu), *focs; ilo* (île), *ilos; joun* (jour), *jouns; loc* (lieu), *locs; lum* (lumière), *lums; médeci* (médecin), *medecis; mes* (mois), *meses; oustal* (hôtel), *oustals; peïss* (poisson), *pesses; razin* (raisin), *razins; sizel* (ciseaux), *sizels*, etc.

En, substantif on ne peut plus intéressant, apposé comme marque de distinction devant les noms propres de l'ancien provençal (*En Nicolet, en Ebles de Sanhal*, etc.), est encore bien vivant en Catalogne; mais à La Bastide il n'est que rarement employé.

AUGMENTATIFS, DIMINUTIFS ET PÉJORATIFS

En catalan, les terminaisons augmentatives, diminutives et péjoratives ne sont pas aussi nombreuses qu'en espagnol; cependant, toute proportion gardée, elles sont encore en assez bonne quantité et aussi bien caractéristiques que dans la langue sœur à laquelle, dans ce domaine, elle n'a presque rien emprunté.

Les principaux suffixes nominaux, dans les trois catégories mentionnées, sont : *ás, assa, assás, atjo* ou *atxo, atja* ou *atxa, astre, arra, alla, et, eta, el, ellet, aguet, equet, ó, eló, etò, ot, otas,* etc.

De là des mots tels que *caballás* (gros cheval), *cabassás* (gros cabas), *homenás* (homme grand), *poetás* (grand poète), *casassa* (grande maison), *figurassa* (grosse figure), *porcassás* (augm. de porc), *pandatxo* (panache), *torratja* (petite tour), *pollastre* (gros poulet), *panxarra*, à côté de *panxassa* (gros ventre), *pobretalla* ou *pobressalla* (geusaille), *bigotet* (petite moustache), *germanet* (petit frère), *homenet* (petit homme), *Joanet* (petit Jean), *noyet* (garçonnet), *pastoret* (jeune berger), *pobret* (pauvret), *ramadet* (petit troupeau), *cabreta* (petite chèvre), *noyeta* (fillette), *senyoreta* (demoiselle), *Toneta* (Antoinette), *veuheta* (petite voix), *porcel* (petit cochon), *lladraguet* et *lladrequet* (petit voleur), *saltiró* (petit bond), *torreló* (taurillon), *pobretó* (pauvre homme), *aucellot* (vilain oiseau), *bastonot* (petit bâton mal coupé), *casalot* (masure), *homenot* (petit homme mal bâti), *pebrotás* (double augmentatif de *pebre*, piment), etc.

Presque toutes ces terminaisons et d'autres encore se retrouvent à La Bastide, mais plus ou moins altérées. Telles sont : *ás, asso, et, eto, ou, ot, oto, el, anel*, etc.

Exemples de leur application : *auselás* (grand oiseau), *bladás* (blé bien haut poussé), *caminás* (grand chemin), *capelás* (grand chapeau), *houstalás* (grande maison), *jardinás* (grand jardin), *lacás* (grand lac), *martelás* (gros marteau), *nasás* (gros nez), *payzanlás* (gros paysan), *sizellás* (gros ciseaux), *tessounás* (augm. de porc), *bordasso* (grande métairie), *bouteillasso* (grosse bouteille, dame-jeanne), *clouchasso* (gros bourdon), *coulounasso* (grande colonne), *fennasso* (grosse femme), *mulasso* (grosse mule), *nouzasso* (grosse noix), *ausellet* (oiselet), *bastonnet* (petit bâton), *bousquet* (bosquet), *campet* (petit

champ), *drollet* (petit garçon), *pauret* (pauvret), *payzantet* (petit paysan), *tapet* (petit talu), *barqueto* (barquette), *caneto* (petite canne), *cariereto* (ruelle), *craveto* (chevrette), *escaleto* (petite échelle), *mountanyeto* (monticule), *pereto* (petite poire), *pigasseto* (hachette), *ressegueto* (petite scie), *taoleto* (tablette), *taoladeto* (petite toiture), *chavalou* (petit cheval), *fenestrou* (petite fenêtre), *lapinou* (lapereau), *binot* (vin détestable), *cluquierot* (vilain clocher), *homenot* (homoncule), *bieroto* (mauvaise bière), *biloto* (ville ou village de peu d'importance), *pechoto* (pêche mal réussie), *portanel* (petite porte), etc., etc.

Les doubles diminutifs ne manquent pas non plus à ce patois : *bourdoulétou* (toute petite abeille) et *garafounet* (petit flacon) sont formés, par exemple, par le procédé connu de dérivation à deux degrés, de *burdou* (abeille) et de *garáfo* (carafe).

Les prénoms, et, ce qui est plus, les noms de famille suivent la règle générale. Exemples :

Prénoms simples	Diminutifs	Augmentatifs et péjoratifs
Estieni (Etienne)	Estienou	Estienás
Grabiel (Gabriel)	Grabielou	Grabielás
Jean	Jeannet	Jeannetot
Jordi (George)	Jordienou	Jourdienás
Jousep (Joseph)	Jousepou	Jousepás
Julen (Julien)	Julienou	Julienás
Leon	Leounou	Leounás
Miquel (Michel)	Miquelou	Miquelás
Richard	Richardou	Richardot

Noms de famille	Diminutifs	Augmentatifs
Barou (Baron)	Barounet	Barounás
Bounomaisou (Bonnemaison)	Bounomaisounet	Bounomaisonás
Durant	Durantou	Durantás
Estourneau	Estournel	Estournelás
Lafoun (Lafont)	Lafountou	Lafountás
Maré	Marelou	Marelas
Pount (Pons)	Pountou	Pountás

Le patois occitanique de l'Ariége donne un emploi tout particulier à ces diminutifs formés sur des noms de familles. Il s'en sert régulièrement

pour désigner le fils aîné à l'exclusion de tous les autres. Ainsi, par exemple, tandis que *Dupont, Loorent, Rigal, Vidal, Villard* sont des noms réservés, dans leur intégralité, au chef de la maison, les diminutifs *Dupontou, Loorentin, Rigalou, Vidalou* et *Villardet* sont appliqués aux premiers enfants légitimes, dans l'ordre de naissance.

A part les préférences pour l'une plutôt que pour l'autre, ces terminaisons sont en usage dans tout le Midi de la France. En Gascogne, on rencontre plus fréquemment *ot* et son féminin *oto : aherot* (petite affaire), *arrougantot* (petit arrogant), *cagnot* (petit chien), *hilhoto* (petite fille), *viloto* (petite ville). En Languedoc, se montrent, avec plus d'insistance, *às* et *on : afairás* (grosse affaire ou mauvaise affaire), *afairon* (petite affaire). Plus loin : *oun, ouno : bastidouno* (petite bastide), *enfantoun* (petit enfant), *galantoun, ouno* (joliet, joliette). A Nice et dans le Béarnais : *in, ino*, qu'on applique même à des adjectifs : *cagnoutin* (tout petit chien), *charmantin* (gentillet) et *charmantino* (gentillette). Ailleurs, *et, eto, eta, alha : affícheto* (petite affiche), *bourseta* (petite bourse), *cailleta* (caillette), *grandet* (grandelet), *gousalha* (geusaille), *marsalha* (tout ce qu'on sème en mars), *hortoulalha* (toutes les herbes du jardin), *voulalha* (tout ce qui vole), etc.

Il est bien entendu que plusieurs de ces terminaisons sont connues depuis longtemps aux patois du Nord. Ainsi, par exemple, *ot*, avec un sens péjoratif, se rencontre à tout moment chez Gillon Le Muisit, trouvère belge : *prestot* (mauvais prêtre), *singot* (gros singe), *vicariot* (gros vicaire).

Dans l'ancien provençal, les suffixes les plus en faveur pour l'augmentatif et le péjoratif étaient : *-as, -assa, -astra, -art, -alh* ou *-aill, -ailla* ; pour le diminutif : *-et, -eta, -el, -ella, -cel, -il, -ilha, -at, -o, -ol, -col, -ot*.

Exemples : *gotassa* (mauvaise goutte), *trujassa* (truie), *mairastra* (marâtre), *auzart* (téméraire), *lhoupart* (vilain loup), *viellart* (vieillard), etc.

Auzelet (oiselet), *afaret* (petite affaire), *bastonet* (bâtonnet), *blanquet* (blanchet), *bordonnet* (petit vers), *coindet* (gracieux), *dosset* (doucet), *donzellet* (jeune garçon), *fillet* (idem), *grosset* (petit gros), *joglaret* (petit jongleur), *jovenet* (jeune homme), *leonet* (lionceau), *lonhet* (assez loin), *matinet* (de bon matin), *motet* (motet), *petitet* (tout petit), *redondet* (rondelet), *rossinholet* (petit rossignol), *sovendet* (assez souvent), *verdet* (verdelet), *verset* (verset), *vilanet* (petit vilain), etc.

Alegreta (un peu gaie), *cansoneta* (chansonnette), *leugerata* (un peu légère), *pinholeta* (petite pillule), *vergueta* (petite verge), etc.

Barbustel (peu barbu), *bavastel* (marionnette), *donzel* (jeune page), *fenestrel* (petite fenêtre), *jovencel* (jouvenceau), *pastorel* (jeune berger), etc.

Damizella (demoiselle), *donzella* (idem), *gonnella* (court jupon), *pastorella* (jeune bergère), etc.

Branquil (rameau), *corbato* (petit ou jeune corbeau), *leonat* (lionceau), *trido* (petit tigre).

Flutol (flageolet), *fogassol* (petit fouace), *lassol* (lacet), *pannicol* (pannicule), *planiol* (petit plateau), *raitarol* (petit rat), etc.

Ainsi qu'on vient de le voir, dans l'ancien provençal non seulement les substantifs et les adjectifs s'accomodaient de tous ces procédés dérivatifs, mais aussi les adverbes, qui prenaient en ce cas une signification plus atténuée.

ADJECTIF QUALIFICATIF

La fonction de l'adjectif qualificatif, les lois de l'accord et la place qu'il occupe relativement au substantif sont à peu près les mêmes dans les deux provinces linguistiques.

Comme pour le subjonctif, le féminin se forme à La Bastide au moyen d'un *o*, au lieu d'un *a*, quelle que soit sa terminaison au masculin : *agréable, agreablo ; bel, bello ; dous* (doux), *dousso ; grandios, grandioso ; large, larjo ; noble, noblo ; páoure* (pauvre), *páouro ; pródigue, pródigo ; triste, tristo.*

Les consonnes rejetées ou modifiées au masculin, d'après tout un système de phonétique, sont rétablies ou mieux conservées dans la forme féminime : *bou* (bon), *bonne ; doulen* (méchant), *doulento ; for* (fort), *forto ; freqüen* (fréquent), *freqüento ; gran* (grand), *grando ; lounk'* (long), *loungo ; mechan* (méchant), *mechanto ; nuť* (nu), *nudo ; plé* (plein), *pleno*, etc.

En catalan : *llarch* (long), *llarga* (longue) ; *plé* (plein), *plena ; pródich* (prodigue), *pródiga*, etc.

A l'instar du catalan qui, dans la formation du féminin, fait terminer en *-va* les adjectifs en *-u : actiu* (actif), *activa ; altiu* (altier), *altiva*, etc., le patois labastidien fait terminer en *-bo*, les adjectifs en *-ou : actiou* (actif), *actibo* (active) ; *biou* (vif), *bibo* (vive) ; *noou* (neuf), *nobo* (neuve). A plus forte raison le mot *bref*, qui est déjà terminé par une dento-labiale, fera *brevo* ou *brebo* au féminin.

Exception : *blû* (bleu) fait *blûo*.

Jusqu'ici il n'y a pas eu de très grandes différences à marquer entre nos deux termes de comparaison ; mais il n'en sera pas de même pour les adjectifs en *l* et en *r* quand ils passent au féminin. Sur ce point le patois de La Bastide se sépare complètement du catalan. En effet, tandis qu'en catalan les adjectifs *central, civil, major, municipal, natal, natural, popular, principal, universal* et autres semblables sont invariables au point de vue du genre, à La Bastide, pour ne pas citer les mêmes mots : *articular, natural, particular* ou *particulier, principal, popular* à côté de *populare, royal* et cent autres, font le féminin avec une voyelle : *articulario, naturelo, particuliero, principalo, royalo*, etc.

Le pluriel des adjectifs de part et d'autre est toujours en *s*.

Toutes ces règles se retrouvent dans l'ancien provençal à quelques différences près, celles-ci plus profondes et plus sensibles du côté du labastidien que de l'autre côté.

Les consonnes perdues ou simplement modifiées au masculin sont également réintégrées au féminin : *bos* (bon), *bona* (bonne) ; *larcs* (large), *larga* (id. fém.) ; *vius* (vif), *viva* (vive).

Les adjectifs provenant de *is* ou de la classe latine à terminaison unique, font le plus souvent le féminin en *a*, qui correspond à l'*o* labastidien : *dous* (doux), *doussa ; dolens* (affligé), *dolenta*, à côté de *dolens ; gens* (gentil), *genta*, à côté de *gens ; grans* (grand), *granda* à côté de *grans ; noble* (noble), *nobla*, etc.

Les adjectifs en *l*, à part l'*s* de flexion, sont moins invariables, ce qui les éloigne un peu du catalan pour les rapprocher du parler labastidien : *lejals* (loyal), *lejals* (loyale), à côté de *mortals* (mortel), *mortala* (mortelle) et même de *tals* (tel), *tala* (telle), etc.

DEGRÉS DE SIGNIFICATION

A part les formes *meudro* (moindre), *melhou* (meilleur), *piri* (pire), il n'existe pas dans le patois de La Bastide, comme dans l'ancien provençal, des comparatifs et des superlatifs synthétiques tels que *ausor, aussor, auzor* (plus haut), *belaire, belazer, bellazor* (plus beau), *forsor* (plus fort), *genser, gensor, genzor* (plus gentil), *greuger* (plus grave), *leuger* (plus léger), *nuallor* (plus

paresseux), *sordejer, sordejor* (plus vilain), *autisme, auzisme* (très haut), *carisme* (très cher), *santisme* (très saint), etc. Ces formes étaient du reste relativement rares, même dans l'ancien provençal.

Les comparatifs de majorité, de minorité et d'égalité se forment analytiquement par les termes corrélatifs : *maï...que* (en catalan : *més...que*), *mens...que* (en catalan : *menos...que*), *aoutá...que* (en catalan : *axí...com* ou *tan...com*).

Exemples : *ma sür es maï grando que mon frero* (ma sœur est plus grande que mon frère), *aquesto drollo es aoutá polido que son amigo* (cette fille est aussi polie que son amie).

Au comparatif de majorité, on emploie aussi les termes : *maï de... que de*. Exemple : *le maïnatje ha maï de cor que de cap* (l'enfant a plus de cœur que d tête.)

Le comparatif paraphrastique était, du reste, même dans l'ancien provençal, non seulement employé concurremment avec l'autre, mais le plus employé. Exemples tirés de Cercalmont et de Arnot de Maroill :

Gencer en es mon nos mira
bell'e blancha *plus c'*us hermis,
plus fresca *que* rosa ne lis.

Plus blanca es *que* Elena,
Belazors que flors que nais.

Le superlatif labastidien se forme presque uniquement avec *pla : pla aimable* (très aimable), *pla antich* (très ancien), *pla douço* (très doux), *pla honeste* (très honnête), *pla instrutiu* (très instructif), *pla ritche* (très riche), etc.

En catalan, on emploie de préférence l'adverbe *molt* ou la terminaison *-issim*. Exemples : *molt comercial* (très commercial), *molt hermos* (très beau), *molt pintoresch* (très pittoresque), *altíssim* (très haut), *amplíssim* (très ample), *antiguíssim* (très ancien), *divertidíssim* (très amusant), *notabilíssim* (très remarquable), *preciosíssim* (très précieux), *rojíssim* (très rouge), et aussi *moltíssim*, à côté de *molt alt, molt ample, molt antich*, etc.

La terminaison *-érrim* y est très rare. On rencontre parfois *-acérrim*, de *agre* (aigre); *celebérrim* de *célebre* (célèbre) ; mais on préfère *asprissim* à *aspérrim*.

Ce n'est qu'en provençal que le deuxième terme corrélatif *que* était parfois remplacé par la préposition *de :*

Cor *plus* tost *d'*una sajeta d'arc.
(Bertrand de Born.)

Cependant, on lit dans la traduction catalane de *Quinte Curce* (liv. I, c. 4): *Les coses avenir sempre* DE *les presents mostren esser* MILLORS.

En italien, en espagnol et dans l'ancien français, cette substitution est parfaitement connue.

Le superlatif relatif se fait, comme en français, avec *més*, correspondant à *plus,* précédé de l'article : *lo més hermos* (le plus beau), *lo més notable* (le plus notable), *lo més perfecte* (le plus parfait), *la més antiga* (la plus ancienne), etc.

Le labastidien adopte le même procédé, avec cette différence qu'en patois, dans ce cas, l'accord se fait toujours entre le substantif et l'adjectif, tandis qu'en catalan il est parfois suspendu. Exemple : *las reunións que est senyor dòna á casa sèva es de lo més escullit y elegant de la capital* (les réunions que ce monsieur donne chez lui sont les plus choisies et les plus élégantes de la capitale.)

NOMS DE NOMBRE CARDINAUX (1)

ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
us, uns; *fém.* una, *u*, UN	uno, un, us; *fém.* una	ûn; *fém.* ûno
dui, duy, *doi, dus, obl.* dos; *fém.* doas, deos	dos; *fém.* duas, dugas	dûs; *fém.* dos
trei, trey, tres	tres	tres
quatre, catre	quatre	catre
cinc, cinq, sinc	cinch	cinc
seis, sieys, *sieis*, SEX	sis	sies
set	set	set
oit, ueich, *oitz, uche, ueig, ueit, uoit*, OCH, OT	vuyt	weit
nou, nove, nau, *nœu* (?), *nous* (?), *nueu* (?), NOV	nou	naou
detz, des, *dez*, DEX, DEZE	deu	detz
onz	onse	ounze
dotze, *doze*	dotse	doutze
trece	tretse	tretze
quatorze, catorze	catorse *ou* quartorze	catorze
quinze	quinse *ou* quinze	quinze
seyze, *setze*	setse *ou* setze	setze

*diset, *dezeset	disset	dezosset *ou* dezesset
*disoit, *dezoit, *dezeueit	divuyt	dezoweit *ou* dezeweit
*disnou, *dezenou	dinou	dezonaou *ou* dezenaou
vint	vint	bin
*vintius, *vintiduy, etc.	vint *ou* vintiú y hu, vintidos, etc.	bintoün, bintodûs, etc.
trenta	trenta	trento
quaranta	quaranta *ou* quoranta (*pr.* curanta)	caranto
cinquanta	cinquanta	cincanto
seisanta, saysanta, sexxanta	seixanta *ou* xeixanta *ou* sixanta	soissanto
*setanta, SETENTA	setanta	setanto *ou* soissanto-detz
*oitanta, uchanta, *oianta*	vuytanta	catrebin
*novanta *ou* nouanta, *noranta,* NONANTA	noranta	nonanto *ou* catrebin-detz
cent, cen, *cens*	cent	cen
*duicents, DOZENS, treicents, *trezens*	doscents, trescents, etc.	duscents, trecents
mil, mial, mili, milia, *millia,* MELIA, miri	mil	milo
MILIO	milió *ou* compte	miliou *ou* milioun

(1) Les formes en caractères italiques sont puisées au *Glossaire Occitanien* de De Rochegude ; celles en petites capitales sont empruntées à Raynouard.

NOMS DE NOMBRE ORDINAUX (1)

ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
prims, premiers, primiers, prumiers, premier; *fém.* segons, *segon*; *fém.* SEGONDA [PREMIERA	primer segón	prumié segoun *ou* douxiemo
ters, tertz, terz, tercz, terciesr; *fém.* TERSA	terce(r) *ou* ters	tresiemo
quartz, cartz, *quart*; *fém.* QUARTA	quàrt *ou* quatrè	catriemo
quins. quinz, *sinquès*; *fém.* QUINTA	quint *ou* cinquè	cinquiemo
seizez, seyzens, *seizen, seizens*, seyre (2); *fém.* SEIZENA	sexto *ou* sisè *ou* sesè	sixiemo
setés, seten, *seté, sépten*, CETAN; *fém. setena*, CETANA	séptim *ou* setè	setiemo
ochés, *uelzem*; *fém. uchena*, OCHENA, *octau, utau*, OCHEN	octau *ou* vuytè	weitiemo
novés, nons, nono, *novens*, NOVEN; *fém. novena*	nono *ou* novè	naouwiemo
dezés, *desé*, DEZEN; *fém.* DEZENA	décim *ou* decè *ou* desè	detziemo
onzés, *unzens*, *onzen*, ONZE, HONZEN	undécim *ou* onsé *ou* onzè	ounziemo
dotzés, dozés, *dozens*, DOZEN, DOTZEN	duodécim *ou* dotzè	doutziemo
*trecés, trecens, tretze, trezen, treizen	décimtercer *ou* tretsè *ou* tretzè	tretziemo
*quatorzés, *catorzé, QUATORZEN, CATORZEN	decimquart *ou* catorsè *ou* quatorzè	catorziemo
*quinzés, quinzens	— quinsè *ou* quinzè	quinziemo
*seyzés, *setzen*; *fém. setzena*, *sezesme*	— setsè *ou* setzè	setziemo

*disetés, DEZESETÉ	—	dissetè	dezossetiemo
*disoités	—	divuytè	dezoweitiemo
*disnovés	—	dinovè	dezonaouwiemo
*vintés, vinté, vinten, VINTESMĒ; *fém.* VENTESMA	vigéssim *ou* vintè		bintiemo
*vintiprimier, *vintidosés, etc	vintiprimer, vintidosè, etc.		bintiuniemo,bintodusiemo,etc.
*trentés, *trentanier* (?), TRENTESMĒ	trigéssim *ou* trecéssim *ou* trentè		trentiemo
*quarantés, CARANTEN, QUARANTESME; *fém.* QUARAN-	quadrigéssim *ou* quarantè		carantiemo
*cinquantés, *cinquantesme [TESMA	quinquagéssim *ou* cinquantè		cincantiemo
*seisantés, *seisantesme	sexagéssim *ou* seixantè		soissantiemo
*setantés, *setantesme	septuagéssim *ou* setantè		setantiemo
*oitantés, *oitantesme	octogéssim *ou* vuytantè		catrebintiemo
*novantés, *novantesme	nonagéssim *ou* norantè		catrebindetziemo
centés, *centé, centisme, senté*	centéssim *ou* centè		centiemo
*millezin, *milé* (?), MILLÉ, MILEN, MILESME	milléssim —		miliemo
—	milionéssim —		miliouniemo

(1) Les formes en caractères italiques sont empruntées au *Glossaire Occitanien* de De Rochegude ; celles en petites capitales proviennent de Raynouard.

(2) Dans le *Libre de Memorias* de Mascaro, chronique de Béziers de 1336 à 1390.

PRONOMS PERSONNELS ET PRONOMS CONJOINTS (1)

	ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
		PREMIÈRE PERSONNE	
		SINGULIER, MASCULIN ET FÉMININ :	
Nom.	Eu, ieu, ie, iou, yeu, heu, etc.	Jo, Yo	You
Gén.	de me, de mi, etc.	de mi	de you
Dat.	a me, a mi, a mei, etc.	á mi, pera mi	a you, per you
	me, mi, m', -m	me, -m, 'm, m', em	me
Acc.	me, mi (?)	á mi	you
	me, mi, m', -m	me, -m, 'm, m', em	me
Abl.	ab, per, en, escontra, entre me *ou* mi	ab mi, per mi	ambe, ube *ou* ame you, per you
		PLURIEL, MASCULIN ET FÉMININ :	
Nom.	Nos, nos autres	Nos, nosaltres *ou* nosaltros	Nosaoutres *ou* nosaous
Gén.	de nos	de nosaltres	de nosaoutres
Dat.	a nos	á nosaltres, pera nosaltres	a nosaoutres, per nosaoutres
	nos, -ns	nos, -ns, 'ns, ens	nos (devant une voyelle), no (devant
Acc.	nos	á nosaltres	nosaoutres [une consonne).
	nos, -ns	nos, -ns, 'ns, ens	nos, no
Abl.	ab, per, en, escontra, entre nos	ab nosaltres, per nosaltres	ambe nosaoutres, per nosaoutres

DEUXIÈME PERSONNE

SINGULIER, MASCULIN ET FÉMININ :

Nom.	Tu	Tu	Tu
Gén.	de te, de ti, de tu	de tu	de tu
Dat.	a te, a ti, a tu	á tu, pera tu	a tu, per tu
	te, ti, t', -t	te, t', et	te
Acc.	te, tu, ti (?)	á tu	tu
	te, ti, t', -t	te, t', et	te
Abl.	ab, per, en, escontra, entre te *ou* tu, etc.	ab tu, per tu	ambe tu, per tu

PLURIEL, MASCULIN ET FÉMININ :

Nom.	Vos, vous, vos autres	Vos, vosaltres *ou* vosaltros	Bousaoutres *ou* bousaous
Gén.	de vos	de vosaltres	de bousaoutres
Dat.	a vos	a vosaltres, pera vosaltres	a bousaoutres, per bousaoutres
	vos, -us	vos, us *ou* os	bous
Acc.	vos	vosaltres	bousaoutres
	vos, -us	vos *ou* os	bous
Abl.	ab, per, en, escontra, entre vos, etc.	ab vosaltres, per vosaltres	ambe bousaoutres, per bousaoutres

(1) Les pronoms conjoints sont toujours placés à la deuxième ligne.

	ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
		TROISIÈME PERSONNE	
		SINGULIER MASCULIN :	
Nom.	El, ell, elh, eu, hell, il, etc.	Ell	El
Gén.	de el, d'el, de lui, de lo (?) de li	de ell	del
Dat.	a el, ad el, az el, a lui, a li, etc.	á ell, pera ell	a el, per el
	li, lhi, lhy, lui, le, l', lh', -l, etc.	li	li
Acc.	el, lui, lhuy, etc.	á ell *ou* el	el
	lo, l', -l, etc.	lo	le
Abl.	ab, per, en, escontra, entre el *ou* lui	ab el, per ell	ambe el, per el
		PLURIEL MASCULIN :	
Nom.	Els, elhs, ellous, il, ill, ilh, etc.	Ells	Ellis
Gén.	d'els, d'euz, de lor *ou* lur, etc.	de ells, llur, llurs	d'ellis, lour, lours
Dat.	a els, a euz, a elos, a lor, etc.	á ells, pera ells	a ellis, per ellis
	lor, lur, -ls	los, 'ls	lours
Acc.	els, elhs, euz, etc., et même : los	á ell	ellis
	los, les, -ls, -lz	los, 'ls	les
Abl.	ab, per, en, escontra, entre els, *ou* euz, etc.	ab ells, per ells	amb' ellis, per ellis
		SINGULIER FÉMININ :	
Nom.	Ela, ella, elha, ello, el', ill, leis, etc.	Ella	Elo
Gén.	de lei, de lies, de lhies; d'ela, de li, etc.	de ella	delo

Dat.	a lei, a leis, a lieys, e ela, a li, etc.	á ella, pera ella	a elo, per elo
	li, l', -l, etc.	li	li
Acc.	ela, ella, lei, etc.	á ella	elo
	la, l', -l, etc.	la	la
Abl.	ab, per, en, escontra, entre, lei *ou* leis, etc.	ab ella, per ella	amb' elo, per elo

PLURIEL FÉMININ :

Nom.	Elas, ellas, elhas	Ellas	Elos
Gén.	d'elas, d'elhas, de lor *ou* lur	de ellas, llur, llurs	delos, lour, lours
Dat.	a elas, a elhas, a lor *ou* lur	á ellas, pera ellas	a elos, per elos
	lor, lur	las, 'ls	las *ou* los
Acc.	elas, elhas, las (?)	á ellas	elos
	las	las, 'ls	las
Abl.	ab, per, en, escontra, entre elas *ou* lor, etc.	ab ellas, per ellas	amb' elos, per elos

POUR LES DEUX GENRES ET LES DEUX NOMBRES :

Gén.	de se, de si, etc.	de sí	de soè
Dat.	a se, a si, etc.	a sí, pera sí	a soè, per soè, per el
	se	se, -s, 's, s'	se
Acc.	se, ce, si, sy, s', -s	a si	soè
		se 's, s'	se
Abl.	ab, per, en, escontra, entre se *ou* si	ab sí, per sí; ab sei	ambe soè, per soè

En catalan, comme en espagnol, l'article remplace parfois au pluriel le pronom de la première personne. Exemple : *Avuy* LAS *donas sabém fernos justicia per nosaltras mateixas* pour *avuy* NOSALTRAS *donas*, etc. (Nous, les femmes, nous savons aujourd'hui nous faire justice nous-mêmes.)

Cette substitution n'est pas actuellement bien connue à La Bastide, qui ne connaît pas non plus la formule révérencielle exigeant l'emploi de la troisième personne au lieu de la deuxième et la désignation de la personne au moyen de *vosté*. C'est à peine si des phrases telles que : *y vosté que m'acconsella* (et vous, que me conseillez-vous?), parviennent à être comprises à La Bastide et aux environs.

La suppression du pronom personnel-sujet a lieu de deux côtés et sur toute la ligne s'il n'y a pas de compétition. Exemples en catalan : *Veig que tens rahó* (je vois que tu as raison); *de ahónt vens?* (d'où viens-tu?); *que sabs fer?* (que sais-tu faire?); *ya fumo* (je fume déjà), etc. A La Bastide : *Me soï amusat* (je me suis amusé); *has tort* (tu as tort), etc. Mais si, au contraire, deux ou plusieurs sujets sont opposés l'un à l'autre, ou s'il y a lieu d'insister, pour tout autre motif, sur les pronoms qui les désignent, alors, dans ce cas, on doit les énoncer. Exemple : *tu has tort e el ha razou* (tu as tort et lui a raison), etc. En catalan : *Y qui sou vos?* (et qui êtes-vous?).

Nous avons vu, par les tableaux précédents, que les particules personnelles s'élident, comme l'article, avant et après une voyelle. Cette élision, suivie souvent d'incorporation, s'étend, en catalan, à toutes les particules pronominales. Exemples : *lo mal que 'm fas* (le mal que tu me fais); *tréurem* (me tirer); *ja no t'estimo* (je ne t'estime pas); *si aixi 't plau* (s'il te plaît ainsi); *darrera 's presenta* (derrière se présente); *véurers en los mateixos indrets* (se voir dans les mêmes endroits); *tréuren* (en tirer); *que'n fan* pour *que ne fan* (qui en font), etc.

Ces contractions, contrairement à toute attente, sont moins de saison dans le patois labastidien.

Et catalan, les particules pronominales simples ou accouplées, ainsi que les particules adverbiales, sont placées après les infinitifs et les gérondifs, et soudées ensemble en un seul mot : *persuadirme* (me persuader), *tréuremelas* (me les tirer), *casarte* (te marier), *fentse* (en se faisant), *rompreli* (lui rompre), *allargantli* (en lui tendant), *rebrela* (la recevoir), *véurela* (la voir), *casarnos* (nous marier), *cantaros* (vous chanter), *dirho* (le dire), *serhi* (y être), *tréuren* (en tirer), etc.

Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans le patois labastidien

où les particules pronominales et autres précèdent toujours, comme en français, le gérondif et l'infinitif. On y dit en effet :

lo dissuadá, pour le catalan *dissuadirlo;*
li ensenyá — — *ensenyarli;*
me planye — — *queixarme;*
li disen — — *dihentli;*
li fasen — — *fentli.*

Ce n'est qu'à l'impératif que, dans le même territoire dialectal, la particule pronominale suit le verbe, comme en catalan : *créume* (crois-moi), *feste* (fais-toi), *feume* (fais-moi).

Dans l'ancien provençal, la postposition des particules pronominales avait lieu même à l'indicatif : *Et eu* DIC vos (et moi je vous dis); *respondet li Jesus e* DIISS LI : *zo .que eu faz tu no sabs aora* (Jésus répondit et lui dit : maintenant tu ne sais pas ce que je fais).

PRONOMS POSSESSIFS

ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
MASCULIN SINGULIER		
meus, mieus, meu, mieu; mos, mo, mon	mèu; mon	moun; miou
teus, tieus, teu, tieu; tos, to, ton	tèu; ton	toun; tiou
seus, sieus, seu, sieu; sos, so, son	sèu; son	soun; siou
nostres, nostre	nostre, nostro	nostre
vostres, vostre	vostre, vostro	bostre
lor, lur	llur	lour *ou* lor
MASCULIN PLURIEL		
mei, miei, meus, mieus; mos	mèus; mos, mons	mos; mious
tei *ou* toi, tiei, tieu, teu, teus, tieus; tos	tèus; tos, tons	tos; tious
sei *ou* soi, siei, sieu, seu, seus, sieus; sos	sèus; sos, sons	sos; sious
nostre, nostres	nostres	nostres
vostre, vostres	vostres	bostres
lor, lors, lur, lurs	llurs	lors.

ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
FÉMININ SINGULIER		
mia, mieua ; ma, mi, m'	mèva, meua, mia ; ma	ma ; mibo
tiua, tia, toa, tua, tieua ; ta, ti, t'	tèva, teua, tua ; ta	ta ; tibo
sua, soa, sieua ; sa, s'	sèva, seua, sua ; sa	sa ; sibo
nostra	nostra	nostro
vostra	vostra	bostro
lor, lur	llur	lour
FÉMININ PLURIEL		
mias, mieuas ; mas	mèvas, meuas, mias ; mas	maïs ; mibos
tiuas, toas, tieuas ; tas	tèvas, teuas, tuas ; tas	taïs ; tibos
suas, soas, sieuas ; sas	sèvas, seuas, suas ; sas	saïs ; sibos
nostras	nostras	nostros
vostras	vostras	vostros
lor, lors, lur, lurs	llurs	lors

Il faut avertir qu'en patois labastidien les formes les plus connues et les plus en vigueur sont *moun, toun, soun, ma, ta, sa*, etc., tandis qu'en catalan : *mèu, tèu, sèu, mèva, tèva, sèva*, etc., correspondant à *miou, tiou, siou, mibo*, etc., sont aussi usitées, sinon plus, que *mon, ton, son, ma*, etc.

Il en était de même, dans la langue parlée des Provençaux, pour les formes respectives : *meus, teus, seus, mia* ou *mieua*, etc., à l'égard de *mos* ou *mon, tos* ou *ton*, etc., etc. Ces dernières étaient employées surtout adjectivement ; les autres pronominalement.

Différemment qu'à La Bastide, le catalan, comme souvent le provençal (*la toa arma, del meu meluramen, la soa ora, las mieuas oracions*, etc.), place l'article devant l'adjectif possessif. Exemples : *estimo molt à la meva dona* (j'estime beaucoup ma femme), *á las mèvas ordres* (à mes ordres), *del sèu talent* (de son talent), *á la sèva taula* (à sa table), *de la sèva existencia* (de son existence), *los sèus amichs de café* (ses amis de café), *la nostra companya* (notre compagnie), *seguint los nostres consells* (en suivant nos conseils), etc.

Les exemples contraires sont aussi très nombreux : *lo llum de son cel* (la lumière de son ciel), *per sa experiencia* (par son expérience), *en honor de sa patria* (en l'honneur de sa patrie), *pera sa dona y sos fills* (pour sa femme et ses enfants), *en sas relacións ab mi* (dans ses relations avec moi), *alli era nostre punt*

de cita (là était notre lieu de rendez-vous), *los accents de llur llengua* (les accents de leur langue), etc.

L'adjectif possessif trouve également sa place après le substantif, en catalan surtout : *á un amich sèu* (à un de ses amis), *fill mèu!* (mon fils), *á casa mèva o á casa sèva* (chez moi ou chez lui), *el sentiment sèu* (son sentiment), *tots los coneguts nostres* (toutes nos connaissances), etc.

Quant à la séparation de l'adjectif possessif du substantif auquel il se rapporte, ce n'est qu'un tour de force syntaxique propre au catalan en tant que langue littéraire. Exemple : *en favor de* MA, *talvolta pretenciosa pero justa,* DEMANDA, pour : *en favor de ma demanda, talvolta pretenciosa pero justa* (en faveur de ma demande, peut-être prétentieuse mais juste).

« Le provençal classique, dit M. C. Chabaneau, dans ses *Notes sur quelques pronoms provençaux* (*Romania*, t. IV, pp. 344-45), comme le français et l'italien, ne retint des significations de l'adjectif *suus* que celle de possession par une seule personne, se servant exclusivement, pour désigner la pluralité des possesseurs, de *lor=illorum;* mais plusieurs dialectes, entre autres ceux de la Provence propre et du bas Languedoc, conservèrent en son entier, de même que l'espagnol, l'usage latin et l'ont gardé fidèlement jusqu'à nos jours... Je crois que cet emploi de *son* est général dans la partie méridionale du Languedoc et dans la Gascogne ; mais il paraît inconnu à Toulouse et dans la contrée environnante... Je suis sûr cependant qu'il est très répandu dans le Lot-et-Garonne. »

Cet emploi de *suus* n'est pas inconnu en catalan. Exemples : *los escriptors catalans nos envian anualmente lo fruyt préciós del* SEU *ingeni* (les écrivains catalans nous envoient tous les ans le fruit précieux de leur talent) ; *cooperadors tant valiosos que sense el* SEU *tribut serian impotents tots quants esforsos* (des collaborateurs si vaillants que sans leur tribut nous serions impuissants à tout effort).

A La Bastide on lui préfère *illorum*. Exemples : *Nous han prometut* LOUR *adûjo* (ils nous ont promis leur appui) ; *nostres bonis amics nous han embouiat lours saluts* (nos bons amis nous ont envoyé leurs saluts).

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Les adjectifs et pronoms démonstratifs sont à La Bastide : *aqueste* (cet *ou* ce... ci), *aquesto* (cette... ci), *aquestis* (ces... ci, au masculin), *aquestos* (ces... ci, au féminin); *aquel* (ce *ou* cet... là), *aquello* (cette... là), *aquellis* (ces... là, au masc.), *aquellos* (ces... là, au fém.), correspondant aux adjectifs catalans : *aquest, aquesta, aquests, aquestas, aquell, aquella, aquells, aquellas.*

Quant aux autres pronoms catalans : *est, esta, estos, estas, eix, eixa, eixos, eixas, aqueix, aqueixa, aqueixos, aqueixas,* il en existe peut être des traces dans le patois labastidien ; mais jusqu'à présent je n'ai pu en établir l'existence au moins d'une façon péremptoire.

On peut encore citer pour le catalan : *el* (celui), *la* (celle), *los* (ceux), *las* (celles), *del* (de celui), *dels* (de ceux), *al* (à celui), *als* (à ceux), qui jouent le rôle de pronoms démonstratifs seulement après les monosyllabes *que* ou *de.*

Tal (tel), précédé de l'article, remplace à son tour l'adjectif démonstratif.

En provençal, les principaux pronoms démonstratifs étaient : *est, esta, estz, estas, cest, cesta, cestz, cestas, aquest, aquesta, aquestz, aquestas, cel, cela, cels, celas, aicel, aicela, aicels, aicelas, aquel, aquela, aquels, aquelas, queus;* mais les formes secondaires variaient à l'infini.

Aux pronoms démonstratifs neutres *ço* ou *so, sa* ou *za, aisso, quo* et *aquo* ou *aco,* correspondent les pronoms catalans : *'xo, això* ou *axó,* auxquels il faut ajouter *alló, ho* (lat. *hoc)* et *lo* (lat. *illud)* qui, de leur côté, sont représentés dans les monuments de l'ancienne et moyenne littérature provençale par *hoc, ho, oc, o, vo, lo, lou, al,* etc. Ces pronoms se combinent avec d'autres mots et surtout avec des prépositions : *tot això* (tout cela), *axó mateix* (cela même), *ab això* (avec cela), *en axó* (pendant, en cela), *per axó* (par cela), etc.

A La Bastide, on emploie presque exclusivement la forme *ço,* mais *lo* n'est pas inconnu, et *ho* s'emploie devant les verbes.

Disons en passant qu'en catalan le pronom neutre *ho* forme un doublet avec *oy,* l'ancienne particule affirmative, qu'il ne faut pas confondre avec l'interjection homonyme.

D'après une remarque de M. C. Chabaneau (*Romania*, IV, pp. 338 et suivantes), *hoc,* en tant que pronom neutre, est rendu dans les différents dialectes du Midi par *oc, o, ou, you, au, yau, ac, ag, a* et même par *vo, va, bo, ba, vou, bou, ve, be, at, ad, bac, bat, pap.*

Sur quelques-unes des dernières formes, il y a peut-être des réserves à faire.

PRONOMS RELATIFS

ANCIEN PROVENÇAL

NOM. *masc., fém.* et *neutre :* chi, che, qui, qi, ki, que, qe, ques, ke, cui, cuy, etc.
» *masc. sing.* lo quals, le quals, li quals, lo cals, etc.
» » *plur.* los qual, los cal, li qual, li cal, etc.
» *fém. sing.* la quals, li quals, la cals, li cals, etc.
» » *plur.* las qual, las cal, etc.
GÉN. *masc., fém.* et *neutre :* don, dont, dunt, de cui *ou* qui, cui, de que.
» *masc. sing.* del qual, del cal, del cui, etc.
» » *plur.* dels quals, dels cals, dels cui, etc.
» *fém. sing.* de la qual, de la cal, de la cui, etc.
» » *plur.* de las quals, de las cals, de las cui, etc.
DAT. *masc., fém.* et *neutre :* a qui, a cui, a cuy, cui, cuy, a que.
» *masc. sing.* al qual, al cal, al cui, etc.
» » *plur.* als quals, als cals, als cui, a los quals, etc.
» *fém. sing.* a la qual, à la cal, a la cui, etc.
» » *plur.* a las quals, a la cals, a las cui, etc.
ACC. *masc., fém.* et *neutre :* que, che, qe, ke, cui, cuy, etc.
» *masc. sing.* lo qual, lo cal, etc.
» » *plur.* los quals, los cals, etc.
» *fém. sing.* la qual, la cal, etc.
» » *plur.* las quals, las cals, etc.
ABL. *masc., fém.* et *neutre :* ab *ou* am cui *ou* qui, de cui, per cui, en cui, sus cui, vas cui, contra cui, en que, etc.

ABL. *masc. sing.* ab lo qual *ou* cal, del qual, en lo qual *ou* el qual, pel qual, pel cui, sul cui, etc.

» » *plur.* ab los quals, els quals, pels quals, suls quals, etc.

» *fém. sing.* ab la qual *ou* cal *ou* cui, en la qual, per la qual, sus la qual, etc.

» » *plur.* ab las quals *ou* cals *ou* cui, en las quals, per las quals, sus las quals, etc.

	CATALAN	LABASTIDIEN
Nom.	que, qu'; qui	que
	lo *ou* 'l qual, la qual	le cal, la cal
		le quin, la quino
	los *ou* 'ls quals, las quals	les cals, las cals
		les quinis, las quinos
Gén.	de que *ou* qu', del que, de la que	doun
	dels que, de las que	del quin, de la quino, dels quinis, de las quinos
	del qual, de la qual; qual	del cal, de la cal, dels cals, de las cals
	dels quals, de las quals; quals	dels cals *ou* quals, de las cals *ou* quals
Dat.	á que, al que, á la que	a qui
	als que, á las que	
	al qual, á la qual	al cal, a la cal
	als quals, á las quals	als cals, a las cals
Acc.	que, qu'	que
	lo *ou* 'l qual, al qual, la qual, á la qual	le cal, la cal
		le quin, la quino
	los *ou* 'ls quals, als quals, las quals, á las quals	les cals, las cals
		les quinis, las quinos
Abl.	ab, desde, per,	doun
	en, sobre, prop que *ou* qu'	ambe, de, en, per qui
	— — lo *ou* 'l que, la que, los *ou* 'ls que, las que	— — le quin, la quino
	— — lo *ou* 'l qual, la qual	— — les cals, las cals
	— — los *ou* 'ls quals, las quals	— — les quinos, las quinos

Les formes secondaires, à base de *qualis,* sont loin d'être au complet, en labastidien, et celles qui sont marquées au tableau sont elles-même peu en usage.

Le *qui* que D. Antonio de Bofarull, dans ses *Estudios de la lengua catalana*, place en tête de la liste des pronoms relatifs, ne s'emploie plus qu'après les succédanés du pronom démonstratif : *lo qui ho busca* (celui qui le cherche), *lo qui ho troba* (celui qui le trouve), *del qui tè* (de celui qui tient), etc.

Pour le catalan, il est encore à remarquer que les simples relatifs *qual* et *quals,* sans accompagnement de préposition, sont employés à la place des formes génitives : *dont le, dont la, dont les*, en produisant le même effet. Exemples : *l'Ensanche,* QUAL *construcción data solament de 30 anys, está formada,* etc. (l'Ensanche, dont la construction date seulement de 30 ans, est formée, etc.); *una muller* QUAL *caracter podria no simpatisar* (une femme dont le caractère pourrait ne pas être sympathique).

En labastidien, cette dernière phrase est traduite ainsi : *uno fenno* DOUN *le caractero no podrio simpatisá.*

PRONOMS INTERROGATIFS ET EXCLAMATIFS

	ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
	qui, chi (qui)	qui ; *plur.* quins	qui, qwe
Sing.	quals, qualhs, cals, qals; qual, cal	qual	cal *ou* qual
Plur.	qual, cal; quals, cals	quals	cals *ou* quals
Sing.	lo quals, lo cals	quin, quina	quin, cun; [quino, cûno
Plur.	los qual, los cal	quins, quinas	quinis ; qui- [nos, cûnos
Des deux genres :	que, ques (que, quoi)	que	que

En labastidien, les formes *qui* et *qwe*, ainsi que *quin* et *cùn* (quel) pour le masculin singulier, *quino* et *cûno* (quelle) pour le féminin singulier, et *quinos* et *cùnos* pour le féminin pluriel, sont synonymes. Exemples : *qui* ou *qwe es acó?* (qui est là?); *quin libre abez?* (quel livre avez-vous?); *cùn malhour!* (quel malheur!); *cùn cop de vein!* (quel coup de vent!); *quino disgraço tan grando!*

(quel grand malheur!); *cûno festo!* (quelle fête!); *quinos* ou *cunos fennos!* (quelles femmes!), etc.

Le catalan n'a qu'une forme unique pour chaque genre : *Sabs quin es lo principal motiu?* (sais-tu quel est le principal motif?); *quin esglay!* (quelle frayeur!); *quin trasbals!* (quel transport!); *quina ventada!* (quel coup de vent!); *quina pena!* (quelle peine!); *quïna alegria!* (quelle gaîté!), etc.

Outre les formes qui figurent au tableau, le provençal avait aussi, d'après De Rochegude et Raynouard : *quin, quins, quinh, cayn* (quel); *quina, quinha, quigna, cayna,* etc., dont celles du catalan et du labastidien ne sont que des reproductions légèrement modifiées.

PRONOMS ET ADJECTIFS INDÉFINIS

Les pronoms indéfinis, malgré leur double nature et l'impropriété de leur dénomination, ont une place toute marquée dans ce travail. Ne pas en parler, c'est supprimer sans raison un des chapitres les plus instructifs de la grammaire comparée.

L'étude de ces pronoms est d'autant plus importante qu'ils remplacent souvent l'article ou corrigent les imperfections dues à son absence.

Dans la langue latine, les pronoms indéfinis et les pronoms démonstratifs rendent à l'envi et à tout moment des services inappréciables. La segmentation de quelques-uns de ces pronoms, tels que *quicumque, qualiscumque, quantuscumque* et *quilibet,* au moyen de la tmèse, ne démontre que leur docilité à s'adapter à toutes les formes du discours. La variété même de leur origine et leur complexité déposent en faveur de la nécessité de leur existence.

Le russe, où le sens seul de la phrase indique si le nom commun est pris dan sun sens déterminé ou indéterminé, supplée à l'article par d'autres mots tel que *tote* (ce) pour le sens déterminé et *nièkotorii* (certain) pour le sens indéterminé, c'est-à-dire par un adjectif indéfini.

« Un trait de l'ancienne poésie française est, d'après F. Diez, l'emploi du démonstratif *cel* (parfois remplacé par *cist*) à la place de l'article défini. Il est difficile d'admettre que, dans ce cas, le pronom ait une valeur emphatique. »

Scheler, qui reproduit ce passage, confirme la justesse de l'observation qu'il contient, entre autres par la citation d'un vers du trouvère belge Jacques de Cisoing. Le voici :

Et *cist* (c'est-à-dire *li*) oisel chantent en lor langage.

L'article indéfini remplace à son tour l'adjectif indéfini, par exemple dans la phrase suivante, que je détache du *Songe de Paradis,* attribué à Raoul de Houdenc :

A *un* endroit ne t'ai menti (A *aucun* endroit je ne t'ai menti.)

Il ne faut pas oublier non plus que, dans les langues romanes, le pronom indéfini n'est, dans bien des cas, qu'une sorte de renforcement prostétique de *unus*, traité comme article indéfini : *aliquis-unus :* alcun, aucun ; *aliquantus-unus :* anc. it. alquantuno; *certus-unus :* ital. certuno; *ne-ipse-unus :* anc. français nesun, nisun, ital. nessuno, anc. prov. *neisus ; omnis-unus :* ital. ognuno ; *qualis-quam-unus :* quelqu'un ; *qualis-quam-et-unus :* ital. qualcheduno ; *quisque-unus :* ital. *ciascuno*, fr. *chacun,* prov. *cascus,* catal. *quascun ; quisque-et-unus :* ital. *ciascheduno* ; χατά-*unus :* ital. cadauno, prov. cadaus, catal. cadahu, labastid. cadûn ; *talis-unus :* ital. *taluno* ; *vel-unus :* ital. *veruno,* etc.

Les pronoms et adjectifs indéfinis, affirmatifs et négatifs, de l'ancien provençal, du catalan et du labastidien, comme ceux des autres langues romanes, se sont formés d'une manière irrégulière et ont été pris un peu partout.

En les rapprochant les uns des autres, nous aurons l'occasion de constater que s'il existe des points de contact dans le système général de leur formation, il existe aussi des différences dans chacune des espèces, différences qui se traduisent surtout par des lacunes et par des substitutions.

TABLEAU COMPARATIF DES PRONOMS INDÉFINIS (I)

ANCIEN PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
alques (quelque, un peu), alque	algo	
quecun (quelque chose), *queacom* (quelque peu)	colcom (quelque peu, quelque chose	quicom (même signif.)
alcus, alqus, algus	algù, algun, alguien, alguns, uns	
alcuna, alcunas	alguna, algunas	
alcuns homs		
alquant, alcant (quelques-uns)		
qualsque, qualque, calsque, calque	*anc. catal.* : qualque	calque *ou* caouque, calco
qualacom, calacom, qualacum, qualaquom, calsacom	qualcom, qualcun	*plur.* calques, calcos, calcûn, calcûns ; calcûno, calcunos
calque que sie (quel que soit), *qualque-qual*	qualsevol, qualsevulla, quasque-vulla, quisvulla	quinquesiosco, qualsevulho [que siosco
quecs, quex, cac (chaque, chacun) ; *fém.* quega, *quecha*		
usquecs (un chacun) *usce*, unaquega (une chacune)		
chasque (chaque)		
cascus, chascus, quascus, quascun, cascun, cascung	quascun, quiscú,	
cascuna, chascuna, *quascuna*	quascuna	
cada, cad', quada (chaque)	cada, cad'	cado, cados
cadaus, *cadau*, cadaun, cadun, quadau, quadaun ; *fém.* cadauna	cadahú, cadaun, cadascú	cadûn
negus, neguns, nengus, neun (?), degus, dengus	ningú, ningus	digûs
neguna, nenguna	ninguna	diguno (*inusité*
neisus (nul) ; *fém.* neisuna		
nuls, nulz, nulh, nulhs, nuills, nuils, nuyls, *nun* ; *fém. nuna*	null	nul, nul home

lunhs, lhuns		
nula, nulas		
nulhs homs		
totz, toz, tutz; *plur.* tuit, tuith, etc.	tot, tots	tot *ou* tout, toutes
tota, totas	tota, totas	toto, toutos
totz *ou* toz homs	tothom (chacun), tot altre	
trastotz, trastut, trestotz (tout), etc.		
trastota (toute), etc.		
mains, mainz, manhz, mans, mant, etc.		mainto
manta, mantas		
plusor, plusors, pluzors		plusiours, plusiors
li pluzor (la plupart), li plus	la major part, la majoria	
certz, sertz; certan, certana	cert, certes; *anc. catal.* certan	certain, certaino; certainis, certainos
tals, tau, aitals, aital, aitalh, aitau	tal, tals	tal, talis; talo, talos
autre, altre, autres	altre, altres	aoutre, aoutres
autra, autras	altra, altras	aoutro, aoutros
	demés	demés
l'us l'autre, laus e l'autre, l'us a l'autre	un y altre, un á altre	l'un l'aoutre, etc.
autrui, autru, altrui	un que altre	
autretals, atretals, altretals (le même)	varios, varias	
al, als, alz (autre, autre chose)	*anc. catal.* : als	
eis. eys, eps (même); *fém.* eissa, eysa, epsa		
mezeis, mezeys, meteys, meesmes, medesme, mesesme. metessme, smetessme, meime	mateix	meme, memes
mesma, medesma, etc.; mesmas, medesmas, etc.	mateixa, mateixas	memo, memos
uza (une même)		
cap (aucun)	cap.	cap
ges, gens, gez, jes (point, aucun)	gens (point, aucun)	ges (?)

(1) Les mots en caractères italiques sont tirés du *Glossaire occitanien* de Rochegude.

Le provençal *alques,* (du lat. *aliquid*, s'il ne vient pas d'une forme *aliquum*), égal à l'hispano-catalan *algo*, se retrouve un peu partout, même dans le wallon *auq'* (morceau, petit morceau); mais il n'a pas laissé de trace en labastidien. Le lorrain *yenque*, *yinque* (un tel, un certain) qu'il ne faut pas confondre avec *aique* ou *aque* (quelque chose), a toute autre origine.

Alquant (lat. *aliquanti*) correspond à l'ancien français *alquant, alquanz, alquans, auquant,* etc. qui avait comme forme féminine *alquantes, ausquantes,* etc.

Le provençal *queacom*, de même que le labastidien *quicom* (prov. *quecum*) provient du latin *quicumque* ou *quæcumque*; dans le premier cas avec l'acception à peu près de *quelque*, *quiconque*; dans le second cas avec celle de *quelque chose* pour *quelque chose que*. Exemple : *dónaïme quicom* (donnez-moi quelque chose). Les pronoms catalans *colcom* et *qualcom* se dégagent, au contraire. directement de *qualiscumque*. Le diminutif provençal *queacomet* (quelque petit peu) n'a pas d'équivalent dans les deux autres idiomes. La même chose soit dite pour *alquantet* (un petit peu, tant soit peu).

Chasque provençal n'est qu'une variante de *quecx* (pour *quescs*), *quex, cac* (lat. *quisque*), d'où prirent naissance les composés *usquecs, unaquega* qui sont les formes renversées de *cascus, chascus, quascus, cascuna* et *chascuna,* comme en italien *un tale* (un tel) et *un certo* (un certain) sont les inversions de *taluno* et *certuno*. Malgré l'opinion contraire, soutenue par M. W. Foerster, les pronoms *cascus, chascus,* etc., pourraient bien être les déformations synérétiques de *quisque-unus* ou *quiascunus*. M. Paul Meyer soutient cette manière de voir.

« Il est notable, ajoute M. Paul Meyer, que le provençal qui a *quecs* formé sur *quisque,* n'a pas *quescus* qui serait formé sur *quisque unus*, et qu'au contraire le français, qui a *chescun* aussi bien que *chascuns*, n'a point de mot correspondant pour la forme à *quisque*. *Chasque, chaque,* n'est pas ancien dans les textes : M. Littré n'en cite aucun exemple avant le XVIe siècle. Le peu d'ancienneté de cette forme vient à l'appui de l'opinion de M. Diez (*Etym. Woert.* II. c.), qui la considère comme tirée de *chascun*, par le retranchement de la finale. — A côté de *chaque,* M. Diez et, après lui, M. Littré citent une forme *cac* qui appartiendrait à l'ancien provençal, et dont il n'est pas facile de rendre compte. Mais ce *cac* est d'une authenticité fort douteuse. Raynouard (*Lex. rom.* II, 283) n'en cite qu'un exemple : *Jeu no la vei cac dia,* qu'il donne comme tiré de la pièce de Giraut le Roux : *Ara sabrai s'a ges de cortesia.* La référence doit être inexacte, car j'ai vainement

cherché le vers cité dans diverses leçons de la pièce en question. Je tiens donc la forme *cac* pour très suspecte. » (*Romania*, 2 vol., pp. 80-81).

Au point de vue phonétique et étymologique, il n'y a cependant rien à objecter à une forme *cac*, surtout si on la rattache, ainsi qu'on doit le faire, à son composé *cascus*, dont elle est inséparable.

Le changement de la voyelle *i* en *a* s'explique, dans l'ordre positif des faits, par la forme *chasque* et autres semblables qui sont peut-être moins récentes qu'on le croit.

Pour ce qui concerne l'emploi de *ca-* pour *qua-*, les exemples sont plus nombreux qu'on ne pourrait le souhaiter : *cais* pour *quais* (quasi), *cals* pour *quals* (quel), *can* pour *quan* (quand et quant), *car* pour *quar* (car), *cartz* pour *quartz* (quatrième), *catre* pour *quatre* (quatre), et enfin *cascus* pour *quascus* (chacun). Le fait contraire a lieu aussi : *quada* pour *cada* (chaque), *quansos* pour *cansos* (chanson), *quars* pour *cars* (cher) et *quavalquar* pour *cavalcar*.

Il reste à démontrer la résolution de *cs* en *c*. Pour ce faire il faut rappeler que le provençal traite *-cs* final de trois manière, abstraction faite, bien entendu, de l'*s* casuelle : 1° Il le change en *tz* : *berbitz* (bas-latin *berbix*, brebis); *lutz* (lat. *lux*, lumière); *notz* (lat. *nux*, noix); *patz* (lat. *pax*, paix) *perditz* (lat. *perdix*, perdrix); *pretz* (lat. *prix*, prix); *razitz* (lat. *radix*, racine); *votz* (lat. *vox*, voix), etc. — 2° Il le réduit à *c*, ainsi que cela se voit dans les mots suivants : *duc* (lat. *dux*, duc); *prec* (lat. *prex*, prière); *trauc* (bas-latin *traugs* pour *traugus*, trou), etc. — 3° Il le change en *i*, ou en tout autre voyelle et, au besoin il le supprime. Exemple : *lei* ou *ley* (lat. *lex*, loï); *neu* ou *nieu* (lat. *nix*, neige); *rei* ou *rey* (lat. *rex*, roi), etc.

Ces deux dernières séries de phénomènes sont plus que suffisantes pour expliquer le passage de *cs* à *c* ainsi que l'élimination de ce dernier, ce qui servirait à jeter du jour sur quelques-unes des formes patoises encore plus réduites qu'on fait ordinairement correspondre à *cad'* plutôt qu'à *cac*. Au surplus, *quecs* lui-même devait se prononcer *quec*, ailleurs qu'au nominatif, car la forme féminine est *quecha* ou *quega*, et celle de son composé *usquecs* est *unaquega* et non pas *unaquecsa*. Je trouve, en effet, *un qec* (chacun, *unusquisque*), dans de Rochegude.

Dès lors, il n'y a plus aucune raison pour rejeter la forme *cac* si ce n'est au point de vue de son absence dans les textes, ce qui n'est pas encore absolument prouvé.

Parmi les pronoms catalans, *quisvulla, qualsevol*, etc., correspondent au latin *quivis* dont ils rappellent la composition. Le labastidien *qualsevulho que*

siosco est la traduction exacte du catalan *qualsevol...que sia*, tel qu'il se présente, par exemple, dans la phrase : *De qualsevol modo que sia, gracias* (de quelque manière que ce soit, je vous remercie). Mais le dit pronom se rencontre aussi sans être suivi de la conjonction *que : qualsevulla clase de poesias* (n'importe quel genre de poésie).

Le provençal-catalan *cada*, correspondant au labastidien *cado*, à l'espagnol *cada*, et à l'ancien français *kiede*, une forme assez rare à ce qu'il paraît, s'est combiné avec *unus*, d'où ont pris naissance le provençal *cadaus* ou *cadun*, le catalan *cadahú*, le labastidien *cadûn*, l'espagnol *cada uno*, le portugais *cada um*, l'italien *cadaïno, caduno, cataïno, catuno*, l'ancien français *cadhuna, cheïn, chaïn*.

« L'étymologie de ce *cada*, fait observer M. Paul Meyer, n'a pas encore été trouvée, que je sache. Dans ses *Altromanische Sprachdenkmale* (p. 8-9), à l'occasion de *cadhuna cosa* des serments de 842, M. Diez a proposé comme conjecture l'étymologie qu'il a depuis présentée d'une façon plus assurée dans son dictionnaire étymologique (I, *cadaïno*). Selon lui, *cadaïno* viendrait de *usque ad unum*, qui signifierait « jusqu'à un, jusqu'au dernier. » Puis, de *cadauno, cadaun*, etc., on aurait détaché *cada*. Il faut convenir qu'*à priori* il semble plus naturel de supposer d'abord l'existence de *cada* qui se serait ensuite soudé à *unus*. Mais ce n'est pas tout. Si le sens *usque ad unum* ne soulève pas d'objection, il en est autrement de la forme. M. Diez a mis le doigt sur une des difficultés de cette étymologie, en disant : « Si cette dérivation est juste, les formes italiennes avec *t* (catauno, catuno) doivent être le résultat d'une erreur d'écriture. » Puis, comment expliquer la suppression générale de la première syllabe d'*usque?* Sans doute *intro* a donné en provençal *tro*, mais on a aussi la forme plus complète *entro* (Diez, *Étym. Voert.* II. c, *tro; Gram.*, 3 édit. II, 486). Enfin, *usque ad unum*, en admettant la perte des deux premières lettres, pourrait bien rendre raison de *cadun*, mais non pas de *cadaun*.

« L'étymologie de *cada*, celle qui satisfait à la fois au sens et à la forme, y compris l'italien *cataïno*, c'est la préposition grecque κατά, et il est d'autant plus singulier que M. Diez ne l'ait pas vue, qu'il a, précisément à propos de *cadaïno*, cité le grec καθένας qui répond exactement à *cadaïno, cadaïn*, etc. De καθένας le grec le plus vulgaire a formé κάθε, signifiant *chacun*. C'est de même, selon M. Diez, que de *cadaïno* on aurait formé *cada*. C'est peu probable... Je crois qu'il ne peut s'élever aucun doute sur le rapport de sens qu'offre κατά avec notre *cada*. Le seul point contestable *a priori* est que la

préposition grecque ait été employée en latin, en latin vulgaire s'entend, avec son sens original. Ce point n'est pas difficile à établir. Dans le *Vulgate*, Ezech. XLVI, 14 et 15, on lit : *Et faciet sacrificium super eo* CATA *mane... Faciet agnum et sacrificium et oleum* CATA *mane mane.* Ce texte est d'autant plus important qu'ici le sens de *cata mane* est exactement « chaque matin » : *cada matin,* eût-on dit en provençal. Voilà *cata* s'appliquant au temps ; d'autres exemples, rapportés par Du Cange (au mot *cata*), nous le montrent s'appliquant aux choses avec le sens de *secundum, juxta.* » (*Romania,* 2e vol., p. 82).

M. J. Cornu, qui a fourni d'autres exemples dans le même sens (tirés de traités médicaux, renfermés dans un manuscrit de Saint-Gall), pour prouver que *cata* fut emprunté au grec par le latin vulgaire, qui l'aurait transmis aux langues romanes, s'est engagé à croire que c'est aux médecins qu'on doit l'introduction de *cata* en latin. (idem t. IV., p. 454).

Le provençal *negus,* le catalan *ningu,* et le labastidien *digûs* correspondent à l'italien *niuno* et à l'ancien français *niun, nuns* pour *ne*(c)*unus*. Les formes nasalisées *nengus* et *ningus* sont plus faciles à expliquer que *degus* et *digûs*. Au sujet du labastidien *digûs,* il importe d'observer qu'il est souvent employé affirmativement comme dans l'ancien provençal et qu'il remplace dans ce cas les pronoms *alcus, algus, algú,* etc. Exemple la phrase : *Hey poou que* DIGÛS *no m'entendo* (j'ai peur que quelqu'un ne m'entende), traduite du catalan : *Tinch pòr que no'm senti algú.* Dans l'ancien français *nul* et *aucun* prenaient de même un sens affirmatif quand le verbe n'était pas accompagné de la particule *ne.*

Le pronom catalan *dingu* provient, d'après Diez, du vieux allemand *dih-ein;* mais M. Milá y Fontanals, dans les *Estudios de lengua catalana,* ne se range pas à cet avis. C'est à ce propos que M. A. Morel-Fatio dit de cet auteur qu'il « admet trop facilement l'identité de *dingu* et de *ningu* » et qu'il « faudrait donner d'autres exemples de ce changement de *n* en *d.* » Diez, (*Gram.* II, 453) sépare ces deux formes et renvoie pour le catalan *dingu,* provençal *degun, dengun,* vieux espagnol *deguno,* au vieux allemand *dih-ein;* il donne la même étymologie dans son *Woerterbuch*, s.v. *degun.* On peut au moins admettre une *influence* du mot v. h. allemand sur ces formes romanes. » (*Romania,* t. IV, p. 289).

Quoique la conjecture de Diez ne soit pas à beaucoup près satisfaisante, elle l'est encore moins que celle de M. Milá y Fontanals. L'étymologie de

ce mot, il me semble, est encore à trouver. Peut-être était-il dû à une fusion de deux éléments, dont l'un est encore inconnu.

Dans les deux idiomes actuels, *tot* est construit, comme en français, avec l'article défini, sans article dans le sens de *chaque*, au pluriel pour désigner tous les hommes, au singulier pour désigner toute chose ou toute sorte de choses, etc.

Exemples pour le catalan : *totas las portas quedan obertas* (toutes les portes sont ouvertes); *tot dia* (chaque jour); *tothora* (chaque heure, toujours); *à tots, las gracias més expressivas* (à tous, les remercîments les plus sincères); *tot revela gust y elegancia* (tout révèle du goût et de l'élégance); *no 'l crech del tot pràtich* (je ne le crois pas du tout pratique), etc.

Exemple pour le labastidien : *toutis los homes* (tous les hommes); *toutos las fennos* (toutes les femmes); *tot djoun* (toujours, chaque jour); *tot ahouèy* (tout aujourd'hui); *tot es pla faï* (tout est bien fait), etc.

Totz ne prend l'acception de *nul* ou *aucun* que dans l'ancien provençal. Hugues de la Bachelerie : *Ses totz enjans e ses falsa entendensa* (sans nulle tromperie et sans fausse intention)

Le catalan *tothom* (lat. *totus-homo)*, en provençal *totz homs*, opposé à *nulhs homs*, correspondant au français *tout homme* et à l'italien *tutt' uomo*, dans le sens de *chacun*, s'emploie sans négation et avec négation. Exemples : *jo, com tothom, lo creya*, (moi, comme chacun, je le croyais); *en aquest mon no tothom naix per sabi* (dans ce monde, chaque homme n'est pas né pour être sage).

Trastotz (trans-totum), qui ne figure au tableau que pour l'ancien provençal, est une forme cependant bien familière à plusieurs patois de langue d'oil et antérieure à la chanson de Roland. En pays wallon elle se rencontre partout et subit des modifications à l'infini : *tertot, tirtot, turtot, tortot,* etc.

La combinaison *li plusor*, qui ne s'est pas non plus maintenue en catalan et en labastidien, était aussi connue à l'ancien français. En voici toujours deux exemples, l'un puisé dans Jean de Condé :

Et ensement *li plusour* bureut
Ki aussi yvre de moy furent

L'autre dans Alexis :

Alquant i chantent, *li pluisor* getent lairmes

L'emploi de l'article devant *plusour* ressemble beaucoup à celui qui est offert par la locution équivalente de l'ancien français *li auquant* et par ce vers de Baudouin de Condé :

Ce reprendent *les gens aucunes*.

Aytal (tel) n'est peut être qu'un renforcement extensif de *ital* (anc. franç. *itel*) et en même temps un produit analogiquement forgé à la manière de *aicel* (celui), *aici* (ici), *aitant* (tant, autant), pour *icel, ici, itant*.

Altretal (lat. *alterum-tale*), avec la signification de *le même, tel,* correspond en tout point à l'ancien français *altretel, aultretel, autretel, autreté, atretel, otretel,* etc.

Al, als, alz (lat. *aliud*), est un pronom neutre rendu surtout par *el* ou *eil* dans le vieux français où il signifiait *autre chose*. La forme *elle,* qui se rencontre dans Froissart, et la variante *ele* des lois de Guillaume sont bien des exemples isolés; mais, probablement, ce ne sont pas des leçons fautives, comme on l'a déjà dit.

Le provençal catalan *gens*, que j'ai cherché en vain dans le patois de La Bastide, n'est autre chose que le participe latin *ens* (chose), gén. *entis*, deuxième élément, pris séparément, du composé *neens* (ne-entis), le *néant* du français actuel, anc. franç. *noiant, niant*, ital. *niente*.

Le mot catalan modifie sensiblement sa signification selon qu'il est suivi ou pas de la préposition *de*. Exemples : *de manera que* GENS DE *fressa feya al caminar* (c'est pourquoi je ne faisais aucun bruit en marchant); *no es* GENS *despreciable* (elle n'est pas du tout ou bien elle n'est pas tout à fait méprisable).

Le catalan *gens de* est souvent traduit à La Bastide par *cap de*. Exemple : *gens de fressa* (pas de bruit) = *cap de brût*.

Cependant, je suis profondément convaincu que la forme *gens* ou *ges* doit exister dans ce territoire comme elle existe dans les autres. Je trouve, en effet, dans un conte publié par l'*Armana provençau*, l'organe de l'école de Mistral et Roumanille : « La Mousco, elo, voulè; mai la fournigo, que n'avie GES d'alo, fauguè que passèse sur lou gèu (la mouche volait, mais la fourmi, qui n'avait point d'ailes, dut passer sur la glace). »

A propos du mot *cap*, qui est en même temps un pronom catalan et labastidien, il est curieux de voir comme il a fini par être pris dans le sens de *aucun,* après avoir passé par celui de *jusque*, tout en dérivant du latin *caput* et tout en désignant la tête dans sa principale acception.

Exemple pour le catalan : CAP *aqui* (jusqu'ici), CAP *ahont* (jusqu'où), *no estava enterat de* CAP *detall* (il ne connaissait aucun détail), *carrers estrets y torts com no'n donaria idea* CAP *vell recó de Barcelona* (des rues si étroites et tordues qu'aucun vieux coin de Barcelone ne pourrait en donner une idée); *ser se trèuren* CAP *resultat* (sans en tirer aucun résultat).

Exemples pour le labastidien : *i n'y a cap* ou *i n'y a pas cap de mal* (il n'y

a aucun mal); *cap de peno* (aucune peine); *cap de sus amichs* (aucun de ses amis); *i n'y a cap digus*. Dans ce dernier exemple, *cap* et *digus* se renforcent réciproquement.

C'est par des phrases transitionnelles, telle que la suivante, et par certains rapprochements de mots, leur disposition aidant, qu'on a fait dire à *cap* ce qu'il n'aurait jamais dit autrement : *endebades se buscaria axó en cap altra part del mon*, ce qui signifie : en vain on chercherait cela *au bout d'une autre* partie du monde, ou bien : *en toute autre* partie du monde, et même : *en aucune* partie du monde.

Dans le *Lexique roman* de Raynouard, le mot *cap* n'est pas donné dans cette acception. Par contre, dans le *Glossaire* de Rochegude, je trouve à côté de *cap* les traductions suivantes : bout, fin, chef, aucun ; mais, malheureusement, sans le moindre exemple à l'appui.

LE PRONOM ABSOLU « *ON* »

Le pronom absolu *on*, qui avait, dans l'ancien catalan, comme correspondant *hom*, se traduit de trois manières dans le catalan moderne :

1° Par *se*, *s'* ou *'s*, et dans ce cas le verbe s'accorde avec le complément direct. Exemple : *se recomana la visita d'aquest palau* (on recommande la visite de ce palais); *se troban mil rahons pera acusar lo vici en la indigencia* (on trouve mille raisons pour accuser le vice dans l'indigence); *s'ha vist* (on a vu); *allí 's riu, 's canta, 's balla, 's fa, tot lo que 's vol* (là, on vit, on chante, on danse, on fait tout ce qu'on veut) ;

2° Par la troisième personne plurielle du verbe sans sujet explicite. Exemples : *li* DIUHEN (on lui dit); *madura pèl camí lo gran projecte que li* HAVIAN *inspirat* (il songe en route au grand projet qu'on lui avait suggéré); *sento que 'm* TOCAN *per l'espatlla* (je sens qu'on touche à mon épaule) ;

3° Par l'article indéfini qui tient lieu de tout autre pronom. Exemple : *allí 's passa 'l temps sense que* UN *se 'n adoni* (en cet endroit on passe son temps sans qu'on s'en aperçoive).

Outre ces trois modes, on emploie, en labastidien, *on* en plus. Exemples : *si passa le temps* (on passe le temps) ; *si ditz* ou *dijen que lo rey es arrivat* (on dit

que le roi est arrivé); *si travalho* ou *travalhon le dimendje* (on travaille le dimanche); *on parlo* ou *si parlo* (on parle); *on s'amuso* ou *si amuson,* etc.

Dans l'ancien provençal, la forme *hom*, ou *om*, plus tard *on,* alterne avec *se, si* ou *sy;* mais cette dernière est plus récente et moins employée.

Exemples : *hom sab bien* (on sait bien); *autres dictatz pot hom far* (on peut faire d'autres compositions); *deu hom anar vezer soen son amic?* (doit-on aller voir souvent son ami?); *on estima que era lou grand maistre des Sarrasins; per razon que se paga per los autres* (en raison de ce qu'on paye pour les autres); *sy troba en ung libre escrich de man* (on trouve dans un livre manuscrit);

> Jeu non cre qu'el mon *se* mire (qu'on contemple)
> Don' ab tan de cortesia.
>
> (AUGIERS, *Per vos...*)

« *Om*, cette forme hardie, remarque de son côté Raynouard, qui, par un seul substantif, exprime une pluralité indéterminée, est très ancienne dans les langues néo-latines.

« Le poème de Boèce, écrit avant l'an 1000, en offre l'emploi :

> No comprari' *om* ab mil libras d'argent. (v. 198)
> (On n'achèterait pas avec mille livres d'argent.)

« Les lois de Guillaume le Conquérant, qui datent de la seconde moitié du XIe siècle, nous montrent plusieurs exemples de ce substantif indéterminé :

> Et de tant os cum *home* trarad de la plaie.
> (Et d'autant d'os comme *on* tirera de la plaie.)
>
> *Lois de Guillaume le Conquérant*, art. XII.

> Ned faced l'*um* justice dès qu'ele seit delivrée.
> (Qu'on ne fasse justice jusqu'à ce qu'elle soit délivrée.)
>
> *Idem,* art. XXXV. »

Dans la langue des troubadours, la forme *hom* n'était pas seulement remplacée par *se,* ainsi que nous l'avons vu plus haut, mais se combinait avec le pronom personnel :

> Mas ja no *s* cug *hom* qu'ieu m'abays.
> (Mais que jamais *on* ne *se* pense que je m'abaisse.)
>
> P. VIDAL, *A per pauc de...*

> Quant el s'irais, e vei c'*om* no *s* castia.
> (Quand il s'irrite, et voit qu'*on* ne *se* corrige pas.)
>
> G. FAIDIT, *Cascus hom...*

PRÉPOSITIONS

En provençal, les prépositions les plus caractéristiques étaient : *a*, *ad*, *az*, *adz*, *as*, *ats* (à) ; *ab*, *ap*, *am*, *amb* (avec, pour) ; *abans* (avant) ; *ans*, *anz*, (avant) ; *aprop*, *aprob* (après) ; *chas* (chez) ; *contra* (contre) ; *depus* (depuis) ; *deves* ou *davas* (vers) ; *dins* (dans) ; *en*, *e*, *enn*, *em*, *in* (en, dans) ; *encontra* (contre, vers) ; *enfra*, *fra* (parmi) ; *entre*, *antre* (entre) ; *enves*, *evers*, *invers* (vers) ; *estra*, *estre* (contre, sinon) ; *ins*, *inz* (dedans) ; *jos*, *jotz*, *jots* (sous, en bas) ; *josta*, *justa*, *dejusta* (près de) ; *latz*, *laz*, *las* (près de) ; *malgrat de* (malgré) ; *mest* (parmi) ; *pres* (près, auprès) ; *prop* (près) ; *seguentre*, *deseguentre* (après) ; *sobre* (sur, contre) ; *sus* (sur) ; *tras* (derrière) ; *travers* (travers) ; *tro* (jusque).

Comme on l'a déjà observé, les prépositions, en provençal, étaient souvent incorporées, en guise de préfixes, aux substantifs ; sans empêcher soit les substantifs, soit les mots qui en faisaient la fonction de prendre le signe du sujet : *sobrardimen* (témérité), *sobrafans* (désespoir), *sobramars* (excès d'amour), *sobresens* (extravagance), *sobretemers* (crainte excessive), *surcrainte idem*), etc. Ce fait, qui tient aux lois générales de la composition, n'a rien qui nous étonne.

Les principales prépositions catalanes sont, d'après M. Manuel Milá y Fontanals : *a* (à), *am* (avec), devant une consonne, et *amb* devant une voyelle, *cap* (vers), *contra* (contre), *conforme* (conformément), *en* (en, dans), *entra* (entre), *fins* (jusque), *per* (pour et par), *segons* (selon), *ses*, *sens*, *sense* (sans), *sóbre* (sur), *sóta* (sous) et *tras* dont l'usage est très restreint.

Mais cette liste est incomplète, même en n'ayant en vue que les principales prépositions. On pourrait donc y ajouter : *abans*, *ans* (avant) ; *baix* (sous) ; *chas* ou *á ca* (chez) ; *dalt* (sur, avant) ; *damunt* (sur) ; *de* (de) ; *derrerra* (derrière) ; *desde* ou *des* (dès) ; *despres* (après) ; *envers* (envers) ; *fora* (hors) ; *lluny* (loin).

Les prépositions d'un emploi constant et actuel, à La Bastide, sont : *a* (à) ; *ab*, *am*, *amb* (avec) ; *aban* (avant) ; *amount de*, *den-haout* (sur) ; *bass de* (en bas de) ; *cap*, *cap a* (vers) ; *contre* (contre) ; *darré*, *darnié* (derrière) ; *dè* (de) ; *dès* (des) ; *despres*, *despeï*, *denpeïs* (depuis) ; *dins*, *en* (dans) ; *embers* (envers) *en da*, *chez* (chez) ; *entre* (entre) ; *foro* (hors) ; *juscos*, *junco* (jusque) ; *jou*, *joutz*, *dejou*, *dejoutz* (sous) ; *link* (loin) ; *malgré* (malgré) ; *per* (pour *et* par) ; *protche*, *a coustat* (près de) ; *seloun* (selon) ; *sense*, *sanse* (sans) ; *sur* (sur).

CONJONCTIONS

Les conjonctions les plus importantes de la langue provençale sont à base de *que*. Exemples : *domens que*, *domentre que*, *endomens que* ou *mentre que* (tandis que, pendant que), *entro que* (jusqu'à ce que), *jaciaysso que* (quoique), *tros que* (jusqu'à ce que), etc.

Parmi les autres, je signale en passant : *donc* (donc), *mas*, *mar* (mais), *per oc* (c'est pourquoi), *obstan*, *non obstan* (nonobstant), *nequedonc* (néanmoins), *pois*, *poih*, *pueis* (puis), *poissas*, *poisas* (depuis, ensuite), *pos*, *pus* (puisque, depuis que), *per tal* (ainsi), etc.

En catalan aussi, l'élément essentiel des conjonctions de subordination est presque toujours *que*, suivi ou non de la préposition *de : am tot que, ab tal que* (de sorte que), *á més de que* (d'autant plus que), *densa que, á fi de que* (afin que), *encara que* (quoique), *ja que* (puisque), *luego que* (aussitôt que), *máy que, ni máy que, per mes que* (si jamais, bien que), *perque* (parce que, pourquoi), *sols que* (pourvu que), etc.

Parmi les conjonctions simples, figurent en première ligne : *y* (et) et *é* devant un *i*, *ni* (ni), *donchs* ou *dons* (donc), *ó* (ou), *si* (si), *ya* ou *ara* (soit, tantôt), *sino* (sinon), etc.

Naturellement, le labastidien abonde aussi de locutions conjonctives construites avec *que*. Voici les plus usitées : *de sorto que, de maniero que, de modo que* (de sorte que), *afin que* (afin que), *ja que* (puisque), *taleou que* (aussitôt que), *pla que* (bien que), *perqué* (pourquoi, parce que), *pindin que* (pendant que), *de mentre que* (du moment que), *encaro que* (quoique), *a mesuro que* (à mesure que), etc.

Toutes les autres à part, nous pouvons en outre enregistrer les suivantes : *e* (et), *ou* (ou), *se* (si), *mes* (mais), *car* (car), *doun* (donc), *tabé* ou *també* (aussi), *es pracó* (c'est pourquoi), *ambe tout aco* (nonobstant que), *aoutant maï* (d'autant plus), *dins le timps* (du moment que), etc.

LES ADVERBES

Le plus grand nombre des adverbes, en provençal, en catalan et en labastidien, sont caractérisés par la terminaison *-ment,* l'ancien ablatif de *mens* (esprit).

« Le substantif *mente* latin étant féminin, nous dit Raynouard à ce propos, l'adjectif roman auquel il fut joint pour former un adverbe, prit nécessairement la terminaison *a,* qui appartenait au genre féminin : tels que *finament* (finement), *solament* (seulement), *verament* (véritablement), formés des adjectifs *fina, sola, vera,* formes féminines de *fis, sol, ver*. Quand l'adjectif était commun et conséquemment n'avait qu'une terminaison pour les deux genres, cette sorte d'adverbe ne se forma pas moins en ajoutant *-ment*, et aussi *-mentz*, *-mens* ou *-men*, à cet adjcctif, comme *coral* (cordial), *humil* (humble), etc., qui produisirent : *coralmen, humilmen*. — Lorsque plusieurs adverbes en *-ment* se trouvaient à la suite les uns des autres, cette finale, au lieu de s'attacher à chaque adjectif, pour lui imprimer le caractère adverbial, ne se plaça qu'après le dernier : *parlem suau e planamen* (parlons doucement et franchement); et quelquefois après le premier : *pregar humilmen e lialh e devota* (prier humblement et loyalement et dévotement). Les adverbes en *-ment*, et les adjectifs employés comme tels, étaient quelquefois précédés d'une préposition : *en breumment* (en bref), *en escur vauc com per tenebras* (littéral. *en obscur* je vais comme par ténèbres). »

Cette jonction ou composition adverbiale s'opérait surtout avec des adjectifs qualificatifs : *adreitamen* (adroitement, justement), *alegramen* (gaîment), *amigablamen* (amicalement), *amorozament* (affectueusement), *aspramen* (âprement), *bassamens* (en bas), *belament* (bellement), *benignamens* (bénignement), *bonament* (bonnement), *breumen* ou *brieumen* (brièvement), *caramen* (chèrement), *coindamen* (gracieusement), *coitozamen* (avidement), *comunalmen* (communément), *corporalmen* (corporellement), *cortezamen* (courtoisement), *curiozament* (curieusement, soigneusement), *delicadament* (délicatement), *devotament* (dévotement), *dignament* (dignement), *diversamen* (diversement), *dolorosamen* (douloureusement), *doussamen* (doucement), *durablamen* (durablement), *faitamen* (ainsi), *leumen* (légèrement), etc.

Mais aussi avec des participes passés : *afortidament* (courageusement), *asenadamen* (sensément), *atempradamen* (modérément), *aubertament* (évidemment), *chauzidamen* (convenablement), *celadamen* (secrètement), *complidamen* (complètement), *cubertamen* (en cachette), *sebradament* (séparément), *vencudamen* (en vaincu).

Ou bien avec des adjectifs autres que les qualificatifs : *autramen* (autrement), *eissamen* ou *eyssamen* (de même), etc.

Et même avec d'autres adverbes : *malamen* (méchamment), etc.

M. P. Meyer, qui a revu le poème de *Boèce* sur le manuscrit et en a corrigé des erreurs, a remarqué que dans les adverbes en *-ment*, cette finale est constamment isolée (*epsa ment*, *dolza ment*, *for ment*), ce qui semblerait indiquer, d'après lui, que les scribes avaient encore le sentiment exact de la formation de ces adverbes. Mais il y a plus : l'adaptation de l'ancien substantif à un adjectif nouveau n'avait, le plus souvent, rien d'incompatible, grâce au choix de ce dernier, et attestait, dans la manière de la pratiquer, qu'on avait soin de ne pas effacer tout à fait l'empreinte significative du mot dégénéré.

Cependant des combinaisons absurdes, telles que *annalmens* (annuellement), *baronilment* (courageusement), *cessalmen* (à cens), *generalemen* (généralement), *majorment* (principalement), se produisirent plus tard, surtout à partir du XIIIe siècle.

Rien qu'en *-ment*, chaque époque et chaque auteur eurent leurs formes adverbiales de prédilection, comme cela arrive un peu partout pour les différentes catégories de mots. M. P. Meyer a si bien compris ce fait, en lui-même très simple, qu'il a cru signaler dans le style de l'auteur du roman de *Blondin de Cornuailles*, composition du XIVe siècle, une marque particulière à laquelle ses ouvrages, s'il en existe quelque autre, peuvent être aisément reconnus. « Ce signe particulier, dit-il, c'est l'emploi, je devrais dire l'abus, qu'il fait des adverbes *apert* et *apertament*. Il les emploie à tout propos et hors de propos. On parle, on répond *apertament* (vers 183, 302), on se lève *apert* (202, 394, 413), on va d'un lieu à un autre *apertament* (305, 384), on chevauche *apert* (243) ou *apertament* (245, 571), on s'arme *apertament* (294, 433), on se défend *apertament* (318, 338); enfin tout se fait *apertament*, pourvu que l'autre vers rime en *en*. »

Quelques adverbes, à cause de leur emploi fréquent, prirent une acception toute spéciale, par exemple *formen*, *granmen*, qui, comme *bramin* (contraction de bravement) en wallon, ont fini par signifier beaucoup.

En catalan, les adverbes en *-ment* se forment également par l'apposition d'adjectifs féminins : *bonament* (bonnement), *cèrtament* (certainement), *efectivament* (effectivement), *jocosament* (plaisamment), *magnificament* (magnifiquement), *mediocrament* (médiocrement), *ultimament* (dernièrement), etc.

Parfois aussi avec des substantifs traités, par erreur, de la même manière : *meritament* (méritoirement).

Les adjectifs catalans correspondant aux adjectifs communs aux deux genres du provençal, et surtout aux terminaisons en *-ent*, *-s*, *-l*, *-ble*, ne prennent point la terminaison *a* quand ils sont joints à *-ment : agradablement* (agréablement), *concluentment* (d'une manière concluante), *desobedientment* (en désobéissant), *diferentment* (différemment), *elegantment* (élégamment), *eloquentment* (éloquemment), *felisment* (heureusement), *formalment* (formellement), *honorablement* (honorablement), *humilment* (humblement), *immobilment* (immobilement), *irreprehensiblement* (irrépréhensiblement), *tolerablement* (tolérablement), etc.

Cette règle souffre toutefois de grandes exceptions : *dolentament* (méchamment), *fortament* (fortement), *amplament* à côté de *amplement* (amplement), etc.

Pour ce qui est des adjectifs en *u*, les uns restent invariables : *breument* (brièvement), de *breu* (bref); les autres prennent l'*a* et la consonne disparue au masculin : *novament* (nouvellement), de *nou* (neuf); *vivament* (vivement), de *viu* (vif), etc.

Le patois labastidien, se conformant au même système, compose aussi ses adverbes en traitant comme suffixe l'ablatif du substantif *mens* et en l'unissant aux adjectifs de toute espèce.

L'adjectif est muni dans ce cas d'une voyelle qui marque le genre féminin, c'est-à-dire de la voyelle *o : agreablomen* (agréablement), *aimablomen* (aimablement), *doussomen* (doucement), *fortomen* (fortement), *grandomen* (grandement), *immensomen* (immensément), *jantihomen* (gentiment), *particulieromen* (particulièrement), etc.

En fait de restrictions, je n'en connais qu'une, celle des adverbes procédant des adjectifs latins en *-lis,* les seuls où la voyelle primitive ne soit pas remplacée par un *o : facilemen* (facilement), *utilemen* (utilement), etc.

En catalan, comme dans l'ancien provençal, quand deux adverbes en *-ment* se suivaient l'un après l'autre, on retranchait cette terminaison à l'un des deux et l'on disait également : *se veya libremente clara* ou *se veya libre y claramente.* Mais à La Bastide on n'a pas conservé souvenir de cette forme.

Nombre d'adverbes, à forme indépendante, sont communs au provençal, au catalan et au labastidien :

PROVENÇAL	CATALAN	LABASTIDIEN
Ades, addès (à présent)	adés	?
ara, ar, aras (maintenant)	ara	aro
ancar, ancara (encore), etc.	encara	encaro
aqui (là)	aquí	aqui
aval, avalh (aval)	avall	abal
?	enllá	enlhá
en sai (jusqu'ici)	ensá	ensá
gaire, gayre (guère)	gayre	gaïre
hy, hi (y)	hi (ici, là)	hi
ogan, oguan, ojan (cette année)	enguany	inguan
ont, unt, vont (où)	hont, ahont	ount, aount
pro, prou (assez)	prou	prou
quan, can (quand)	quant	can
sempre (toujours)	sempre	?
tost (promptement)	tost	?
tostemps (toujours)	tot temps	toustemps

INTERJECTIONS

Les véritables interjections, c'est-à-dire les *sons émotionnels* ou *signes affectifs du langage rudimentaire,* échappent le plus souvent à toute notation phonétique et sont à peu près les mêmes dans toutes les langues.

Comme je l'ai déjà démontré dans mon travail : *L'Origine du langage expliquée par une nouvelle théorie de l'interjection* (1), il y a entre la parole et l'interjection cette énorme différence que la parole réveille une idée avec laquelle elle est dans un rapport autre que celui d'affinité ; l'interjection, c'est le sentiment lui-même qui se réveille et se montre subitement par son

(1) Extrait du *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, tome VII, 1888-1889.

côté le plus bruyant ou le plus sonore. L'interjection appartient à la collectivité humaine de toutes les époques, et à l'homme individuel tout entier, avec ses sentiments, avec ses sensations et avec ses instincts. La parole, au contraire, appartient à l'homme intellectuel d'une époque bien rapprochée. L'interjection n'est, si l'on veut et si l'on pousse loin le scrupule des distinctions nominalistes, qu'une modalité du *langage,* mais d'un langage propre à l'homme, pouvant s'élever, plus tard, au rang de *langue*. Pour cette raison, l'interjection peut suivre la parole, après l'avoir précédée; elle peut restreindre son empire et se ranger à la deuxième place, après avoir occupé la première. Elle a survécu et survivra à tous les développements de la faculté de parler, parce que les causes qui l'ont produite ne peuvent disparaître qu'avec l'homme lui-même.

A la voir de bien près, l'interjection est la manifestation immédiate, par l'organe vocal, de nos sensations, de nos besoins et de nos passions; le signe coefficient ou subsidiaire de l'idée, exprimant par lui-même moins une idée qu'il ne marque un mouvement de l'âme. La sonorité qui lui donne corps et vie porte avec elle certains caractères inhérents qui n'ont rien à voir avec les caractères d'ordre phonétique qui se rencontrent dans l'alphabet. Les attaches sont plutôt du côté des émissions d'ordre purement physiologique. C'est pourquoi je ne crois pas trop affirmer en disant que l'interjection se rattache de près au cri, dont elle n'est qu'un raffinement sur l'échelle de l'évolution. De loin, par une ligne convergente qui dépasse ses voisines, elle aboutit à un centre commun où le rire, le sanglot, le bâillement, le soupir, le vagissement et le râle, sont les rayons inférieurs moins prolongés.

De même que le rire et les pleurs n'ont pas besoin du mot pour affirmer leur individualité et faire entendre leur timbre, l'interjection peut se produire seule, sans le secours du mot.

La substance de l'interjection, nous venons de le voir, est le souffle sonorisé de différentes manières, abstraction faite de la voyelle qui ne lui sert que de support, de la consonne qui est à peine une condition accessoire à son existence actuelle, et de l'accent tonique qui suppose la syllabe et le mot dans sa plus haute conception. Cette substance sert à nuancer les différents mots avec les couleurs les plus efficaces de l'émotion, à les rendre pour ainsi dire palpitants, et, sous ce rapport, c'est la partie la plus subtile du langage. Au point de vue de la sensibilité, elle est ce que l'euphonie et l'harmonie imitative sont au point de vue de la matérialité de

la phrase. Mais entre l'harmonie imitative et l'harmonie interjective, il y a encore toute la distance qui sépare un produit mécanique et inerte d'un appareil organique et vivant.

En raison même de cette différence, la substance de l'interjection échappe la plupart du temps à la fixation graphique, et la grammaire a inutilement essayé de lui assigner une forme. Ce n'est que par exception qu'on la rencontre sur le terrain des catégories grammaticales.

Le caractère propre de l'interjection ne se rattache pas à la signification matérielle et déclarée du mot, ni à la coupe et à la tournure des phrases, mais, comme nous l'avons dit, à cet élément affectif rendu par certaines inflexions de voix qui lui donnent une tout autre expression et font entendre et voir ce qui ne se trouve pas immédiatement dans le mot. Ces inflexions varient à l'infini et se répètent à tout moment. Elles peuvent se modifier et se combiner, mais tout autrement que d'après les principes constitutifs du mot; si elles deviennent des mots, elles cessent d'être de véritables interjections; si elles restent des interjections, elles doivent être soumises à un traitement tout particulier et tout différent des mots. C'est pourquoi, dans les langues, l'interjection *explicite* est dans un rapport infiniment petit comparativement à l'interjection *implicite,* à laquelle appartiennent ces mêmes inflexions et d'autres encore qui sont loin d'être formellement exprimées.

On considère, en provençal, comme interjections, les combinaisons suivantes, dont les unes s'appuient d'une manière plus ou moins définitive sur l'élément vocalique dépourvu de toute signification, tandis que les autres ont pour base le corps même du mot, affecté à d'autres significations : *aei, ai, ay, hai, ailas* (hélas). *eya, ola, holas* (holà, hélas), *patz* (paix! silence!), *tata !* (va-t-en !), *vai* (gare), etc.

La même division peut être maintenue en catalan.

Interjections simples : *ay, áy-áy* (pour la surprise), *èu* (hé!, hé là-bas), *èy* (idem), *èya, òh, òy* (en effet). Ces deux dernières, à cause de leur provenance, devraient prendre place dans la catégorie suivante.

Interjections complexes : *ayre* (courage!), *apa* ou *upa* (sus!), *ba* ou *bah* (bah! allons!), *eb* (attention!), *fé fé* (ma foi), *fugi* (loin d'ici!), *llamp, máy* (de surprise), *péste* (peste!), *puf* (fi!), *tá tá tá* (idem), *uix, xit, xito, xo,* etc.

En labastidien, les interjections vocaliques sont à peu près les mêmes qu'en catalan et en provençal.

Quant aux autres, on pourra juger des différences par la petite liste sui-

vante qui, s'il n'avait dépendu que de moi, aurait été plus longue et plus variée : *'anem doun* (allons donc !), *ari* (haro), *bay* (malheur à), *diantres* (diantre !), *garo* (gare), *holà* (holà), *hélas* (hélas !), *ma fé* (ma foi), *ma geno* (mon Dieu !), *ta ta* (assez !), *tchas* (possible !), *tiré* (va-t-en !).

EXPLICATION

D'UN MOT PROVENÇAL DIFFICILE DU POÈME DE

LA CROISADE ALBIGEOISE

La Société de l'Histoire de France ayant bien voulu confier le soin d'une nouvelle édition du poème de la croisade albigeoise à M. Paul Meyer, celui-ci avoue, avec cette modestie qui est une de ses premières qualités, que chemin faisant il a rencontré un certain nombre de difficultés dont il n'a pas su donner la solution.

Parmi les passages dont la restitution ou l'explication lui échappent complètement, il faut placer le suivant :

I. — V., 106-7 : Lai fo lo cosselhs pres per ques moc la *fiela*
Dont motz homes so mortz fendutz per la buela

« Que veut dire *fiela?* se demande M. Paul Meyer. Fauriel traduit : « Là fut prise la résolution qui excita *cette bourrasque...* » Bourrasque est risqué. Je ne trouve *fiela* nulle part, et, à vrai dire, je ne crois pas la forme bien correcte. Je suis porté à y voir une légère altération de *fivela* « boucle » ; voy. Raynouard, *Lex. rom.*, III, 333 (où on lit *finelha* au lieu de *fivelha*). Le mot *fivela* figure dans certaines locutions proverbiales, et il semble qu'ici nous ayons affaire à une locution de cette espèce; mais comment une

boucle peut-elle *se mover*, être mise en mouvement? » (*Romania*, t. IV, p. 270.)

Ce mot *fiela* n'est évidemment qu'une forme féminine de *fiel* pour *fel*, du latin *fel*, *fellis*, ce qui est confirmé par le fait déjà signalé à la page 236 à propos de ces substantifs à double terminaison masculine et féminine, tels que *fuelh, fuelha* (feuille); *joy, joya* (joie); *dons, donna* (femme).

Sismondi, qui n'était pas un linguiste, mais qui en avait le tempérament et l'instinct, avait déjà remarqué dans sa *Littérature du Midi de l'Europe,* que les substantifs, en provençal, avaient la faculté propre à cette langue, de pouvoir être employés au masculin et au féminin, au choix de l'écrivain. Ainsi l'on pouvait dire *lou cap* ou *la capa* (? la tête); *l'os* ou *l'ossa; un fais* ou *una faissa* (? un fardeau); *lou rusch* (?) ou *la rusca* (l'écorce); *lou ram* ou *la rama* (le feuillage); *un fielh* ou *una fielha*, etc. Et cette flexibilité des substantifs donnait, d'après lui, quelque chose de beaucoup plus figuré au langage, les êtres inanimés semblant revêtir un sexe à la volonté du poète et prendre tour à tour quelque chose de plus mâle et de plus fier, ou de plus doux et de plus voluptueux, selon le genre qu'on voulait leur donner.

On peut ajouter à la liste, très incomplète, de Sismondi les mots suivants : atrag, atracha (attraction); auril, aurelha (oreille); auzel (oiseau), ausella (caille femelle); avays, avayssa (avaisse); besonh *ou* bezonh, besonha *ou* besoigna (besoin); branc, branca (branche, rameau); bruelh *ou* bruoil, bruelha *ou* bruoilla (bois, branchage, taillis, broussailles); calmelh, calmeilla (chaume); cervel *ou* servel, cervella *ou* servela (cerveau, cervelle); sobrecill *ou* sobresill, sobrecilha *ou* sobressilia (sourcil); cim *ou* sim, cima *ou* sima (cîme, sommet); cavec (hibou), caveca (chouette); clos, cloca (cloche); colobre, colobra (couleuvre); conquist, conquiza (conquête); cordel, cordella (cordeau, cordon); cot, cota *ou* cotha, quota (cotte); cav, cava (trou, creux); cove, cova (caverne); cul, cula (? cul); dec *ou* deg, decha *ou* deca (tare, défaut); dorc, dorca (cruche, vase); demor, demoreia (? demeure, délai); despes, despessa (dépense, charge); divinalh, divinalha (prédiction, divination); dorn, dorna (jarre, urne); engan *ou* enjan, enguana (tromperie, fraude); esper, espera (attente, retard); espic, espiga (épi); esplec *ou* espleg, esplecha (revenu, profit); estatge *ou* estage, estatga *ou* estaga (demeure, étage); elre (?), edra (lierre); eruge (?), eruca *ou* ruca (chenille, sangsue); fach, faya (fouteau, hêtre); fanc, fanh *ou* faing, fangua, faigna *ou* fanha (fange, boue); fades, fadeza (fadaise, fatuité); festuc, festuga (fétu, paille); fic, fica (blessure, piqûre, appui?); force (?), forsa (ciseaux);

fust (bois, arbre), fusta (poutre, charpente); gayt *ou* gach, gaita *ou* gacha (guet); joi *ou* joy, joia (joie, bonheur); gazanh, gazanha (gain, profit); glai *ou* glay, glaya (glaïeul); glas *ou* glatz, glassa *ou* glacha (glace); gorc, gorga *ou* gorja (gouffre, gorge); gra *ou* grat, grasa *ou* graza (degré); gran, grana (grain, graine); graus, grausa (plainte); grecz *ou* grecs, greuga (troupe); groing *ou* grong, groingna (groin, museau); guil, guila *ou* gilla (tromperie, moquerie); issit *ou* eysutz, issida *ou* ichida (issue, issue); jardin, giardina (jardin); lamp *ou* lam, lampa (lampe); ling, lenh *ou* linh, linha, lenha *ou* leigna (bois); luec *ou* loc, luega (lieu); mailh, malha (mail, massue); mati, matina (matin); marge, margua (marge); mezol, mezoll *ou* mezolh, mezolla, mezolha *ou* meola, etc. (moelle); miracle, miracla (miracle); mirt, mirta *ou* murta (myrte); enueg, enuet *ou* enuey, nueia *ou* enueja, etc. (ennui, chagrin); pairol *ou* perol, payrola (chaudron, chaudière); palm, palma (paume, palme, empan); pec, peca *ou* pecha (faute, manquement); pic, piqua (pioche); piment, pimenta (piment); plais, playssa (bosquet, taillis); planch, plang *ou* plan, complancha *ou* complansa (plainte); polce, pouse *ou* poze, etc., polga (pouce); pom, poma (pomme); prat, prada (pré); rai, raia (rayon); ram, rama (rameau, ramée); raus, rauza (roseau); refut, refuta (refus); roill, ruylha (rouille), rossignol *ou* rossinhol, rossignola *ou* rossinhola (rossignol); semdier, sendier *ou* cendier, sendera, cendieyra (sentier); ser, sera (soir, soirée); soan, soana (honte, rebut); soc, soca, (souche); som, soma *ou* somma (sommet); talh *ou* tail, talha (taille, incision); tenh, tencha (couleur, teinture); test, testa (tête, crâne); trabalh, trebalh *ou* trebaill, trabalha *ou* trebalha (travail, tourment); tras (?), trassa (trace); tremol, tremola (tremble); truelh, truelha (perfidie); uc, uca *ou* uqua (cri, crieur); val, valia (valeur, prix); vet, veda (défense); vern, vernha (aune), etc.

C'est avec intention que je n'ai rien retranché à cette longue et minutieuse énumération, et cela pour démontrer que le passage du genre masculin au féminin, dans les substantifs provençaux, n'est pas un fait éphémère et sporadique, mais congénital à la langue et parce que s'il y a lieu d'élaguer cette liste de quelques exemples fautifs, il puisse en rester toujours assez pour prouver la possibilité de la forme *fiela*.

Il faut avertir que la terminaison féminine peut convenir parfois à un substantif masculin. Exemple : *cil*, *cilla* (cil) :

> Et hac un prim fillat de *cillas*
> Negres e sotils e delgatz.
>
> *Roman de Jaufre*, fol. 88°.

Je ne place pas ici le mot *corna*, à côté de *corn* (cor, clairon), qui se trouve dans *Philomena :* « ab trombas et ab cornas et ab autres esturmens, » parce que nous nous trouvons peut-être en présence d'un pluriel irrégulier. La même chose soit dite pour *cil, cilla; frut* ou *fruit, frucha* ou *fruita* et d'autres mots qui figurent plus haut dans la liste, lesquels représentent souvent un pluriel neutre latin pris au féminin singulier, comme en français *vaisselle* de *vascella, merveille* de *mirabilia*.

Il est vrai que Rochegude et Raynouard ne donnent que la forme masculine *fel :*

Fel de gal li daretz en condug.
(Vous lui donnerez en repas fiel de coq.)

Lo *fel* li donatz d'un' anguila.
(Vous lui donnez le fiel d'une anguille.)

DAUDE DE PRADAS : *Auz. cass.*

Totz peysshos, exeptat dalphi, han *fel*
(Tous les poissons, excepté le dauphin, ont fiel.)

Eluc. de las propr., fol. 55.

De *fel* abeurar.
(Abreuver de fiel)

PONS DE CAPDOILL : *So qu'hom...*

Plus es ses *fel* que colomba.
(Il est sans fiel plus que colombe)

E. CAIREL : *Era no vei...*

Mais Rochegude et Raynouard n'étaient pas à même de connaître tous les mots et les variantes des mots de la langue provençale, et tous les jours l'expérience et la critique nous prouvent que leurs glossaires présentent des lacunes et fourmillent d'erreurs. Mais il y a plus : la langue poétique des troubadours était elle-même loin de représenter, dans toute sa richesse lexicale, la langue provençale telle qu'on la parlait et qu'on l'écrivait dans l'intimité du foyer et dans les transactions de la vie civile.

Les formes populaires et familières étaient surtout négligées et mises de côté dans le langage fictif et conventionnel des poètes.

Quoi qu'il en soit, la forme féminine de *fel* existe et son isolement ne prouve rien contre son existence, car plusieurs des formes féminines, déjà signalées, sont aussi d'une extrême rareté, et si ce n'était l'apparition

fréquente des autres, venant, pour ainsi dire, les confirmer, on pourrait aussi les tenir pour suspectes.

Quant à l'altération de *fivela*, dans Rochegude *fiuela*, à laquelle paraît croire M. Paul Meyer, elle n'est certes pas confirmée par la forme *fivella* enregistrée dans le vocabulaire provençal-latin ayant pour titre : *Floretus habundans in multis vocabilis et pulcris*, dont M. Alphonse Blanc a publié les formes inconnues à Raynouard dans le fascicule de la *Revue des langues romanes*, de janvier 1891.

Elle n'est pas non plus justifiée par le sens, ainsi que M. Paul Mayer en convient lui-même, et encore moins par les formes *finelha*, *finela* et *finella*, qu'on rencontre dans Raynouard, formes qu'il faudrait expliquer par l'insertion d'un *n* après suppression d'une labiale, ce qui est, en tout cas, très rare ou même sans exemple.

C'est pourquoi M. Paul Meyer préfère de lire, et avec raison, *fivelha* au lieu de *finelha*, comme l'a fait du reste M. K. Bartsch pour le passage « e fivela ses ardalho » (et boucle sans ardillon) du moine de Montaudon, dans la chanson qui commence par les mots : *Fort m'enoja* et non pas : *Mot m'enueia*, comme écrit Raynouard.

Il reste donc toujours à prouver, dans l'espèce, la disparition du *v* provenant du *b*, comme dans *soen* pour *sovent* du latin *subinde*, et, ce qui est plus difficile, la valeur significative du mot dans le cas dont il s'agit.

Pour ce qui concerne la première preuve, il faut aussi avoir présent que l'insertion du *v* entre voyelles est aussi fréquente que sa disparition. Exemple : *glaviol* (glaïeul) pour **glaiol* de *gladiolus ; glavi* (glaive) pour **glai*, à côté de *glazi*, de *gladius*.

La forme féminine de *fiel* pour *fel* n'offrant pas de difficulté, je m'attacherai surtout à expliquer tout d'abord ce qu'on appelle sa diphtongaison ; puis, la signification particulière du mot.

La diphtongaison de la voyelle est d'autant plus difficile à prouver qu'elle ne se rencontre pas en provençal dans des mots à structure similaire tels que *mel* (miel) du latin *mel, mellis*.

Cependant, la diphtongaison de ce dernier mot se retrouve encore aujourd'hui au nord du Languedoc, dans le limousin *mial*, dans l'auvergnat et périgourdin *miau*, dans le dauphinois *miè*.

Le patois lyonnais, qui appartient à la branche des dialectes romans que M. Ascoli a nommée franco-provençal, possède *fiar*, *mar*.

M. N. du Puitspelu nous dit, à ce propos, dans son *Dictionnaire étymolo-*

gique du patois lyonnais : E ouvert libre, suivi de *r* (ou de *l* devenu *r*), lorsque cette *r* est finale en patois, devient *ia*. La diphtongue *ie*, au lieu de se réduire, s'est ainsi élargie. Ce phénomène, qui commence à s'accuser à Mornant, est dans son entier développement à Rive-de-Giers :

ferum = fiar	*heri* = hiar	*mel* = miar
fel = fiar	*celum* = cîar	

Dans le patois du Dauphiné on dit *fial* pour *fiel*, avec l'insertion d'une *l*.

C'est peut-être de ce côté que la forme *fiel*, d'où *fiela*, s'est introduite.

A part le cas indiqué, l'*e* bref tonique se diphtongue même en provençal dans les mots *fiers* à côté de *fer* (fier), de *ferus; ier* ou *hier* (hier), de *heri; lieus* à côté de *leus* (léger), de *levis; ieu* à côté de *eu* (je), de *ego; mieg, miei, mieh, miech* à côté de *mei, meg* (mi), de *medius; vielhs, viels*, à côté de *velhs, vells, vels* (vieux), de *vetulus*.

Ajoutons en outre les cas de diphtongaisons de l'*e* roman traité comme un *e* latin. Exemple : *grieu* à côté de *greus*, de **grevis* pour *gravis*.

Il importe de noter que partout où l'*i* ne paraît pas, l'*è* est ouvert, ce qui est, pour ainsi dire, une première étape vers la diphtongaison. En effet, nous trouvons en Gasgogne : *fèu, hèu* (fiel) ; en Languedoc : *fèl;* dans les Alpes : *fèr;* en Provence et dans le comté de Venaissin : *fèou;* à Entraygues : *fèl, mèl;* à Saint-Amans : *fèu, mèu*, etc.

Ecoutons maintenant ce que dit à ce sujet M. l'abbé Ruisselot qui, dans son étude approfondie du patois de Cellefrouin, explique le fait général de la diphtongaison par une segmentation progressive ou régressive de la voyelle simple :

« C'est par segmentation de la partie décroissante, qu'à l'époque ancienne l'*è* et l'*ò* se sont diphtongués en Gaule. Ce phénomène, toutefois, se présente dans des conditions différentes au Nord et au Midi. Générale au Nord, elle est seulement partielle au Sud. Sous ce rapport, le parler de Cellefrouin se rattache aux patois méridionaux. En effet, il ne connaît la diphtongaison ni pour *è* ni pour *ò* devant *l, n : mé* (miel), *sol* (sol), *fillol* (fille), *mol* (meule), *vol* (il vole), *ve* (il vient), *te* (il tient), *be* (bien), *boun* (bonne), *soun* (il sonne). — La diphtongaison de l'*ò* est plus restreinte encore que celle de l'*è*... En dehors de ces cas, nous avons la diphtongaison de l'*è* et de l'*ò* : *pie* (pied), *pie* (pis), *fie* (fier), *yer* (hier), *pyer* (pierre), *rie* (arrière), *fyevr* (fièvre), *tyed* (tiède), etc. »

Donc la diphtongaison de l'*e* bref latin, qui est physiologiquement et phonétiquement admissible dans les patois du midi, surtout quand il s'agit d'une voyelle libre, favorisée par la présence d'une dento-labiale, l'est aussi topographiquement, dans le cas particulier de *fel,* malgré sa rareté. Elle a pu se produire à un moment donné, sur un point quelconque du domaine provençal, soit parce qu'elle était partiellement possible, soit parce qu'elle a pu se calquer sur une forme existante dans la région la plus proche où le phénomène était général, soit parce qu'on l'a tout simplement empruntée aux peuples voisins.

En se dégageant par vertu propre ou bien par analogie, la forme diphtonguée a pu coexister tout un temps avec l'autre, qui ne l'était pas, et puis disparaître.

La signification du mot est bien facile à justifier.

En provençal, le verbe *mover, movre* ou *moure* avait entre autres les significations de *exciter, susciter*. La preuve en est fournie par les exemples suivant que j'emprunte à Raynouard :

El duc vol *movre* guerra.
(Le duc veut exciter la guerre.)
V. de S. Honorat.

Non *movas* trebayll ni nauza.
(Ne causes tracasserie ni noise.)
Trad. d'un Evang. apocr.

Ben es fols qui ab Turcx *mov* conteza.
(Est bien fou qui *suscite* querelle avec les Turcs.)
Le chevalier du Temple : *Ira e dolor.*

Non seulement les composés de *movre,* tels que *amover, esmover, escomover, conorder,* sont pris dans cette acception, mais le substantif *movement* lui-même :

Aspra paraula *escomov* forceneria
Prov. V. et Vert., fol. 31.

Negun *movement* d'ira ni de rancor.
Idem, fol. 57.

C'est du reste ainsi que M. Paul Meyer a compris la chose, car il n'a rien objecté à la traduction de *mouvoir* par *exciter*.

Or, de même qu'on peut *mouvoir* la guerre, la dispute, la rancune et la

colère, il doit être permis de mouvoir le *fiel* pris, au passage susdit, comme en français, dans le sens figuré de haine ou d'animosité.

Le latin disait, d'une manière analogue : *movere* ou *commovere bilem*, comme les Italiens disent encore : *muover la bile* et comme les Français ont pu dire avec Voltaire : *émouvoir la bile* pour échauffer la bile.

Enfin, le mot *fèou* (fiel) est pris encore aujourd'hui, dans presque tout le Midi, au sens figuré de : ressentiment, animosité, haine, chagrin. En Provence : *n'a ges* ou *gens de fèou* signifie « il n'a point de rancune ou de malice, » et à Marseille : *lou fèu li vesso* peut se traduire par « la haine déborde en lui. »

CHRONIQUE & MOUVEMENT BIBLIOGRAPHIQUE

Nous avons reçu de l'éminent professeur Ernesto Monaci deux mémoires présentés à la « R. Accademia dei Lincei di Roma », l'un interprétant un passage controversé sur le petit poème bilingue : *Die àlteste Alba*, retrouvé par Johannes Schmidt dans un manuscrit de la bibliothèque vaticane; l'autre se rapportant à l'ancienne cantilène publiée pour la première fois à Florence, en 1777, par A. M. Bandini, dans le *Catalogus codicum latinorum Bibliothecæ Mediceæ Laurentianæ*, t. IV, p. 468-9.

Ces deux monographies critiques, soigneusement élaborées, sans résoudre toutes les difficultés dont les dites compositions semblent hérissées, jettent un nouveau jour sur bien des points obscurs, et pour ce qui concerne la première, elle remet même en discussion la *provenzalità* du fameux refrain :

L'abat part umet mar atra sol ;
Po y pasa bigil miraclar tenebras.

Les éléments nous manquent pour apprécier, à leur juste valeur, les arguments employés par l'auteur; mais, sans trop nous engager, nous devons reconnaître d'ores et déjà qu'ils ont une immense portée.

— Après les travaux de M. Esteban Pichardo, sur les cubanismes, de M. Zorababel Rodriguez, sur les chilenismes, de M. R.-J. Cuervo, sur les barbarismes bogotains (1), et de M. Baldovero Rivodó, sur les venezonalismes, voici M. Juan Fernandez Ferras qui vient de nous donner un essai lexicographique sur les *Nahuatlismes* de Costa-Rica (2), c'est-à-dire sur les mots d'origine mexicaine (appartenant surtout à la langue Nauhatl) qui ont émigré dans la langue espagnole telle qu'on la parle dans ce centre le plus actif et le plus éclairé, peut-être, de l'Amérique.

Beaucoup de ces *nahuatlismes* sont communs aux autres républiques hispano-américaines, depuis le Mexique jusqu'au Chili et à l'Argentine; mais chacune d'elles a son propre contingent de formes caractéristiques qui doivent être l'objet d'études spéciales.

M. J.-F. Ferras l'a fait pour Costa-Rica et avec beaucoup de clarté.

Cet essai est d'autant plus important que nous savons que l'auteur, très modeste d'ailleurs comme tous les hommes de valeur, a tenu compte des conseils, des remarques et des critiques de don Manuel Carazo Peralta, de don Antonio Pañafiel, de M. C. Gagini et d'autres personnes très compétentes et très versées dans la matière où il a été précédé ou bien suivi.

C'est le *Dictionnaire de la lengua Nahuatl* de Rémi Siméon qui a servi de guide à M. Ferras dans ses recherches étymologiques; mais il paraît que l'auteur du dit dictionnaire n'est pas assez analytique et ne donne pas les racines primitives de la langue, ce qui est, peut-être, assez difficile à faire.

Outre les *nahuatlismes*, il y a à étudier à Costa-Rica une riche floraison de mots espagnols authentiques tellement ravagés par les altérations phonétiques que souvent ils deviennent presque méconnaissables. Les formes hybrides ne manquent pas non plus.

Grâce à l'obligeance et aux connaissances spéciales de M. M. Echeverria y Aguilar, secrétaire de légation à Bruxelles, qui a bien voulu nous fournir plusieurs mots ainsi défigurés, nous aborderons dans la revue une première étude sur la phonétique de l'espagnol de Costa-Rica, que d'autres pourront compléter.

Ce sera une bonne occasion pour citer et rendre un nouvel hommage à l'œuvre utile de M. J. Fernandez Ferras.

---

(1) *Apuntaciones criticas sobre el lenguage bogotano.* — Bogota, — Imprenta de Echeverria hermanos.

(2) *Nahuatlismos de Costa-Rica.* — San José de Costa-Rica, A. C. — Typografia nacional. — 1892.

AGNOMINASTIQUE BELGE

LES SOBRIQUETS DE BRUXELLES ET DES ENVIRONS (1)

L'étude des sobriquets, *agnomina* en latin, *nomignoli* ou *soprannomi* en italien, *spitznamen* en allemand, *spotnaamen* en flamand, *spots*, *espots*, *sobricos* en wallon, est en quelque sorte l'étude des noms propres à cette période de leur évolution où ils montrent encore à la conscience humaine le rapport intime qui existe entre le fond significatif qu'ils recèlent et la forme sonorisée qui les vivifie.

Les sobriquets sont donc à tous égards des noms propres en formation, de même que les noms propres sont la plupart du temps des anciens sobriquets dont la signification n'est plus sentie et dont la fonction logique, s'étant réduite ou simplifiée, devient par celà même susceptible de généralisation.

Or, si l'on considère, d'un côté, que de tout temps et en tout lieu, on eut recours aux surnoms pour distinguer entr'eux ceux qui portent un même

(1) Les personnes qui m'ont prêté un concours actif et désintéressé par rapport aux listes des sobriquets nécessaires à ce travail et aux renseignements servant à les compléter, sont MM. F. Bourgéois, commissaire en chef de la Division centrale, J. Fronville, secrétaire, V. Tayart, du Casier judiciaire, Ch. Batteux, professeur de langues, Léon de Harven, Charles Mus, Achille De Coster. Aussi je leur adresse publiquement mes plus vifs remerciments.

nom, et si, de l'autre, on veut bien constater que le besoin d'appliquer des surnoms n'a jamais cessé d'exister depuis l'introduction des noms propres, mais que, par moments, il paraît, au contraire, augmenter en raison même de la résistance qu'il rencontre, on comprendra combien est grande l'importance de cette étude qui est pour ainsi dire la préface indispensable de l'onomastique proprement dite et qui sert à prouver que les mots, quels qu'ils soient, ne sont pas des signes arbitraires et conventionnels. A la longue, ils finissent par paraître tels, mais ils ne le sont pas et alors on leur attribue souvent une signification tout autre qu'ils n'avaient, ou bien on les remplace par des mots plus connotatifs afin de ramener chez eux la dépendance naturelle entre le son et l'idée. Renan a donc tort de dire que « la liaison du sens et du mot n'est jamais nécessaire, » et il a raison de faire observer qu'elle « n'est jamais arbitraire et que toujours elle est motivée. » Héraclite, malgré son ancienneté, est bien plus dans le vrai quand il affirme que « les noms sont les ombres des choses ; » *ombres lumineuses*, faudrait-il ajouter, enténébrées dans la mémoire, mais ravivées immédiatement après par l'imagination.

L'oblitération significative des sobriquets a lieu du reste en pleine période d'activité générative, c'est-à-dire aussitôt que ces constructions nominales ont perdu leur caractère d'actualité et avant même qu'elles n'aient retrouvé la vigueur nécessaire pour remplacer les anciennes dénominations sur lesquelles elles viennent se juxtaposer et parfois se greffer.

Pourquoi ce paysan s'appelle-t-il *Roene* (*Ruin*, cheval hongre?) à part son véritable nom? demandais-je, il y a quelques jours, à un monsieur qui m'avait fourni une liste de sobriquets. Pourquoi ce peintre est-il surnommé *Twalfsteen* (douze pierres)? cherchais-je à connaître d'un de ses compagnons. D'où vient ce surnom? Comment expliquez-vous cette curieuse appellation? ajoutais-je, dans le même but, en m'adressant à d'autres personnes. Des paroles évasives et le plus souvent encore un silence de mauvais augure, accompagné d'un air embarrassé, tel était l'accueil qu'on faisait à mes questions réitérées.

Voici, du reste, le genre de réponses que j'ai reçues, à différentes reprises, aux sources d'informations auxquelles visait mon enquête, quand les personnes interrogées étaient à bout d'explications :

a) Monsieur, je connaissais parfaitement la signification de ce surnom, mais elle est sortie de ma mémoire ;

b) Mes ancêtres, mes voisins d'autrefois, mes anciens camarades, la connaissaient, mais quant à moi, je ne m'en suis jamais enquis ;

c) Les compatriotes du surnommé l'appelaient ainsi ; mais la raison m'est restée toujours inconnue ;

d) Les uns croient que telle est la signification du sobriquet ; les autres lui donnent la version tout à fait différente que voici ; mais pour ce qui me concerne, je n'ai pas d'opinion faite à ce sujet.

Par toutes ces fins de non-recevoir, il faut conclure que l'alliance entre le nom et le sens d'un sobriquet est rompue non seulement quand les circonstances qui l'avaient produit ont disparu ; mais quand il passe d'une génération à l'autre, d'une époque à une autre époque, d'une localité donnée à une localité plus éloignée, etc., etc.

En effet, il ne faut jamais perdre de vue qu'un sobriquet individuel peut s'étendre à tout un groupe de personnes : passer du mari à la femme et de la femme au mari, du maître au domestique, se transmettre de père en fils, et d'un parent à l'autre comme dans le cas de Baudouin II, le *Chauve*, ainsi nommé en souvenir de son aïeul maternel. De là, la difficulté de conserver sa signification d'abord, puis celle de la comprendre si on néglige surtout un des points de la filière par lesquels on remonte à son origine. Ajoutons, en passant, que dès qu'il y a transfert, le sobriquet sort de son propre rôle et participe de la nature du nom propre.

A l'appui de mes observations, il est bon de citer que dans une commune flamande limitrophe de Bruxelles, une famille entière est surnommée *Carotte*, depuis *Hantje* (le petit Henri) jusqu'à *Susse* (le petit François) *Carotte*, qui en est le dernier rejeton.

A Genval, une fermière née à Clabecq s'appelle *Louise de Goumont*, par le fait que son mari est connu sous le nom de *de Goumont*, qui lui vient de la ferme dont il est originaire. Les *Chinoises* est le nom consacré à trois sœurs d'une localité plus proche qu'il est inutile de préciser.

A Spa, il y a la famille des *Picards*, ainsi dite à cause de sa provenance et la famille des *Loups*, traduction pure et simple de l'allemand *Wolf*.

Dans un village également wallon, à côté du *grand père maronne* (pantalon), un vieux et bon tailleur, on rencontre la *gran mére maronne, el garçon maronne, el fille maronne*, enfin les membres d'une nombreuse famille marqués tous au même coin nominal. Dans ce même village, *Picot* (épine), *Crolle* (boucle), *quate-sin* (quatre cens) sont aussi des sobriquets appliqués, par le même procédé, à des familles pendant plusieurs générations.

A Soignies, dans le Hainaut, une famille d'ouvriers, se drapant fièrement dans leur grandeur toute récente, a reçu le titre de *les Barons;* une autre composée, je pense, de personnes matinales s'entend nommer les *quatre heures;* enfin une troisième, je ne sais pas bien pourquoi, est dite *Del bleuze.*

Il existe également du côté de Soignies une famille de *Kin-Kin,* qui se bifurque en deux branches distinctes : 1° *Kin-Kin-Massine* (fils de Thomassine); 2° *Kin-Kin-Katia* (fils de Katia). Je n'oublierai pas de dire en passant que *kin* (chien), *kin-kin* (chien-chien), *petit kin* (petit chien) est dans la région un terme d'affection analogue à *chou, petit chou,* etc.

La maison *Chuchette* (sucette d'enfant), presque voisine à l'autre, comprend une longue descendance dont il serait très difficile de dresser la généalogie. Aussi je m'en tiens aux derniers venus : *Lalie Chuchette, Fine Chuchette, François Chuchette,* etc.

« J'ai connu, dit M. J. Sigart, dans son *Dictionnaire du wallon de Mons,* des familles de : *Brain d'soritte* (excrément de souris), *Weitte ein l'air* (qui regarde en l'air), *Mieu d'ca* (mangeurs de chats), *Louke eskitte* (flux dysentérique), *Trau d'cu de fichau* (anus de putois). Souvent les sobriquets sont de l'obscénité la plus crue et cependant ils passent incessamment par la bouche des jeunes filles sans effaroucher leur pudeur. »

Les collectivités ont aussi leurs surnoms. Qu'il suffise de rappeler :

a) Les peuples et les habitants d'une ville dont le surnom est assez souvent associé à une idée de dénigrement.

En Belgique, les Français sont appelés : *franscheratten, fransquillons;* les Allemands : *deutschkoppen* (têtes d'allemand), *mangeurs de choucroute;* les Liégeois : *tiesses di hoye* (têtes de houille); les Namurois : *mougneù d'bolie* (mangeurs de bouillie), *panses à poè* (ventres à pois); les Brugeois : *Brugsche zotten* (les fous brugeois); les Dinantais : les *copères.* Comme nous l'avons vu dans l'article « Les insultes du patois flamand de Bruxelles », le Hollandais est appelé *keiskop* (tête de fromage), le Bruxellois : *kieke fretter* (1)

---

(1) « Vers 1364, une association de brigands, célèbres sous le nom de *Linfars,* s'était formée en Allemagne. Le duc de Juliers les protégeait. Wenceslas marcha contre lui, mais fut fait prisonnier à la bataille de *Basweiler,* près de Rolduc (1371). La perte de cette journée fut attribuée aux Bruxellois qui « autour du duc estoient sur les champs montés les aulcuns à cheval et leurs valets derrière eulx, qui portoient flacons et bouteilles de vin, troussées à leurs selles, et aussi parmi ce, fourages et pastez de saumon, de truites et

(mangeur de poulets), le Schaerbeekois : *ezel* (âne) ; l'Anversois : *signorke;* le Gantois : *strop droeger* (porteur d'un nœud coulant), le Malinois : *maneblusscher* (pompier de la lune), etc.

Les paysans de la banlieue de Namur appellent aussi les Namurois, *man'nettes curies* (sales charognes), à quoi les Namurois répondent : *paysans malheur, quatte et quatte por on voleur* (paysans de malheur, quatre plus quatre font un voleur).

« Les riverains de la Meuse, nous dit M. Monseur, sont flétris par les campagnards du nom de *hit'-è-Moûs* (qui chie dans la Meuse). Les Nivellois sont appelés *Aklo*. Ce sobriquet est expliqué de la manière suivante : « Les portes de la ville étaient jadis si mal entretenues que les gonds et les verrous ne tenaient plus. Une troupe ennemie s'étant montrée dans le voisinage, on voulut, mais en vain, les fermer, et voilà nos bourgeois qui parcourent la ville en criant à tue-tête : *A claus! A claus!* (*â klô!* aux clous!) ». (Tarlier et Wauters, *Dict. des communes belges, 168*). Inutile de dire que cette étymologie n'en est pas une.

« Les gens de Lodelinsart sont appelés les *veaux* et l'ont raconte à ce sujet l'histoire suivante : Un jour, pour choisir le maïeur, on décide de faire courir les candidats dans une prairie et de nommer celui qui arriverait le premier. Un veau qui paissait là s'effraie, et, en quelques bonds, arrive au but avant tous les candidats.

« A Malmédy, on dit contre les Allemands :

Alman	Allemands
Dè brigan,	Des brigands
Ki n'a nin do pan	Qui n'ont pas de pain
Po noûri sè pti-z èfan	Pour nourrir leurs petits enfants. »

(*Le Folklore wallon*, pp. 112-113).

Dans l'antiquité, les Troyens et les Romains furent nommés *Dardanidi,* les Grecs : *Argivi,* les Locriens : *Epicnemidii*; mais, à côté de ces dénominations classiques, il y en avait d'autres fort triviales et désobligeantes dictées par le dépit et la malveillance.

---

d'anguilles, enveloppés de belles petites tovailles (serviettes) et empeschoient là durement ces gens la place de leurs chevaulx, tant qu'on ne pouvoit aider de nul costez. » (Froissart).

« C'est à l'occasion de cette défaite que les Bruxellois reçurent le surnom de *mangeurs de poulets*. » (*Précis du cours d'histoire nationale* de M. A. J. Namèche, pp. 131-132).

En Italie, les Vénitiens sont surnommés : *Caga in acqua* (celui qui satisfait à ses besoins dans l'eau), les Piémontais : *Budja-nin* (ne bougez pas) et *Mangia-polenta* (mangeur de bouilli), les Napolitains : *Mangia-maccheroni* (mangeurs de macaroni), etc.

Jacques Bonhomme, personnification de la France rurale; *John Bull*, de l'Angleterre; *Jonathan*, de l'Amérique, sont plutôt des noms que des surnoms. La même chose soit dite pour *Joseph Prudhomme*, type grotesque de la petite bourgeoisie.

b) Les sectes religieuses, les écoles philosophiques, les partis politiques, les factions, les coteries, etc.

Les libéraux sont appelés en Belgique : les *bleus*, les *gueux*, les *mindjeux d'crapauds* (les mangeurs de crapauds); les libéraux modérés : les *doctrinaires;* les catholiques : les *rouges*, les *calotins*, les *morts lavés*, les *kattekoppen* (têtes de chat), par un jeu de mots auquel se prête le radical de catholique, les *japneusen* (nez au jus de réglisse) de *sap* et *neus*, *kessekens-pissers* (pisseurs de chandelles); les socialistes : les *partageux*. Les chefs les plus en vue du groupe radical ont pris le nom, à un moment donné, de *trois anabaptistes*, de même qu'en Italie les cinq chefs placés à la tête de la gauche parlementaire furent rangés sous le nom unique de *Pentarchie*. En 1860, *i tre Peppe* (les trois Joseph) désignaient les trois chefs présumés du parti républicain : Giuseppe Mazzini, Giuseppe Garibaldi, Giuseppe Avezzana.

Si l'on remonte aux époques antérieures, on rencontre les *Leliaerts* (les partisans de la France) et les *Clauwaerts* (les ralliés autour du Lion de Flandre); les *Chaperons blancs*, parti de mécontents sous Louis de Male, qui pris pour signe de ralliement un chaperon blanc; les *Awans* et les *Waroux*, d'après des noms locaux; les *Compagnons de Verte-tente*, gens en guerre contre Philippe l'Assuré qui s'étaient engagés à ne jamais coucher sous d'autres toits que les feuillages des bois, tant qu'ils seraient hors ville.

On peut ajouter à cette liste, qui n'a pas la prétention d'être complète, les *Creesers* (de *hijschen?* criailler), gantois insurgés contre l'autorité de Charles-Quint; les *Gueux des bois;* les *Chiroux* (hirondelles à cul-blanc), ainsi appelés par leur manière de s'habiller, et les *Grignoux* (grognards); enfin, les *Statistes* et les *Vonckistes*, pendant la Révolution brabançonne.

Au XVIII^e^ siècle, *Cacouacs* était un des noms de dérision donnés aux encyclopédistes et aux philosophes par leurs adversaires. Voltaire et d'Alembert, remarque Littré, acceptèrent ce sobriquet, qui se retrouve souvent dans leurs lettres.

L'histoire contemporaine de France, le journalisme aidant, a été très féconde en sobriquets politiques, au milieu desquels figurent les *Blouses blanches*, les *Ruraux*, les *Capitulards*, les *Sixmayeux*, les *Opportunistes*, les *Boulangistes*, etc., etc.

Je signale aussi l'étrange sobriquet *Radicadetistes* ou *Radicadetards*, appliqué aux partisans de la coalition Clémenceau, Ranc et Joffrin, et formé d'une contraction de *radical* et *Cadet*, nom de rue où siégait leur comité.

c) Les corporations de métiers, les professions, les corps militaires, etc.

Dans ce domaine, il existe beaucoup d'expressions locales, outre celles d'origine étrangère.

Je cite au hasard, aidé par la mémoire: les *gratte-papiers*, les *ronds de cuir*, les *pennelekkers*, les *budgétivores* (employés, plumitifs), les *pekdrouten* pour *pekdraaden*, les *gniafs* (cordonniers, littér. ligneul), les *calicots* (commis chez les marchands de nouveautés), les *gaudissarts* (commis-voyageurs), les *broyeurs d'ocre*, les *badigeonneurs* (les peintres), les *vieux empoisonneurs* (les marchands de vin), les *Pipelets*, les *chasse-chiens* (les portiers), les *soubrettes*, les *abigaïls* (les femmes de chambre), les *batte-lessive* (les lavandières), les *robins* (les hommes de robe), les *folliculaires* (les journalistes), les *infects* (les élèves de première année à l'école militaire), les *bleus* (les recrues), les *carabins* (les internes d'hôpital), les *cuires* (les soldats et les officiers des Guides), les *pioupious* (les soldats d'infanterie), les *pandores* (les gendarmes), le *rats de cave* (les commis des contributions), la *mouche* (les espions), etc.

Au point de vue exclusif de l'enseignement, on peut encore citer : les *potaches* (élèves des lycées), les *cornichons* (les candidats à St-Cyr), les *pistons* (candidats à l'Ecole centrale), les *taupins* (candidats à la Polytechnique), les *gnoufs* (les élèves de l'école normale), les *biguths* (les élèves nouveaux), les *fromages* (les élèves de l'enseignement spécial), etc.

Tout le monde sait qu'il s'était formé, à Bruges, une corporation de tireurs de vin, qui seuls avaient le droit de tirer le vin et qui portaient, lors des grands jours, un uniforme traditionnel. C'était la corporation des *kraanenkinders* ou *enfants du robinet*.

Dans une localité wallonne, on désigne encore aujourd'hui les chiffonniers, les fripiers, les marchands de ferrailles, par le nom de *plauplau*, et, conséquemment, on y trouve beaucoup de gens de ce nom : M^me^ du *Plauplau*, Louis du *Plauplau*, l' vieux *Plauplau*.

En Picardie, les *épotreux de warokes* est un sobriquet donné aux arpenteurs parce qu'ils *épeutrent* (écrasent) les *warokes* (glèbes) qui les gênent dans leurs

opérations, et *monsieur Crincrin* est un mauvais joueur de violon. Les sergents de ville d'Amiens s'appelaient les *cadoreux,* allusion faite à leur costume qui ressemble au plumage des *cadoreux* (chardonnerets).

Une compagnie de volontaires, nous dit M. Glay, dans son *Gloss. des sobriquets hist. du Nord de la France*, levée, en 1581, par la ville de Valenciennes, et qui se signala surtout à la prise de Doullens, fut surnommée *les bigorgneurs*, soit à cause de leur hallebarde nommée *bigot* (?), soit à cause de leur chapeau militaire à deux cornes.

A Rome, les sergents de ville portent le titre gratuit de *pizzardoni,* à cause de leur chapeau; à Palerme, les gendarmes ont par surcroît le nom de *cinque centesimi* (cinq centimes) ou de *venga meco* (venez avec moi), et partout ailleurs les agents de police sont pompeusement appelés, malgré eux, *mardochei,* de *Mardochée*, oncle d'Esther.

Les *gabelous*, les *sergots*, etc., sont des contractions ou des déformations basées sur le même principe.

Les noms de lieux et de rue sont aussi susceptibles de recevoir des sobriquets au moyen de périphrases et d'épithètes.

La route de La Bruyère, hameau sous la dépendance de Tubise, a été surnommé d'abord *el tienne Tiss Ritch* (la colline Baptiste Riche?) d'un de ses premiers habitants, puis la *Montagne de bons jarets* à cause de la montée un peu rude, tout au commencement.

En vertu de cela, Bruxelles fut appelé le *second Paris* et le *petit Paris;* Liége, la *métropole de la Belgique wallonne;* Tournai, la *ville des choncq clotiers* (cinq clochers); Anvers, la *ville des statues;* Gand, le *Manchester belge;* Bruges, l'*ancienne Venise du Nord;* Rupelmonde, la *patrie de Mercator,* etc.

« A la droite de la rue Montagne de la Cour, en montant, nous dit M. Joe Diericx de Ten Hamme, dans ses *Souvenirs du vieux Bruxelles,* il existait anciennement deux ruelles; l'une, qui n'existe plus, portait le nom de *ruelle de l'Etang des Juifs*, parce qu'elle conduisait à cet étang, situé place du Musée; l'autre ruelle fut baptisée et rebaptisée d'une foule de dénominations : d'abord elle prit le nom de *rue du Sommelier* ou du *Boutellier*, puis de *rue Vaudemont;* enfin, elle fut longtemps connue sous l'appellation vulgaire de *rue des Cocus,* ou *rue des Trois Cocus*, parce qu'il n'y avait alors que trois maisons dans cette rue, ce qui devait singulièrement flatter leurs propriétaires. Cette dénomination ayant été signalée aux autorités « comme blessant la décence », elle fut remplacée, le 24 janvier 1806, par le nom moins compromettant de *petite rue du Musée*, qu'elle porte encore aujourd'hui. »

Les auteurs latins étaient remplis de ces variantes ou définitions du nom local.

En voici quelques-unes aux allures plus correctes : *Ducumanorum colonia* (Narbonne), *Insula Achillis* (Leucé), *Colonia Claudia Copia Augusta* (Lugdunum), *Dardania Roma* (Rome), *Draconigena Urbs* (Thèbes), *Gallia Bracata, Comata, Togata* (la Gaule Narbonnaise, Celtique, Cisalpine), etc.

Par des auteurs plus modernes, Paris est appelé la *Babylone moderne*, Constantinople, la *belle Byzance;* Smyrne, la *perle de l'Orient*, l'*œil de l'Anatolie;* l'Egypte, le *pays de l'éternité;* Avignon, la *Rome française.*

En Italie, les Appennins furent surnommés *il dosso d'Italie* (le dos de l'Italie); la Sicile, *il granaio d'Italia* (le grenier de l'Italie); la Lombardie, la *gran donna del Po* (la grande reine du Pô); la Toscane, l'*Attica italiana* (l'Attique italienne); Florence, l'*Atene italiana* (l'Athènes italienne); Padoue, la *città antenorea* (la ville d'Anténor); Milan, la *Paneropoli* (la ville de la crême); Rome, la *città delle sette colline* (la ville des sept collines), la *città santa* ou la *città eterna* (la ville sacrée ou la ville éternelle), etc.

On dit communément : *Bologna la dotta* (la savante), *Genova la superba* (Gênes la fière), *Venezia la bella,* connue aussi sous les noms de *Regina dell'Adriatico* (Reine de l'Adriatique), *città dei dogi* (ville des doges), etc.

La surnomination peut convenir à de simples objets et même à des parties d'objets. En tout pays de langue française, un pardessus d'étoffe légère n'est plus qu'un *cache-poussière,* et un débit de liqueurs est dit vulgairement, à Bruxelles, un *bac-à-schnik.*

La *porta carmentalis* de Rome, par laquelle sortirent les trois cents Fabius, fut surnommée ensuite *porta scelerata,* et des statues antiques telles que *Apollon au Cygne, Apollon Lycien* et *Apollon Sauroctone,* eurent leurs noms propres renforcés d'autres noms attributifs qui en sont le commentaire.

A Rome, *Marforio* et *Pasquino,* noms appliqués à des statues anonymes, ont une foule d'autres noms qui sont leurs titres et qualités. Après quoi, il ne faut plus se surprendre si *Manneke-pis,* objet d'un culte innocent, fut plaisamment surnommé : *le premier bourgeois de Bruxelles.*

Les faits d'ordre moral et politique, les dates, les guerres, les batailles, et même les traités de paix, sont nommés d'abord, puis souvent surnommés une fois ou à plusieurs reprises.

La fameuse bataille de Courtrai est encore plus connue sous le nom de *bataille des Eperons.* Le traité de 1305, entre Philippe le Bel et les Flamands, reçut, en Flandre, le surnom de *traité d'iniquité.* Le jour néfaste (2 mai 1345),

où tisserands et foulons se livrèrent, à Gand, un terrible combat, s'appelle *quaden maendag* (le mauvais lundi). La guerre de 1272, entre les bourgeois de Huy, de Liège et du Condroz contre le duc de Brabant et le comte de Luxembourg, n'est plus connue dans l'histoire que sous le nom de *guerre de la Vache*. Le pacte inaugural entre les villes brabançonnes et Jeanne et Wenceslas fut désigné, dans le Brabant, sous le nom de *Joyeuse-Entrée*, *lætus introitus*, *blijde inkomst*. L'accord momentané conclu à Tongre, entre les *Chiroux* et les *Grignoux*, après 1637, est connu sous le nom de *paix fourrée*. Le traité d'Utrecht (1715) stipulant que les Pays-Bas catholiques serviraient de barrière de sûreté aux Provinces-Unies contre la France, ne fut plus désigné que sous le nom de *traité de la Barrière*. Enfin, le traité conclu à Londres, le 15 novembre 1831, entre le roi des Belges et les souverains d'Autriche, de la Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie a été dit : *Des vingt-quatre articles*.

Les lois et les chartes reçoivent aussi des surnoms, depuis les temps les plus reculés. Exemples pour la Belgique : la loi *muée* (*mutata*, changée) de Jean III de Flandre contre les abus de la force privée ; la loi *de murmure* de l'évêque de Liége contre Pierre Andricas, et la *lettre de saint Jacques*, nouvelle charte promulguée par Adolphe de la Marck et abrogeant la loi *de murmure*.

Dans ces derniers temps, la loi de 1879 sur l'instruction primaire fut appelée par ses adversaires la *loi de malheur*. Enfin le suffrage universel vient d'être nommé l'*inévitable*, et *les trois R* servent à désigner le triple système de la représentation proportionnelle, de la représentation des interêts et du referendum.

L'emploi du sobriquet tient surtout à la répugnance invincible qu'on éprouve chez le peuple à se servir du nom de famille qui est relativement plus récent et plus aristocratique. On lui préfère généralement le prénom à cause de sa brièveté ou de sa plasticité et de son caractère plus individuel. Au surplus, l'emploi d'un nom vide de signification demande déjà un assez grand effort pour lui en associer un autre.

Un prénom de fantaisie, modifié plus ou moins profondément, fait souvent partie du sobriquet, ou, ce qui est plus rare, en prend la place, à lui tout seul.

Parmi ces prénoms, les plus usités, à Bruxelles, sont à signaler : *Jan* (Jean), *Pie* (Pierre), *Jef* (Joseph), *Mie* (Marie), *Mieke* (idem), *Nette* (Catherine), *Trine* (idem), *Wanne* (Jeanne).

Cela rappelle de bien près la mode adoptée dans le grand monde de

débaptiser les serviteurs et les servantes pour leur donner un nom de prédilection, plus harmonieux à l'oreille du maître, plus modeste ou moins susceptible de confusion. Tels sont : Télesphore pour Albert, Annibal pour Léon, Marie pour Mélanie, Céline pour Amandine, Andromaque pour Julie.

D'autres fois, comme dans la Bible, les noms du père et du grand père, mis à la file l'un de l'autre, permettent aussi d'écarter le nom de famille et de lui substituer une série de formes plus sensibles à l'intelligence, ce qui est le principal but du sobriquet. Aussi, à Rhode-Sainte-Genèse, *Pie van Susse Wannes* désignera Pierre fils de François Jean et *Mie van Pie van Susse Wannes* fera connaître qu'il s'agit de Marie fille de Pierre qui est le fils de François Jean.

Ces circonlocutions ne sont pas faites pour effrayer l'homme du peuple qui, laconique à ses heures, rhéteur quand il veut, préfère d'être prolixe plutôt que de parler un langage peu expressif et apparemment conventionnel.

Le véritable nom du fils se combinant avec le sobriquet du père et vice-versa donnera naissance à des formes mixtes telles que celle-ci : *Djâcque du cu bindé* (Jacques, fils du surnommé *Cul bandé*).

Sigart a aussi observé, dans l'ouvrage cité, que les sobriquets se transportent des parents aux enfants. « Ménage, dit-il, dans son *Dictionnaire étymologique*, rapporte que dans les villages du Haut-Languedoc, aux environs de Castres, les hommes n'ont que des noms de baptême. Pour désigner quelqu'un, ils disent Pierre de Guillaume, ce qui semble, dit-il, rester des Grecs et des Hébreux. Nos paysans (des environs de Mons) procèdent d'une manière analogue : Jusqu'à ce qu'un enfant ait reçu un sobriquet propre, il est connu par son nom de baptême, joint au sobriquet paternel ou maternel par *du, dou, del ;* ce sera, par exemple : *Djean du mieu d' cat* (Jean fils du mangeur de chats). Supposez qu'un sobriquet spécial lui soit imposé, et cela arrivera toujours tôt ou tard, par exemple *Soritte* (souris), cela deviendra : *Soritte du mieu d' cat* (Souris du mangeur de chats). »

Cette consuétude est intimement liée à un ordre de phénomènes analogiques qui consiste à désigner la personne par le degré de parenté et par son âge. J'ai trouvé, en effet, à La Hulpe : *Pierre l'enfant* (Pierre le fils) ; à Tubize : *el garçon du Cu d'Araigne* (le fils du surnommé Cul d'Araignée), *el gamin Châle-Louis* (le fils de Charles-Louis), *el Cousin d'Djâcque* (le cousin de Jacques), *el fie dou Cousin d'Djâcque* (la fille du cousin de Jacques).

En Picardie, *Cadet* devient parfois une désignation inséparable du nom d'un frère puîné : *Cadet Lambin*, *Cadet Bernot*, etc.

Dans les séries dynastiques des comtes de Flandre, de Louvain, etc., on trouve l'application du même procédé. L'histoire enregistre, entr'autres, les noms suivants : Arnoul le Vieux, Baudouin le Jeune, Arnoul l'Enfant, Louis l'Enfant, Henri Ier le Vieux, Henri III le Jeune, Godefroid II le Jeune, Godefroid III le Duc au berceau.

C'est ainsi qu'en russe, Alexandrowitch, Petrowitch, Joanowa, Serghey-ewna désignent, sans autre notice, lès fils d'Alexandre et de Pierre, les filles de Joan et de Sergey (Serge).

Les dites désignations populaires, malgré leur simplicité, sont plus que suffisantes, dans un village ou dans les quartiers populaires, pour fixer l'identité d'une personne et rendent inutiles tous les autres expédients de l'onomatologie. Mais, il y a plus, elles deviennent absorbantes et exclusives : quand un mariage a lieu dans la commune entre deux époux ayant des sobriquets, et que l'officier de l'état civil doit en afficher les noms, d'après l'extrait de naissance, les personnes désignées dans les publications risquent fort de passer pour des inconnus, si l'événement n'est pas ébruité par d'autres moyens.

On peut poser en principe, sans crainte de se tromper, qu'en général tout le monde a des sobriquets. A Rome et dans ses provinces, depuis les dieux et les empereurs jusqu'aux derniers esclaves, tous les êtres à figure humaine étaient pourvus d'un ou plusieurs sobriquets. Jupiter, à lui seul, en comptait plus de cent : *Capitolinus*, *Demascenus*, *Eiazius*, etc.

Aujourd'hui, à la ville, dans les faubourgs, à la campagne, tout se passe à l'avenant, mais les *agnonima* abondent surtout dans les humbles demeures d'où sont bannies l'étiquette et les convenances, et où les lois naturelles se donnent libre carrière.

Je ne veux pas dire par cela que l'appendice antonomasique épargne les patriciens et autres représentants de la haute société, car les surnoms historiques tels qu'ils se révèlent, par exemple, dans les formes : Scipion, *l'Africain ;* Henri, *le Hardi ;* Agnès Sorel, *Dame de beauté ;* Napoléon, *le Grand ;* Napoléon, *le Petit ;* Rothschild, *le roi de la finance ;* Jérôme, *Plon-plon ;* Victor Emmanuel, *il Galantuomo ;* Bismark, le *chancelier de fer,* le *cocher d'Europe ;* Ferry, le *Tonkinois*, etc., sont là pour prouver le contraire. Mais dans ce domaine la forme du sobriquet devient savante, prétentieuse, guindée; elle est moins indépendante ou offre moins de fixité. Elle est la

consécration de la notoriété dans le mal comme dans le bien et pèche par le trop de culture et l'absence d'originalité.

Dans la littérature, les pseudonymes, les cryptonymes, les hétéronymes, les noms de guerre se rangent aussi, comme autant de variétés artificielles, encore plus outrées, à côté du type principal, à la fois populaire et spontané.

En ville, c'est surtout dans les quartiers populaires que les noms d'emprunt foisonnent et étalent leur opulence en guenille, aux mille bigarrures, car le peuple aime la parure symbolique, cherche à tout comprendre et ne veut jamais renoncer à la notion des choses quand elles s'énoncent par des mots obscurs.

Les plus favorisés dans ce milieu, par ces légendes de l'individualité humaine, sont les hommes qui se mettent en évidence par leurs vertus ou par leurs vices. Elles sont très fréquentes dans la catégorie des hommes tarés, des repris de justice.

La difformité, la gaucherie et l'excentricité sont aussi un prétexte à sobriquets.

Dans ce dernier cas, le sobriquet est souvent une insulte qui reste attachée à la personne qui l'a provoquée ou qui l'a seulement subie.

Cependant, je le répète encore, le sobriquet est dû non tant au besoin de ridiculiser les personnes prises à partie, qu'à celui de les désigner intelligemment par des attributs et qualités ou par des faits auxquels ils se rapportent, afin de ne pas se méprendre sur leur caractère authentique.

Il est vrai que Littré nous dit que le sobriquet est un surnom qu'on donne à une personne, soit par dérision, soit autrement et qui est fondé sur quelques particularités de corps et d'esprit; mais l'idée de dérision n'est que secondaire et outre qu'il se fonde sur des qualités physiques et morales, le sobriquet a pour cause toute action éventuelle.

Littré nous dit aussi que « le sens primitif est coup sous le menton; tandis que le sens figuré est propos railleur, bon mot et surnom ». Puis, ajoute-t-il : « malheureusement cela n'apprend rien sur l'étymologie. »

M. S. Bugge n'a pas été du même avis; en suivant la succession de sens proposée par Littré, il a rebâti à nouveau l'étymologie du mot. Voici comment :

« Du Cange cite, dit-il, au mot *Barba,* le passage suivant qui remonte au XIVe siècle : « le suppliant donna au dit Michiel deux petits coups, appelez *soubzbriquez*, des dois de la main soubz le menton. » Au XVIe siècle, on trouve

les orthographes *sotbriquets* et *soubriquet*. Le composé *soubz-briquet*, *so-briquet* est analogue au français *sous-barbe*, coup sous le menton, et à l'espagnol *so-papo*. L'étymologie du mot en question s'explique, peut-être, par un synonyme italien *sottobecco*, coup sous le menton. Un diminutif **sottobecchetto* répondrait complétement au français *soubzbriquet*, lequel me semble issu d'une forme antérieure **soubzbéquet*, proprement petit coup sous le bec. Pour l'insertion de l'*r*, comparez *fanfreluche, pimprenelle, vrille*, etc.

« L'orthographe *sotbriquet* est donc due à un faux rapprochement avec sot. »

Scheler se ralliant, avec quelque réserve, à l'opinion de Bugge, est naturellement obligé d'écarter l'étymologie de Ménage, qui tire ce mot *sobriquet* de *subridiculus* ou de *supra quest*, acquis par dessus, ainsi que celle de Diez, qui y voyait un composé de *sot* et du vieux français *briquet* (mauvais drôle), égal à l'italien *bricchetto* (petit âne).

Somme toute, l'explication de Bugge est la conciliation entre deux manières de voir : celle de Littré, moins la timidité, et celle de Diez, duquel il retranche quelque chose.

Le sobriquet est donc une forme concurrente de surnom et en même temps un développement parasitaire du nom qu'elle discrédite d'abord et qu'elle finit par supplanter.

Cependant, on peut perdre un sobriquet de même qu'on peut le changer et qu'on peut en avoir plusieurs à la fois.

Il y a des hommes qui sont poursuivis par la fureur des sobriquets, comme il y en a d'autres qui sont victimes de maladies contagieuses. La fatalité se mêle à leur sort, même dans les menus détails que comporte une distribution de termes faisant fonction de noms propres. A Bruxelles, on m'a cité un *de Smoel* inséparable de *de Krol*, malgré son double état-civil de contrebande. A Tubize, *Cousin d'Djâcque*, pour les uns, devient, pour les autres, *Djâcque du Cu bindé*. Par un cumul de nouveau genre, dans la dite commune, la même personne est appelée *Sautou* (sauteur), *Petou* (péteux) *Coucou*. Ailleurs *Blanc* et *Pelé* servent à désigner un seul individu.

C'est ainsi que Jean *l'Aveugle*, roi de Bohême et comte de Luxembourg, a été appelé plus tard le *Roi de la Paix*.

La classification s'imposant dans toute chose, même dans cette partie de l'onomatologie que j'appelerai l'*agnominastique*, on peut toujours établir qu'au point de vue des personnes il y a trois grands systèmes de sobriquets en présence : les *héréditaires* ou *patronymiques*, les *organiques* et les *accidentels*.

Les *héréditaires* ou *patronymiques*, dont j'ai déjà parlé, sont *directement* ou *indirectement* tels.

Pour les *héréditaires en droite ligne*, je renvoie aux sobriquets de famille.

Dans les *héréditaires par voie indirecte*, je place, par exemple, *de Krabbe* (le cancre), ainsi appelé parce que son père était un marchand de poisson, et *Lucien du Sergent d'eau*, fils d'une personne connue seulement par son ancien état.

Il importe de dire que ces deux subdivisions en comportent d'autres et ainsi de suite. Celle des *héréditaires directs* peut, par exemple, se bifurquer en *simples* et *accouplés* et cette dernière en formes *pures* ou *antiques* et *croisées* où un nouveau sobriquet se greffe sur l'ancien. Exemple : *de zotte van de kat* (le fou fils du chat). Le mot fils est sous-entendu.

J'appelle *organiques*, les sobriquets qui tiennent à la nature même de l'individu, à ses habitudes et au milieu dans lequel il vit, quelles que soient les causes de l'*inhérence*.

J'appelle, au contraire, *accidentels* ou *éventuels* ceux qui dépendent d'un fait isolé, d'une circonstance imprévue et fortuite et qui proviennent d'une appréciation subjective, fausse ou vraie, de la part de ceux qui s'arrogent le droit de la fixer au moyen d'un signe commémoratif.

La classe des *organiques* offre, peut-être, le plus grand nombre de subdivisions. Je n'en donne que les principales, toujours, bien entendu, au point de vue local.

Ces sobriquets sont suggérés :

1° Par une partie du corps, considérée comme vile ou disproportionnée : *Jan de Neus* (le nez), *Henri de Lup* (bon flam. *lip*, lèvre), *Ueren en puet* (bon flam. *Ooren en poot*, oreilles et patte), *Kop en gat* (tête et derrière), *Botje* (bon flam. *baardje*, la petite barbe) (1).

Pietje les yeux, el *Panse* (le ventre), l'*Artia* (orteil) *du diable* et l'*Artia del Ruelle dè l'Infier* (de l'enfer), *Mozette* (pars pudenda muliebris), *Chirouppe* (penis).

On peut y ajouter : Gros *Nez*, *Bras* de fier, *Tiesse* pelée (tête pelée), *Lang been* (longue-jambe), *Pees* (tendon, appliqué à un homme fort), *les 14 fesses* (établissement tenu par 7 sœurs).

---

(1) Je place à la première ligne les sobriquets flamands et à la deuxième les sobriquets wallons et français.

Les formes sans adjectif sont la clé explicative du surnom de Philippe II *à la Lèvre* (marquis de Namur) dont on ignorait l'origine.

Avec plus d'évidence, s'embranchent dans le même groupe : Baudouin IV *Belle Barbe* (comte de Flandre) et Régnier au *long Col* (comte de Hainaut).

2° Par la taille : *Kleine* (petit), *Lang* (grand), *Dikke* (gros), de *Keute* (bon flam. *de korte*, le court), *Memène* (petit homme).

P'tit Louis, Catherine du *Gros*, el *grand Batisse*, el *grant' Lisa* (la grande Elisa), el *Louke piètche* (la longue perche). *El Longue* ou *louke* est un nom porté, dans une localité wallonne, par une femme et par tous ses enfants, pour lesquels on ajoute habituellemeut autre chose. Exemple : *El gros del Longue.*

3° Par une qualité physique : de *Zwette* (bon flam. *zwarten*, le noir), *Blonte Mie* (Marie la blonde), *Bruintje* (le petit brun), *Zwette Triene* (Catherine la noire), *Rosse zonne* (Soleil roux), *Schue madameke* (bon flam. *Schoon madameke* (belle petite madame).

La Belle-en-cuisses, *Belle* femme, *Belle* madame, *Belle colporteuse*, *Mignonette*, *Peau fine.*

4° Par un défaut corporel ou par une infirmité : *Tiske vet* (petit Baptiste le gras), *Blinden Doo* (Josse l'Aveugle), *Scheele* (louche), *Kaal* (chauve), *Tich kak* (Baptiste caca), *Bolleke vet* (boule de graisse), den *Bult* (le bossu), *Neleke de jubbeleer* (Cornélius le vomisseur), *Lamme de spons* (Guillaume le grêlé, littéral. l'éponge).

Borguette (petite borgne), Antoine *le louche*, *Jean le sourd*, *Tatouya* (bredouilleur, nom porté de père en fils par des individus dont un des aïeux était vraisemblablement atteint de ce défaut de langage), *Cacard*, *Petou* (péteux, et de là la signification figurée d'homme bruyant).

Parmi les seigneurs qui ont régné dans les différents Etats de la Belgique, ce sont surtout les *aveugles* et les *barbus* qui dominent.

5° Par la similitude avec certains animaux, ce qui est très fréquent : Jan de *Zwolu* (bon flam. zwaluw, hirondelle), Susse de *nactergoel* (bon flam. nachtegaal, rossignol), Susse den *Beer* (l'ours), *Teeve* (bon flam. teef, chienne), *Arduintje* (bon flam. distelwink, chardonneret), *Kiek* (poule), *Schelenhond* (chien louche), *Lemme* (bon flam. lam, agneau), *den Os* (le bœuf), *den Ezel* (l'âne), *Luis* (pou), *Louike Boestring* (le petit Louis sauret), *Groenvink* (verdier).

Baleine, *Levraut*, *li Spirou* (l'écureuil), *el Cô* (le coq), s'appliquant à un homme ayant du succès auprès des femmes, *el Rate* (le rat), *Rotlet* (roitelet), *Crèquion* (grillon), *Lapin*, *Flore du Viâ* (Flore du veau).

6° Par similitude avec d'autres personnes, de préférence célèbres, par personnification et rapprochement avec des êtres surnaturels : *Peter Caloen* (personnage populaire dont le nom a été appliqué à un boucher), *Jan den Dood* (Jean le mort), *den Duivel* (le diable), *Bazoef* (type marollien).

L'*Hercule*, *Napoléon*, *Bismarck*, *Bara*, *Ravachol*, *Janson*, *Jeanne d'Arc*, *Henri IV sur le pont du Broek*, *le général Boulanger*, *Judas*.

7° Par des images empruntées au règne végétal et minéral : *Pietje Boekenotje* (bon flam. *Pietje beukenootje*, Pierrot petite *faine*), *Jan Pataat* (Jean pomme de terre), *Citrontje* (petit citron), *Mie Spruit* (Marie chou de Bruxelles), *Jan Krik* (Jean cerise), *Jan Paraai* (bon flam. *Jan porrei*, Jean poireau), *Spinoge* (bon flam. *spinazie*, épinard), de *Kwit* (le mercure), *Lood* (plomb).

Carotte, *Madame Salade*, *Légume*, *Pomme d'tière* (pomme de terre). *D'joutte*, signifiant navet et chou, selon les localités, est un sobriquet très ancien d'une personne, porté à Soignies par les descendants, surtout du sexe féminin ; *Thérèse del D'joutte*, *Lisa del D'joutte*, etc.

8° Par la nationalité et le lieu de provenance : *de Duitsch* (l'allemand), *den Duitsch van Antwerpen* (l'allemand d'Anvers), *Franschman* (Français), *Vlaming* (Flamand), *Waal* (Wallon), *Genteneer* (Gantois), *Bruggeneer* (Brugeois), *Jan Boesdaal* (nom d'une ferme), *de Rosse van 't Engeland* (le rouge d'Angleterre).

Polonais, *el flamin de l'Ecluche* (le Flamand de l'écluse), *Malaise* (village près d'Uccle), *du Sec Pachi* (nom d'une prairie), *Toulouse*, *L'Anversois*, *Le Malinois*, *Mont-Sauveur*.

Les noms et surnoms tirés du pays de naissance ou d'habitation sont innombrables dans l'histoire. C'est ainsi que nous trouvons chez les anciens des antonomases et des formes extensives telles que : *Delius vates* (Apollon de Délos), *Capitolinus Jupiter* (Jupiter adoré au Capitole), *Varro Atacinus* (Varron de l'Atax), *Cassius Parmensis* (Cassius de Parme), et, parmi les plus récentes : le *Député d'Arras* (Robespierre), le *Corse* (Napoléon), l'*Abbé de Périgord* (Talleyrand), le *Génois* (Gambetta), le *rusé Sicilien* (Crispi), etc.

9° Par les rapports de famille : *Pauske* (le petit papa), *de Weeze* (l'orphelin), *de Oudmoei* (la grande tante), *Oud peeke* (vieux petit père), *Moeier Campy* (la mère Campy?), *Rose Poltje* (femme dont le mari s'appelait Léopold), *Zille Kozijn* (Gilles le cousin).

Papa, *Mounouk'* (oncle), *Julienne du Brasseu* (Julienne fille du brasseur),

Thérèse du Dieu (Thérèse, femme du surnommé Dieu), *Lali des Bastards* (Rosalie aux bâtards), la *Veuve, Châles père* (Charles père).

Les sobriquets patronymiques ont une place toute indiquée dans cette subdivision.

10° Par un trait distinctif, par des qualités morales, et par le caractère : *Franschman* (Français), cabaretier de Droogenbosch, le seul de son village à baragouiner quelques mots de français, *Pagadder* (le noceur), *Lammeke den Bloezer* (Guillaume le honteux), *de Pladde* (le vaurien).

Bon Jean, *el Doux Jacques*, *el Toqué*. *el Ploutch* (le pataud, le lourdaud), *Grignard* (hargneux), *Broque-à-s'cu*, homme qui à l'air d'avoir une *broque* (broche), c'est-à-dire une tige, un pieu, au derrière, de façon à marcher raide, tout d'une pièce.

Les princes des différentes maisons régnantes de Belgique tiennent beaucoup de place dans cette rubrique. Je signale entre autres : Arnould III le Malheureux, Baudouin VIII le Courageux, Jean II le Pacifique, Guillaume Ier le Bon, Guillaume II le Hardi, Henri II le Magnanime, Henri III le Débonnaire.

J'ajouterai ici Baudouin IV le Bâtisseur, Henri Ier le Guerroyeur, Jean Ier le Victorieux, Jean III le Triomphant et Jean, comte de Nevers, appelé Sans peur.

A cause, peut-être, de la partialité des historiens, les princes distingués par leurs défauts sont très rares. Il y en a, cependant quelques-uns. Tels sont : Gothelon, duc de Lothier, dit l'Indolent, et Guillaume Ier, comte du Hainaut, dit l'Insensé.

11° Par une vertu extraordinaire véritable ou supposée : *de Toovenaar* (le sorcier), *de Heksje* (la petite sorcière), *Jefke de Bloed fretter* (littéral. Joseph le mangeur de sang).

El Dvineu (devineur), *el Batteuse de cartes*, *el D'jetteuse dès sorts* (femme qu'on croit capable de rendre bossu ou boiteux quelqu'un), *el Macrale* (la sorcière), *l'Egrimancien* (le nécromancien), *Gourmanci* (idem. ailleurs).

Les noms des divinités et des saints ont souvent des surnoms ainsi conçus. Exemple : Notre-Dame *Marchette*, nom qu'on donne à la Vierge de Miraumont, où les mères vont en pèlerinage pour obtenir que les enfants *marchent* bien.

Tout récemment, un Américain, Frank Melbourne, qui se dit ou qu'on croit capable de faire pleuvoir à volonté, a reçu, dans son pays, le titre de *rainmaker* ou fabricant de pluie.

12° Par des vices et des passions : *Loorik* (paresseux), *Zat lap* (buveur), *Zot* (fou, sot), *Totteleer* (bègue), *Mieke den honnendief* (litt. Marie le voleur de chiens, bon flam. *Mieke de hondedievegge*), *Zatte Nelle* (Pétronille la saoulée), *den Doeffer* (le vantard, le menteur).

Le *Goulu*, *el Vauri* (le vaurien), *el Bouffon* (le gourmand), *l'Inradgi* (l'enragé), *el Cache-à-crousses* (coureur de filles, littéral. *chercheur de croûtes*).

13° Par les habitudes et par la tenue : *Ruyggen doo* (sale Josse), *Jan de Papper* (Jean le colleur), *Viesen Emmanuel* (dégoûtant Emmanuel), *Jan vol moor* (bon flam. *Jan vol modder*, Jean plein de boue), *de Schieve Jef* (Jef le tordu).

Poli (lustre, surnom appliqué à un ébéniste), le *Faquin; Potchette* (petite tache), femme incapable de travailler sans faire des taches, d'où : *Tin Potchette* (Augustin, fils de *Potchette*), Thérèse *Pichatte* (Thérèse pissat).

14° Par la religion : *Smous* (israélite), *Jood* (idem), *Hervormde* (protestant).

Salutiste, *Protestant*, le *bon Chrétien*, le *mauvais Chrétien* (l'homme irréligieux).

15° Par la profession anciennement exercée : *de Gloezemoeker* (bon flam. *de glazenmaker*, le vitrier), *Matroos* (matelot), *de Guide* (le guide), *den Brouwere* (le brasseur), *Jef de Plekker* (Joseph le plafonneur), *Pie de Mascher* (bon flam. *Pie de metser*, Pierre le maçon), *Jan de Schoiledekker* (Jean le couvreur), *Ri de Schrijnwerker* (Henri le menuisier).

Piot (fantassin), *Sergent*, *Pompier*, *Dragon*, *Cerkeleu* (fabricant de cercles) *Zanders le Balayeur*.

Dans un village du Hainaut, *Court Soudard* est un vieillard très connu ayant été soldat et parlant toujours de ses faits d'armes.

16° Par la personne qu'on affectionne ou qu'on sert : *Karel Mie Crolle* (l'amant de Mie Crolle), *Toontje Walraevens* (Antoine, serviteur de Walraevens).

Marie du Cousturi (Marie au service d'un surnommé *Cousturi*, couturier), *Marie de Louvain* (servante d'une famille *de Louvain*), *Babette* (amoureux de *Babette*, diminutif d'Elisabeth).

L'histoire nous renseigne, à ce propos, qu'Antoine fut appelé *Cythérien* du nom de Cytheris, comédienne qu'il aimait.

17° Par la chose qu'on aime, qu'on fabrique, à laquelle on ressemble et surtout par des comestibles : *Pateike* (petit paté), *Speck* (lard), *Bloempanch*

(bon flam. : *bloedpens*, boudin), *Mie Kees* (Marie fromage), *Hond Muller* (Muller aux chiens, c'est-à-dire amateur de chiens), *Nette Mostoet* (bon flam. *Nette Moztaard*, Catherine moutarde).

Macaron, *Poèf* (poivre), *Grain de sel*, *Gozau* (en wallon tarte aux pommes), *Petit lait*, *Madame Carbonade* et *Mam'zelle Fricadelle* (mère et fille), *Cigare*, *Cigarette*, *Cougnolle* (gâteau spécial, en pays wallon, pour la fête de Noël), *Pistolet* (sorte de petit pain).

18° Par la boisson qu'on vend ou qu'on boit et par sa quantité : *Moïer Lambic* (bon flam. *Moeder Lambic*, la mère lambic), *Jan Cassis*, *Mieke Streep* (demi-verre).

Bobijntje, diminutif en patois de Bruxelles de *bobijn* ou *babijn* (bobine), avec la signification de petit verre d'eau-de-vie.

Capitan Faro, le *farocrate* (buveur de faro), le *Schnickeur* (buveur de genièvre), *Marie el cafteuse* (la buveuse de café), *Gotte de France* (goutte d'eau-de-vie).

19° Par l'objet employé : de *Kluche* (le petit sac), *Mie Spuit* (Marie seringue), *Mie Cabas* (Marie cabas), *Mie Fledder* (Marie balais), *Jef Pek* (Joseph poix, dit d'un cordonnier), *Pie Jatte* (Pierre à la tasse, un buveur), *Pootje* (petit pot), *Mie Pillule*.

Parfonde assiette, *Verra d'bos* (verrou en bois), *Broque d'fier* (partie de la cliche), *Boète d'lusse* (boîte de cirage), *Machine*, *Praline*.

20° Par l'argent manié et par un terme de jeu : *Jef centime*, *Koeke negen* (neuf de carreaux), *Koeke tien* (dix de carreaux), *Solo Slim* (terme au jeu de cartes).

Mastoque (cinq centimes), *d'Gigot* (un centime), *Fontaine à yard* (fontaine à liards), *Quatre sous*, *Susse Patár* (François patard).

La classe des sobriquets *accidentels* est peut-être encore plus variée dans ses subdivisions que celle des *organiques;* mais je me borne aux plus intéressants.

Ces sobriquets prennent occasion de se former :

1° Par un *lapsus linguæ*, un cuir, une mauvaise prononciation, une fausse liaison, etc. : *Cassisme* (catéchisme), *Mo jo* (*maar ja*, mais oui), *Ah! ouich'* (ah! oui).

Cosson (cochon), *Sici* ou *Sisi* (appliqué à une personne qui avait dit : « qui dine *s-ici* demain ?), *Madame Zeval* (femme qui prononçait *zeval* pour cheval), *Chèmel* (semelle).

Un ancien inspecteur de société fut appelé *Maisoui* pour avoir adopté comme mots de prédilection *mais oui* réunis en un seul tout.

2° Par un mot intercalaire ou de prédilection : *Doo azue* (bon flam. *Jodocus Alzoo*, Josse donc), *Tée* (?), Jef *Godferdoem* (bon flam. *God verdoem mij*, que Dieu me damne !)

Qu'est-ce-que je vous, *Louise omme ça* (pour comme ça), *No peut-être*, *Point Didi* (point de Ludivine), *Monsieur n'est-ce-pas*, *Co mia* (encore mieux), *Nenni vrai* (ce n'est pas vrai).

On appelle le *Dresseur*, dans un village de la banlieue, un restaurateur qui parle toujours de *dresser* celui-ci, de corriger celui-là.

3° Par une parole maladroite, une exclamation typique ou une phrase quelconque : *Baptiste 't is te vroeg* (Baptiste c'est trop tôt).

Piss-coquemar (votre coquemar coule), *T'a l' vache* (tu as la vache), *Nom de dome !* (juron wallon), *Boîte à clous*, surveillant d'école ainsi nommé parce qu'en se réveillant par un bruit soudain, il s'écria, en s'adressant aux élèves : « que faites-vous là avec votre *boîte à clous !* »

4° Par un jeu de mots ou amphibologie homonymique : *Lemme-Lamme* (Guillaume agneau).

Ya-Ya (Julia), *Le père Boom* (Van den Peereboom), *Mort puant* (Moruanx), *Chapon* (Chapot), *Dubois* (un menuisier), *Bédèle-Bèdot* (Adèle), par rapprochement du mot wallon *bèdot* (mouton), *Pain à la grecque* (Grégoire).

5° Par l'aspect de l'habit porté : *Jas* (redingote), *Broek* (culotte), *Hoed* (chapeau), *Jan muts* (Jean casquette), *Jan calotte*, *Bokse* (culotte).

El routche-cotte (le jupon rouge), el *Lonke-tchemisse* (la longue chemise), el *Cras-pagna* (la chemise crasseuse), el *Crasse-cotte* (le jupon crasseux), el *Culotte*, *Gusse à bottes* (Auguste aux bottes), *Louis Casquette*, *Gilet*.

6° Par la manière de porter l'habit : de *Wolle zak* (sac de laine), *Scheel hoed* (chapeau de travers).

El *Courte-Maronne* (le pantalon court), *Casaque tournée*, *Maronne a l'invîr* (culotte à l'envers).

7° Par la suite d'un malheur grand ou petit : *Mieke snat* pour *Mieke es nat* (Marie est mouillée).

Cu-spotchi (derrière écrasé), *Mau tcheu* (mal tombé), *Cul-à-l'iau* (cul à l'eau), d'où : *Marie du cu à l'iau*, *Gusse du cu à l'iau*, etc. Pour ce dernier sobriquet, il y a cependant lieu de croire qu'il a été donné à cause de l'habitation construite dans un endroit humide, marécageux, au bord de la Seine. Si c'est ainsi, cela rappelle les *Caga-in-acqua* de Venise dont j'ai déjà parlé.

8° Par un fait auquel on a été mêlé et par l'action elle-même : *Scherpenheuvel* (Montaigu), nom d'un cabaretier organisateur de pèlerinages dans cette localité, *Susse profijt* (François profit), *Mie poef* (Marie crédit), *Mie lawijt* (Marie tapage), *Smijt af* (jette en-bas, appliqué à un homme énergique).

Suicide (nom d'un agent qui a constaté un suicide), *Court toujours*, le *père Trinque-fort*, *Malice*, *Cafouyage* (niaiserie).

9° Par un titre d'emprunt bien ou mal appliqué : *Kapiteintje* (petit capitaine), *Mie den avokot* (bon flam. *den advokaat*, Marie l'avocat), *Schepper* (le créateur), *den Duc* (le duc), *Jan de prins* (Jean le prince), *Konijntje* (le petit *lapin*), *Jan de pastoor* (Jean le curé), *Jef de gendarme*, *Burgemester* (le bourgmestre), *Champeter* (le garde champêtre), de *Guide* (le guide).

Baron, *Ministre*, *Dieu le fils*, *Petit bon Dieu*, *Petit curé*, *Pacha*, *Marquis pain sec*, *Comte Ampetche*, *Baron van Loo*, le *Capucin*, *Mayeur*, *Capitaine*, *le Roi des femmes*, *Comte de Flandre*. Les familles des *Princes*, des *Duchesses*, des *Barons* sont surtout nombreuses en pays wallon.

Un qualificatif très usité est encore celui de *Mayeur* (maire), s'appliquant à un richard d'un quartier ou à l'homme le plus connu : l'*Mayeur Legros*, l'*Mayeur del rue d'Enghien*, l'*Mayeur du Pachy*, etc.

10° Par l'endroit fréquenté : *Mie Cavitje* (Marie cabaret borgne), *Kleine kromme van de Barreel* (le petit bancroche de la barrière), *Public House* (ayant servi à Londres dans un de ces établissements).

Roch du Bos (Roch du Bois, pour avoir demeuré près d'un bois), *Trois Suisses* (nom d'une brasserie dans le centre de la ville).

11° Par un nom emprunté à une chanson populaire et aux pièces de théâtre : *Mie Katoen* (Marie Coton).

Oscar Piton, *Van Blanbeck de Louvain*, le *père La treille*, la *mère Michel*, *Carmen*, *Jeanne d'Arc*, la *Muette de Portici*, *César de Bazan*, le *père Lamourette*, *Belle Idoine*.

12° Par ironie et par antithèse : *Sraffe Jan van wijt* (bon flam. *Sterke Jan van verre*, Jean, le fort de loin), *Reus* (géant, dit d'un petit homme), *Krummen Ingel* (bon flam. *krommen engel*, littér. ange de travers).

La *Marquise de bel æil* (une borgne), *el bia garçon* (un laid garçon), Louis *Bienfait* (un bossu), Jean *Petit* (un colosse), *l'homme sérieux* (un farceur).

Après cet essai de classification agnominastique qui pourra être modifié et étendu à la première occasion, il ne reste plus qu'à donner quelques listes de sobriquets d'après les professions des personnes auxquelles ils se rapportent.

Les corrélations entre la profession et le sobriquet n'étant pas immanentes ni seules en cause, c'est surtout à titre de document que je dresse ces tableaux.

ARDOISIERS, COUVREURS

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Jef centime		
Blanc		
Jan de Schoiledekker	Jean le couvreur	
De Witte	le blanc	très blond
De Leper (b. fl. *de lepel*)	le cuiller	grand mangeur
De Lange	le long	
De Rosse	le roux	
De Rosse van 't England	le roux d'Angleterre	
Lamme de Spons	Guillaume le grêlé	
Légume		
De Burgemester	le bourgmestre	
Gusse à bottes	Auguste aux bottes	

BOULANGERS, MEUNIERS

Susse Spuek (b. fl. *spook*)	François fantôme	
Cardinal		
Meteko (pour *Merteco*)	le singe	de l'anc. flam. *marteken* ou *merteken* (même signif.).
De Blonde	le blond	
De Vlondeerer	le flamand	
De Zot	le fou	
De Pot	la compôte	Aphérèse de compôte due à une prononciation défectueuse.
De Krume (b. fl. *krom*)	le tordu	
De Lang	le long	
De Vos	l'homme roux	
Cassisme	le catéchisme	Mot mal prononcé
Lued (b. fl. *lood*	plomb	
Ravachol		

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Spek	lard	
Muis	souris	
Pie Fiksch	Pierre l'adroit *ou* le fort	
Le Faquin		
Schepper	le Créateur	

BOUCHERS, ABATTEURS

De Smous	le juif	
Le Lutteur		
Scheele Toone	Antoine le louche	
Kleubes	lourdaud?	
Marquis Pain sec		
Pie den Beer	Pierre l'Ours	
Pater Caloen		Nom d'un homme populaire employé comme surnom.

CABARETIERS, CABARETIÈRES, HOTELIERS ET GARÇONS DE CAFÉ

Jan de Neus	Jean le nez	
Jan den Boer	Jean le paysan	
Jan Paillasse		
Le gros Cul		
Schue Madameke (bon fl. *schoon madameke*)	la belle petite madame	
Moeier Lambic (bon fl. *moeder lambic*)	la mère lambic	
Jan Trompet	Jean trompette	
Jan vol Moor (b. fl. *Jan vol modder*)	Jean plein de boue	
Rose Poltje	Rose petit Paul (?)	
Pie den Dief	Pierre le voleur	

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Le Capucin		
Le baron Schofelink (bon fl. *Schavelinge*)	le baron copeau	Ce cabaretier avait commencé par faire le commerce des copeaux.
Jan Flits	Jean flèche	
Baptiste Boulet		
Jef Kasak	Joseph casaque	
Drieske Mol	Petit André, la taupe	
Kobe Pie Go (b. fl. *Jakob Pier Goor?*	Jacob de Pierre le Sale	
Strop	corde	
Susse Canif	François canif	
Bette Lawijd	Elisabeth bruit	
Jef Krut (b. fl. *kroot?*)	Joseph betterave	
Jef Bugutte (b. fl. *bigot*)	Joseph bigot	
Blondin		
Cadavre		
Jan der dood (b. fl. *Jan van den dood*)	Jean de la mort	
Ballekens	les petites balles	
Doo Alzoo	Jodocus ainsi	
Scherpenheuvel	Montaigu	Nom de lieu.
Boschkool	braise	
Zille Bogijn (b. fl. *Gillis Begijn*)	Gilles Béguine	
Fransmans (b. fl. *Franschman*)	le Français	

CIGARIERS

Den Borstel	la brosse
Luike Boestring	Louis le sauret
De Pladde	le vaurien
Parapluie	

COCHERS

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Koeke tien	dix de carreaux	

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Den Dobbele	le jeu de dés	
Monopole		
Caviar		Nom d'un ours fameux.
Point Didi	Point de Didi	
Comte Ampetche		
Baron Van Loo		
Hoor in Alles (b. fl. littér. *haar in alles*)	tout-cheveux	
Spelnoegel (b. fl. *speldnagel*)	clou d'épingle	Un maigre.
Blees (b. fl. *blaas*)	vessie	
Ravachol		
De Komick	le comique	
Malaise		Nom d'un village.
Comte de Flandre		A cause d'une ressemblance de barbe.
Cheval blanc		Cheval possédé dans le temps par le surnommé.
Jef Patei	Joseph Pâté	
Koeke negen (b. fl. *koeken negen*)	neuf de carreaux	
Krummen Ingel (bon fl. *krommen engel*)	ange de travers	
De Glozemoeker (bon fl. *glazenmaker*)	le vitrier	
Baptiste 't is te vroeg	Baptiste c'est trop tôt	
Ueren en puet (b. fl. *ooren en pootten*)	oreilles et pattes	
Papa		
Bolleken vet	petite boule de graisse	
Den Boer	le paysan	
Lâ gat (b. fl. *laar gat*)	en latin *culus apertus*	
Den Pompier	le pompier	

COLPORTEURS ET COLPORTEUSES

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Le Roi des femmes		
Petit curé		
La petite gayole	la petite cage	
Mie Blondel	Marie Blondel	
Mieke Streep	la petite Marie demi-verre	
Pachol		
Belle colporteuse		Nom de femme appliqué à un homme à cause de ses manières.
Babette	Elisabeth	
De geelen	le jaune	
Kleine moustache	petite moustache	
De krab	le crabe, le cancre	A cause du père qui était marchand de poisson.
Smijt af (de afsmijten)	jette-en-bas, homme violent	
Spits	spits (sorte de chien)	A l'oreille coupée, comme les chiens en question.
Mie sprok (b. fl. *sprot*)	Marie esprot *ou* sardine fumée	
Mie boestring	Marie sauret	
Mieke den honnendief (b. fl. *Mieke de hondedievegge*)	Marie le voleur (*sic*) de chiens	

COMMISSIONNAIRES, DÉBARDEURS, GARÇONS DE COURSES

Petit rouge		
De wolle zak	le sac de laine	
Parapluie		
Kasseul (b. fl. *kasserol*)	la casserole	
Ravachol		
Jan Parade	Jean parade	Homme fier.
Luper-botte (b. fl. *looperbotte* ou *looper-bot*)	botte qui court *ou* le stupide qui court	Dans le premier cas le sobriquet serait de composition
Court-toujours		

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Pietje-les-yeux		hybride.
Jan de Zwolu (b.fl.*zwaluw*)	Jean l'hirondelle	
Susse de nachtergoel (bon fl. *nachtergaal*)	François le rossignol	
Susse den beer	François l'ours	Type grossier.
Bon Jean		
Susse prute	François *pars pudenda mulieris*)	
Arduintje (b. fl. *distelvink*)	Chardonneret	Petit homme.
Saint Roch		
Lapin		Aime les lapins.
De schelle fretter	le mangeur de pelures	
Pietje Boekenotje (b. fl. *beukenootje*)	Pierre la petite faîne	
Jan moeis (b. fl. *muis*)	Jean la souris	
Jan paraai (b. fl. *porei*)	Jean poireau	Aime le poireau.
Pie genoffel	Pierre giroflée ?	
Le petit Louis		
Jan den Drafderm (b. fl. *drafdarm*)	littér. boyau de marc	Grand mangeur.
Henri de lup (b fl. *lip*)	Henri la lèvre	A la bouche énorme.
De zweer	l'ulcère	
Jan calotte		Porte une perruque.
Jefke de bloedfretter	littér. Joseph le mangeur de sang	
Koppeke duizend	littér. la petite tête au millier (?)	

CORDONNIERS

Jef den boer	Joseph le paysan
Bootje	le petit pot
Den krommen van het bareel	le bancal de la barrière.
Katje	le petit chat

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Jef peck	Joseph poix	
Freentje Paris (bon flam. *vriendje Paris*)	le petit ami de Paris	
L'empeigne		
Trepke	?	
Deutschkop (b. fl. *duitsch kop*)	tête d'allemand	
Baron		

COUPEURS DE PEAUX

De scheele	le louche	
De schieve	de travers	
De lamme	le paralytique	
De kroume (b. fl. *kromme*)	le bancal	
De dikke	le gros	
De neus	le nez	
De pat tje	la petite pomme de terre	
De zwette (b. fl. *zwarte*)	le noir	
De witte	le blanc	
De boult (b. fl. *bult*)	le bossu	
De kluet (b. fl. *kloot*)	*testiculus*	
De kruk	la béquille	
De rosse	leroux	
De kluch	le sac	
De zwette Triene (b. fl. *zwarte Trien*)	Catherine la noire	
De puet (b. fl. *poot*)	la patte	
De blonte Marie	Marie la blonde	
De zot	le fou	
De boer	le paysan	
De Lanke (b. fl. *lange*)	le long	
De keute (b. fl. *kòrte*)	le court	
De smoel	la gueule	
De Napoléon		

De doch (b. fl. *duitscher*)	l'Allemand
De uiteeder (b. fl. *uitterend*)	le phtisique
Wanne kabas	Jeanne cabas
Mie kees (b. fl. *kaas*)	Marie fromage
Muurke (b. fl. *moorke*)	petit maure
Trintje	la petite Catherine
Platneus	camard
Dikke Nette	grosse Catherine
Katoentje	petit coton
De pompier	le pompier
De mayeu (mayeur)	le bourgmestre
De duuve (b. fl. *doove*)	le sourd
De snoek	le brochet
De Nette Fortuun (b. fl. *Fortuin*)	Catherine fortune
De bruin hol	le derrière brun
Den konyntje	le petit lapin
De champeter	le garde champêtre
De kesse (b. fl. *kers*)	la cerise
De kapiteintje	le petit capitaine
De kees	le fromage
Pirotje	le tout petit Pierrot
Paluleke (Pauleke?)	le petit Paul
De stijve	le raide
De dief	le voleur
De botje (b. fl. *baardje*)	la petite barbe
De bril	les lunettes
De blieke (b. fl. *bleeke*)	le pâle
De spons	le grêlé
De kat	le chat
De poep (b. fl. *pop*)	la poupée
De kwik	le mercure
Kop en gat	tête et derrière

COURTISANES

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Omnibus		
Femme à barbe		
Mie crolle		
Mie pillule		
Blawe commode	la commode bleue	
Moeier Campy (bon flam. *moeder Campy*)	la mère Campy	
La belle-en-cuisse		
Carmen		
La juive		
La marquise		
Le princesse de bel œil		une borgne
Jeanne d'Arc		

COUTURIÈRES, MODISTES, BRODEUSES

Boule-dogue		
Finne den dief (*sic*)	Joséphine le voleur (pour voleuse)	
Danse du ventre		
La grande gibrinne (?)		
Poepekop	Tête de poupée	
Mam'zelle Dentelle et Ruban		
Mie Katoen	Marie coton	

CULTIVATEURS, FERMIERS, JARDINIERS HORTICULTEURS

Scheele Jan	Jean le louche	
De stoeffer (b. fl. *stoffer*)	le vantard *ou* le menteur	
De schatter	l'expert	
De kopere(*n*)	le cuivre *ou* le cuivré	
Den os	le bœuf	

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Jan kriek	Jean cerise	
Jef Lupkes	Joseph de la famille des petits Philippes.	
Susse patâr	François patard	
Jan Boesdaal	Jean de Boesdaal	
Lamme moets (b. fl. *muts*)	Guillaume casquette	
Tiste carotte	Baptiste carotte	
Suske Colas	petit François Colas	
Koliek	colique	
Pauske	le petit pape	
Chopper	buveur de chopes?	
Zille kozijn	Gilles le cousin	
Neele patatje	Cornelius petite pomme de terre	
Pie den halve	Pierre la moitié	
Konijn	lapin	
Damke de zwette (b. fl. *Damke de zwarte*)	le petit Adam le noir	
Jan muis	Jean la souris	
Jan matroes (b. fl. *matroos*)	Jean le matelot	
Den blees (b. fl. *blaas?*)	vessie	
Karabitch	macaron	
Kiesboer	le paysan électeur	
Den boef	le vaurien	
Bokse	culotte	
Kaboess (b. fl. *kabuis*)	chou cabus	
Pie knapper	Pierre pain d'épice	
Lammeke den bloezer	petit Guillaume le honteux	
Pie kajut (b. fl. *kauwoerde?*)	Pierre citrouille	
Lamme (b. fl. *lam*)	agneau	
Ruijghen Doo (bon. flam. *ruijghe Jodocus*)	sale Josse	
Tée	?	
Kobe pine (b. fl. *pijn?*)	Jacob pin	
Tiste den boer	Baptiste le paysan	
Cadols	?	

ÉCOLIERS

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Loerik (b. fl. *luierik*)	paresseux	
Dief	voleur	
Schune lavabo (b. fl. *schoon lavabo*)	beau lavabo	
Smeerlap	sale	
Spons	éponge, *propr.* grêlé	
Schele (b. fl. *scheele*)	louche	
Schieve (b. fl. *schief*)	de travers	
Rot	pourri	
Nieuze (b. fl. *onnoozel?*)	idiot	
Beest	bête	
Stommerik	stupide	
Luiaard	paresseux	
Vetlap	loque à graisse, crasseux	
Patate nuis (b. fl. *patate neus*)	nez en forme de pomme de terre	
Pompierke	le petit pompier	
Zot	fou	
Smoele trekker	grimacier, boudeur	
Skandoel (b. fl. *schandaal*)	scandale	
Nietug (b. fl. *nietig*)	frivole, vaniteux	
Straatlooper	coureur de rue, batteur de pavé	
Vet oor	grasse oreille	
Jujube		fils d'un épicier
Fils à papa		

EMPLOYÉS D'ASSURANCE

Mais-oui	C'est-à-dire *mais oui*.
Grand Jésus-Christ	
Le général Boulanger	
Dieu le fils	

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Henri IV sur le pont du Broek		Le Broek est un petit ruisseau dans la comune d'Anderlecht.
Bietmé	Barthélémy	La personne s'appelle François.
Philippe de Champagne		Le nom du peintre lui a été appliqué parce qu'il parie toujours du Champagne.
Robert et Bertrand		Deux employés qui vont toujours ensemble.

EMPLOYÉS EN GÉNÉRAL

Caviar		L'ours du Cirque Wulff.
Straffe Jan van wijt (b. fl. *sterke Jan van verre*)	Jean le fort de loin	Un poltron.
Toone reeper (pour *reep-danser?*)	Antoine le danseur	
Groenvink	Pinson vert	
Praline		
Pilule		
Spinoge (b. fl *spinazie*)	épinard	
Konijn vert	lapin vert	
L'homme des bois		A cause de sa laideur.
Dore comptoir	Théodore comptoir	

FRUITIÈRES, VERDURIÈRES, FAGOTIERS, FAGOTIÈRES

'ette schramoule	Catherine escarbille	

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Mie catoen	Marie coton	
Baron schofelink	baron copeau	
Mie poef	Marie crédit	

JOURNALIERS ET JOURNALIÈRES

Jan de prins	Jean le prince	
De zot van de kat	le fou du chat	
Nette boontje	Catherine bonbon	
Keké		
Jan den duim	Jean le pouce	
Mie gendarme	Marie gendarme	
Pagadder	le noceur	
Rat		
Lucifer		
Beer de rotekop	ours à la tête pourrie	
De smoel	le museau	
Pie jatte		
Pacha		Ce titre de dignitaire turc désigne ici l'homme qui aime les femmes.
Neleke de geubbeleer (en patois)	Corneille le vomisseur	
Halve man	demi homme	
Konijntje	petit lapin	
Luppe kassul	Philippe casserole	
Oud peke	vieux papa	Le mot *peke* n'est autre chose que le diminutif du mot fr. *père : pe(re)ke*
Oscar Piton		Sujet de chanson française
Plattie *ou* Platteys	nez plat	
De zwarten	le noir	
De Genteneer	le Gantois	
Den Duitsche(r) van Antwerpen	l'Allemand d'Anvers	
De kees	le fromage	

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Kasac	casaque	
Slappe-beentjes	petites jambes faibles	
Mieke snat (pour *is nat?*)	Marie mouillée	*Snat* pourrait être aussi pour *snijdt* trois. pers. indicatif de *snijden* (couper)
Mie lawijt	Marie tapage	
Zatte Nelle	Pétronille la saoûlée	
Jan pet	Jean pet	
Pie den duevel (en bon fl. *Pieter den duivel*)	Pierre le diable	

MAÇONS, PLAFONNEURS

De smoel	le museau, la gueule
De krol	
Jef carotte	
Jef de gendarme	
Den duiker	le plongeur ?
De guide	
Pie de mascher	Pierre le maçon
Jef de plekker	Joseph le plafonneur
Den ezel	l'âne

MAQUIGNONS ET MARCHANDS DE CHEVAUX

Scheele Jef	Joseph le louche
Jan den duuve (bon flam. *Jan den doove*)	Jean le sourd
Den cakker	le foireux
Krumme Jan (bon flam. *kromme Jan*)	Jean le cagneux
Cron nez	nez de travers
Jan den dief	Jean le voleur
Bloempanch (bon flam. *bloedpens*)	le boudin
Charles le voleur	
Bicyclette	
Qu'est-ce que je vous	

MARCHANDS, MARCHANDES, BOUTIQUIÈRES, FRIPIÈRES

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Mieke spek	Marie lard	
Mieke honnekop (bon fl. *Mieke hondenkop*)	Marie tête de chien	
Nette mostoet (bon flam. *Nette mostaard*)	Catherine moutarde	
Rosse zonne	soleil roux	
Laine zephyr	laine zéphir	
Ministre		
Cousine		
Tieske vet	Baptiste le gros	

MENUISIERS, ÉBÉNISTES, CHAISIERS, CHARRONS, ETC.

Jan de pastoor	Jean le curé	
Petit bon Dieu		
Halte maan	halte la lune !	
Jan cassis		
De vloes	?	
Dragon		
Witschapraartje	petite armoire blanche	
Susse profijt	François bénéfice	
Charel de platte (bon fl. Karel den plat)	Charles le faible *ou* le plat	
Kurken (bon flam. *koordeken*).	la petite corde	
Ri de schrijnwerker	Henri le menuisier	
Bara		Nom de l'ancien ministre
Bolleke vet	boule de graisse	
Polie	poli .	
Den duc	le duc	
Den dui (bon flam. *dood*)	la mort	
Blok	sabot	
Jan de papper	le colleur	
Jef cigare	Joseph cigare	

PEINTRES

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Jan de vogelvanger	Jean l'oiseleur	
Nicolas pastoor	Nicolas le curé	
Opschapraatje	sur la petite armoire	
Pompierke	le petit pompier	
Strootje	le fétu de paille	
Twaalfsteen	douze pierres	
Bazoef		Type grotesque des Marolles
Kobeke	le petit Jacob	
Pees	tendon	Homme fort

PROFESSEURS, MAITRES D'ÉCOLE, PRÉFETS, SURVEILLANTS, ETC.

Boîte à clous		
Piff	gros nez	
Mort puant		Sorte d'anagramme d'un nom de famille.
Labienus		
Calisthène		
Al		Il s'agit d'un professeur de mathématiques obligé d'employer souvent des terminaisons en *al*.
Blindtje (bon flam. *blind*)	aveugle	
Pisse-vinaigre		
Zizi	dine-*s-ici*	
Fils du ciel		
Chibouque		
Toqué		
L'ours		
Plat voet	pied plat	
Witte kees (bon fl. *witte kaas*)	fromage blanc	

PROXÉNÈTES ET JOUEURS

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Brise-tout		
Blondin		
Public house	brasserie	
Paul l'anguille		
Le rouquin	le requin ?	
Solo slim		Terme du jeu de Whist.
Le goulu		
Le taquin		
Patat	Patate	
Louis de guide	Louis le guide	

SERRURIERS, CHAUDRONNIERS, MOULEURS EN FER PLOMBIERS

Pacha	
De matroos	le matelot
Luis	pou
Den bult	le chaudronnier
Kaë (pour *kei*)	caillou
Slotje	petite serrure

TAILLEURS, COUPEURS

Den duc	
Kleine kromme van de bareel	le petit contrefait de la barrière
L'homme sérieux	
Den duitsche(r)	
Mèmène	le petit homme
Lammeke zoet	hareng doux, littér. doux agneau

TYPOGRAPHES

SOBRIQUETS	TRADUCTION	REMARQUES
Le gros		
Le grand		
Le long		
Le bossu		
Le nez		
Le paysan		
Le Malinois		
L'Anversois		
Parenthèses		Aux jambes ouvertes en forme de parenthèses.
Mademoiselle		Aux manières efféminées.
L'artiste		Compagnon qui se vante de ses capacités.
Den Duitsche(r)	l'Allemand	

Où l'on trouve le plus de cachet par rapport à la nomenclature de l'art typographique, à part les sobriquets, c'est surtout dans les enseignes des petits établissements faisant tête aux grandes imprimeries. Là, vous voyez encore quelquefois : *A la fine espace*, *Au cadratin*, *Au cadrat*, *A l'apostrophe*, *A la virgule*, etc.

PROFESSION	SOBRIQUET	TRADUCTION	REMARQUES
Mégissier	Nele dovijntje (*ou* dozijntje?)	mauvais ouvrier	Peut-être un dérivé de *douwen* (pousser).
Relieur	Den duivel	le diable	
Dentellière	Mie patate	Marie pomme de terre	
Passementière	Bouboule	grosse tête	
Garçon d'écurie	De scholle	plie séchée	
Garçon brasseur	Den brouwere	le brasseur	
Lutteur	Lion de Flandre		
Cartonnier	Mon onsken *ou plutôt* mon onske	mon petit ange	Corruption du mot français *ange* suffixé de *ke*.
Vitrier	De duivel	le diable	
Marchand de jambons	Den espenboer	le paysan aux jambons	
Equilibriste marollien	Bruintje	le petit brun	
Propriétaire	Jan carré	Jean carré	Les maisons lui appartenant forment un carré.
Médecin	Grunen doktor (b. fl. groene dokter)	le docteur vert	
Femme d'un graveur	Gnouf		Femme qui barbotte.
Ancien restaurateur	Le dresseur		
Md de machines à coudre	Machine		
Ouvrier brasseur	Patate		
Ouvrier de fabrique	Kiek (b. fl. *kieken*)	poule	
Mécanicien	Langbeen	longue jambe	
Tentière	Mie Doo (b. fl. *Maria Jodocus*)	Marie Josse	

PROFESSION	SOBRIQUET	TRADUCTION	REMARQUES
Homme de peine	Schelenhond	chien louche	
Repasseuse de linge	Blonte Mie	Marie la blonde	
Bourgmestre	Prik (?)	?	
Mendiant	Blinde*n* Doo	Josse l'aveugle	
Id.	Nolle (b. fl. *naald*) van blinden Doo	aiguille de Josse l'aveugle	Fils du précédent.
Id.	Blinde Jone	Sébastien l'aveugle	
Notaire	Ravachol		
Tapissier	Tist van Merckx	Baptiste de Merckx	
Avocat	Pommade kop	tête pommadée	
Musicien	Pie noek (*nok?*)	Pierre sanglot	
Artiste lyrique	Bleiske	petite vessie	
Amateur de pigeons	Fooi	père	*Fooi* est peut-être une altération de *voër* pour *vader* (père).
Bourgmestre	Susse Lansrode		Lansrode est le nom de la ferme habitée par le dit fonctionnaire.
Commis voyageur	Labbert de Zweet	Lambert la sueur	
Id.	Le grand scandal		
Terrassier	Kobe casserole	Jacob casserole	
Pêcheur	Roche de fond		
?	Pozeleintje (b. fl. *porseleintje*)	petite porcelaine	
?	Mie cabas	Marie cabas	

PROFESSION	SOBRIQUET	TRADUCTION	REMARQUES
?	Jakke		
?	Jan hoet	Jean chapeau	
?	Jan Ballekes	Jean petite boule	A cause de sa grosse tête
?	Jan Stoetje (Stootje)	Jean petit coup	
?	Anne cramick		Le *cramick* est un pain aux corinthes; ce mot paraît se rattacher à *kramen* (vendre en détail).
?	Krumme Jef	Jef le tordu	
?	Bette lawaait (b. fl. *lawaai*)	Elisabeth tapage	
?	Susse klats	François paf!	
?	Pie chape (b. fl. *schap?*)	Pierre tablette	
?	Louis casquette		
?	Caramel		
?	Tich kak	Baptiste excrément	
?	Sterke Susse	le fort François	

DE LA

DÉFORMATION DES NOMS PROPRES

EN WALLON

En passant dans les langues romanes et dans leurs dialectes, les noms propres germains, latins ou latinisés ont subi les lois de transformation phonétique dont l'action s'applique à tous les mots indistinctement.

Mais à raison de certaines circonstances que nous examinerons plus loin, les noms propres se sont en outre modifiés, dans leur structure organique, d'une façon qui leur est propre, pour se fixer dans une forme qui ne rappelle que de loin le type primitif.

Ce phénomène très appréciable dans les langues en général, se produit d'une manière constante et régulière dans les dialectes wallons, à tel point, qu'en ce qui les concerne, il est permis d'affirmer que les noms propres déformés — à peu près employés à l'exclusion des autres — rendent plus évidentes les lois qui complètent celles de la phonétique et de l'analogie.

Cette étude a pour but de rechercher celles de ces lois qui président aux déformations des noms propres wallons et les circonstances qui sont favorables à leur application.

Les principaux procédés de déformation sont au nombre de six :

1° L'aphérèse; 2° la réduplication; 3° l'apocope; 4° la syncope; 5° la dérivation; 6° la permutation vocalique et consonnantique.

C'est sur la base de ces procédés que se concrètent les lois de l'analogie.

Pour faire saisir la nature et l'amplitude de ces phénomènes, nous les étudierons séparément dans l'ordre successif précité.

Les noms propres liégeois ont servi de base à ce travail. Les noms propres imprimés en caractères italiques sont communs au liégeois et au namurois.

APHÉRÈSE

Bastin (1)	pour	Sébastien
Bert pour les noms terminés en *-bert*, tels que Hubert, Lambert, Albert, etc.		
Au féminin : Bertine ou Bertène (anc. liég. Biert, Bierte).		
Beth	pour	Lisbeth
Biel (2)	»	Gabriel
Bielle (anc. liég.)	»	Isabelle
Botar, Botin, Boton (anc. liég.)	»	Lambotar, etc.
Braham	»	Abraham
Briard (anc. liég.)	»	Aubriard
Cadie	»	Léocadie
Câl	»	Pascâl
Cint	»	Vincint
Colas	»	Nicolas
Colasse	»	idem
Colette	»	Nicolette
Coleye	»	Nicoleye (le nam. Nicolès)
Cosse	»	Pintecosse
Dalbert	»	Adalbert
Dalie	»	Idalie
Donné	»	Dieudonné
Donneye	»	Dieudonneye
Douard	»	Edouard

(1) Dans Bastin la diphtongue nasale *ien* de Sébastien s'est résolue en voyelle nasale. La nasalisation mise à part, on peut comparer aux exemples : *pire* (pierre), *bire* (bière), *pi* (pied), *sige* (siège).

(2) *Biel*, aphérèse de *Garbiel* pour *Gabriel*.

Driane (anc. liég.)	pour	Adriane
Drien	»	Adrien
Fassin, -ot, -art / Fachin, -ot, -art (anc. liég.)	»	Boniface
Fine	»	Joséphine
Garite	»	Margarite
Gelène	»	Angelène
Gèlique	»	Angèlique
Gêne	»	Eugêne
Gènie	»	Eugènie
Gusse	»	Augusse
Gustin	»	Augustin
Gustine	»	Augustine
Hanesse	»	Johannes (all.)
Hanèche (1)	»	idem
Iaume	»	Guyaume
Iette (2)	»	Liette (Riette)
Ionard (3)	»	Léonard
Iopold (3)	»	Léopold
Jolaine (anc. liég.)	»	Marjolaine
Laïde	»	Adélaïde
Lalie, Laleye (4)	»	Eulalie
Lanie	»	Mélanie
Lentin	»	Valentin
Lestin	»	Célestin
Lexis	»	Alexis
Lia	»	Cécilia
Lic (5)	»	Félix

(1) L'*s* final ou médial quelle que soit sa provenance se transforme régulièrement en *h* aspirée, rarement en *ch*. En namurois, au contraire, l'*s* fait régulièrement *ch* et ne s'aspire jamais. (V. Gloss. phonologique, etc., art. *d'jans*, *Langues et Dialectes*, 1re livraison.)

(2) V. Ionard, Iopold.

(3) Faut-il rattacher ce retranchement à celui bien connu de l'*l* initial considéré comme article tel qu'il est fourni par les mots *amproie* pour *lamproie*, *égume* (Malmédy) pour *légume*?

(4) *-ie* final devient régulièrement *eye*. Exemples : *veye* pour *vie* (nam.), féminin de *vi* (vieux); *praireye* pour *prairie*, etc.

(5) Le passage de *cs* à *c* (premier élément de la consonne double) est relativement rare, même en wallon.

Liette (1)	pour	Henriette
Lionore, Linor (anc. liég.)	»	Eléonore
Lips (anc. liég.)	»	Philippus
Lisa, lisse	»	Elisa, Elise
Lisbeth	»	Elisabeth
Lomé	»	Tholomé
Lomène	»	Philomène
Manuel	»	Emmanuel
Mélie	»	Amélie
Mène (anc. liég.)	»	Philomène
Mentine	»	Clémentine
Mérance	»	Emérance
Minique	»	Dominique
Miin (2)	»	Maximiin
Massart (anc. liég.)	»	Thomas
Monard, Monon (anc. liég.)	»	Simon
Naïs	»	Athénaïs
Natole	»	Anatole
Nélis (anc. liég.)	»	Cornélis
Niel (anc. liég.)	»	Daniel
Nizet (anc. liég.)	»	Denis
Niquet (anc. liég.)	»	Dominique
Norinne	»	Honorine
Nardine	»	Bernardine
Nèle	»	Cornèle
Notet (anc. liég.)	»	Arnold ou Arnaud
Pardine	»	Gaspardine
Paye (3)	»	Gaspard
Phonsine	»	Alphonsine
Phrasie	»	Euphrasie
Poldine	»	Léopoldine

(1) Le changement de *r* initial en *l* offre très peu d'exemples. On trouve, en liégeois, *limé* (ente), de *rimatus*. Le changement de *r* médial en *l* est plus commun.

(2) *l* disparait comme dans *viège* (village), *fiasse* (*filastre*, gendre).

(3) La disparition de l'*r* produit toujours, en wallon, des diphtongaisons. Exemples : *boigne* pour *borgne*, *loigne* pour *lorgne*, *piette* de *perdere*. Dans Gaspard la chute de l'*r* a donné lieu à la segmentation progressive de *a* en *ae*, puis à la segmentation régressive de *e* en *ie*.

Rasse	pour	Erasse
Stace	»	Eustace (Eustache)
Stienne	»	Estienne
Tasset (anc. liég.)	»	Istace (Eustache)
Thasar	»	Balthasar
Tholomé, puis Lomé	»	Bartholomé
Tolè (anc. liég. Tollet)	»	Bertolè
Thrène	»	Cathrène
Thevenin (anc. liég.)	»	Stephen
Tinelle (1)	»	Pétronille
Toinne	»	Antoine
Toinette	»	Antoinette
Toire	»	Victoire
Tonne	»	Antonne
Thone (anc. liég.)	»	Id.
Tonette	»	Antonette
Tôr	»	Victôr
Torinne	»	Victorine
Toset (anc. liég.)	»	Balthasar
Truyen (anc. liég.)	»	Gertrude
Zabai	»	Yzabai
Zabelle	»	Isabelle
Zante	»	Alexante
Sente, Sandre (anc. liég.)	»	Id.
Zeph	»	Joseph
Zèphine	»	Joséphine
Zidôre	»	Isidôre

A cette liste il faut ajouter : *Mareye-Leinne* pour *Mareye-Madeleine*, les namurois :

Dolphine	pour	Adolphine
Colès	»	Nicolès
Phanie	»	Stéphanie

(1) Les phases d'altération ont été indubitablement : *Pétrinelle, Pertinelle, Tinelle*. On a commencé par une assimilation vocalique, et l'on a terminé par une métathèse consonnantique.

Polyte	pour	Hyppolyte
Tru	»	Gertru
Zirée	»	Désirée

Les Montois :

Clet	pour	Anaclet
Ionore	»	Léonore
Nastasie	»	Anastasie
Tanislas	»	Stanislas
Torien	»	Victorien
Zabeau	»	Isabeau

A Tubize (Brabant) :

Gène	pour	Eugène
Tâfe	»	Gustave
Prien	»	Cyprien
Phonse	»	Alphonse
Tor	»	Victor
Toyen	»	Victorien
Mond	»	Edmond
Phémie	»	Euphémie

Les Luxembourgeois :

Pol	pour	Léopold
Dédic	»	Frédéric
Zé	»	Déséré (de Désiré)

Comme on le voit, la réduction aphérétique ne laisse subsister souvent que la dernière syllabe du nom.

RÉDUPLICATION

Sauf quelques exceptions comme *Djean-Djean* (*Djean*), *Djèdjenne* (*Djène*), *Mamour* (*Amour*), *Nanne*, *Nananne* (*Anne*), *Mimie* (*Mie* pour *Marie*), *Nanesse* (*Agnès*), la réduplication se produit toujours sur des noms aphérésés.

Elle s'opère par la répétition de la consonne initiale du nom aphérésé et de la voyelle qui suit immédiatement cette consonne. Cependant il arrive

quelquefois que la consonne initiale répétée est accompagnée de la voyelle qui la précédait dans le nom non aphérésé. *Isabelle* donne par aphérèse ***Belle*** et par réduplication *Bèbelle ; Elisabeth* devient *Beth* puis *Bèbeth*. Mais on rencontre aussi *Babelle* (*Isabelle*), *Babeth* (*Elisabeth*).

Bèbelle	pour	Isabelle
Babelle	»	Id.
Bèbel	»	Gabriel
Bèbert	»	noms terminés par *-bert*
Bèbeth	»	Elisabeth
Babeth	»	Id.
Bibeth (1)	»	Lisbeth
Cacâl	»	Pascâl
Cocosse	»	Pentecoste
Didine	»	noms en *-dine*
Dodole	»	Adol pour Adolphe
Dodore	»	Isidore
Fifine	»	Joséphine
Gugusse	»	Augusse
Tatâve	»	Gustave
Lalas	»	Nicolas
Jèjè	»	Jojè pour Josèphe
Lalie, Laleye	»	Rosalie
Lolo(t)	»	Carlot
Lolomme	»	Gérôme (?)
Lolotte	»	Charlotte
Mèmène	»	Philomène
Mimie, Mèmeye	»	Euphèmie
Mèmeye	»	Remeye pour Remi
Mimile	»	Emile
Nanesse, Nanèche	»	Hanesse
Nanet	»	Jeannet
Nanon	»	Jeannon
Néné	»	Dieudonné

(1) La dissimilation vocalique que présente ce nom s'explique par la règle que nous avons annoncée en tête de cette liste. *Bibeth* est la réduplication de l'aphérésé *Beth*, de *Lisbeth* cette fois, et non plus de *Elisabeth*.

Ninie	pour	les noms en *-nie*
Neneye	»	Dieudonneye (fém. de Dieudonné)
Nônard	»	Léonard
Nonore	»	Léonore
Nonold	»	Arnold
Nanold	»	Id.
Nènette	»	Antoinette
Nènelle	»	Cornèle
Nènotte	»	Ernotte (Arnould)
Nanon	»	Arnou (Arnould)
Pipine, Pèpène	»	Phlippine
Pôpôl, Popou (1)	»	Léopold
Tatâve	»	Gustave
Tatène	»	Cathrène
Tathias	»	Mathias
Tati	»	Mathi (Mathieu)
Tintin (2)	»	les noms en *-tin* ou *-stin*
Tonton	»	Jeanniton pour Jeanneton
Titine	»	les noms fém. en *-tine* ou *-stine*
Titon	»	Jeanneton
Tôtôr	»	Victôr
Totole	»	Anatole
Toutou (3)	»	Gètrou (Gertrude)
Vava	»	Serva (Servais)
Vivi	»	Olivi (Olivier)
Zèzeph	»	Joseph
Zizi	»	Disi (r) (Désiré)

A cette liste il faut ajouter les namurois : Guiguitte, Gaguitte (Magrite), Ioyot (Guillot), Mama (Emma);

Les montois : Susule (Ursule); Dodofe (Adolphe), Titisse (Baptiste), Tutur (Arthur), Zonzon (Suzon);

Les luxembourgeois : Nénesse (Ernest).

---

(1) *ol* devient régulièrement *ou*, comme en français *cou* variante de *col*.

(2) Remarquez les réduplications *Tintin* et *Tonton* qui s'opèrent avec la voyelle nasale.

(3) *Gertrude* donne d'abord *Gertrou* puis *Gètrou*.

APOCOPE

Parmi les noms qui se défigurent par ce procédé de réduction, il faut distinguer ceux qui suivent les lois de transformation phonétique générale, en perdant ou contractant quelques éléments vocaliques ou consonnantiques, par suite de leur contact avec d'autres éléments et ceux qui se voient amputés d'une ou même de plusieurs syllabes.

Nous ne donnerons à cette place que la liste — peu nombreuse du reste — des noms appartenant au troisième groupe :

Baltus	pour	Balthasar
Bertho, Biertho	»	Bertholomé
Berto, Bierto (anc. liég.)	»	Id.
Bertolè	»	Id.
Bertholet (anc. liég.)	»	Id.
Brihe	»	Brigitte
Ste Gode	»	Godelive
Chry	»	Chrysostome
Elisa	»	Elisabeth
Josse	»	Joseph
Juthe (anc. liég.)	»	Judith
Luge (id.)	»	Ludger
Mâce	»	Mâçulin
Nik (anc. liég.)	»	Nicolas
Séba	»	Sébastien
Vérone (anc. liég. idem)	»	Véronique
Vierne (id)	»	Id.
Woot (id.)	»	Wauthier (Gauthièr).

Le namurois Napo (Napoléon) vient s'ajouter à cette liste.

SYNCOPE

Les considérations qui s'appliquent à l'apocope sont applicables aussi à la syncope.

Abiert	pour	Adalbert
Bietmé	»	Biertholomé

Biertremeit (anc. liég. et anc. nam.)		Biertholomé
Biètlène	»	Biertholomène
Erar (anc. liég.)	»	Everard
Ferri (id.)	»	Frédéric
Linette	»	Lionardinette
Lens (anc. liég.)	»	Lorens
Thénard (id.)	»	Thévenard (de Stephen).
Téche	»	Thèréche (Thérèse).

DÉRIVATION

La dérivation s'opère par l'adjonction de suffixes diminutifs, augmentatifs et péjoratifs au radical simple ou déformé.

Tels sont : *-in, -ine, -ène. — -et, -ette. — -ot, -otte. — -on. — -isse. — -asse. — -art.*

Bablène (Balbine), Bernardène, Biethelène (Berthélemie), Catin (Catherine), Chrustine, Clémentène, Houbertène, Jacquelène, Julin, Mâculin, Sèvrin,

Catinette (Cathèrine), Colette (Nicole), Gillette, Jojette (Jojè, de Josèphe), Linette (Léonardine), Lorette (Laure), Magriette (Magrite), Pirette (Pierre), Noyette (Noëlle), Janquet (Jean), Nanet (Jean), Paquette (Pascale), Market (Marc).

Charlot, Charlotte, Margot.

Bebion (Elisabeth), Caton (Catherine), Mayon (Marion), Jenniton, Titon (idem), Oudon (Eudes), Piron (Pierre), Nanon (Jeanneton).

Colasse.

Cornélisse, Gilisse.

Gillotin nous offre un exemple de combinaison des diminutifs par *ot* et *in*.

Les diminutifs jouent actuellement un rôle assez effacé, car leur emploi n'a plus grande utilité. Mais dans l'ancien wallon leur fonction avait une importance telle qu'on rencontre très peu de noms propres qui ne comptent au moins six dérivés.

La dérivation résultait alors de l'adjonction des suffixes :

-ar (-ard, -art, -ars). — *-in* (-ins). — *ot, -otte* (-oz, -os, -outte). — *-et, -ette.* — *-on* (-ons). — *-eal.* — *-oul.* — *-is.* — *-oye.*

Et aussi des combinaisons de suffixes : *-inon* (*-ignòn*), *-illon*, *-eillon*, *-onet*, *-inet*, *-otin*, *-inot*, *-ignoul* (*-inoul*, *-enoul*), *-elet*, *-elette*, *-oteal*, *-ineal*, *-otton*, *-etton*, *-ardon*, *-elar*, *-elot*, *-elotte*, *-ardin*; quelquefois de la répétition du même suffixe : *-otot*, *-etet*.

-AR (*ard*, *ars*, *art*).

Ancien liég. : Ernar et Hernar (Arnould), Alphard (Alphonse), Fassar et Fachar (Boniface), Gilar, Godar (Godefroid), Hanar (Johan), Jehennars et Henard (Jehen), Hubart (Hubert), Huart (Hugues), Juliar, Jacquars, Lybart (Libert), Lowar (Louis), Michelau pour *Michelar*, Nykar (de *Nik*, forme apocopée flamande de *Nicolas*), Nisard (Denis), Pierar et Perar, Oudar (Eudes), Pollar, Renar (Reniers), Rocart (Roch), Simonar et Simar, Thiriar, Wilkar (du flamand Wilken, Willem).

Ancien namur. : Alar, Girar, Ouriars (Ulric).

Anc. liég. et nam. : Colart, Jakemart (Jakème=Jacques), Jamar, Phelippar, Frankart, Jossar, Massart (Thomas), Michar et Micha, Henrard Ottar (Eudes), Pirar, Stassart, Stevenar, Thonar (Antoine), Wilhemar.

-IN (*-ins*, *ains*).

Anc. liég. : Aubertin, Berthelin (Barthelemi), Godefrin, Goffin, Godin, Hannesin (Joannes), Hustin (Augustin), Hubin, Jamin, Jehannin, Janin, Jennin, Jehin (Jehan), Julin, Lambin, Leupin, Massin (Thomas), Paulin, Robin, Sandrine (Alexandrine), Simonin, Stellin, Stevin (Stephen), Thomassin et Toumsin, Thonin (Antoine), Watrin et Watin (Gauthier).

Anc. nam. : Jehennin, Hennin, Gobin (Jacob), Gilbin, Gilin.

Anc. liég. et nam. ; Colin, Jakemin, Johannin, Josinne, Perin, Phelippins, Stassin.

-OT, -OTTE (*-oz*, *-os*).

Anc. liég. : Berthelot, Fassot (Boniface), Francotte, Giliot, Giliotte, Ghuiot, Guyotte, Hansotte (Johans), Henot (Jehen), Hennot, Hubot, Jacquot, Jamot et Jamotte, Jehannot et Jeannot, Joirot (George), Juliot, Katelotte (Catherine), Linot (Leonard), Libot, Libotte, Mathot, Markotte (Marc), Marotte, Michelot, Nicot (Nik de Nicolas), Pérot, Philippot, Paquot, Renotte, Servot, Stevenot, Massotte (Thomas), Warnot, War-

notte, Wérotte (Geri), Wilmot, Wilmotte, Guillot, Lambot, Parotte (Gaspard).

Anc. liég. et nam. : Jakemotte, Gillot, Piérotte, Philepote, Stévenotte.

-ET, -ETTE (*-ete, -ète*).

Anc. liég. : Aubinet (Albin), Angniete (Agnès), Balduinet, Barbette, Colet, Colsonet, Deniset, Ernekinet (du flam. Erneken), Glikinet (du flam. Gilken), Girodet, Goffet, Hanet, Hanset, Henquinet, Henriet, Henriquet, Hubinet, Houet, Huet et Huwet (Hugues), Jacquet, Juette (Ivette), Jeannet, Jenet, Josset, Kinet (1) Linet, Louet et Lowet, Marquet, Magriette, Mariette, Masset, Martinet, Michiet et Michet, Niquet (de Nik pour Nicolas ou de Dominique), Paulet, Piret, Phelippet, Pasquet, Pakette, Raskinet (Raskin, de Raes, aphésé de Coenraets), Roquet, Rennechonnet, Thibanet, Thieret, Thomasset et Masset, Thonet, Toset (Balthazar), Wilhemet, Wilhemette.

Anc. nam. : Colète, Jehennet, Hennet, Nolet (de Anolet pour Anatolet).

-ON (*-ons*),

Anc. liég. : Francon, Stepon (Stephen), Guyon, Aelison (Alicè), Drion (André), Ernon (Arnould), Badrion (Baudry), Bernadon, Nicolon et Colon, Denison, Desiron, Frison (Fritz), Gilhebon (Gilbert), Géradon, Jakomon, Johannon, Jennon, Kathon, Lambons, Linon, Louon, Mathons, Marion et Maron, Miquelon et Michalon (Michel), Nicolon, Otton, Odon, Peron, Phelippon, Rasson, Robron, Sandron, Simonon, Stienon, Toumson, Thonon, Gaton (Gauthier).

Anc. nam. : Amarion (Amaury), Warnon, Guyon, Henon, Isabillon, Wairons (Gery).

Anc. liég. et nam. : Henrion, Piron, Pierron, Masson, Thirion, Kathon, Wérion, Jakemon, Gilon et Gilion.

-EAL (*-ial, -eau, -eaz, -iaus, -ay*)

Godefrineal, Frenay (du précédent), Goseal (Gosuin) Hannecheal

(1) Dans ce nom le thème *kin* peut avoir comme origine la terminaison diminutive flam. *ken* (all. *chen*), qui se rencontre fréquemment en wallon. (Tels : Lambrekin, Perkin, Raskin, Renkin, Robekin, etc.), elle aurait pris ici la fonction d'un substantif et signifierait *enfant de*, comme semble l'indiquer le passage de Hemricourt (*Miroir des Nobles de Hesbaye*) cité par M. Body : Kinet enfant d'Idoul et aussi Kineaz ses frères.

(Johannes), Haneckeal, Henrekeas, Houbea, Piereal, Robeau, Xherveal (Servais), Honoreal.

Anc. nam. : Yernal (Arnould).

Anc. liég. et nam. : Philepeal, Gilotial et Giloteal.

-OUL

Anc. liég. : Henrioul, Hansoul, Gerardoul, Ansoul, Bietroul (Biertremey), Colsoul (Colson), Idoul (Ida), Massoul, Thonoule, Wathoul, Tassoul (Istace), Gérardoul.

-OYE (*-oy, -oie*).

Anc. liég. : Cunoye (Cunégonde), Coye (Gatherine), Hanoy, Henroye, Hombretoye (Hubert), Maroye, Gatoie.

Anc. nam. : Henoïe, Bodenoïe, Lamboïe, Maroye.

-IS (*-isse, -yse*)

Anc. liég. : Clarisse, Cornelis, Danis (Daniel), Freryse (Frederic), Francis, Halwinis (Helwi), Jeoris, Marcelis, Gilis, Rennewis (Renier), Simonis.

-inon : Hustinon, Hubinon, Jacqueminon, Goffinon, Lambinon, Collignon, Goffegnon.

-illon, -éllon, -eillon : Gobillon, (Jacobillon), Anseillon, Gielon, Gobillon, Lambilloft, Lambellon.

Anc. nam. : Mathelon (Mathieu) et Mathillon.

-onet : Mathonet, Peronnette, Pironet, Thirionet, Massonet.

-inet : Collinet, Jacqueminet, Julinet, Jaminet, Hubinet, Lambinet, Goffinet, Robinet, Stassinet, Colignette (*anc. nam.*).

-otin : Gilotin, Guillotin, Linotin. *Anc. nam. :* Hannotin.

-inot : Hubinot, Jaminot.

-ignoul : (inoul, enoul) : Godegnoul et Godenoul, Franquignoul, Hankignoul.

-olet : Jamollet, Jacollet, Matholet.

elet, elette : Evelette, Idelette, Joselette, Gelette, Gontelet, Jorlet, Otelet, Oudelette, Radelet, Pirlet.

-oteal : Henroteal, Baroteal (Bar...), Francoteal, Giloteal, Hanoteal, Liboteal.

-ineal : Colineal.

-otton : Giloton, Hanoton, Jamoton, Libotton.

-etton : Ernetton.

-ardon : Gilardon.

-elar : Jacquelar.

-ardin : Collardin, Gilardin.

-elot, -elotte, : Bodelot, Emelotte, Mathelot, Pirlot.

-otot : Jacotot.

-etet : Coletet.

Quelques noms terminés en *son* (*chon*) et en *kin* ne doivent pas être confondus avec les noms terminés par les suffixes *on* et *in*. Pirson, Gilson, Renkin, Pierquin, etc.; les anc. nam. Warnechon, Huwechon, Rinechon sont formés les uns par l'adjonction du mot germanique sohn, fl. zoon (fils), les autres par l'adjonction du suffixe diminutif germanique chen, fl. ken.

La plupart des noms que nous venons de citer remontent au XIIIe siècle. C'est vers cette époque que les surnoms ou doubles noms commencent à faire leur apparition dans la langue d'oïl. Généralement les enfants portaient les noms et surnoms de leurs parents. La nécessité de les distinguer les uns des autres fut une des principales causes de l'éclosion des noms dérivés et donna à ceux-ci l'importance qui fut la source de leur multiplicité. M. Body (1) cite ce passage du *Miroir des Nobles de Hesbaye*, de Hemricourt, qui nous donne nettement l'explication du phénomène : « de M. Istace de Many, second fils de M. Istace le vieux Franchome de Holgnoul, est né Stassin.., de Stassin, naquit Stassart; de Stassart, naquit M. Istace de Pousseur. » Entre Istace de Holgnoul, Istace de Many et Istace de Pousseur, il n'y a pas de confusion possible : tous trois sont désignés par les terres ou les fiefs dont ils sont titulaires; mais entre le second Istace et ses deux descendants successifs, il n'y a point de différence, tous sont de Many. Pour les différencier on a eu recours à la suffixation.

Parmi les modes de déformation il faut encore signaler le procédé qui consiste à juxtaposer deux noms propres soit complets, soit déformés d'après les types que nous avons examiné plus haut, de telle sorte qu'ils

(1) Étude sur les noms de famille, etc. *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*, 2e s., t. IV, 1879.

aient une tendance à former un agrégat onomastique et à donner naissance à un nom nouveau.

Tels sont :

Anne-Beth, Anne-Josèphe, Anne-Jè, Anne-Mareye, Jean-Baptisse, Jean-Chry, Jean-François, Jean-Gille, Jean-Henri, Jean-Jacques, Jean Joseph, Jean-Lambert, Jean-Noyé, Jean-Pierre, Jean-Joseph, Mareye-Agnès, Mareye-Aily, Mareye-Anne, Mareye-Bâre, Mareye-Beth, Mareye-Cathrène, Mareye-Cosse, Mareye-Foi, Mareye-Ida, Mareye-Jè, Mareye-Joseph, Mareye-Leinne, Mareye-Jojè, Mareye-Louise, Pirre-Jean.

Tous ces noms ne nous montrent qu'une simple juxtaposition.

Mais voici deux séries de juxtapositions compliquées de déformation qui nous présentent toutes les transitions entre le point de départ de cette agrégation et la compénétration réciproque des éléments primitifs : Mareye-Jenne, Marè-Jenne, Ma-Jenne, Bajenne; Mareye-Josèphe, Mareye-Josè, Mareye-Jè, Marjè.

ALTÉRATIONS PHONÉTIQUES

Il reste maintenant à passer rapidement en revue les déformations d'ordre purement phonétique.

Comme les noms communs, les noms propres subissent des altérations par la chute ou la permutation de voyelles ou de consonnes médiales ou finales.

L'apocope, que nous avons observé plus haut dans une de ses formes, est phonétique dans les exemples suivants, qui peuvent se ranger en plusieurs groupes :

Groupe en *-ste* ou *-stre :*

Augusse, Batisse, Modesse, Silvesse, Cosse (Pentecoste).

Le groupe en *-sme* suit la même loi :

Erasme devient Erasse.

Groupe en *-ier* ou *-er* devenant *-i :*

Ligî, Ogî, Olivî, Rogî, Wathî ou Gathî, Zavî.

Groupe en *-ert* devenant *-iè :*

Lambiè, Houbiè, Robiè.

Un grand nombre de noms propres se réduisent par apocope simple: Elle a pour effet de faire tomber la dernière phonème du nom propre. Si le nom est terminé par deux consonnes, il en conservera une, si, au contraire, il est terminé par une seule consonne, le nom apocopé se trouvera terminé par une voyelle, qui, par suite du phénomène, se simplifiera le plus souvent, tout en s'allongeant, ou se diphtonguera quelquefois.

1er Groupe. — Noms terminés par deux consonnes

Adol(e), Ansél(e), Bar(e), Geôr(e), Mater, R(e)mac, Mithel(le) ou Méthel(le), Félic, pour Adolf(e), Anselm(e), Barb(e), Georg(e), Martern(e), R(e)macl(e), Mathild(e). Félix (= Félic*s*).

2e Groupe. — Noms terminés par une consonne

-*ar*(d), devenant -*â*.

Biernâ, Courâ, Evrâ, Gerâ, Jaspâ, Linâ (Lionard), Mèdâ, Richâ.

-*ul*(f) ou -*ol*(d) devenant -*ô* et -*ou*.

Gengô, Gegô (Gaugulf); Mengo, Mengeo, Mègeo (Mengold); Marcou (Marculf); Radou (Radulf); Ernou (Arnold).

Aili, Ayli (anc. liég. Aelie, Aelis, Aeli, Aielis, Ailis, Ayli, Elis, Elys); Baitri, Gètrou, Waltrou, Marceu, Michi, Noyé, Pau, Vidâ, Thibâ, Paquai, Grigô, Josè, Jâgô, Coirné, Helwi, Mathisalé, Ori et Ouri, Wâbeu, pour Adelaïde (ancien liég. Ailid, Aleyde, Adelaye), Alic(e), Beatric(e), Gertrud(e), Waltrud(e), Marcel, Michel, Noël, Paul, Vidal, Thibaud, Pascal, Grégoir(e), Joseph, Jacob, Corneil(le), Hedwig(e), Mathusalem, Ulric, Walburg(e).

La syncope est vocalique dans les noms suivants :

Baitri, Carlus, G'râ, Magrite, D'nihe, Lisbeth, Linâ, Ph'lippe, Rmeye, Salmon, Dièdné, J'han, Jenne, pour Béatri, Carolus, Gèrâ, Magarite, Dinihe, Lisabeth, Lionâ, Philippe, Rèmeye, Salomon, Dièdonné.

Elle est consonnantique dans les noms :

Abin (Albinus), (anc. liég. Abin, Aubin), Bâbe, Châles, Hâlin, Mâçulin, Ernotte, Maleinne, Magarite, Mayon, Mayanne, Phoyin, Bride, Wâbeu, pour Barbe, Charles, Hadelin, Marçulin, Ernold, Madeleine, Margarite, Marion, Marianne, Pholien, Brigitte, Walbeu.

Dans les noms Biètrand, Bièthlène, Bietmè, la syncope de l'*r* a déterminé la segmentation de *è* en *iè*, suivant la règle générale.

PERMUTATION VOCALIQUE

Voyelles toniques

En général l'*i* tonique des finales *-ina* et *-ia* se change en *è* comme dans les noms communs (gordène pour cortina, couhenne de coquina, farène de farina ; maladeye, atomeye, comedeye, etc.)

Exemples : Bablène, Gustène, Cathrène, et même Mithelle de Mathilda.

Laleye, Mareye, etc.

Ensuite :

Ern*ou*, And*ri*, Bl*à*se, Gl*à*de (Claude), Jasp*e*r (Gaspard), Marc*eu*, Marc*ou* Marculf), M*è*th*e*lle (Mathilde), Mich*i*, Nicol*è*s, Paqu*ai* (Pascal), Pi*è*t*eu*r (Peter), Pop*ou* (Léopold), Rad*ou* (Radulf), G*è*tr*ou* (Gertrude), Waltr*ou* (Waltrude), Wy*a*me (Guillaume), Zab*ai* (Isabeau), Saro (Sarah), Rogne, à rapprocher de la forme Royenne (Reine).

Agr*a*fa pour Agrippa par assimilation régressive de *i* en *a*.

Voyelles atones

*A*dile, Aldigonne, B*e*rtholomé, C*i*cile, *E*nnocint, *E*rnotte, *E*rnou (Arnold, Arnou[ld]). Di*u*dné, Di*è*dné, Fr*ou*min (Firmin), Gègo (Gangulf), Giv*â*, H*ou*bert, J*i*han, L*i*onard, L*i*opold, Mâç*u*lin, M*e*htelle, M*i*htelle (Mathilde), M*eu*rice, *O*rban, Orem*u*s, Pétr*i*nelle, S*i*ba (Sébastien), Th*i*odore, Thi*è*dore, Th*o*sar (Balthasar), Th*ou*mas, T*ou*rinne (Victorine), *U*gène, W*â*b*eu* (Walburge).

PERMUTATION CONSONNANTIQUE

Consonnes initiales

*B*ajenne (Majenne), *B*alite (Marite, de Magrite), *B*athias (Mathias), *C*opé (Popé de Pompée), *D*iopold (Léopold), *G*lâde (Claude), *Gu*illisse (Gillisse), *S*âles (Châles), *J*aspar (Gaspard), *K*èmeye (Rèmeye)

Consonnes médiales

Agra*f*a, B*è*l*o*it (Bênoit), He*l*wi (Hedwige), Ma*l*cus (Marcus), Quoi*l*in (Quirin), Ba*l*ite (Marite).

Consonnes finales

Bri*h*e (Brige, de Brigitte), Dini*h*e (Denise), Dini*k*, Gerla*h*e, Gerla*k* (Gerlache), Aldigon*n*e (Aldigonde).

Différenciation par diphtongue

Ben*oy*e (Bènoit), El*oy*e (Eloy), Mar*oy*e (Mareye), Man*oël* (Manuel).

Diphtongues remplacées par des voyelles

Ambr*o*sse et Ambr*e*sse pour Ambroise, Bèneut (Benoye), Cr*eu*, F*eu* pour Croix et Foi, Godefr*è* (Godefroid), Chanch*è*s, Chanch*e*sse (François, Françoise), Grig*o* (Grégoire), Jul*e*nne (Julienne), Th*e*rry et Th*i*ry (Thierry).

Diphtonguaison de la voyelle

B*ie*rtholomé, B*iè*trand, Col*eye* (Colas), G*eoi*re (Geore), Houb*ië*, Lamb*iè*, Rob*iè*, Rm*eye* (Remi) M*oi*r (Maur), Qu*oi*lin (Quirin).

Nasalisation

*An*drien, Wy*ain*'me pour Adrien et Wyame.

Dénasalisation

Qu*è*tin, P*o*pé, H*è*ri, C*ou*ra, G*è*go, M*è*geo pour Quentin, Pompée, Henri, Conrad, Gangulf, Mengold.

Métathèse

Bablène, Froumin, de Frumin, Hewli, Larwince pour Balbène, Furmin, Helwi, Laurince.

Enfin quelques noms propres ont subi des déformations si complexes qu'ils exigent une place spéciale.

Chanchès, fém. Chanchesse (François, Françoise). — La voyelle *è* peut provenir soit du renforcement de *i* (Franciscus), soit de la réduction de la diphtongue *oi*, qui se prononce *oè* en wallon, comme dans Ambresse (Ambroise). Le point de départ de Chanchès est sans aucun doute Francès, cette forme s'aphérèse en *chès* par permutation de *ç* (s) en *ch* (V. *Langues et dialectes*, Gloss. phonol., étymol , etc., art. *ch*), et se réduplique avec la voyelle nasale qui précède le *ch* dans le nom non aphérésé. On obtient donc les transformations successives : Francès, Franchès, Chès, Chanchès (anc. liég. Franchois, Francheu).

Pampès. — Cette déformation ne peut s'expliquer que par la chute de l'*r* après la muette; fait qui n'est pas sans exemple même lorsqu'il s'agit d'autres lettres que *r*. L'*r* de *Fran* a été éliminé comme dans le namurois *Fanchon* pour *Franchon* et l'hennuyer *Fanfois* (François). Le changement de *f* en *p* est plus difficile à justifier. Néanmoins il n'est pas impossible

d'admettre le passage de la fricativo-dento-labiale *f* à la labiale pure *p*. Sans sortir du domaine du wallon, les liég. *blame* (flamme), *faflotte*, à côté de ses forme parallèles *bablotte* et *paplotte*, donnent beaucoup de vraisemblance à cette opinion. *Francès* aurait donc abouti à la déformation *Pancès*. Celle-ci serait devenue à son tour *Pampès* par assimilation et peut-être par analogie de *Chanchès* qui aurait existé antérieurement.

MACHE. — *Mathieu*, par suite d'une amputation qui n'a rien d'étrange en wallon, s'est réduit à *Mat(e)*. Pour passer de *Mat(e)* à *Mache*, on a pu avoir recours à la forme intermédiaire *Mas(se)* par permutation de *t* en *s*. Les liégeois *waisse* (bleu de roi) de l'aha *weit*, *mize* (hydromel) de l'anc. flam. *med* donneraient du poids à cette hypothèse. Mais il est une autre conjecture qui paraît plus fondée. Le changement de *t* en *k*, dont *guilike* pour *guilitte* (rangée), *mak* pour *mat* dans l'expression *capotte et mak* (échec et mat) sont des exemples, donnerait *mak* pour *mat*. Le *k* devenant *ch* étant un fait très ordinaire en wallon, il s'ensuit que *mak* donne régulièrement *mache*.

MÈNSIEUR, MÈNCHEUR (Melchior). — Voici les formes intermédiaires qui ont probablement été l'origine de *Mèncheur : Mènkior*, *Mèntior* par changement de *k* en *t*, *Mènsior*, par permutation de *t* en *s*, *Mènsieur*, qui donne *Mèncheur*, comme *monsieur* a donné lieu à *moncheu*.

MANJOR est une forme dérivée de *Mènsior*.

CATHÈRINE (Καθαίρω, purifier)

Cath(*é*)rine		*Cat		Cathrène	
Cath(*é*)line (1)	Thrine	Caton	*Catot	Cath(*é*)lène	Thrène
	Tine		*Catou	Kèth'lène	Thène
Cath'len Catel				Kellène	
	Titine		Tatou		Tatène
Catin	Tatine			Kène	
Catinette	*Tatinette			Cakène	
	*Tachinette				
	*Tachette				
	Tacheute				

(1) Anc. nam. : Kathelène.
Anc. liég. : Katheline, Kathon, Kaye, Koye.

ARNOLD

*Anold — Airnou (1) — Ernotte (anc. liég. id.)

Nanold, Nonold, *Anou — Nènotte

Nanou, Cacou. — Lènotte

(1) Anc. liég. et nam. : Ernou.

BARTHOLOMÉUS

Bertholomé

Bertholè — Bietmé — Tholomé

Bertho, Tholè — Lomé.

MARGARITA

Margarite

Garite — Magrite, Magriète

*Marite

*Malite

Balite

*Badite

*Dite

Didite, Dadite

Lènotte. — Le changement de *n* initial en *l* offre en wallon des exemples caractéristiques : à Liége, *lémoscâde* pour *némoscâde* (noix de muscade), à Mons, *lommer* pour *nommer*.

Balite. — Cette forme peut avoir une double origine : **Marite* puis **Malite*, syncope de *Magrite*, ou *Galite* pour *Garite*. Il n'y a pas d'exemple pour appuyer l'hypothèse d'une permutation de *G* en *B*. Tandis que *Bajenne, Bathias,* le liégeois *buzai* à côté de *musai* (museau) ne laissent aucun doute sur l'origine de *Balite*. *Didite, Dadite* sont des variantes réduplicées de *dite*, forme aphérésée de **Badite* pour *Balite*. Le changement de *l* en *d* se rencontre dans le liégeois *dardespenne* pour *lardespenne* ou *ardespenne* (aubépine), *daborer* pour *laborer*, le rouchi *dacheron* (laiteron), à côté de *lacheron*.

*
* *

Les différentes réductions métaplastiques des noms propres se constatent dans toutes les langues indo-européennes.

Ces phénomènes cependant sont peu apparents parce que l'habitude et l'usage reçu veulent que seule la forme littéraire soit l'expression et l'émanation du langage. La littérature a pris les noms propres sous un certain aspect et leur a accordé dans cet état l'honneur d'une représentation. Tandis que les formes que le génie populaire crée incessamment seront privées de toute investiture, et seront considérées comme de détestables *corruptions*.

Ces considérations s'appliquent particulièrement au français. Celui-ci a eu et a encore des noms propres déformés, mais ils sont placés au second rang. La littérature, cependant, en a mis quelques-uns en relief : *Margot, Manon, Colin, Colas, Colette, Caton, Ninon, Jeannet, Pérette, Suzon* ne sont pas autre chose que des noms de basse extraction qui ont été ennoblis. Il convient en effet de remarquer qu'ils désignaient des campagnards et des individus de la classe populaire. On peut donc leur assigner une origine dialectale incontestable Le véritable nom déformé, celui qui n'est usité que dans le langage intime et familier, présente rarement en français un type fixe. Il éclot sous la seule impulsion des imaginations individuelles. Chacun crée de ces déformations sans les avoir jamais entendues. C'est ainsi que familièrement, on appelera les jeunes filles : *Juju* (Julie), *Vivire, Mimire* (Elvire), *Nini, Lili, Loulou, Rita, Tata*, etc. ; les garçons : *Toto. Coco, Geogeo, Tutur*, etc. Ce qui ressort de ces exemples, qu'il n'est pas nécessaire de multiplier, c'est que toutes ces créations plus ou moins spontanées s'opèrent toujours au moyen de procédés analogues

Si nous pénétrons dans le domaine des dialectes, le phénomène que nous constatons dans les langues à l'état d'ébauche, est tellement accentué, qu'on peut avancer, sans exagération, que les noms déformés y jouent le rôle principal, et que seuls ils remplissent une fonction. Les noms classiques n'existent dans les dialectes qu'à raison des dispositions légales relatives à l'état civil. C'est ce qui explique qu'on y rencontre très peu de noms archaïques, et que les déformations portent presque exclusivement sur les noms empruntés au recueil français.

Or, il ne faut pas oublier qu'originairement tous les noms propres ont été significatifs. Ceux de ces noms qui ont pris naissance et se sont développés dans le sein même de la langue, sont adaptés au milieu organique dont il font partie intégrante et dans leur transformation ils subissent l'action des lois qui président à l'évolution générale de cette langue. Toutes les formes actuelles des mots ont donc leurs antécédents nécessaires

dans les formes antérieures, mais si ces noms sont transportés dans une langue étrangère ils perdent toute signification ; ce lien qui les rattachait à leur langue génératrice a disparu ; ils tombent dans un milieu hétérogène, et ne présentent aucune résistance à l'action de la désorganisation.

Les noms français implantés dans les dialectes, aussi bien que les noms germaniques, latins ou latinisés apportés aux populations de la Gaule, remplissent bien toutes les conditions nécessaires à une déformation.

Ils ne sont plus significatifs — ils ne le sont même plus en français ; dans cette dernière langue ils consacrent le souvenir d'un homme éminent ou illustre, qui n'est pas inconnu pour le lettré. Le peuple a peu de notions scientifiques ou historiques. Les noms propres qu'on lui impose le gênent et l'embarassent : il fait bien des tentatives pour revenir au mode primitif et naturel d'appellation, le sobriquet, mais les exigences politiques et juridiques l'empêchent de se soustraire à l'usage des noms étrangers.

Enfin, les dialectes servent exclusivement aux relations locales et sont parlés par les éléments populaires pour lesquels ils constituent souvent le seul langage véritablement intelligible. Dans les relations d'individus vivant côte à côte, les prénoms se substituent toujours aux noms patronymiques, l'emploi fréquent des prénoms fait donc naître le besoin de leur donner plus de concision et de netteté.

En wallon peu de noms propres échappent à la réduction : celle-ci, — les tableaux qui précèdent le démontrent, — est surtout aphérétique. Et cette réduction va le plus souvent jusqu'à son maximum possible, c'est-à-dire jusqu'à la disparition de toutes les syllabes, sauf la dernière.

Ce n'est pas le wallon seul qui a le monopole de la déformation aphérétique. — Les exemples cités plus haut le montrent en français. — L'italien *Vico* (Lodovico), *Renzo* (Lorenzo), *Tonio* (Antonio), *Menico* (Domenico), *Rita* (Margherita), *Masuccio* (Tommasuccio), *Carducci* (Ricarducci), *Narducci* (Leonarducci), *Richetti* (Enrichetti) ; le sicilien *Turridu* (Salvatorillo) ; l'espagnol *Tuda* (Gertruda), *Cola* (Maricota), *Lola* (Dolorès), etc., etc., témoignent de la conformité de procédé dans les langues néo-latines.

La déformation ne se borne pas à une simple réduction du nom. Une catégorie nombreuse de noms, après avoir été raccourcis par le procédé aphérétique, se sont renforcés par réduplication.

Il n'est pas douteux que ce procédé de déformation appliqué au nom propre ait son origine dans le langage enfantin. Ce langage en somme ne

comprend que des mots réduplicués : *bonbon*, *joujou*, *bobo*, *dodo*, *dada*, *maman*, *papa*, *toutou*, *nounou*, en français; *babaie* et *vavaie* (*aller à babaie*, aller à cheval), *baboû* (croquemitaine), *babaù* (niais, simple comme un enfant), *cacaie* (jouet), *kikeie* (brinborion), *cocâ* (œuf, dans le langage enfantin), *cocoque* (œuf de Pâques), *mâmâ* (bobo), *mémére*, (petite mère), *pépére* (petit père), *tata* (chien), *sousour* (petite sœur), en wallon, constituent l'expression des premières impressions de l'enfance. — Les personnes qui entourent les enfants ne se feront pas faute de les imiter, pour leur être agréables et pour se mettre à leur portée intellectuelle. Le nom même de l'enfant sera tout désigné pour subir la même influence. Peu à peu, l'expression d'un sentiment de tendresse ou d'affection, se manifeste par la tournure plus mièvre que l'on fait prendre aux noms, et devient ainsi inséparable de la déformation par réduplication.

Le français fait usage, dans le même sens de la réduplication. Celle-ci n'est pas inconnue à l'italien, bien que cette langue ait à sa disposition une variété de terminaisons diminutives qui jouent avantageusement le même rôle : *Momo* (Girolamo), *Peppe* (Giuseppe), *Gigi* (Luigi), *Gigia* (Luigia), *Pippo* (Filippo), *Gegia* (vénitien Teresa), *Ciccio* (Francesco), etc., viennent compléter les déformations aphérétiques italiennes que nous avons citées plus haut.

En résumé, ce qui caractérise le wallon dans l'altération des termes appellatifs, c'est la réduction aphérétique et sur cette base la réduplication syllabique. — Toutes les autres déformations résultant, soit de la syncope, soit de l'apocope, sont exceptionnelles et se réduisent à une quantité négligeable.

Le cadre de cette étude étant fort restreint, nous avons dû nous borner à l'examen des faits saillants. Nous nous réservons de reprendre plus tard certaines questions plus délicates et d'une importance moins directe. Nous aurons peut-être l'occasion de nous y arrêter lorsque nous présenterons une étude analogue à celle-ci, sur les noms propres flamands.

EDGAR SACRÉ.

PREMIER ESSAI

DE

GRAMMAIRE BORAINE

Le borain est le langage parlé dans la contrée industrielle située au couchant de Mons et connue sous le nom de Borinage.

Cette contrée comprend seize communes très populeuses :

TABLEAU DES COMMUNES COMPOSANT LE BORINAGE

COMMUNES	POPULATION	COMMUNES	POPULATION
Premier groupe			
Jemappes	11,553	Warquignies	1,212
Quaregnon	13,256	Pâturages	10,519
Wasmuël	2,540	St-Ghislain	3,419
Wasmes	12,908	Flénu	4,501
Deuxième groupe		**Troisième groupe**	
Cuesmes	7,950	Hornu	8,522
Frameries	10,592	Boussu	9,494
La Bouverie	6,382	Dour	10,422
Eugies	2,336	Elouges	4,223

Soit en tout une population de plus de 120,000 âmes.

La plupart de ces communes se subdivisent en hameaux, qui tirent leurs noms de circonstances locales, de la nature du sol, de la topographie, etc.

Jemappes a pour hameaux : Le Marais, el Fourmaon (fort Mahon), el Campiau, etc. ;

Quaregnon a pour hameaux : le Rivage, l'Aizette, Monsville ou Mont-le-Ville, le Brûlé, le Bas-Flénu, le Tranoy, le Plat-rie (plat ruisseau), etc. ;

Wasmes à pour hameaux : le Petit-Wasmes, le Quesnoy, l'Algère, el Cu-du-qu'vau (le cul du cheval), le Cambry ;

Pâturages a pour hameaux : les Fonds de Grisœul, el Camp pierdu (le champ perdu) :

Cuesmes a pour hameaux : le Trie, le Pont de pierre, le Flénu, etc.

Frameries a pour hameaux : el Maladrée, etc.

Chacune de ces localités a une manière de parler le borain qui lui est propre et qui va jusqu'à permettre de reconnaître la résidence d'une personne rien qu'à son langage.

Les mots sont partout les mêmes et ont partout la même signification ; les terminaisons seules diffèrent.

Le tableau qui précède divise les communes du Borinage en trois groupes suivant la manière de conjuguer les trois personnes du singulier, de l'imparfait de l'indicatif et du conditionnel présent.

Prenons pour exemple le verbe *canté* (chanter). Pour le premier groupe, nous aurons, au singulier, la désinence *-os ;* pour le deuxième groupe, *-ou ;* pour le troisième, *-wé* ou *-eus :*

	Ier GROUPE	
Jemappes Flénu	Quaregnon Wasmuël	Wasmes Warquignies Pâturages
	IMPARFAIT	
dju *ou* dj'cantos	dj'cantos	de cantos
tu cantos	tu cantos	tu cantos
i cantot	i cantot	i cantot
nos cantinnes	nos cantennes	nos cantonnes
vos cantétes	vos cantétes	vos cantétes
i cantinne	i cantoête	i cantonte
	CONDITIONNEL PRÉSENT	
dj'cantros	dj'cantros	de cantros
tu cantros	tu cantros	tu cantros
i cantrot	i cantrot	i cantrot
nos cantrinnes	nos cantrennes	nos cantronnes
vos cantrétes	vos cantrétes	vos cantrétes
i cantrinne	i cantroête	i cantronte

2e GROUPE	3e GROUPE	
Cuesmes		
Frameries	Hornu	Dour
La Bouverie	Boussu	Elouges
Eugies		

IMPARFAIT

dju cantoû	j'cantwé	j'canteus
tu cantoûs	tu cantwés	tu canteus
i cantoût	i cantwét	i canteut
nos cantinnes	nos cantwétes	nos canteutes
vos cantée	vos cantwétes	vos canteutes
i cantinne	i cantwéte	i canteute

CONDITIONNEL PRÉSENT

dju cantroû	j'cantrwés	j'cantreus
tu cantroûs	tu cantrwés	tu cantreus
i cantroût	i cantrwét	i cantreut
nos cantrinnes	nos cantrwétes	nos cantreutes
vos cantrée	vos cantrwétes	vos cantreutes
i cantrinne	i cantrwéte	i cantreute

Ce tableau montre assez ce qui distingue les trois groupes au point de vue de la conjugaison des verbes.

Les mêmes différences existent dans les substantifs.

La terminaison *ceau* en français devient *chau* à Quaregnon, *ciau* à Jemappes, *cha* à Frameries, *cia* à Cuesmes; exemple : *morceau* devient *morchau, morciau, morcha ou morcia* selon que le mot est employé par une personne venant de l'une ou l'autre de ces localités.

La désinence *ië* (prononcez *ieu* très bref, mais peu accentué) à Quaregnon, Jemappes, Flénu, Wasmes, Pâturages, devient *i* à Frameries, Cuesmes et La Bouverie; exemple : *guernië* (grenier) = *guerni; fumië* (fumier) devient *fumi* ou *fumie*.

QUELQUES REMARQUES SUR LA PRONONCIATION

La lettre *a* a un son plus grave et plus prolongé qu'en français, surtout dans les mots qui se terminent en *tion*.

La lettre *o*, surtout à la fin des mots, a un son plus fermé qu'en français, c'est l'intermédiaire entre *ou* et *o*, mais plus rapproché de *o* que de *ou*.

Le son *eu* se prononce toujours comme dans le mot français *feu*.

Le son *in* ressemble parfois à *ain* français; quelquefois il a un son que l'on ne peut rendre qu'en prononçant l'*é* fermé français avec un accent nasal assez prononcé. Par exemple le mot *enfant* s'écrira *infant* et se prononce *ain-fant*, — tandis que *inquiétude* s'écrira *inquiëtude* et se prononcera *cinquiëtude*.

Dans le premier cas, le son *in* est le correspondant du son *en* ou *em* français : enfant, *infant;* embêter, *imbêter ;* endormir, *indormi*, etc., (prononcez *ain*).

Dans le second cas, il est le correspondant du *in* ou *im* français; exemple : *inquiëtude ; instwuit* (instruit,) *imbécile* — prononcez comme *é* fermé avec un son nasal:

Les terminaisons *ant, amp, on*, ont un accent qu'aucune lettre de l'alphabet ne saurait rendre d'une manière convenable. Les mots terminés de cette façon doivent se prononcer avec un accent nasal très faible; mais il faut ajouter immédiatement un accent qui ressemble au *ng* flamand, mais plus bref, plus sec; on émet d'abord le son *a* ou *o*, puis on replie la langue de façon que son extrémité touche la base des dents inférieures de devant, tandis que le dos se met en contact avec le palais; après une légère aspiration par le nez, la langue se détache brusquement du palais et reprend sa position normale, la syllabe ainsi prononcée doit être très brève.

Tous les mots terminés par *an, ant, amp, on, ons*, se prononcent de cette façon, surtout lorsqu'ils viennent à la fin d'une phrase; cependant, lorsque dans le cours d'une proposition, ils sont suivis d'une consonne, l'accent ne se fait pas sentir.

Exemple : *Dj'ai vu vos infants*, prononcez approximativement *infa-nghe* (*gh* aspiré).

Els infants qu' dj'ai vus, prononcez *Els infan qu' dj'ai vus*.

La consonnance *in*, à la fin d'un mot français, se traduit en borain par *in* (son fermé *ën*) et *égn', eign ;* exemple : médecin, *med'cégn', medecign'* ou *medcin ;* chemin, *quemégn, quemeign'*.

Cet accent est presque toujours bref.

Les mots terminés en français par *peau, ceau, teau, seau* remplacent ces terminaisons par *piau, pia ; chau, ciau, cha* ou *cia ; tiau* ou *tia ; chau, siau, cha* ou *sia*, selon les localités. Un couteau se dit *coutiau* ou *coutia ;* pourceau, *pourchau, pourciau, pourcha* ou *pourcia ;* os, *ochau, ôssiau, ocha, ocia ;* chapeau, *capiau, capia*.

La terminaison *er* des verbes de la première conjugaison en français se change en *ë*, *ie* si la syllabe terminale commence par *g*, *dg*, *ch* ou *tch*; exemple : commencer, *couminchë*, *couminchi;* songer, *sondgë*, *sondgî;* manger, *megnë*, *megni*.

Cette désinence n'est pas modifiée pour les autres verbes en *er* ou *é*, sauf que l'*r* ne se fait jamais sentir; aller, *dallé*, parler, *parlé*, danser, *dansé*, etc.

La désinence *ir*, de la deuxième conjugaison, se traduit par *i* en borain ; finir, *fini;* courir, *couri;* mourir, *mori*.

Dre, *bre*, *tre*, en français, devient *t'*, *p'*, *t';* exemple : descendre, *desquint'*, rendre, *rint'*, fendre *fint'*, connaître, *connoit'*.

La terminaison *oir*, des verbes à l'infinitf, se rend par *oi*, *wo*, *voì;* exemple : recevoir, *ercevoi*, *ercewo*, *ercevoì;* avoir, *avoi*, *avo*, *awo*, *avoì*.

Re, au commencement d'un mot, se change en *er* ou *'r;* remettre, *ermettè*, *rmette*, *ermets-li* (remets-lui) — *i faut li 'rmette* (il faut lui remettre).

Ent, qui termine une foule de mots français, devient *int* en borain : généralement, *generalmint;* principalement, *principâlmint*.

La terminaison *able* se transforme en *âpe;* exemple : table, *tâpe;* convenable, *convenâpe;* capable, *capâpe*.

Le borain avait autrefois une forme propre correspondante à cette forme française; c'était *aule*; mais elle n'est plus employée que pour les mots *estaule* (étable); *mariaule* (mariable).

Les vieillards disent encore quelquefois *enn taule* pour une table.

Il est regrettable que cette forme ait presque disparu, car elle contribuerait certainement à conserver au langage borain un aspect plus caractéristique; il ne serait certes pas plus mauvais ni plus grossier de dire *agréaule*, agréable; *convenaule*, convenable, au lieu de *agréâpe*, *convenâpe*.

DE L'ARTICLE SIMPLE

L'article en borain revêt les formes suivantes : *El*, *'l*, *l'*, *les*, *els*, *le*, *les; ell*, *'ll*, *les*, *ells*, *la*, *les*, selon que le nom qui suit commence par une voyelle ou par une consonne.

Exemples : *el' quevau* (le cheval), *les qu'vaux* (les chevaux), *l'homme* (l'homme), *les hommes* ou *els hommes* (les hommes); *ell fèmme* (la femme), *les fèmmes* (les femmes).

DE L'ARTICLE CONTRACTE

Du ou *dou ; de l', del, dell, des.*

On emploie *du* ou *dou*, au masculin singulier, devant une consonne.

Exemple : *du* ou *dou pégn'* pour du *pain*.

De l', devant un mot commençant par une voyelle : *de l'iau* (de l'eau); *de l'amidon*.

Del, devant un mot féminin commençant par une consonne : *del farenne* (de la farine), *del plèfe* (de la pluie).

Des, devant un mot au masculin pluriel ou au féminin pluriel.

Les et *des* se prononcent très brefs commme *le* et *de* en français.

DES ADJECTIFS

ADJECTIFS POSSESSIFS

Em, mon ; *emm*, ma ; *mes*, mes ;

t', ton ; *t'*, ta ; *tes*, tes ;

s'. son ; *s'*, sa ; *ses*, ses ;

no, notre ; *vo*, votre ; *leu*, leur (prononcez *leu* comme *feu*) ;

nos, nos ; *vos*, vos ; *leux*, leurs.

On emploie *em, emm, t', s'* devant un mot commençant par une consonne : *em car* (mon chariot) ; *emm maronne* (ma culotte, mon pantalon).

Si le mot qui suit commence par une voyelle, il faut placer la lettre intercalaire *n* immédiatement après l'adjectif.

Exemples : *em n'amisse* (mon ami), *t'n'arc* (ton arc), *s'n'assiette*, etc.

Il en est de même pour le possessif à la deuxième et à la troisième personne.

No, vo, leu s'emploient devant un mot singulier commençant par une consonne. Exemples : *no maison* (notre maison) ; *vo restiau* (votre rateau) ; *leu gardégn* (leur jardin).

Si le mot qui suit commence par une voyelle ou une *h* muette, on se sert de la lettre intercalaire *n*. Exemples : *no n'hayïe* (notre haye) ; *vo n'habit* (votre habit) ; *leu n'homme* (leur homme).

Nos, vos, leux s'emploient au pluriel :

Nos quvaux (nos chevaux) ; *vos tchës* (vos chiens) ; *leux ougnons* (leurs oignons).

ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS

C', c'-ci, c'-là (ce, ceci, celà); *c'n-ci* (cet-ci); *c'n-là* (cet-là).

On emploie *c'* devant une consonne : *c'camp-ci est biau* (ce champ est beau); si le mot qui suit commence par une voyelle ou une *h* muette, on emploie la lettre intercalaire *n*, comme pour les adjectifs possessifs; ainsi pour dire *cet homme*, on dira *c'n'homme-ci; c'n'habit-ci*, pour *cet habit; c' n'in kiï-l* pour *cet encrier-là.*

Remarquez qu'en borain, l'adjectif démonstratif est toujours accompagné de *ci* ou *là;* en français, on n'ajoute ces mots que lorsqu'on veut désigner un objet qui se trouve parmi d'autres objets; si l'on désigne un objet isolé on fait simplement précéder le nom de cet objet de l'adjectif démonstratif *ce, cet, cette.*

En français, par exemple, on dira : cette pomme est excellente; ce cheval court rapidement; mais, en borain, on dit : *c'pungn'ci est bon* (cette pomme est bonne); *c'quevau-là keurt râte* (ce cheval court vite).

L'adjectif démonstratif ne se modifie pas devant un mot au féminin, on dit, *c'fémm-ci,* (cette femme), *c'maronne-là* (ce pantalon).

Le pluriel *ces* est commun aux deux genres et est toujours également accompagné de *ci* et *là : ces qu'vaux-ci, ces quéières-là* (ces chaises).

Remarques : Le mot cheval s'écrit tantôt *quevau,* tantôs *qu'vau;* cela dépend du mot qui précède et de la facilité de prononciation; il est, par exemple, presque impossible de dire *el' qu'vau, en' qu'vau;* d'autre part il est ridicule de dire *é quevau, no quevau;* on dira donc, selon que la facilité de prononciation l'exigera : *el' quevau, em' quevau, es' quevau,* (le cheval, mon cheval, son cheval) et *no qu'vau, vo qu'vau, é qu'vau* (notre cheval, votre cheval, un cheval).

ADJECTIFS NUMÉRAUX

Sont les mêmes qu'en français, sauf *un* qui se prononce *é* devant un substantif masculin commençant par une consonne; *é* avec la lettre *n* (*én'*) devant un mot masculin commençant par une voyelle; *enne* devant un mot féminin commençant par une voyelle.

A la fin d'une phrase ou isolément, le chiffre *un* se prononce *ungn'*; l'adjectif numéral *cinq* se prononce *choucq*.

L'adjectif numéral ordinal se forme au moyen de la terminaison *ième,* comme ent français, sauf pour le *premier* qu'on dit *premië: deuzième, twoisième, quatième, choucquième, sizième, septième* ou *chettième, huitième, névième, dixième,* etc.

ADJECTIFS INDÉFINIS

Chaque (chaque), *saquant* (plusieurs), *même* (même), *aute* (autre), *quéque* (quelque), *certégn'* (certain), *certenne* (certaine), *tout*, *toute*, *aucungn'* (aucun), *auquenne* (aucune), *tél* (tel), *téle* (telle), *nu* (nul, nulle), *qué* (quel, quelle) *qué n'* devant une voyelle : *qué temps fait-i? qué n'heure est-i? qué fèmme! qué n'homme!* *Saquant* signifie aussi un certain nombre, beaucoup.

Exemple : *é saquant ont sté attrappés* (un certain nombre, plusieurs, beaucoup ont été attrappés).

DU PRONOM

PRONOMS PERSONNELS

Première personne au singulier : *dj*, *dju* ou *de*, *mi*, *em* ou *m'* (je, moi, me);
Id. pluriel : *nos* (nous);
Deuxième personne au singulier : *tu*, *ti*, *t'* (tu, toi, te);
Id. pluriel : *vos* (vous);
Troisième personne au singulier : *i* (bref). *il*, *li*, *l'* (il, lui, lui), masculin;
Id. Id. *elle*, *li*,*l'* (elle, elle, elle), féminin;
Id. au pluriel : *il*, *euss'* (ils, eux), pour le masculin;
Id. Id. *elle*, *euss'* (elles, elles), pour le féminin;
Pour les deux genres : *les*, *leu*, *se* (les, leur, se).

Il arrive fréquemment que le pronom personnel, surtout lorsqu'il est complément direct venant immédiatement après un verbe à l'impératif, se confond avec ce verbe. Exemples : donnez-moi, *donnemme;* éclairez-le, *lumelle.*

Il en est de même dans certaines phrases interrogatives, telles que : allons-nous? *dallonne?* ; faisons-nous, *faisonne.*

Cette particularité est due à la contraction qui se produit dans ces mots qui devraient s'écrire, peut-être : *douné-me* (donnez-moi); *lumé-le* (éclairez-le ou éclairez-là); *méné-le* (menez-le ou menez-la); *dallons-nos* (allons-nous); *faisons-nos* (faisons-nous).

A la deuxième personne du pluriel, on supprime le pronom dans les phrases interrogatives.

Exemples : allez-vous? *dallé?* — êtes-vous? *esté?* — chantez-vous? *canté?* — voulez-vous? *volé?* — alliez-vous? *dalléte?* — chantiez-vous? *cantétes?* — vous leviez-vous alors? *vos stampétes adonc?*

Au futur simple et au conditionnel, mêmes règles.

Exemples : irez-vous là-bas? *diré-lauvau?* — chanterez-vous une chanson? *cantré enne canchon?* — viendrez-vous avec votre sœur ; *vairé avë vo swère?* — iriez-vous là-bas? *dirétes lauvau?* — me chanteriez-vous quelque chose si je vous le demandais? — *em cantréte enn'saquet si djé vos l'demando?*

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Masculin singulier. — El ceu, cti-ci, cti-la, çou, çouci, çoula;
Féminin singulier. — Elle cienne, ctell-cîle, ctell-lâle;
Masculin pluriel. — Les cieux, ceux-cîle, ceux-lâle;
Féminin pluriel. — Les ciennes, ctelles-cîle, ctelles-lâle.

Exemples : celui qui a bu, boira, *elle ceu qu'a bu, bura co ;* celle qui a bu, boira, *elle cienne qu'a bu, bura co;* entre ceci et cela, voilà ce qui me plaît le mieux, *intre çouci eié çoula, vla çou qui m'plaît el meyeux.*

PRONOMS POSSESSIFS

El mië, el miënne, el nôle, el nôle;
Les miës, les miënnes, les nôles, les vôles;
El tië, el tienne, el vôle, el vôle;
Les miës, les tiennes, les vôles, les vôles;
El sië, el sienne, leu sië, leu sienne;
Les siës, les siennes, leux sië, leux siennes.

Exemples : *Les ceinsiës d'Djumappes eié les cieux d'Quaregnon ont mis des vaques au concours; ceux-cile pinsoote que leux siennes arroote el prumier prix, me c'e les ciennes des cieux d'Djumappes qui l'ont oïu.*

Traduction : Les fermiers de Jemappes et ceux de Quaregnon ont mis des vaches au concours ; ceux-ci pensaient que les leurs auraient le premier prix, mais ce sont celles (c'est celles) de ceux de Jemappes qui l'ont obtenu.

Qué differince awo-t-i intre les vaques de ceinsiës d'Djumappes eié les ciennes de cieux de Quaregnon?

C'est que les ceinsiës de Djumappes avoote mwé ingressé leux siennes.

Traduction : Quelle différence y avait-il entre les vaches des fermiers de Jemappes et celles (les celles) de ceux de Quaregnon?

— C'est que les fermiers de Jemappes avaient mieux engraissé les leurs (leurs siennes).

PRONOMS RELATIFS

Qui (qui), *que* (que), *elquel* ou *elquungn* (lequel), *elquéle* ou *elquenne* (laquelle), *lesquéls* ou *lesquungn'* (lesquels), *lesquéles* ou *lesquennes* (lesquelles), *duquél* ou *duquungn* (duquel), *delquéle* ou *delquenne* (de laquelle), *desquéles* ou *desquennes* (desquelles), *auquel* ou *auqungn'* (auquel), *à l'quéle* ou *à l'quenne* (à laquelle), *à lesquéls* ou *à lesqungn'* (auxquels), *à lesquéles* ou *à lesquennes* (auxquelles).

Le pronom relatif français *dont* n'a pas d'équivalent en borain ; on remplace ce mot par une périphrase.

Exemples : L'homme dont je vous raconte l'histoire, se traduit par : *L'homme que dj'vos raconte esn'histoire.*

PRONOMS INDÉFINIS

On (on), *chacungn'* (chacun), *chakenne* (chacune), *é tél* (tel), *d'aucungn'* (certain), *d'auquenne* (certaine), *enne saqui* (quelqu'un), *enne saquet* (quelque chose), *noului* (personne, nul), *aucungn'* (aucun), *nérië, rië* (rien), *tout* (tout), *aute* (autre), *e'n autre* (autrui), *l'ungn'* (l'un), *l'aute* (l'autre).

Le borain possède, en outre, deux mots qui peuvent être considérés comme pronoms indéfinis : *saquant* et *tout quant.*

Exemples : *Saquant qui sont dallë in Afrique, n'sont pu' rvenus.*

(Certains qui sont allés en Afrique ne sont plus revenus).

Tout quant qu'est cras n'est gué à twé.

(Tout ce qui est gras n'est pas à tuer).

VERBES

Sujets. — Dje, dju, de, j' (je) ; *tu* (tu) ; *i* ou *il* (il), suivant que le verbe commence par une consonne ou une voyelle ; *nos* (nous) ; *vos* (vous), *i, il* (ils).

Il est assez difficile de diviser les verbes en quatre conjugaisons, comme en français. Toutefois voici les terminaisons correspondant à celles des verbes français.

Première conjugaison, ER : *é, ë ;* danser, *dansé ;* changer, *candgé ;*
Deuxième id. IR : *i ;* finir, *fini ;* mourir, *mori ;* voir, *vi ;*
Troisième id. OIR : *wo, vo* ou *vôu ;* recevoir, *ercewo, ercevo, ercevoû ;*
Quatrième id. DRE, TRE : *t' ;* prendre, *print' ;* rendre, *rint'.*

Les verbes auxiliaires sont : *etre* (être), *awo, avoi, avoû* (avoir).

CONJUGAISON DU VERBE *ETTE* (être).

Infinitif. — Ette.

Participe présent. — Estant.

Participe passé. — Esté.

Indicatif présent. — Dju sû, t'es, il est, nos stons, vos stë, i sont.

Imparfait. — Dju sto, tu sto, il é, nos stennes, vos stétes, i éte.

Passé défini. — N'existe pas, en borain.

Passé indéfini. — Dj'ai stë, t'as stë, il a stë, nos avons stë, vos avez stë, il ont stë.

Plus-que-parfait. — Dj'awo sté, t'awos sté, il *ou* elle awo sté, nos avennes sté, vos avétes sté, il *ou* elle awôte sté.

Futur simple. — Dju sarai, tu saras, il *ou* elle sara, nos sarons, vos sarë, i *ou* elles saront.

Futur antérieur. — Dj'arai sté, t'aras sté, il ara sté, nos arons sté, vos arës sté, il aront sté.

Conditionnel présent. — Dju saro, tu saros, i saro, nos sarennes, vos sarétes, i saroote.

Conditionnel passé. — Dj'aro stë, t'aros sté, il aro sté, nos arennes sté, vos aréte sté, il aroote sté.

Subjonctif présent. — Que dju seusse, que tu seusse, qu'i seusse, que nos seusse, que vos seusse, qu'i seusstë.

Subjonctif imparfait. — Que dju fusse, que tu fusses, qu'i fusse, que nos fusse, que vos fusse, qu'i fusstë;

Subjonctif parfait. — Que d'j'avisse stë, que t'avisse sté, qu'il avisse sté, que nos avisse stë, que vos avisse sté, qu'il avisstë stë;

Plus-que-parfait. — Que d'jeusse stë, que t'eusse stë, qu'il eusse stë, que nos eusse stë, que vos eusstë stë, qu'il eusste stë.

CONJUGAISON DU VERBE *awo, avoi, avoi,* (avoir), etc.

Infinitif. — Awo;

Participe présent. — Avant;

Participe passé. — Oïu, avant oïu, (ayant eu).

Indicatif présent. — D'jai, t'as, il a, nos avons, vos avë, il ont;

Imparfait. — D'j'awo, t'awos, il awo, nos avennes, vos avétes, il avoete;

Passé défini. — N'existe pas;

Passé indéfini. — D'j'ai oïu, t'as oïu, il a oïu, nos avons oïu, vos avé oïu, il ont oïu;

Plus-que-parfait. — D'j'awo oïu, t'awos oiu, il awo oïu, nos avennes oïu, vos avéte oïu, il avoete oïu;

Futur simple. — D'j'arai, t'aras, il aro, nos arons, vos arez, il aront.

Futur antérieur. — D'j'arai oïu, t'aros oïu, il ara oïu, nos arons oïu, vos arez oïu, il aront oïu;

Conditionnel présent. — D'j'aro, t'aros, il aro, nos arennes, vos arétes, il aroete;

Conditionnel passé. — D'j'aro oïu, t'aros oïu, il aro oïu, nos arennes oïu vos aréte oïu, il aroete oïu;

Impératif. — Euss' (aie), ayons, eusë (ayez);

Subjonctif présent. — Que d'j'avisse, que t'avisses, qu'il avisse, que nos avisse, que vos avisse, qu'il avisstë;

Imparfait. — Que d'j'eusse, que t'eusses, qu'il eusse, que nos eusse, que vos eusse, qu'il eusstë, (prononcez *eu* comme dans *feu*);

Parfait. — Que d'j'avisse oïu, que t'avisses oïu, qu'il avisse oïu, que nos avisse oïu, etc.;

Plus-que-parfait. — Que d'j'eusse oïu, que t'eusses oïu, etc.

Les désinences qui marquent les trois personnes des différents temps du verbe sont :

	SINGULIER			PLURIEL			
	1re personnes	2me	3me	1re personnes	2me	3me	
Pour l'indicatif prés. :	*-s,*	*-es,*	*-e,*	*-ons,*	*-ë,*	*-të*	en doublant la consonne
» l'imparfait :	*-os,*	*-os,*	*-o,*	*-ennes,*	*-étes,*	*-oète*	*œ* son intermédiaire entre *o* et *ou*
» le futur simple :	*-rai,*	*-ras,*	*-ra,*	*-rons,*	*-re,*	*-ront*	
» le conditionnel :	*-ro,*	*-ros,*	*-ro,*	*-rennes,*	*-retes,*	*-zoète*	

Toutefois, comme nous l'avons déjà vu, ces désinences varient selon les localités, surtout à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel présent.

A l'imparfait, la première personne du pluriel et la troisième personne du pluriel prennent souvent la désinence *innes* et *inntë : nos dallinnes* (nous allions), *i dallinntë* (ils allaient). Au conditionnel, ces mêmes personnes prennent la terminaison *rinne* et *rinntë : nos cantrinnes* (nous chanterions), *i cantrinntë* (ils chanteraient).

En faisant beaucoup de restrictions, on peut conjuger les verbes borains, comme en français, d'après quatre conjugaisons type, c'est-à-dire en

ajoutant au radical du mot les différentes terminaisons qui servent à marquer les personnes et les temps du verbe.

Naturellement, il y a beaucoup de verbes dont le radical est modifié, par suite de contractions ou mutations de lettres.

Par exemple : les verbes *prendre*, *comprendre*, *entreprendre*, qui se disent, en borain : *preint' comprint'*, *interprint'*, modifient le radical aux deux premières personnes du pluriel du présent de l'indicatif, ainsi qu'à toutes les personnes de l'imparfait, du futur, du conditionnel et du subjonctif.

Exemples : *nous prenons*, nos PERDons ; *vous prenez*, vos PERDez ; dj'u per*d*os, tu comper*d*os, il interper*d*o, nos per*d*ennes, vos per*d*étes, i per*d*oete ; dj'u per*d*rai, tu per*d*ras, i comper*d*-ra, nos interper*d*-rons, vos comper*d*rë, i per*d*ront, etc.

Il en est de même pour les verbes *tenir*, *venir* : *tni*, *vnî*, qui sont irréguliers, au futur et au conditionnel seulement, ainsi que leurs dérivés, comme *soutenir*, *prévenir*, *revenir*, *souvenir* : *soutni*, *prevnî*, *ervenî*, *souvnî*.

Futur simple : je tiendrai, tu tiendras, il viendra, nous soutiendrons, vous reviendrez, etc.

Dj'u tèrai, tu tèras, i vèra, nos soutèrons, vos rvêrez, i vèront.

Conditionnel : je tiendrais, tu viendrais, il préviendrait, nous soutiendrions, vous reviendriez, etc.

Dju tèros, tu vèros, i prèvèro, nos soutèrennes, vos soutérétes, i rvèroete.

Les verbes de la première conjugaison ont deux désinences à l'infinitif : *é*, équivalent à *er* en français, et ë.

La première forme est employée quand le radical du verbe est terminé par une consonne autre que *dg*, *tch*, *ch*, *q*.

Exemples : *canté* (chanter), *parlé* (parler), *arpinté* (arpenter), *caboulé* (bousculer), *bilboté* (tituber), etc.

Dans les autres cas on emploie la terminaison *ë*, qui se prononce comme l'*e* muet français, mais que l'on entend comme si l'on prononçait la diphtongue *eu* d'une manière très brève, mais moins accentué qu'en français : *candgë* (changer), *derindgë* (déranger), *incachë* (chasser), *louyië* (lier), *couquië* (coucher), *herquië* (charger), *implouyië* (employer).

Le participe passé des verbes de la première conjugaison se marque par la terminaison *ë*, au masculin, et *ée*, au féminin, pour les verbes dont l'infinitif est en *é*, comme *canté*, *dallé*, *caboulé*, qui font au participe passé *cantë*, *cantée* ; *dallë*, *dallée* ; *caboulë*, *caboulée*.

Exemples : *ç'canchon-là a stë cantée pa é bon musiciégn'* (cette chanson a été chantée par un bon musicien);

Il est dallë à l'ducasse (il est allé à la kermesse);

Ell est dallée à messe (elle est allée à la messe).

Les verbes terminés à l'infinitif par *dgë, tjë, tchë, chë, ie, yië,* prennent au participe passé la terminaison *ë* au masculin et au féminin. Si le verbe est employé avec l'auxiliaire *être,* le participe prend au féminin la terminaison *ie.*

Exemples : *Em' monte est dérindgie* (ma montre est dérangée);

Il est trop infrouyië (il est trop agité);

Elle est foè imbrouyië (elle était fort embrouillée);

Est-ce té qu'a candgë emm maronne; non, enn' c'est gne mi qui l'a candgë. Ici le verbe est précédé de l'auxiliaire *avoir;* le participe ne prend pas la forme du féminin.

Elle est dérindgie, elle s'a dérindgë (elle s'est dérangée, elle a dérangé elle). *Ell sorite é muchie* (la souris était cachée), *elle s'avo muchë d'vin é trau* (elle s'était cachée dans un trou).

Les autres conjugaisons n'offrent rien de particulier.

Les verbes réfléchis se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir.*

Exemples : *Dju m'ai fait mau* (je me suis fait mal); *i s'a sauvë* (il s'est sauvé, littér. il a sauvé soi); *nos nos avons battus* (nous nous sommes battus); *nos nos avons strânné* (nous nous sommes étranglés).

Il y a un certain nombre de verbes de la première conjugaison qui sont irréguliers aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif; ces verbes se terminent à l'infinitif par *ië,* tels sont : *festekië* (fureter, fouiller), *fafië* (bredouiller, bavarder). Lorsque les verbes réguliers se conjugent par l'addition au radical des terminaisons *-e, -e, -e,* et *te,* aux trois personnes du singulier et à la troisième personne du pluriel, ces verbes prennent les désinences *eyië* et *eïete.*

Exemples : *Dju festekeyë, tu festekeyës, i festekeyë, nos festekions, vos festekië, i festekeyëtëë,* (prononcez : festequeilletë).

Rakië (cracher), verbe régulier, se conjugue comme suit : *Dju rake, tu rake, i rake, y raktë.*

Cette catégorie de verbes irréguliers est assez nombreuse.

En voici quelques-uns :

Festekië (fureter, fouiller) : *Dju festekeye, tu festekeyes* (prononcez : festequeille).

Babië (babiller) : *I babeye, i babeyetë* (prononcez : babeille, babeillete).

Fafiè (bredouiller) : *Dju fafeye* (prononcez : fafeille).
Rinviè (réveiller) : *Tu rinveyes* (id. rinveille).
Fourfeyiè (fureter) : *I fourfeyes* (id. fourfeille).
Habiè (habiller) : *Il habeyetè* (id. habeillete).
Spepiè (gratter, rechercher les petits détails, etc.)

Je signale, en outre, surtout par leurs significations :

Stiernî (éternuer), *ette stierni* (être étendu sans vie), verbe de la deuxième conjugaison.

D'ju estierni, tu stierni, i stierni, nos stiernissons, vos sternissè, i stiernite (j'éternue, tu éternues, il éternue, nous éternuons, vous éternuez, ils éternuent).

Imparfait : Dju stiernissos, tu stiernissos; nos stiernissennes, etc.

Futur : Dju stiernirai, tu stiernira, i stiernira, nos stiernirons, etc.

Scliffté (lancer obliquement, de façon à ne pas atteindre le but perpendiculairement).

Exemple : *Il impougne es virdron, i l'lance ferme in scliffiant* (il impoigne son dard, il le lance ferme en obliquant).

Rifflé (effleurer, toucher à peine).

Exemple : *Dju n'lai fok rifftè* (je ne l'ai qu'effleuré; je l'ai touché à peine).

Spittè (éclabousser, faire jaillir des étincelles, des gouttes d'eau, etc.).

Destrivé (contester, démentir).

Widiè (sortir, vider).

Exemples : *I widiot de s'maison* (il sortait de sa maison) ; *nos avons widiè enne bonne bouteye de bière* (nous avons vidé une bonne bouteille de bière).

In widiè (en sortir, venir à bout de quelque chose).

Exemples : *In widré?* (en sortirez-vous?) ; *in widronne?* (en sortirons-nous?) ; *y n'in widront djamin d'leu vie* (ils n'en sortiront jamais de leur vie, c'est-à-dire, ils ne viendront jamais, de toute leur vie, à bout de cette entreprise).

Petter (crever, éclater, casser avec violence et d'une manière soudaine).

Exemples : *Ça é si triss'qu'on sintout s'cuer petter* (c'était si triste qu'on sentait son cœur crever).

Tout d'in coù, l'achi pette et rompt net dezous l'car (tout à coup, l'essieu éclate et se brise net sous le char).

Erdgibotter (action d'un objet ou d'un corps qui, entraîné avec violence et vitesse, rebondi en heurtant les obstacles qu'il rencontre).

S'descarpeyiè (se débarrasser de liens, d'entraves; se débattre).

Exemple : *I s'a si biè debattu, qu'à l'fegn', i s'a décarpeyiè* (il s'est si bien débattu, qu'à la fin, il s'est débarrassé).

Spepië (être minutieux à l'excès, rechercher de très petites choses).

Exemple : *C'ess't'é spepieu* (c'est un être minutieux à l'excès; qui recherche les moindres défauts, les plus petits détails.

S'inscrumi (*ette inscrumi,* sommeiller, être à moitié endormi).

Exemple : *I s'awo inscrumi su s'queyère* (il s'était endormi sur sa chaise).

Channer. erchanner (sembler, ressembler).

Le verbe *channer* (sembler) est souvent accompagné des mots *à vi* (à voir).

Exemples : *I m'channe à vi qu'i fera biau dmégn'* (il me semble [à voir] qu'il fera beau demain); *i m'channe à vi qu'y s'erchannte bie foe* (il me semble [a voir] qu'ils se ressemblent bien fort).

Ouvré (travailler), verbe irrégulier. *Participe présent.* Ouvrant. — *Participe passé.* Ouvrë. — *Indicatif présent.* Dj' wèfe, tu wèfe, i wèfe, nos ouvrons, vos ouvrë, y wèftë. — *Imparfait.* Dj'ouvro, t'ouvros, il ouvro, nos ouvrennes, vos ouvrétès, il ouvroete. — *Futur simple.* Dj'ouvrai, t'ouvras, il ouvra, nos ouvrons, vos ouvrë, il ouvront.

Ouvri (ouvrir). — *Participe présent.* Ouvrant. — *Participe passé.* Ouvri ouvrie. — *Indicatif.* Dj'ouève, tu ouève, i ouève, nos ouvrons, vos ouvrë, y ouèftë. — *Imparfait.* Dj'ouvro. t'ouvros, il ouvro, nos ouvrennes, vos ouvrétes, il ouvroete. *Futur simple.* — Dj'ouvrirai, t'ouvriras, il ouvrira, nos ouvrirons, etc.

Estamper (mettre debout); *s'estamper* (se mettre debout); *ette estampë* (être debout).

Pesteller (piétiner). — *Indicatif.* Dju pestelle, tu pestelle, i pestelle; nos pestellons, vos pestellez, y pestelletë.

Calindgë (mettre en contravention), prononcez *calain-dgë.*

Exemple : *El champette l'a calindgë pa ce qu'il awot pestellë su l'terre du sincië* (le garde champêtre l'a mis en contravention parce qu'il avait piétiné le champ du fermier).

Nouyië (noyer). — *Participe présent.* Noyant. — *Participe passé.* Nouyië, nouyic.

Louyië, delouyë (lier, délier).

DE LA PRÉPOSITION

1° Prépositions servant à indiquer le lieu : *à* (à), *su* (sur), *dsous* (sous), *dzeur* (dessus), *dvin* (dans), *in* (en), *intrë* (entre), *t'avau* (parmi), *t'avau* est une contraction de *tout-à-vau*, qu'on peut traduire en français par *tout-à-val*, c'est-à-dire *partout,* sur toute l'étendue; *par* (par), *vië* ou *invië* (vers), *conte* (contre),

in face (vis-à-vis de), *dehors de* (hors de), *d'lez* (près de), *long de* (loin de) *tout-oute de* (à travers de), *à costë* (à côté de).

2° Prépositions indiquant le temps : *dévant* (avant), *aprë* (après), *pindant* (pendant), *durant* (durant), *indins* (dès), *d'puis* (depuis), *dequà* ou *tout dequà* (jusqu'à), *pu timpe* (antérieurement, plus tôt).

3° Prépositions indiquant les rapports de but, de motif : *à* (à), *pou* (pour), *vië* (vers), *in vue de* (en vue de), *suivant* (selon), *au respect que* (eu égard à).

4° Prépositions servant à indiquer les rapports de moyen, de manière : *par* (par), *au moyë d'* (au moyen de), *suivant* (selon), *avë* (avec), etc.

5° Prépositions pour les rapports de convenance, d'union, d'opposition, etc. : *avë* (avec), *suivant* (selon), *conte* (contre), *maugrë que* (nonobstant), *hormis*, (hors), *oute* (outre), *sans* (sans), etc.

ADVERBES

Adverbes de manière. — Se terminent par *-mint*, équivalent de *-ment* en français : *principâlemint* (principalement), *espress'mint* (expressément), *profond'-mint* (profondément), *bellemint* (lentement), etc.

Adverbes de lieu. — *Ci, roûci* (ici), *là, roûlà* (là), *ayeus* (ailleurs), *dlez* (auprès), *au long* (au loin), *à l'intour* (à l'entour), *dehors* (dehors), *derrië* (derrière), *dezeur* ou *dzeur* (dessus), *dezous* ou *dzous* (dessous), *devant* (devant), *tout-à-vau* ou *t'avau* (partout), *pa tout costé* (partout), *aïu* (où).

Adverbes de temps. — *Aujerd'hui* (aujourd'hui), *dmégn'* (demain), *hier* (hier), *tèvosë* (quelquefois), *aussi râte* (aussitôt), *dvin l'temps* (autrefois, dans le temps), *be toe, bië toe, bië râte* (bientôt), *dedjà, d'djà* (déjà), *djamin* (jamais), *souvint* (souvent), *longmint* (longtemps).

Adverbes de quantité. — *Boêcoé* (beaucoup), *brammint* (beaucoup), *pau* (peu), *foqu'* (n'-que cela), *i n'a foqu' çoulà* (il n'y a que cela), *assë* (assez), *mwégn'* (moins), *pu* (plus), *autant* (autant).

Adverbes d'ordre. — *Prumièremint* (premièrement), *deuzièmmint* (deuxièmement), etc., *d'abord* (d'abord), *aprë* (ensuite), *inchanne* (ensemble), *chaque à tour* (tour à tour).

Adverbes de négation : *non* (non), *n'* (ne), *n'gnë* (ne pas, ne point), *nullemint* (nullement), *nérië* (rien), *non pus* (non plus).

Adverbes d'affirmation : *oui* (oui), *certennemint* (certainement), *au seur* (au sûr, certes), *vraimint* (vraiment), *étou* (aussi).

DE LA NÉGATION

Ne pas en français se traduit en borain par *n'gnë*.

Exemple : je ne veux pas, *dju n'vë gnë;* je n'irai pas, *dju n'dirai gnë.*

Il y a une autre forme de négation qui n'est plus usitée en français ; c'est la forme *mie.*

La négation *n' -gnë* est absolue, tandis que *mie* comporte une idée de doute, de protestation, de défi, ou sert à donner plus d'énergie à la négation elle-même.

Exemple : je n'irai pas, *dju n'dirai n'gnë*, négation absolue. *Dju n'dirai mie* — laisse quelque chose de sous-entendu, dont dépend l'action exprimée par le verbe.

Mie s'emploie très souvent après un conditionnel, surtout lorsque l'on veut protester de son intention de ne pas faire quelque chose.

P. Roland.

GLOSSAIRE

PHONOLOGIQUE, ÉTYMOLOGIQUE ET GRAMMATICAL

SE RAPPORTANT AUX CHANSONS NAMUROISES DE L'ABBÉ GRISARD.

(*Suite*)

Divant et mieux **d'vant**, prép. *devant*.

Elle est en même temps employée pour *avant*.

Exemples :

Divant d'aller au paradis
Poujairmeint dispoûgeans les cauves.
(Wérotte, 65).

Tos les djous m'papa m'fait pryî
Al nait *divant* qui dji n'sommeille
(Id., 109.)

En liégeois aussi : *d'vant-z-hir* (avant-hier), *divant l'diné* (avant-midi), *divant-timps, d'vant-heûr* (avant l'heure), etc.

Dans un conte attribué à un Guérin « Du provoir qui menga les mores », *avant* est employé comme préposition exprimant le rapport de lieu et *devant*, pour *avant*, comme préposition exprimant le rapport de temps :

Que pour rien nule *avant* n'alasse
Devant que assez en mengasse.

Non seulement *divant*, mais son composé *di d'vant* est employé pour *avant* :

Li mois passé ou pus tôt l'cia *di d'vant*.
(Colson, 41.)

Dans l'ancien namurois, *devant* était pris aussi dans l'acception qu'il a encore aujourd'hui. Exemple : « et se il avenoit que li dis Pieres déviast (morût) *devant* sa mère, dame Kateline, si volons-nous que elle ait un de ces wages. » (Charte de Guillaume, comte de Namur, 27 décembre 1343).

Etym. de la combinaison des particules latines *de-ab-ante*.

Divins, Voir *Dins*.

Divisait ou **d'visait**, imparfait du verbe *diviser*. Voir ce dernier mot.

Diviser ou **d'viser**. v. a. inf. prés., deviser, exprimer, échanger avec quelqu'un de menus propos.

La signification principale de ce verbe est celle de causer, parler. Exemples :

C'est todis *d'viser* biesse,
Di djotte ou d'canadà.
(Wérotte, p. 54.)

Mi fils Baptisse, qui dj'sos reïuse
Qui t'sé co bein *d'viser* patois.
(Id., p. 255.)

Il a aussi la signification de critiquer. Exemples en liégeois :

. . . po' l'qualité
Il ne faut nin *d'visé*.
(Colson, p. 18)

Et l'monde vèrèt d'visé!...
Nènni ! c'est piedde si temps.
(Et le monde viendra critiquer !
Non, c'est perdre son temps.)

(*Li Màie neur d'a Cola*, de Ch. Hannay, [p 36.)

Dans les anciennes chartes namuroises, il a surtout la signification d'expliquer, énoncer : « ... que cils qui tenront les fertés des vins... en soient à l'amende d'un florin double mouton, moitié à nous et l'autre moitié à nostre dite ville, teil paiement que pardeseure est *deviseit* » (*Cartulaire de Namur*, t. II, p. 205.)

Comme en français, il existe en wallon un substantif verbal à forme féminine se rattachant à ce verbe : *divize*, qui signifie tout à la fois raisonnement, conversation, propos, dispute, etc.

Exemples en liégeois : *tini dès droles di d'vises* (tenir de singuliers propos); *ésse di bele. di laide. di grande, di p'tite divize* (avoir un débit agréable, désagréable, facile, difficile), *avu dès d'vises essonl'* (se quereller), etc.

Etym. d'une forme *divisare*, fréquentatif roman du lat. *dividere*.

Dizo, diso ou mieux **d'zo**, prép., sous, dessous, au-dessous, en-dessous.

On l'emploie pour *so* (sous), tombé en désuétude :

Disos vos feniess's, tot' l'année,
C'est bein sur qui dji n'gangn' rein d'bon.
(Wérotte, p. 93).

Vinoz les djonnes, vinoz les vis
Vos ripoiser *dizos* les tchennes.
(Lagrange, 53).

Abachis *d'sos* l' poids des années
(Lagrange, p. 54).

Quell' est li pu bell' di nos races
Li cenn' qu'a lèyi li pu d' traces
D'zos les canons?

(L. Loiseau, *Boû po Vatche*, p. 13.)

Dans Grisard même : *d'zo leurs solés* (p. 44, livr. 1re de cette revue) signifie *sous leurs souliers*.

Pa d'sos est aussi employé pour l'inusité *so* (sous) :

Ell' li catch' todis *pa d'sos* ses cottes.
(Elle le cache toujours sous ses jupons).

(*Tchansons patois* de Julien Colson, p. 9).

Dans le Brabant : « El t'chi est *pa d'so* el selle » (Le chien est sous la chaise).

L'emploi de *diso* pour *so* remonte à bien haut : «... à Vies Portes, *desous* la tente le moine. » (Charte nam. du 12 oct. 1334) ; « ... à queilkionques seigneur terrin, *desous* le queil ou en cui poioir... » (Charte nam., 4 juillet 1357).

Le poète Colson emploie *sous* pour *so* dans le mot *sous-marin*, mais ce n'est, pour ainsi dire, qu'un gallicisme presque obligatoire.

Le composé prépositif *d'zo* (sous, dessous) prend une *r* analogique, à l'instar de *so* (sur), devant les pronoms monosyllabiques *mi, ti, li* ou *lu*, etc

Exemples en liégeois : *dizor mi* (sous moi), *dizor ti* (sous toi), *dizor lu* (sous lui), *dizor-z-el* (sous eux ou elles) ; mais *dizo noz-ôtt'* (sous nous), *dizo voz-ôtt'* (sous vous).

Cette préposition sert à former des jurons euphémiques, en se substituant au nom Dieu : *Mill' noms di dzo !*

A Tubize, on le remplace par *djou* (à bas) : *Mill' noms di djou !*

Etym. *de-subtus*.

D'ja. — Voir *Dèdjà*

Djeu, s. m. jeu

Le mot *djeû* en wallon de Liége, dans sa forme francisée, a pris, entre autres, les acceptions particulières de *bal, tournée, solennité, distribution de prix*.

Dans la forme patoise qui lui est propre, *djowe*, il signifie *jeu, joie;* mais aussi musique instrumentale.

Enfin, il existe une troisième variante de ce mot, *djawe*, employée exclusivement dans la locution *à djawe* (en train, en mouvement).

Etym. *jocus*.

Djî, pron personnel de la 1re pers., *je*.

Dans les phrases affirmatives, le pronom personnel *djî* élimine l'*i* devant toute consonne si une voyelle le précède :

Dj'a co cinquant' cops crié ouïe !
(Ch. Wérotte, p. 91).

Bond'jou Baptiss', veins qui *dj*' ti bôje !
(Ch. Wérotte, p. 163).

Vola trois ans, *dj*'a fait onn' profétie.
(Lagrange, p. 33).

Dans la forme interrogative, le pronom personnel change l'*i* en *u*, au présent de l'indicatif, à l'imparfait et au conditionnel; aux autres temps, il renonce à sa voyelle.

Exemples : *aimme-dju ?* (aimé-je ?), *chante dju ?* (chanté-je ?) *dis-dj'* (dis-je), *pous-dj' ?* (puis-je), *a-dj'* (ai-je).

Sos-dj' voss' galant dijoz l'rattmeint ?
(Ch. Wérotte, p. 99).

On trouve dans Froissart : « A ce conseil me *acorde-jou* bien », pour *m'accordé-je*. Ce *jou* est bien connu par l'ancien namurois.

Djî se change en *djè* lorsque le pronom *l'* pour *li* (le) suit immédiatement :

C'qui *djî* vos dis, rîn d' si vrai *djè* l'assure
(Lagrange, p. 38).

... mais *djè* l'wait' por onn' couïe
(Colson, p. 28).

A tot ça n'vos y fiiz nin
I fait do lourd, mi *djè* l'sé bein.
(Idem p. 36.)

Ci qui *dj'* vos dis, *djè* l'pinse
C'est vraimint di l'amour.
(L. Loiseau, p. 9.)

Faurait portant qui *djè* l'dimande
Sins qwet *djè* n'saurais jamais rin.
(Idem, p. 12.)

Djè l'dis po d'bon'.
(Idem, p. 14.)

En liégeois le même changement a lieu : *djè l'loux* (je le regarde), *djè l'veû* (je le vois), *djè l'magn'* (je le mange), *djè l'beû* (je le bois), etc.

Dans d'autres localités wallonnes, ce pronom personnel se présente sous différentes formes. A Bastogne, Binche, Fauroeulx, Florenville, Herve, Malmédy, Seraing, Saint-Hubert, Stavelot, Verviers, etc : *dju, dj' ;* à Autre-Eglise, Beauvechain, Waterloo, etc. : *dje* ou *djeu;* à Beaumont, Ethe, Fontaine-l'Évêque, etc. : *djé, dj' ;* à Braine-l'Alleud, Castillon, Genappe, Lessines, Lillois, Nivelles, Thy-le-Château, Walcourt, etc. : *djè, dj' ;* dans tout le Borinage : *dju, dj', dè, d' :* à Virelles (Chimay) : *dé, d' :* à Boussu lez-Walcourt : *dè, d'*.

Djou s. m. jour.

L'*r* ne se prononce que dans le composé namurois *audjourd'hu* (aujourd'hui), ainsi que dans le vieux mot liégeois *jourmâïe* (toujours), qui paraît être une ellipse de la locution *à tos jors mais* ou *tos jors mais* qu'on rencontre dans Jehan Framaus de Lille. (Voir Scheler, *Trouvères belges*, 2e série, p. 134.)

Le mot *di* (lat. *dies*) ne se rencontre plus à l'état isolé et ne s'est conservé que dans les composés : *todi* (toujours), *londi* (lundi), *mårdi* (mardi) *mércrèdi* ou *djmieh*

en liég. (mercredi), *djoèdi* (jeudi), *vinrdi* (vendredi), *semdi* (samedi).

Voir pour l'apocope de l'*r* au mot *Co*.

Etym. moy. lat. *jornus* pour *diurnus*.

Dju, adv. à bas, en bas.

Cette particule très importante sert en wallon à renforcer les verbes ou bien à les modifier profondément dans leur signification : *bouchi dju* (abattre), *esse dju* (être ruiné), *mett' dju* (abolir, supprimer), *sachi dju* (arracher), *toumé dju* (tomber en bas, précipiter), etc.

Elle est parfois précédée de *tot* (tout), ce qui accentue encore davantage le renforcement. Exemple : « Quand s'grosse feumme n'est nin cial, il va bouxhi *tot jus* »(il va frapper tout bas). *(Li màie neur d'a Cola*, par C. Hannay, p. 58)

Dans les anciennes Chartes de Namur *jus* se rencontre partout : « montant amont le grand chemin jusques à une pissente qui *descent jus* à Brunegney » (22 oct. 1402); « ... les aorneurs peullent celz escorches *sacher* et *geeter jus* de le terraille sains fourfaire. » (23 août 1405.)

L'emploi de la particule *jus* était des plus fréquents chez les trouvères belges.

Baudouin de Condé :

Adiès gaites ton cop por *traire*
Le bien *jus* et le mal deseure.

Le même :

... *jus laver* (nettoyer, purifier), qui rappelle le flandricisme *laver en bas* (all. *abwaschen*.

Jean de Condé :

Dou siege *mist jus* les poissans
Et fu les humles essaucans.

Le même :

Le va à -i- cop si *jus metre*
Qu'au fons d'ynfer est trebuschiez.

Étym. bas-latin *jusum*, lat. *deorsum*.

D'lez. — Voir *Dilez*.

D'minti. — Voir *Diminti*.

D'nér, v. a. en franç. donner.

Quoique régulier, au même titre que *boutér* (voir tableau des verbes réguliers, page 60, 1re livraison), ce verbe offre des anomalies au point de vue phonétique. En effet, il élimine la voyelle *o* toutes les fois que l'*n* suivante s'appuie à une autre voyelle. Exemples : *d'neuv'* pour *doneuv'* (je donnais), *d'nnainent* à côté de *donnainent* (ils donnaient) ; mais si cet appui lui manque, la voyelle reste en place. Exemples : *donn'rainnent* (ils donneraient), *donn'ront* (ils donneront

Dans Baudouin de Condé on trouve également : *donroie* (donnerais), *donra* (donnera), et même *dorroit* (donnerait).

Ce fait est en partie commun à d'autres verbes et se rencontre chez d'autres trouvères belges. Dans Jacques de Baisieux, entre autres, j'ai observé les formes suivantes : *emmenra* pour *emmenera*, *ramenrons* pour *ramenerons*.

Étym. latin *donare*.

(A suivre)

MOUVEMENT BIBLIOGRAPHIQUE

— M. G. Tomé, le savant professeur de Porto Maurizio, vient de publier un ouvrage intitulé : *Geografia del Presente e dell'Avvenire*, qui est le complément d'un autre ouvrage du même auteur paru à Turin, en 1880, par les soins de l'éditeur Ermanno Loescher.

Cet ouvrage, dont le principal but est de montrer l'importance de la géographie dans ses connexités avec l'ethnologie, l'ethnogénie, l'ethnographie, l'antropologie, l'antropogénie et même avec la physiologie et la psychologie, renferme des données précieuses sur la linguistique et sur les services qu'elle peut rendre, toute exagération à part, à la science qui s'occupe exclusivement de la classification des races et de la distribution des peuples.

D'après l'auteur, l'élément essentiel et véritable de la constitution psychique des nations est la langue. De même que l'homme est tout entier dans la parole, de même la nation se montre telle qu'elle est dans la langue. Où il y a une langue, là on retrouve necéssairement une nation, et si une langue disparaît la nation qui la représentait sombre aussi ou, tout au moins, se transforme, engloutie dans un autre courant ethnique.

Malgré les réserves qu'on peut faire sur cette manière de voir, et sans souscrire à toutes les conclusions tirées par l'auteur, au moyen d'une logique inflexible, d'un principe absolu, il faut reconnaître que ce livre pose et agite des problèmes scientifiques on ne peut plus intéressants et, ce qui est plus, apporte des éléments nouveaux et sérieux à leur solution.

— Le numéro de la *Revue universitaire* du 15 janvier 1893 est bien intéressant.

Outre un article très instructif de M. Léon Leclerc sur les « Universités populaires dans les pays anglo-saxons », et un article de M. E. Monseur sur « la réforme de l'orthographe française », qui a aussi ses mérites, mais dont nous ne partageons pas toutes les vues, il reproduit une conférence sur l'*évolution du langage*, du professeur Paul Heger, que nous avons appris à connaître à la Société d'Anthropologie où nous voudrions encore le rencontrer.

Cette savante dissertation qui résume les travaux les plus importants parus jusqu'à ce jour, nous apprend qu'il existe chez l'homme et les animaux non seulement un centre cortical du langage articulé, mais un centre bulbaire reflexe qui fonctionne indépendamment des émisphères cérébraux.

Délimiter exactement ce centre, auquel Kussmaul a donné le nom de *centre basilaire des sons*, en le plaçant dans les olives ou ailleurs, ne paraît guère probable à l'illustre professeur de l'Université de Bruxelles, au moins « jusqu'à ce que des recherches anatomiques précises nous fassent connaître plus de détails ».

En citant les paroles mêmes du physiologue bien connu, nous avons voulu rendre hommage à cette rare qualité qu'il possède toute entière de ne pas théoriser quand les recherches et les conclusions manquent d'une base solide où les appuyer.

— La *Bibliothèque belge des Connaissances modernes*, confiée à la direction de M. H. Bertiaux, secrétaire de rédaction et de Charles Rosez, éditeur, a publié un volume sur le *Folklore wallon*.

Ce petit livre, nous dit M. Eugène Monseur, qui en est l'auteur principal, se compose de deux parties bien distinctes. La première est un remaniement d'une causerie sur le même sujet fait précédemment par lui, dans l'intérêt des recherches sur les traditions populaires. La seconde est une refonte d'un autre livre, le *Questionnaire de Folklore,* paru à Liège, en 1890, par les soins de la Société du Folklore wallon.

Ce dernier livre est l'œuvre impersonnelle des membres effectifs de la Société, à laquelle ont collaboré très activement M. J. Simon, pour les *Chansons;* M. O. Colson, pour les *Enfantines* et le *Blason;* M. P. Marchot et G. Willame pour les *Contes;* M. G. Doutrepont, pour les *Mœurs;* M. Delaite, pour les *Plantes* et la *Médecine;* M. J. Defrecheux, pour les *Animaux;* M. J. Feller, pour la correction des épreuves et la rédaction de la moitié des chapitres.

Aucun des sujets qui figurent à la table des matières n'a été épuisé, d'autres sont à peine effleurés, mais malgré tout, on doit reconnaître que les renseignements recueillis sont de premier choix, surtout ceux qui ont trait aux *êtres merveilleux,* à l'*astronomie* et à la *météorologie populaire,* à la *sorcellerie*, à la *magie*, à la *divination*, enfin à tout ce qui contstitue le fond le plus sûr des traditions populaires.

Certaines conjectures nous paraissent un peu trop hasardées. Tel est le cas, par exemple, de celle sur les *bonnes femmes* de Liége, de Bruxelles et de Huy, représentant, d'après l'auteur, la bonne Renommée. En admettant même que ce soit ainsi, rien, en effet, ne nous autorise à croire que ces représentations dérivent *uniquement* de la Renommée de Virgile (*En.* 4, 173), dont la tête disparaissait dans les nuages !

— Dans son nouveau livre les *Races et les langues*, M. André Lefèvre a assumé la tâche de faire la synthèse de l'évolution du langage. Mettant en regard les diverses opinions sur l'origine du langage, il se prononce, avec beaucoup de raison, en faveur de celle qui rattache la parole articulée au cri de l'animal. Il nous montre ensuite les langues passant dans leur développement par quatre stades bien distincts: le monosyllabisme, l'agglutination, la flexion, l'alanytisme.

M. Lefèvre a peut-être trop insisté sur ce point. Cette théorie n'est pas neuve, et elle est suffisamment connue aujourd'hui pour rendre inutile la longue démonstration qu'il y a consacrée. Dans la seconde partie de son ouvrage il fait faire à son lecteur, comme il le dit lui-même, un long voyage à travers l'univers — passant en revue toutes les langues connues. Ces chapitres abondent en faits, en appréciations quelquefois justes, quelquefois hasardées et fort sujettes à caution; mais malheureusement les conclusions qui s'en dégagent sortent complètement du domaine de la linguistique. En faisant autant que possible abstraction de toutes considérations d'ordre sociologique, M. Lefèvre aurait pu, en restant sur le terrain linguistique, essayer de résoudre la question qu'il pose dans son premier chapitre : « Pourquoi, sur la route commune, certaines langues se sont-elles arrêtées à la première et à la seconde étape, tandis que d'autres atteignaient ou dépassaient la troisième ? » M. Lefèvre y a peut-être songé, mais il a pensé, sans doute, que cette entreprise était actuellement très difficile, si pas impossible. Il a eu raison. Aussi je préfère la troisième partie de son ouvrage, réservée à l'étude de « l'organisme indo-européen. » L'auteur, peut-on dire, y démonte les langues appartenant à ce groupe, pièce par pièce, les analyse, les compare et abouti à cette conclusion, que les peuples aryens sont arrivés au degré le plus élevé de l'évolution anthropologique.

Ce livre, comme d'autres, de M. Lefèvre, est avant tout une œuvre de vulgarisation. Il témoigne la grande érudition de son auteur et se recommande par un respect inébranlable de la vérité scientifiquement établie autant que par l'absence de toute influence dogmatique.

— Depuis un siècle à peu près, la vie sociale, matérielle et intellectuelle a été complètement modifiée et transformée dans nos sociétés occidentales. Ces transformations n'ont pas eu uniquement pour objet l'ensemble des institutions qui nous régissent, mais elles ont exercé aussi leur influence sur les idées et les mœurs. La tradition avait fait parvenir jusqu'à nous les croyances appartenant aux âges les plus reculés. Aujourd'hui de nouvelles couches de phénomènes sociaux sont venues se déposer sur les précédentes; elles en couvrent déjà un grand espace qui augmente de jour en jour, et bientôt les premières auront complètement disparu. Les traces même les plus vivaces du passé tendent à s'effacer, et le souvenir de cet ensemble de croyances, de légendes et de cérémo-

nies qui seules nous permettent de connaître et d'apprécier le côté intime et psychologique de l'évolution sociale, s'obscurcit rapidement.

Quelques wallonistes ont entrepris de recueillir et de grouper les contes, chansons, rondes et autres documents qui se réfèrent à cet ordre d'idées, dans *Wallonia* (Recueil de littérature populaire, croyances et usages traditionnels. Janvier 1893, nº 1, publié par O. Colson, Jos. Defrècheux et C. Willame.)

Cette publication périodique se présente sous la forme d'une élégante brochure — paraissant mensuellement.

Nous sommes persuadés que, placée sous la direction de M. Defrècheux et de ses émules, dont l'activité est infatigable, *Wallonia* ne tardera pas à s'accroître et à devenir en peu de temps une véritable revue digne de prendre place au premier rang.

— Nous avons reçu la dernière livraison du *Cours pratique de Volapük*, par M. Jules de Hoon, professeur de langues modernes et chef du mouvement volapükiste en Belgique.

Ce cours est destiné aux professeurs et aux personnes qui désireraient étudier le volapük par eux-mêmes, sans maître.

Il sert, pour ainsi dire, de base et de complément au *Dö Puk bevünetik* qui est l'organe en Belgique des adhérents à la nouvelle langue universelle.

Sans être des prosélytes de l'école schleyerienne, nous devons reconnaître que M. de Hoon en a exposé, dans son travail, les principaux points de doctrine avec une grande netteté et que les théories qu'il défend sont toujours appuyées sur des exemples donnés bien à propos.

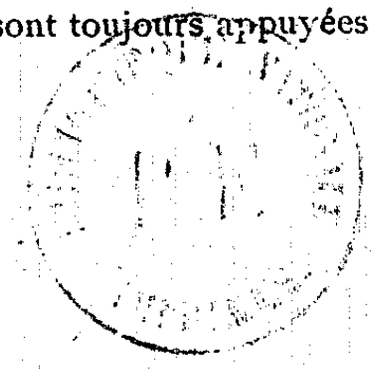


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I, 1891-1893

	Pages.
Le préfixe EN et AN dans la langue osque, par M. ZANARDELLI . . .	5
Les éléments arabes de la langue italienne, par M. ZANARDELLI	10
Les insultes du patois flamand de Bruxelles, par M. ZANARDELLI . . .	21
Deux chansonniers namurois inédits, par M. ZANARDELLI	39
Paradignes de la conjugaison des verbes namurois, par M. ZANARDELLI.	58
Glossaire phonologique, étymologique et grammatical se rapportant aux chansons namuroises de l'abbé Grisard, par M. ZANARDELLI	65, 179, 373
Remarque sur les préfixes du vieux français du Nord, par M. ZANARDELLI.	83
Chronique et mouvement bibliographique	90, 377
Les noms propres d'animaux dans un coin du Brabant wallon, par M. ZANARDELLI	101
Remarques sur les lois de l'analogie en linguistique, par M. ZANARDELLI .	121
Grammaires et grammairiens, par M. ZANARDELLI	139
L'Argot flamand, dit aussi Dieventaal ou Bargoensch, par M. ZANARDELLI	157
Pour la mort de Giovanni Flechia, par M. A. DE GUBERNATIS.	187
Alt-Celtischer Sprachschatz von Alfred Holder, par M. SERRURE . . .	189
Essai de grammaire du dialecte labastidien (Ariége), comparé avec l'ancien provençal et le catalan oriental, par M. ZANARDELLI	193
Explication d'un mot provençal difficile du poème de la Croisade albigeoise, par M. ZANARDELLI	280
Les sobriquets de Bruxelles et des environs, par M. ZANARDELLI	289
De la déformation des noms propres en wallon, par M. EDGAR SACRÉ . .	332
Premier essai de grammaire boraine, par M. P. ROLAND	355

